3 1761 08154262 3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/merveillesbiogra02jaba

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

Droits de traduction et de reproduction réservés.

AL-JABARTĪ

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

OU

CHRONIQUES

DU

CHEIKH ABD-EL-RAHMAN EL DJABARTI

TRADUITES DE L'ARABE

PAR

CHEFIK MANSOUR BEY - ABDULAZIZ KAHIL BEY - GABRIEL NICOLAS KAHIL BEY
ET ISKENDER AMMOUN EFFENDI

Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique

---

TOME II

Tr. of ʿAjāʾib al-athār fī-tarājim wa-l-akhbār

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1889

SEULS DÉPOSITAIRES:

FRANCE
ERNEST LEROUX
PARIS, 28, Rue Bonaparte.

ITALIE
LOESCHER & Cie
Rome, 307, Via del Corso.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE-HONGRIE
BROCKHAUS, à LEIPZIG

DT
100
J324
t.2.
cop 2

[illegible]
30 47 52

ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTE

WALYS DE CE PAYS ET BIOGRAPHIES DES NOTABLES

A PARTIR DE L'AN 1143

De cette année date la chute définitive du parti Kassemite et l'élévation du parti Fikarite. C'est également en 1143 que le sultan Ahmed fut déposé et remplacé par le sultan Mahmoud Khan.

Depuis l'année 1142, l'Égypte avait pour Waly Abdallah pacha el Koperli. Homme de mérite et poète remarquable, il est l'auteur d'un recueil de poésies du genre dit *môgam*. Ce gouverneur s'attira l'estime générale ; les poètes de l'Égypte se répandirent en éloges sur sa bienveillance et sur son goût pour les belles-lettres. Dans l'une des poésies faites en son honneur, l'auteur félicitait l'Égypte d'avoir à sa tête un si bon gouverneur et disait que sous son administration, ce pays était parvenu à la fortune et à la félicité.

Sa piété et son obéissance aux prescriptions de la loi le poussèrent, peu de temps après son avènement, à mettre un frein à la dépravation générale. A cet effet, il supprima les différents débits de boissons et fit fermer les maisons de tolérance de Boulak, de Bab el Louk, de Touloun et du vieux Caire. Pour les dédommager de leurs peines et des ennuis qu'ils devaient rencontrer dans l'exécution de ces réformes, il alloua au gouverneur de la ville du Caire et aux Mokàddem une indemnité mensuelle de une bourse. Cette somme devait être prélevée sur ses revenus personnels. Il consacra ces diverses réformes par un hodjet dans lequel il appelait la ma-

lédiction divine sur quiconque dans l'avenir provoquerait la réouverture des établissements qu'il venait de faire fermer.

Pendant le Gouvernement d'Abdallah, l'Egypte reçut l'ordre de célébrer par des réjouissances publiques l'avènement au trône du sultan Mahmoud ; mais comme les circonstances ne se prêtaient pas à une pareille cérémonie, on se contenta de tirer des salves d'artillerie et des feux d'artifice à la citadelle.

Le cheikh Abdallah el Choubraoui voulut inviter chez lui Abd-el-Gafour effendi, de la suite d'Abdallah pacha. Il lui adressa à cet effet, la poésie suivante :

Frère de mon âme, celui qui te chérit souhaite ta présence
Chez lui, pour le plaisir qu'elle lui cause.
Il te fait savoir que des papiers, si larges qu'ils fussent,
Ne suffiraient pas à exprimer le désir qu'il a de te voir.
Il espère que tu le visiteras aujourd'hui, et que tu lui feras le plaisir
De t'asseoir dans sa maison ou au moins d'y paraître.
Si notre maître le vizir, fils du vizir,
T'a permis aujourd'hui de venir,
Hâte-toi d'arriver, ne te fais pas attendre ;
Le meilleur des bienfaits est le plus tôt venu.
Si tu n'a pas encore reçu cette permission,
Demande-la tout de suite et hâte ta venue.
Ne laisse pas ton ami dans l'attente et l'indécision,
Car il n'a pas la force de supporter l'attente.
Dis au vénérable seigneur Aly
Et au brillant Chehab, son ami :
Celui qui vous chérit vous invite chez lui,
Dans la matinée, allons lui faire visite.
Répondez, mes amis, au désir de mon âme.
Aux seigneurs Aly et Ahmed, ma reconnaissance
Sera acquise, s'ils veulent avoir la complaisance
Que j'attends de leur bonté, de me faire l'honneur
De visiter dans sa demeure leur humble serviteur.
Votre visite vous vaudra, n'en doutez guère,
Les meilleures récompenses destinées aux bonnes œuvres.
Mais, si le Destin inéxorable et sévère,
Un empêchement ou une affaire urgente
Vous retenaient loin de moi,
Qu'à un autre jour ce bonheur soit ajourné.

Mais, contre une promesse formelle qui réjouisse le cœur.
Frère de l'âme, que je ne t'importune pas ;
Un véritable ami ne se fâche jamais ;
L'amitié cache tous les défauts, d'autant plus que je jouis
De l'affection d'un homme porté par nature à cacher les défauts d'autrui.
Dieu, notre maître, est clément,
Et vous, vous êtes le serviteur du miséricordieux[1].
Plais-toi dans la compagnie de l'homme incomparable
Qui plane dans les régions les plus élevées de la gloire,
Aboul Yâzan Abdallah pacha,
Ce descendant des œuvres glorieuses, ce fils d'El Koperli.
La gloire est et fut l'apanage de la famille de ce seigneur ;
Noble de naissance, noble de sentiments, tel est cet émir,
Tel est le vizir puissant et généreux : son éclat égale
Celui du soleil en plein midi.
Avec lui le vizirat est garanti de toute indélicatesse ;
La justice était morte en Egypte, ses traces avaient disparu :
Il a ressuscité la justice et retrouvé ses traces.
Longtemps il dirigea la politique de l'empire,
Et son énergie fut le rempart de toutes les frontières.
Il hérita la gloire à sa source, car il est descendant d'émir.
Les différends des hommes sont jugés par lui,
Ses jugements sont justes et équitables ;
Il a réuni en lui toutes les bonnes qualités.
Par ton père ! il est supérieur à bien des hommes.
Magnanime, il fait grâce à qui demande merci.
Sa préoccupation constante est de rassurer le malheureux effrayé.
C'est un lion ; qu'il marche ou qu'il s'étire,
Le nombre de ses victimes ou de ses prisonniers est incalculable.
C'est un lion ; au jour du combat, ses adversaires
Chercheront en vain quelqu'un pour les secourir.
Quand son sabre brille dans une contrée,
Les rebelles s'empressent d'aller aux tombeaux.
Lion dans la guerre et sur le champ de bataille,
C'est un astre éblouissant dans l'intimité.
Si vous vous entretenez de sciences avec lui,
Ses paroles éloquentes, ses vastes connaissances
Reflètent à votre pensée l'idée d'une mer houleuse
Qui roule des pierres précieuses.
Parlez poésie avec lui, et vous serez convaincu
Qu'il est aussi fort qu'Ibn Abou Rabiâ et Djerir.

[1] Le nom arabe de Abn-el-Gafour veut dire « Serviteur des miséricordieux ».

Si vous l'entendez lire,
Vous diriez David chantant ses psaumes.
L'éclat et le rayonnement de son visage rappellent
La pleine lune.
Pour la rhétorique, Ibn Hani ne saurait lui être comparé,
Et les séances de Hariri ne sont rien, en comparaison de ce qu'il pourrait faire.
Sa parole éloquente exprime des vérités profondes
Et claires comme la flamme.
Béni soit Dieu qui nous l'a donné pour Maître,
Qui lui a confié les rênes du pouvoir,
Qui l'a fait descendre d'une noble origine,
D'un élément parfait et qui l'a destiné au bien !
Que Dieu perpétue son Gouvernement en Égypte
Et nous fasse jouir toujours de son administration !
Que Dieu nous préserve par lui de tout malheur,
Et que son énergie réprime les rebelles !
O toi qui cherches à égaler sa gloire, renonces-y,
Et ne tente pas l'impossible.
Et toi qui veux compter ses perfections
Et espères réussir dans cette tâche difficile,
Renonces-y, elle est au-dessus de nos forces.
Écoute, je veux te faire une petite communication :
C'est un vizir qui n'a pas d'égal ;
Personne ne peut prétendre être son rival.
Il n'est personne qui puisse faire le dénombrement
De ses belles qualités, Dieu seul le peut.
C'est un composé de perfections,
C'est une lumière qui brille au-dessus de toute lumière,
Et le panégyrique que je fais de lui n'est, en raison
De sa gloire et de ses beautés nombreuses,
Que comme une goutte d'eau ajoutée
A une ou plusieurs mers.
Voilà le peu que j'ai appris par ouï-dire,
Moi qui suis venu tard.
Contente-toi de son obéissance
A la loi de son prophète.
Que Dieu le bénisse, tant que sur les arbres
Les oiseaux gazouilleront.
Acceptez, seigneur, cette poésie que je vous dédie.
Elle n'est âgée que d'un jour et elle est très faible,
Mais mon excuse est visible,
Car je ne suis rien parmi les hommes capables,

Et, même en consacrant des mois et des années
A faire son éloge, je n'y réussirais qu'imparfaitement.

Abdallah pacha fut destitué vers la fin de 1144. Les émirs de l'Égypte étaient à cette date : Mohammed bey Katameche, Aly bey Katameche, de la suite du précédent, Osman Chawiche el Kasdogli, Youssouf Katkhoda el Berkaoui, Abdallah Katkhoda el Kasdogli, Soliman Katkhoda el Kasdogli, Hassan Katkhoda el Kasdogli, Mohammed Katkhoda el Daoudiah, Aly bey Zulfikar et Osman bey Zulfikar, collègue d'Aly bey.

Après la destitution d'Abdallah pacha, le gouvernement de l'Egypte fut confié à Mohammed pacha el Selahdar, qui arriva de Bosrah en l'an 1145.

Abdallah pacha, l'ex-Gouverneur, quitta la citadelle et se retira dans la ville.

Mohammed pacha gouverna l'Égypte jusqu'en 1146, date à laquelle il fut remplacé par Osman pacha el Halabi.

A cette occasion arriva un émissaire porteur d'un ordre élevant Aly bey Zulfikar à la dignité de kaïmakam. Celui-ci se rendit au palais où il fut revêtu du Caftan. Lorsqu'il rentra chez lui, les émirs se présentèrent pour le féliciter. Il revêtit d'une robe d'honneur Ismaïl bey Aboul Kleng, *amin el semat* (officier de bouche).

Quand Osman pacha arriva à El Ariche, les hauts fonctionnaires se portèrent à sa rencontre. Lorsqu'il fut près de El Adliah, on tira des feux d'artifice. Il se rendit ensuite à la citadelle et revêtit de robes d'honneurs un grand nombre de personnes.

Quelque temps après, Osman pacha reçut un firman concernant la fabrication des monnaies. Ce firman interdisait l'émission de la pièce d'or dite *fondokli* et autorisait la fabrication de la pièce dite *mahboub* au cours de 110 paras et du *demi mahboub* au cours de 55 paras. Il élevait de 12 paras la valeur

de la pièce *fondoldi* qui était en circulation, ce qui la portait à 146 paras.

A cette époque arriva un autre firman, ordonnant de désigner pour la Haute-Egypte un sandjak dont la mission serait d'opérer dans chaque village le recensement des chrétiens et des juifs, et d'établir la taxe due par eux à raison de 420 paras pour la première classe, 270 pour la moyenne et 100 pour la dernière. On délibéra sur le choix du sandjak qui devait accompagner l'aga et l'écrivain dans cette mission; Hussein bey el Khachab, que ses fonctions appelaient à Djerdja, accepta la mission dont il s'agissait et invita les délibérants à choisir quelqu'un pour se rendre dans la Basse-Egypte. Mohammed bey Katameche émit l'opinion que chaque kachef devrait suivre les prescriptions du firman dans le district à la tête duquel il était placé. Cette proposition fut adoptée.

Pendant le gouvernement d'Osman pacha, Ismaïl bey, fils de Mohammed bey el Dali, célébra en grande pompe les noces de son fils. Il invita le Gouverneur dans sa maison située à Birket el Fil, et, quand le pacha eut pris place, Ismaïl bey lui remit un mouchoir contenant mille dinars pour être distribués à titre de pourboire aux domestiques et aux baladins des jeux. Il lui fit à lui-même plusieurs cadeaux ; entre autres choses, il lui donna des chevaux dont l'un était richement harnaché. Ceci se passait en Châban de l'année 1147.

Parmi les événements survenus pendant le gouvernement d'Osman pacha, on cite le fait suivant :

Vers les premiers jours de Ramadan de l'année 1147, on trouva dans la mosquée d'El Azhar, un Soudanien originaire de Takrour, qui se disait prophète. On le conduisit au cheikh Ahmed el Amâoui. Celui-ci le questionna sur ses prétentions. Le soi-disant prophète répondit que pendant son

séjour à Cherbine, il avait reçu la visite de l'ange Gabriel, qui l'avait transporté au ciel dans la nuit du 27 Radjab. Là, il avait fait avec les anges une prière et deux prosternations. Quand il eut fini de prier, l'ange Gabriel lui remit un papier et lui dit : « Tu es un prophète envoyé de Dieu. Descends sur la terre, acquitte-toi de ta mission et fais des miracles. »

Quand le cheikh El Amâoui entendit cette réponse, il dit au Soudanien qu'il était fou. « Non, je ne suis pas fou, répondit-il, mais bien un prophète envoyé de Dieu. » Le cheikh le fit battre, et le prétendu prophète fut ensuite traîné hors de la mosquée.

La nouvelle étant également parvenue à Osman Katkhoda, celui-ci fit comparaître devant lui le nouveau prophète et l'interrogea. Il en reçut la même réponse que le cheikh El Amâoui. Osman le fit alors enfermer dans une maison d'aliénés ; mais, le peuple, hommes et femmes, s'étant réuni en foule autour de lui, on finit par le cacher. Enfin le Pacha le fit venir en sa présence et l'interrogea. Le Soudanien fit les mêmes réponses qu'auparavant. Le Pacha le fit mettre en prison pendant trois jours. Vers le milieu du mois de Ramadan, il convoqua les ulémas en assemblée et fit traduire devant eux le soi-disant prophète. On l'interrogea de nouveau, il persista dans ses dires, on l'invita à faire acte de repentir, il s'y refusa et s'obstina à prétendre qu'il était prophète. Alors, le Pacha le condamna à mort. Le faux prophète fut exécuté dans la cour du palais. En marchant au supplice, il répétait cette phrase : « Sois patient, comme l'ont été les prophètes énergiques . » Son cadavre resta pendant trois jours sur la place de Roumeïlah, exposé aux regards du public.

Plusieurs poètes ont rapporté ce fait dans leurs écrits et en ont fixé la date. Je cite entre autres les vers suivants :

Un homme prétendit être un vrai prophète ;
Il dit avoir été transporté au ciel et avoir causé avec Dieu,
Iblis l'a égaré et l'a détourné du chemin de la vérité.
A toi, gouverneur, d'ordonner sa mort.
Les ulémas déclarèrent qu'il avait blasphémé Dieu (chronogramme).

Un autre événement marqua le gouvernement d'Osman pacha. Le mercredi 24 Zilhodjet de l'an 1147, le bruit se répandit au Caire que la fin du monde et la résurrection générale devaient avoir lieu le vendredi suivant, 26 du même mois. Après avoir parcouru toute la ville, cette nouvelle se répandit bientôt dans les provinces. Tout le monde ne faisait qu'en parler, et chacun disait à son compagnon, en lui faisant ses adieux: «Il ne nous reste plus que deux jours à vivre. »

Beaucoup de personnes se répandirent dans les champs et les promenades en se disant les unes aux autres : « Amusons-nous, faisons nos adieux à cette terre avant la résurrection. » Les habitants de Djizeh se baignèrent dans le Nil, hommes et femmes.

Plusieurs personnes s'abandonnèrent entièrement au chagrin et à la terreur. D'autres consacrèrent au repentir et aux prières les deux derniers jours qu'ils croyaient avoir encore à vivre.

Les gens du peuple, en général, ajoutèrent la foi la plus entière à cette nouvelle. Pour eux, c'était une vérité sur laquelle le doute n'était pas possible. A qui leur disait que c'était faux, ils répondaient : « Ce n'est que trop vrai, tel le juif et tel le cophte l'ont dit et tous deux connaissent le Djaffre et l'astrologie et ils ne se trompent jamais. » Ils ajoutaient que l'un d'eux avait prévu le vent qui avait soufflé tel jour. On affirmait qu'un individu s'était rendu chez un émir et lui avait prédit l'arrivée de la fin du monde. Il était si sûr de ce qu'il avançait qu'il avait dit à l'émir : « Jetez-moi en prison jusqu'à vendredi, et si ce que je prédis ne s'accomplit pas, tuez-moi. »

Cependant, la terreur et l'émotion allaient toujours croissant. Enfin arriva le vendredi tant redouté, la journée ne fut marquée par aucun événement extraordinaire. Le samedi dans la matinée, le bruit courut que tel uléma avait dit que Sidi Ahmed el Badaoui, Sidi el Dessouki et Sidi el Chaffeï avaient intercédé auprès de Dieu pour obtenir l'ajournement de la fin

du monde et que Dieu avait bien voulu y consentir. Et l'interlocuteur répondait à celui qui lui annonçait cette nouvelle : « Dieu fasse que ces élus nous soient utiles. Camarades, nous ne sommes pas encore rassasiés de la vie », et autres stupidités pareilles.

Que de choses en Egypte qui provoquent le rire, mais un rire pareil aux gémissements.

Osman pacha fut destitué en 1148, après avoir gouverné l'Egypte pendant une année et cinq mois.

Son successeur fut Bakir pacha, qui avait déjà occupé la même fonction en 1142.

Depuis qu'il avait quitté l'Egypte, Bakir pacha était gouverneur de Djeddah. Lors de sa nouvelle nomination, il quitta cette ville et se rendit en Egypte par la mer Rouge. Il arriva à Suez le samedi 24 Chawal 1147.

On vit figurer dans son cortège, devant lui, ses cinq enfants, et derrière lui, trente cavaliers de ses suivants revêtus de cottes de maille dorées. Quand il fut au milieu du peuple, on cria de toutes parts pour se plaindre du système monétaire existant. En effet, la valeur de la pièce *el akhcha*, venait de tomber à 16 Djedids, celle d'*el mouradi* à 12 ; le *maksouss* à 8 ; le *fondokli* à 300 paras et le *djenzirli* à 200 paras. Cette modification dans les valeurs avait amené une hausse dans le prix des objets de tout genre. L'article qui se vendait jusqu'alors un *maksouss* fut vendu depuis un *diwani*, mais le pacha ne tint aucun compte de ces réclamations.

Pendant le mois de Zilkâdeh arriva de Constantinople un aga porteur d'un ordre pour l'envoi de 3000 soldats destinés à renforcer la garnison de Bagdad. Ces hommes devaient être choisis parmi les soldats jouissant d'une solde permanente. Il ne devait se trouver parmi eux aucun fellah des provinces de Galioubiah, de Djizeh, de Béhéra, de Mansourah, ni du village

de Chark Etfih. Le commandement de cette expédition fut confié à Moustapha bey Abaza, ex-gouverneur de Djerdja.

En ce moment partit aussi le trésor sous la garde de Hassan bey el Dali. Ce dernier sortit avec son cortège dans les premiers jours de Radjab. Il quitta El Adliah vers le milieu de Zilhodjet, après avoir passé cinq mois et dix-huit jours hors du Caire. Moustapha bey Abaza se joignit à lui le jeudi 5 Zilhodjet et il se mit en marche en Moharram 1148.

Le 10 Zilhodjet, jour de la fête de Courban Baïram, avant la prière d'*El Asr*, un ouragan venant de l'ouest s'abattit sur l'Egypte. Le soleil fut voilé, une obscurité profonde couvrit la terre, des bateaux furent coulés, des arbres déracinés ou brisés, entre autres, un grand sycomore dans le quartier de cheikh Kamar et un grand labackh qui s'élevait dans le divan du vieux Caire. Beaucoup de maisons furent détruites. Dans la soirée une pluie torrentielle succéda à l'ouragan.

Vers cette époque, Ayoub bey, commandant de l'expédition de Perse, rentra en Egypte aprés une absence de deux ans et trois mois. Il se rendit au palais où le Pacha le revêtit d'un caftan d'honneur.

Pendant le gouvernement de Bakir pacha, un aga arriva de Constantinople, porteur de plusieurs ordres.

Parmi ces édits et ordonnances, il y en avait qui prescrivaient de cesser le payement des allocations accordées à des enfants et à des familles. D'autres ordonnaient en outre que les sommes perçues seraient gardées au Divan, et que les dépenses y seraient payées. Ils défendaient également aux effendis d'emporter chez eux les registres de l'administration. Ces registres devaient toujours rester au Divan.

Quand on donna lecture de ce ces ordres, le Cadi dit : « On

ne peut désobéir au Sultan et on doit se conformer à ses ordres. » Le cheikh Soliman el Mansouri lui répondit :

« O Cheikh el Islam, ces allocations ont été établies par le représentant du Sultan, c'est donc comme si le Sultan lui-même les avait accordées. D'ailleurs, les allocations ont toujours existé ; les rois qui se sont succédés jusqu'à présent en ont maintenu l'usage, le peuple s'y est habitué ; les allocations se vendent et s'achètent comme tout autre objet. Il en est beaucoup qui sont affectées à des œuvres de bienfaisance, d'autres à des mosquées et à des sebils, et il n'est pas permis de les abolir, car, en les supprimant, on aura supprimé les œuvres de bienfaisance mêmes, ainsi que les établissements auxquels sont affectées les dites allocations, et il n'est pas permis à un croyant en Dieu et en son prophète de fermer les établissements pieux. Si le Sultan ordonne, son ordre ne doit pas être exécuté ; on refusera de lui obéir, car cet ordre serait contraire aux dispositions de la loi et l'on ne peut permettre à l'Imam ni à son représentant d'agir contrairement à la loi. »

La Cadi garda le silence et le Pacha dit enfin qu'il était nécessaire d'écrire à Constantinople à ce sujet.

Le cheikh Soliman el Mansouri reprit ensuite la parole et dit : « Quant à l'autre question, c'est une réforme utile et opportune. »

Le conseil se sépara sur ces paroles. Le cheikh Abdallah el Choubraoui rédigea, au sujet des allocations, un rapport que le cadre restreint de ce livre m'empêche de reproduire.

On finit par tomber d'accord pour exécuter l'ordre de la Sublime-Porte concernant les allocations, moyennant une retenue de un demi-djenzerli par osmani. On fit ensuite le compte des allocations accordées depuis l'an 30 par Ibrahim bey Abou Chanab, le fils de Derwiche bey Katameche et Aly bey el Saghir, suivant de Zulfikar bey. Ces allocations atteignirent la somme de 48,000 osmanis, sur laquelle on préleva 24,000 djenzerlis pour être partagés entre les chefs. On en envoya 1,000 à Osman

bey et à Radouan bey, mais ils ne voulurent point de cet argent et le retournèrent en disant : « Cet argent n'est autre chose que les larmes des pauvres et des indigents et nous ne pouvons y toucher. Si la Porte fait droit aux réclamations que nous lui avons adressées, nous aurons mal fait d'accepter cet argent ; si elle refuse, nous aurons encore plus mal fait. »

Ce fut pendant le gouvernement de Bakir pacha que se répandit la peste, connue sous le nom de peste *kaou*. Elle emporta plusieurs notables et autres. Osman Katkhoda el Kasdogli paya le plus grand tribut à ce fléau. Cent-vingt personnes de sa maison succombèrent à la terrible maladie. On en était arrivé à enterrer les morts pendant la nuit à la clarté des torches.

Pendant le gouvernement de ce Pacha éclata également une dissension qui coûta la vie à plusieurs émirs; voici quelques détails à ce sujet.

Saleh Kachef, le mari de Hanem, fille de Ivaz bey, autrefois femme de Youssouf bey el Khayen, s'étant attaché à la personne de Osman bey Zulfikar, sa femme le poussa à demander pour lui-même la dignité de sandjak et lui promit de lui obtenir une rente de 20 bourses.

Saleh s'adressa pour cela à Osman bey qui lui promit l'appui de son influence. Osman en parla en effet à Mohammed bey Kitas, dit Katameche, alors le chef du parti fikarite. Le protégé de Osman key étant kassémite, Mohammed bey Kitas, rejeta la prière de Osman bey. « Comment ! lui dit-il, tu veux relever les kassémites, pour qu'il nous massacrent à la première occasion ! Non, cela ne sera pas de mon vivant. »

Osman bey avait obtenu les fonctions de Kachef de Mansourah, il y plaça son protégé Saleh en qualité de lieutenant. A l'expiration de l'année, Saleh rentra au Caire ayant toujours à cœur d'obtenir la dignité qu'il avait sollicitée. Il en reparla à Osman bey, celui-ci s'adressa de nouveau à Moham-

med bey Kitas, qui persista dans son refus. Saleh se tourna alors vers les agas et les anciens, qui rejetèrent également sa demande.

Kitas bey était soutenu dans ses refus réitérés par Aly bey, son suivant, et par Khalil effendi. Saleh Kachef s'entendit alors avec Osman Katkhoda el Kasdogli et ils décidèrent l'assassinat de ces trois émirs. Osman, à qui incombait le soin de préparer ce crime, alla trouver Radouan bey, ex-commandant de la caravane du pèlerinage et Soliman bey el Farrache, et il leur confia ses desseins. Ils tombèrent d'accord pour exécuter leur projet dans la maison de Mohammed bey el Defterdar, au su de Bakir pacha. Ils firent part de leur décision à Mohammed bey qui l'approuva. En conséquence, les principaux chefs furent convoqués dans la maison du Defterdar, sous prétexte d'une délibération sur des questions de finances.

Les conjurés allèrent dans l'après-midi chez Mohammed bey Katameche, en compagnie duquel ils se rendirent à la maison du Defterdar. Ils étaient accompagnés de Aly bey, Saleh bey, Khalil effendi, l'aga des Djamaliah, Aly Saleh Chorbadji, un ancien du corps des spahis, Youssouf Katkhoda el Berkaoui, Osman bey Zulfikar, Osman Katkhoda el Kasdogli, Ahmed Katkhoda el Kharboutli, le Katkhoda des Chawiches, l'aga des Moutefarrika et Aly Chalabi el Tourdjouman.

Quand l'assemblée fut au complet, Mohammed bey Katameche donna l'ordre à l'écrivain de préparer une requête et lui fit savoir ce qu'il devait y mentionner. L'écrivain quitta la salle avec le Katkhoda des chawiches et le chef des Moutefarrika et se mit à écrire la requête demandée.

Il se faisait déjà tard, le soleil était sur le point de se coucher, les invités voulurent s'en aller. Le Defterdar se leva alors et prononça ces paroles : « Apportez des sirops. » C'était le signal convenu avec Saleh Kachef, Osman Kachef et le mamlouk de Soliman bey. Une porte donnant dans la salle s'ouvrit

aussitôt pour donner accès à une multitude de gens armés couverts de tarbouches. Mohammed bey Katameche devina le danger. « C'est une trahison, s'écria-t-il en se levant. » Pour toute réponse, on lui déchargea une carabine en pleine poitrine. La confusion fut à son comble, la fumée de la poudre et l'obscurité ne permettaient plus de distinguer les victimes des assassins.

Le Katkhoda des chawiches tenait compagnie à l'écrivain chargé d'écrire la requête. Aussitôt qu'il entendit le premier coup de feu, il descendit précipitamment de la maison. Aly el Tourgouman se jeta par une fenêtre donnant sur le jardin ; Osman bey Zulfikar reçut un coup de sabre qui lui coupa le turban et le kaouk ; Saleh Kachef, son protégé, le poussa, il se sauva en bas, prit le cheval d'une estafette et s'échappa par la porte dite « du bassin ». El Berli, le chef des anciens Moustahfezan, reçut de graves blessures dont il mourut au bout de trois jours.

Après ce massacre, on alluma des bougies pour examiner les victimes, on reconnut parmi les cadavres Mohammed bey Katameche, son suivant Aly bey, Saleh bey, Osman bey Katkhoda el Kasdogli, Ahmed Katkhoda el Kharboutli, Youssouf Katkhoda el Birkaoui, Khalil effendi, l'aga des Djamalieh, Aly Saleh Chorbadji et l'ancien des spahis. En tout dix personne, sans compter le chef des anciens Moustahfezan, qui mourut chez lui des suites des blessures.

Les cadavres furent ensuite mis à nu et décapités et les têtes furent transportées à la mosquée du Sultan Hassan. A leur arrivée devant cette mosquée, les assassins en trouvèrent les portes fermées. Ils en incendièrent une, celle qui est du côté de de Souk el Selah; ils exposèrent leurs trophées sur un banc de pierre dans l'intérieur de la mosquée et placèrent une poignée de foin à côté de chaque tête. Ils se croyaient victorieux.

Saleh Kachef se rendit par la porte de Bab el Midan chez Bakir pacha, qui le revêtit de la robe des Sandjaks. Saleh lui

demanda de l'argent pour le distribuer aux soldats qui s'étaient ralliés à lui. « Va à tes affaires, lui répondit le pacha, je t'enverrai ce que tu demandes.» Kachef se rendit à la mosquée du Sultan Hassan, où Mohammed Katkhoda el Daoudiah l'avait précédé avec ses gens. Il croyait que tout était terminé.

Quand la nouvelle de ce qui venait de se passer parvint à Soliman Katkhoda el Djelfi, celui-ci monta à cheval après le coucher du soleil et se rendit à la caserne des Azab accompagné de ses gens. Le corps des Azab était en ce moment commandé par Ahmed Katkhoda, affranchi de Youssouf el Birkaoui.

Soliman frappa à la porte, et, sur la demande des Toufoukdjieh, il déclina son nom. Ahmed lui fit dire que les règlements s'opposaient à ce que la porte fut ouverte après le coucher du soleil, qu'il ne pouvait ignorer cela, lui qui était katkhoda et connaissait les règlements. Il l'invita à revenir le lendemain matin.

Osman bey Zulfikar, en s'échappant, comme nous l'avons dit, par la porte du bassin, s'était rendu à la caserne des janissaires qu'il trouva remplie de soldats, de chawiches et d'autres gens. Omar Chalabi, fils de Aly bey Katameche s'y rendit également. A son arrivée, il fut conduit chez le Pacha par Hassan Chawiche el Nadjdali et une estafette. Le gouverneur, qui venait de congédier Saleh Kachef, l'investit de la dignité de Sandjak en remplacement de son père et lui donna un écrit l'autorisant à se venger de ceux qui venaient d'assassiner les émirs et de brûler la porte de la mosquée.

En vertu de cette autorisation, Farid Aly, le Katkhoda, prit un drapeau et quelques troupes et, accompagné de Hassan Chawiche el Nadjdali, il alla s'établir derrière la mosquée El Mahmoudiah. Ceci se passait la veille de l'anniversaire de la naissance du cheikh El Refaï, c'est-à-dire le premier vendredi du mois de Radjab 1149.

Farid Aly éleva une barricade en face de la porte de la mosquée du Sultan Hassan et ouvrit le feu sur les assassins,

pendant qu'on tirait également sur eux de la caserne des Azab et de la maison de l'aga Abd-el-Latif effendi, ex-directeur des pensions.

Cependant Saleh bey Kachef attendait toujonrs l'argent promis par le Pacha. Ne voyant rien venir, il emmena avec lui Radouan bey, Osman Kachef et Soliman bey et alla se cacher avec eux à Khan el Khalili. Mohammed bey Ismaïl avait dû se cacher également. Quant à Mohammed Katkhoda el Daoudiah, il regretta ce qu'il venait de faire et se rendit avec ses gens à la maison de Moustapha bey el Demiati, mais, ayant trouvé la porte fermée, et aucune voix n'ayant répondu de l'intérieur à son appel, il alla chercher refuge dans la maison de Ibrahim bey Bulghiah.

Quand le feu des assiégés eut cessé, Hassan Chawiche donna l'assaut à la mosquée, mais il n'y trouva personne. Le lendemain matin, Hassan Chawiche et ses hommes se rendirent à la maison du Defterdar, qu'ils pillèrent, ainsi que celles de Radouan bey et de Soliman bey. Ils tuèrent en outre ce dernier, lui tranchèrent la tête et revinrent à la caserne des Azab.

Les sept odjaks s'assemblèrent ensuite dans la maison d'Aly Katkhoda el Djelfi et lui dirent : « Vous êtes le dépositaire des secrets de Youssouf Katkhoda el Berkaoui, qui ne fait rien à votre insu. Vous avez dû être informé du complot ourdi contre nos émirs et nos chefs assassinés. Vous ne pourrez le nier, car votre collègue Soliman Katkhoda est venu après le coucher du soleil, avec ses gens, dans le but de prendre possession de la caserne des Azab. »

Aly jura par le Dieu tout-puissant qu'il n'en savait rien, qu'il ignorait complètement la tentative faite par son collègue et qu'il ne pouvait pas s'expliquer pourquoi Mohammed Katkhoda el Daoudiah s'était rendu à la mosquée du Sultan Hassan.

A la suite de ces événements, Bakir pacha fut déposé par les émirs, qui le privèrent en outre du pourboire qui lui était dû sur les concessions des victimes. Ils rédigèrent ensuite une re-

quête en forme de procès-verbal et la firent porter à la Sublime-Porte par sept messagers.

Peu de temps après arriva en Egypte un grand écuyer du Sultan, nommé Moustapha Aga, avec l'ordre de confisquer les successions des victimes.

Après avoir passé deux mois en Egypte, Moustapha Aga fut promu au grade de Pacha et nommé Waly de cette province, en remplacement de Bakir pacha, qui devait retourner à Djeddah.

Moustapha pacha gouverna l'Egypte jusqu'en 1152, époque à laquelle il fut remplacé dans ce gouvernement par Soliman pacha el Chami, connu sous le nom d'Ibn el Adm.

Quand il eut pris possession de son poste, Soliman pacha voulut susciter des divisions entre les émirs. Voulant s'assurer le concours de Omar bey, fils d'Aly bey Katameche, il lui envoya un homme sûr qui convint avec lui d'assassiner Osman bey Zulfikar, Ibrahim bey Katameche, Abdallah Katkhoda el Kasdogli et Aly Katkhoda el Djelfi, qui étaient alors les principaux chefs du gouvernement. Il lui promit pour récompense le gouvernement du Caire, le commandement de la caravane du pèlerinage et une rente de vingt bourses sur les revenus des propriétés des émirs en question.

Omar bey fit venir Khalil Aga, Ahmed Katkhoda Azban et Ibrahim Chawiches Kasdogli et leur exposa ce qu'il attendait d'eux.

Ahmed Katkhoda prit sur lui de tuer Aly Katkhoda ; Khalil Aga se chargea de Osman bey et Ibrahim Chawiche de Abdallah Katkhoda, Ibrahim bey Katameche restant seul, on s'arrangerait de façon à le tuer au Palais.

Ahmed Katkhoda chargea ensuite Laz Ibrahim de l'assassinat de Aly Katkhoda. Celui-ci fut tué près de la maison de Ekbri, pendant qu'il se rendait au palais. La nouvelle de cet assassinat étant pervenue à Osman bey, celui-ci fit aussitôt des recherches

à l'effet d'en connaître la véritable cause. Il parvint à découvrir le complot et, prenant ses mesures en conséquence, il mit à mort Ahmed Katkhoda.

Après l'assassinat de Aly Katkhoda, le Pacha s'imagina que son plan avait réussi ; il voulut surprendre la caserne des Janissaires. Pour cela, il dirigea contre elle 200 Toufoukdjis armés et un canon. Les soldats préposés à la garde de la caserne leur en refusèrent l'entrée, mais le katkhoda des jannissaires se fit amener deux de leurs chefs et leur demanda ce qu'ils voulaient. Ils répondirent que le Pacha ne les traitait pas convenablement et qu'il leur avait supprimé leurs rations. Le Katkhoda les renvoya au Pacha et les fit accompagner par un bach-chawiche qui devait saluer le Pacha de la part des anciens et lui recommander les plaignants. Le Pacha accepta, faute de mieux, les salutations et la recommandation.

D'un autre côté, Hussein bey el Khachab, se rendit à la caserne des Azab. Il réussit à attirer dehors Ahmed Katkhoda et à surprendre la place. Les partisans de Osman bey se réunirent ensuite et enjoignirent au Pacha de quitter le Palais et de se transporter à Kasr Youssouf. Le Pacha monta a cheval et voulut pénétrer dans la caserne des janissaires qu'il avait cherché à surprendre, mais comme on dirigea les fusils sur lui, il fut obligé d'entrer dans le Kasr Youssouf qu'il trouva en ruines. Hassan Chawiche el Nadjdali pria alors les janissaires de permettre au Pacha d'habiter la maison de l'aga. Celui-ci se transporta à El Serdji et Soliman Pacha s'établit pour quelque temps dans sa maison. Il la quitta ensuite pour se retirer dans celle du Bairakdar où il demeura jusqu'à son départ d'Egypte. Son gouvernement avait duré jusqu'au mois de Djamad Awel de l'an 1153.

Son successeur, Aly pacha Hakim Ogli, arriva au Caire dans le courant du mois de Djamad Awel 1153, et garda ce poste, qu'il occupait pour la première fois, jusqu'au 10 Djamad Awel

de l'an 1154 ; à l'arrivée de son successeur, Soliman Pacha se retira dans la maison du Baïrakdar.

Aly Pacha tint une première assemblée, à Karamidan, en présence d'un public nombreux auquel il fit donner lecture du firman d'investiture. Cette lecture faite, le Pacha dit :

« Je ne suis pas venu en Egypte pour semer la discorde entre les émirs, ni la dissension entre les habitants. Ma mission est de sauvegarder les droits de chacun. Le Saltan, notre maître, m'a cédé le territoire du pays et à mon tour je vous en fais don. Seulement, ne me créez pas de difficultés dans le recouvrement des redevances. »

Après ce discours, il leur fit signer un engagement à cet effet et l'assemblée fut levée.

Le Pacha salua ensuite le Cheikh el Bakri et lui dit : « Je serai votre hôte après-demain. » Il rentra ensuite au Palais, et à son arrivée il envoya au Cheikh des présents, des moutons, du sucre, du miel et des confitures. Au jour fixé pour la visite, il se rendit chez lui, et, à cette occasion, il donna des ordres pour que l'on reconstruisît le quai du jardin attenant à la maison de son hôte.

Aly pacha avait une grande estime pour le Cheikh el Bakri, et cela par suite d'une vision qu'il avait eue dans un des ses voyages ; cette vision est très connue.

Pendant le gouvernement d'Aly pacha, la sécurité et la tranquillité publiques ne furent pas troublées et lorsque ce gouverneur céda la place à son successeur, le calme le plus parfait régnait dans le pays.

Le successeur d'Aly pacha fut Yehia pacha. Il monta à la citadelle avec le cortège et le cérémonial habituels. Aly pacha vint le saluer et Yehia pacha lui rendit sa visite dans la maison de Osman Katkhoda el Kasdogli, située entre Boulak et Kasr el Aïni. C'est là que Aly pacha s'était retiré depuis la nomination de son successeur.

Quelque temps après son arrivée, Yehia pacha fut invité chez Osman bey Zulfikar, qui donna un festin en son honneur et lui offrit beaucoup de présents et de cadeaux. On n'avait pas encore vu le Waly assister à un festin dans la maison d'un émir. D'habitude, on l'invitait dans des kiosques construits dans la campagne, comme le Kasr el Aïni ou le Mekias.

Yehia pacha gouverna l'Egypte jusqu'au 20 Radjab 1156, date à laquelle il fut remplacé par Mohammed pacha el Yadakdji.

Sous le gouvernement de ce nouveau Waly, un ordre fut rendu portant défense de fumer dans les rues et devant les portes des maisons et des boutiques. Le gouverneur de la ville du Caire et l'aga parcoururent les rues et firent annoncer à haute voix cet ordre au peuple. On menaça les contrevenants, quelle que fût leur condition, des peines les plus graves. L'aga parcourait la ville trois fois par jour, il ne manquait jamais de punir l'individu qu'il surprenait porteur d'une pipe ou de tout autre objet affecté à l'usage du tabac. Il lui arrivait même de contraindre le coupable à manger le fourneau de sa pipe. Le gouverneur de la ville n'agissait pas avec moins de zèle.

Un autre événement se produisit pendant le gouvernement de ce même Waly.

On s'était trouvé à court de provisions, les soldats réclamaient leurs rations et leurs fourrages et les magasins ne contenaient plus un ardeb de céréales. Le Pacha convoqua les chefs dans la maison du Defterdar, Aly bey el Demiati, à l'effet de voir quelles étaient les personnes qui devaient des arriérés de céréales et pour prendre les mesures nécessaires pour en assurer la rentrée. Ils se réunirent le lendemain même et avec eux le Rouznamdji et le directeur des magasins du Gouvernement. Ces deux derniers déclarèrent que Ibrahim bey Kataimeche avait à sa charge 4000 ardebs.

Ibrahim bey ne s'était pas présenté à l'assemblée, où cependant il était attendu.

Comme il tardait à venir, on lui envoya le Katkhoda des chawiches et l'aga des moutefarrika. Ibrahim bey refusa de se rendre à l'appel qui lui était fait. « Que celui qui a besoin de moi, dit-il, vienne me trouver. » Les deux délégués de l'assemblée revinrent auprès de leurs collègues et leur rapportèrent la réponse d'Ibrahim bey. Les soldats s'agitèrent, ils exprimèrent l'intention d'aller démolir la maison du Bey et de l'ensevelir lui-même sous les décombres.

Le délégué de la Sublime-Porte prit avec lui deux anciens de chaque corps et se rendit chez Ibrahim bey. « Que veut dire un pareil langage, lui dit-il, quand les soldats sont en pleine révolte contre leurs anciens ?

— Que me veut-on, répondit Ibrahim bey, je n'ai pas de céréales.

— Qu'à cela ne tienne, dit le délégué, nous en fixerons le prix. »

On arrêta à soixante paras le prix de l'ardeb de blé et à quarante paras, celui de l'orge. « Que les soldats attendent, dit Ibrahim bey, que j'aie reçu de l'argent de mes propriétés. »

— Les soldats ne peuvent attendre, répondit le délégué, et s'ils ne sont pas immédiatement satisfaits, ils se porteront à des extrémités regrettables. »

On fit ensuite le compte de la somme totale due par Ibrahim bey. Cette somme s'éleva à quatre-vingts bourses. Ibrahim bey demanda au délégué de payer pour lui cette somme et lui offrit, en garantie, l'hypothèque, pour un temps déterminé, de deux de ses propriétés. Un engagement ayant été signé en conséquence et les *hodjets* des propriétés remis au délégué, celui-ci revint à l'assemblée et paya la somme que l'on réclamait à Ibrahim bey. L'exemple de ce dernier fut suivi par tous ceux qui devaient des céréales. Ils en payèrent la contre-valeur sur le même pied. C'étaient la première fois qu'avaient lieu de pareils arrangements.

Mohammed pacha el Yadakdji fut relevé de ses fonctions en l'an 1158 et remplacé par Mohammed pacha Ragheb.

Avant son départ pour l'Égypte, le nouveau Waly dépêcha un courrier pour annoncer sa nomination aux Egyptiens et pour déclarer qu'il avait élu Ibrahim bey Boulghia en qualité de Kaïmakam.

A l'arrivée de ce courrier, le Waly destitué revêtit Ibrahim bey du caftan d'honneur et nomma Mohammed bey aux fonctions d'officier de bouche.

Quelques jours après, un nouveau courrier vint annoncer le débarquement de Ragheb pacha à Alexandrie. Les officiers se portèrent à sa rencontre et revinrent avec lui au Caire. Il se rendit à la citadelle. Bientôt une grande amitié s'établit entre lui et Hussein bey el Khachab, amitié à laquelle le Pacha jura de rester fidèle.

Quelque temps après, le Waly informa confidentiellement son ami que le Sultan avait à cœur d'exterminer la famille des Katameche et celle des Demiati. Hussein bey consentit à favoriser ce projet et en parla à Ibrahim Chawiche. Celui-ci lui répliqua qu'on n'avait qu'à s'adresser aux suivants d'Osman bey Karkache et de Zulfikar Kachef. « Ils peuvent, dit-il, assassiner Khalil bey et Aly bey el Demiati pendant qu'ils seront au Conseil. » Hussein bey lui répondit : « Ces individus n'oseront jamais, à eux seuls, exécuter un acte pareil ; il faudrait les faire accompagner par quelques-uns de vos hommes. » Ibrahim Chawiche promit alors le concours d'un des siens, Osman Aga Abou Seif.

Le jour du Conseil, Hussein bey el Khachab, Karkache bey, Zulfikar et sa suite, Aly bey el Demiati et Mohammed bey se rendirent au Divan. Peu de temps après, arrivèrent Khalil bey, commandant de la caravane du pèlerinage et Omar bey Belat, qui s'assirent du côté de la Trésorerie. Osman Aga, chef des Moutefarrika, vint à Khalil bey et lui demanda, pourquoi il n'était pas entré dans la salle où se tenait le Pacha. Khalil

bey lui dit : « Je vous abandonne le Pacha. — Est-ce que par hasard je ne te plairais pas, répliqua Osman Aga. »

La discussion s'aigrit bientôt ; enfin Osman Aga tira son sabre et en frappa Khalil bey. Ses complices arrivèrent à l'instant même et massacrèrent Omar bey Belat. Les têtes des deux victimes furent ensuite tranchées et portées au Pacha. A ce spectacle, Aly bey el Demiati et Mohammed bey s'enfuirent et regagnèrent à pied la caserne des chawiches, le Pacha les réclama aux anciens, en leur disant qu'ils étaient mandés par le Sultan et il leur fit trancher la tête.

Il adressa ensuite un ordre aux sandjaks, aux agas et aux anciens des sept odjaks, leur enjoignant de marcher avec des drapeaux et des canons contre Omar bey, Ibrahim bey et Soliman bey el Elfi. A cette époque, Soliman bey Dahchour était absent, car il était parti pour accompagner le Trésor.

Les émirs se mirent en marche avec les canons et les drapeaux. Arrivés aux environs de Kantaret Sonkor, ils tirèrent un premier coup de canon. Aussitôt Omar bey, Ibrahim bey et Soliman bey se disposèrent à la fuite. Ils chargèrent leurs richesses sur des chameaux et se dirigèrent vers la Haute-Egypte. Les soldats saccagèrent la maison d'Ibrahim bey ainsi que celle de Khalil bey et se portèrent ensuite vers la maison d'Aly bey qu'ils trouvèrent déjà occupée par un sandjak. Quant à Youssouf bey, directeur de la mosquée d'El-Azhar, il ne fut pas inquiété. Mohammed bey fut révoqué de la dignité de sandjak, et, à la suite de cette mesure, il se retira à Tantah, où il se fit fakir et où il s'attacha au tombeau de Sidi Ahmed el Badaoui.

A son retour de Constantinople, Soliman bey Dahchour fut également révoqué de la dignité de sandjak et la ville de Rosette lui fut assignée comme résidence. Osman Kachef et Kouchouk Ahmed Kachef furent ensuite élevés à cette dignité et Mohammed bey Abaza, mamelouk de Hussein bey El Khachab fut nommé defterdar. Ainsi finit cette affaire.

Quelque temps après, le Pacha dit à Hussein bey El Khachab : « Je voudrais trouver un moyen de faire périr Ibrahim Chawiche Kasdogli et Radouan katkhoda el Djelfi ; après eux, tu seras le plus puissant émir du Caire. » Hussein bey accueillit favorablement ces ouvertures et s'entendit à ce sujet avec le Pacha. Il convoqua ensuite chez lui Ali bey Djerdja, Soliman bey, mamlouk de Osman bey Zulfikar, Karkache et Zulfikar Kachef et décida avec eux la perte des deux émirs. Mais une indiscrétion ayant mis Ibrahim Chawiche et Radouan Katkhoda au courant des menées de Hussein bey el Khachab, Ibrahim se rendit chez Radouan Katkhoda, et bientôt la caserne des Janissaires et celle des Azab regorgèrent de soldats et de sous-officiers. Les sandjaks et les sept agas se réunirent ensuite au Sébil el Mouménin, et les spahis sur la place de Roumeilah. Ils envoyèrent demander au pacha l'autorisation d'attaquer la maison de Hussein bey El Khachab en lui disant : « Il a réuni chez lui nos ennemis et il veut nous exterminer. » Quand le khatkhoda des chawiches et le chef des moutefarika se présentèrent devant Ragheb Pacha et lui demandèrent l'ordre en question, il refusa de se rendre à leur désir. « Comment voulez-vous, dit-il, que je vous autorise à tuer un homme qui a exposé sa vie pour exécuter les ordres de notre maître le Sultan et à la charge duquel on n'a jamais constaté d'arriérés, ni en céréales, ni en argent. La paix est ce qu'il y a de mieux à faire. »

Les envoyés revinrent et rapportèrent la réponse du Waly. On envoya une deuxième fois la requête au Waly avec une nouvelle délégation composée de deux anciens de chaque bataillon. Ces délégués avaient pour mission, dans le cas où le Pacha persisterait dans son refus, de l'inviter à abandonner le pouvoir et à nommer un kaïmakam. Ils sauraient alors s'arranger entre eux.

Le Pacha sortit de Karamidan avec toute sa suite. Arrivé sur la place de Roumeïlah, il voulut aller dans la maison de

Hussein bey El Khachab, mais les gens postés dans la mosquée du Sultan Hassan firent feu sur lui et le forcèrent à rebrousser chemin. Le Pacha, après avoir vu tomber un aga de sa suite, dût se rendre à la maison de Zi Ardjen, située vis-à-vis de la mosquée du Sultan El Mozaffar. On lui envoya alors Ibrahim bey Bulghiah, accompagné du Katkhoda des Chawiches. Ragheb pacha le nomma kaïmakam et le revêtit du Caftan.

Les émirs se firent ensuite donner par Ibrahim bey l'autorisation de faire passer les canons et les drapeaux par El Saliba, puis ils se mirent en marche. Ils avaient à leur tête Omar bey, commandant de la caravane du pèlerinage, Mohammed bey el Dali, Ibrahim bey Bulghiah, Youssouf bey Katameche, Hamzah bey, Osman bey Abou Seif, Ahmed bey, fils de Kouchouk Mohammed, Ismaïl bey Djelfi, Osman bey et Ahmed bey Kasdogli et Radouan bey, le trésorier de Osman Katkhoda Kazdogli. Peu de temps après, ils cernèrent les quatre côtés de la maison de Hussein bey el Khachab et de Mohammed bey Abaza. Hussein bey soutint leur feu depuis le matin jusqu'à midi. Pendant ce temps, il avait mis en sûreté tout ce qui lui était cher et il avait fait charger ses bagages. Il sortit ensuite par une porte secrète et se dirigea vers la Haute-Egypte; quand les soldats pénétrèrent dans sa maison ils n'y trouvèrent ni biens ni harem. Ibrahim bey Kitas se retira également dans la Haute-Egypte. Omar bey, fils de Aly bey, s'enfuit au Hedjaz accompagné de quelques sandjaks.

Ceci se passait vers la fin de l'année 1161. Ragheb pacha avait gouverné l'Egypte pendant deux ans et demi. Il partit peu de temps après pour Constantinople où il devint grand vizir.

C'était un homme supérieur, savant et d'un esprit judicieux. Dans sa jeunesse, il avait rempli les fonctions de chef des écrivains. Nous compléterons sa biographie lorsque nous arriverons à l'année de sa mort.

BIOGRAPHIES

DES SAVANTS ET CHEIKHS CÉLÈBRES

DÉCÉDÉS PENDANT CETTE PÉRIODE DE TEMPS.

Dans la période dont nous venons de raconter l'histoire moururent :

1. — Le grand savant, l'illustre maître, cheikh Abd-el-Gani, fils d'Ismaïl el Naboulsi el Hanafi el Salehi. C'était un auteur universellement connu et célèbre par ses connaissances étendues et par ses vertus. On lui doit de nombreux écrits, parmi lesquels figurent en première ligne :

Un ouvrage sur le panthéisme, auquel il mit la dernière main en 1091 ;

Un livre sur la mission du Prophète, dans lequel il commenta un ouvrage du même genre dû au cheikh Mohamed Fadlallah el Hindi ;

Un ouvrage intitulé *El Fath el Rabbani oual Feiz el Rahmani* ;

Un traité remarquable, en un volume, intitulé *Rabh el Ifalat fi Rabh el Ebadat* ; ce magnifique ouvrage se fait rare.

Citons encore parmi les ouvrages du même savant :

Le voyage à Jérusalem ;

Un ouvrage intitulé *Kokab el Sobh fi Izalat el Kobh* ;

Un ouvrage de religion concernant le Prophète dans lequel il commenta un livre traitant du même sujet ;

Un ouvrage intitulé *El Fath el Macki oual Lamh el Moulki* ;

Un traité d'astronomie ;

Le souffle du Yemen ;

Et enfin deux poèmes remarquables.

Parmi ses poésies, il en est, comme la suivante, qui renferment des proverbes :

O roi de mon cœur, aie pitié de celui qui souffre pour
L'amour qu'il te porte. J'ai toujours le même désir de te voir.
J'ai eu le courage de m'éprendre de ta beauté, comment craindrais-je la mort ?
Celui qui se plonge dans la mer doit-il craindre d'être mouillé ?

On lui doit encore la poésie suivante :

Qui me sauverait d'un beau dont le regard blesse,
Que tu ne saurais égaler, ô gazelle !
Son visage est aussi beau que la lune ; sa taille aussi svelte et aussi souple qu'une branche de saule.
Que Dieu lui donne l'honneur, bien qu'il déshonore ses amants.
Il marche : la grâce de ses formes et la souplesse de sa taille nous enlèvent la raison,
Branches des arbres, ne remuez plus !
O ravissant de beauté, tu nous traites durement,
Nous demandons grâce devant tes attaques ;
Ta personne a séduit le monde
Par les charmes divers de tes belles qualités.
Lorsque tu te montres, ton visage apparaît
Couvert d'un voile formé de nos âmes.
Découvre ton visage et anéantis nos âmes,
Et, par ta vie ressuscite ceux de nous que l'amour a tués.
Nous t'avons sacrifié nos âmes et nous sommes déchargés
Des peines qu'elle nous donnent. Fais-nous la faveur de nous jeter un regard.
Tantôt nous croyons que toi seul existes et tantôt nous nous apercevons que nous existons aussi ;
Et, en réalité, en dehors de toi rien n'existe.

La poésie suivante est encore de sa composition :

O toi qui es mon espoir, je confonds toujours avec ma prière les chants que m'inspire ton amour ;
Mes yeux ne se ferment jamais tant je pense à toi, et leurs larmes coulent, pareilles à une pluie abondante.

L'amour dont je suis épris pour toi a consumé mes entrailles et a épuisé mon corps.

La patience que j'avais au jour où tu m'as quitté s'est lassée et l'amour est resté.

Fais à mes yeux la faveur de te voir, ne fût-ce qu'en rêve, ô toi qui es tout mon espoir.

Sois bienveillant à l'égard de celui qui désire te voir, mets un terme à ton éloignement, rapproche-toi de lui, penche-toi sur son cœur.

A celui que l'amour a consumé, fais la grâce d'une courte rencontre ; toi qui es le remède de mes maux.

Que je prononce ton nom ou que je le taise, tu es l'objet de tous mes désirs.

Promets-moi de ne pas me haïr, car je suis dans des angoisses continuelles.

Sois à l'avenir ce que tu étais dans les premiers jours.

Combien de temps encore devrai-je endurer l'abandon dans lequel tu me laisses. Je n'ai plus de ressources.[1]

Une brise a soufflé du côté de Kazima et elle a anéanti le peu qui restait de moi.

Et, quand les éclairs ont brillé de ton côté, ma dernière heure a sonné.

Tous les mondes ne sont qu'un faible parfum de la rose de l'éternité.

Quand ce parfum s'est répandu, sa senteur m'a pénétré, rien n'en a plus détourné mon attention.

Le parfum des habits du beau s'est répandu, venant du côté de sa tente fine et mince,

Et les fleurs se sont épanouies sur les monticules du plus noble des Prophètes.

O toi qui m'importunes de tes blâmes, je ne veux point écouter le blâme.

Mon cœur consumé a fait alliance avec les souffrances, et ne s'est jamais détourné de l'amour des gazelles.

Je suis épris d'un grand au-dessus de la portée de mon esprit et en dehors de la sphère de mes occupations,

Il n'a pas d'égal et rien ne peut lui être comparé.

Mais, parmi les hommes, une divergence d'opinions existe : il en est qui sont dans le chemin de la vérité et d'autres dans le chemin de l'erreur,

Mais cette divergence dans les opinions n'existe que dans les parties infimes de l'être général.

Voilà nos plus beaux vêtements, une robe dont s'est revêtu un héros.

[1] A partir de ce vers, l'auteur abordant la théorie du panthéisme, devient complètement inintelligible. Nous nous sommes bornés à une traduction absolument littérale.

Un vin qui a enivré les intelligences, une gorge plus délicieuse que le miel.
O mes chéris ! recevez-moi et espérez en la demeure la plus haute !

Le cheikh mourut en l'an 1143, âgé de 93 ans ; il était né en l'an 1050.

2. — L'illustre savant, le grand écrivain qui, à la noblesse du caractère joignait celle de la naissance, El Sayed Aly, fils de Aly Iskandar el Hanafi el Siwasi.

Iskandar n'était pas son nom, mais on le lui avait donné parce qu'il faisait ses cours à la mosquée de Iskandar pacha, située à Bab el Khark. Il était aveugle. Il avait étudié sous la direction des cheikhs Ahmed el Chobari, El Cherombelali et Osman, fils de Abdallah el Nahriri, tous Hanéfites. Il avait appris le Hadith auprès des cheiks El Babli, El Chobramelsi et autres. A une mémoire prodigieuse, Iskandar joignait une intelligence supérieure, une rapidité de conception étonnante et il captivait par le charme de sa parole. Le célèbre savant cheikh Mohamed el Sedjini, ne manquait jamais, lorsqu'il s'approchait de l'endroit où Iskandar donnait ses leçons, de s'arrêter quelques instants pour goûter le charme infini de ses intonations. Il reprenait ensuite sa marche en disant : Louanges à Dieu !

Le cheikh Iskandar était de robuste constitution et de haute taille ; il ne portait pas le costume des hommes de loi, mais il enroulait autour de sa tête un turban peu volumineux et à traîne pendante. Il mangeait beaucoup et disait, en parlant de lui-même : « Je mange beaucoup et j'apprends beaucoup. »

Lors d'un voyage à Constantinople, où il donna des leçons, il eut à soutenir, contre les savants de cette ville, des discussions où furent abordées les questions les plus épineuses et les plus délicates. Il sortit victorieux de la lutte ; ses adversaires reconnurent sa supériorité et eurent pour lui toutes sortes d'attentions et de respect. Il revint enfin au Caire et s'adonna

tout entier à la carrière de l'enseignement. Il y persévéra jusqu'à sa mort, qui survint dans le courant de Zilkâdeh 1148.

Beaucoup de cheikhs étudièrent sous sa direction, entre autres, cheikh El Hefni et son frère cheikh Youssouf, El Sayed el Beleidi, El Cheikh el Demiati, mon père et El Cheikh Omar el Tahlaoui.

Le cheikh Iskandar professait que le café était défendu par le Prophète. Or, il advint qu'ayant voulu célébrer les noces d'un de ses fils, ses amis lui firent des présents, et l'un d'eux, Osman Katkhoda el Kasdogli lui présenta un sac de café. Iskander le fit jeter dans les lieux d'aisance ; il ne voulut pas le vendre, car il estimait que la religion lui défendait de vendre le café au même titre que le vin. A l'appui de ses idées sur la prohibition du café, le cheikh Iskandar citait le verset du Coran qui dépeint le vin que Dieu fait boire à ses élus au paradis : « Ils n'obscurcira point leur raison et ne les enivrera pas » et il en tirait la conclusion que voici : En donnant à boire à ses élus, un vin ne pouvant altérer la raison ni enivrer, Dieu avait condamné implicitement le vin et *toute autre liqueur* jouissant de cette *propriété*, et *par conséquent le café*.

Le cheikh Iskandar mourut en 1146, à l'âge de 73 ans.

3. — Le grand savant cheikh Mohammed Abd-el-Aziz el Ziadi el Hanafi. Il était également aveugle et avait eu pour maitres le cheikh Chahin el Armanaoui, El Hanafi et l'illustre savant El Babli. A son tour, il avait enseigné à mon père et aux cheikhs El Demiati, El Hanafi, El Damanhouri et autres. Il mourut vers la fin de Rabi el Awel 1148.

4. — Le célèbre savant, le jurisconsulte éminent, Issa, fils de Issa el Safti, el Hanafi. Il avait étudié sous le cheikh Ibrahim, fils de Abd-el-Fattah, fils de Abou-el-Fath el Doladji, el Chafei, l'illustre savant en matière de partage de successions ; sous le cheikh Ahmed, fils de Ibrahim el Tounsi, autrement dit El Dak-

doussi; le grand savant Sayed Aly fils de Sayed Aly el Husseini, connu sous le nom de Iskandar et sous le cheikh Mohammed Abd-el-Aziz, fils de Ibrahim el Ziadi. Ces trois derniers avaient étudié eux-mêmes sous le cheikh Chahine el Armanoui. Issa comptait également parmi ses maîtres, Cheikh El Okdi, cheikh Ibrahim el Cheronbelali cheikh Hassan, fils du cheikh Hassan el Cheronbelali, et cheikh Abd-el-Haï el Cheronbelali. Ces trois derniers avaient eu pour maître cheikh Hassan el Cheronbelali el Kébir.

Issa mourut en 1143.

5. — L'illustre savant, le célèbre écrivain, cheikh Mohammed el Sedjini el Chafeï, qui compte parmi ses professeurs Cheikh el-Cheronbabli, dont il suivait les cours avec assiduité, cheikh Abd-Rabbou el Diwi, cheikh Motaweh el Sedjini et d'autres cheikhs de leur rang.

Cheikh Mohammed était un savant d'une grande valeur, un littérateur distingué, un jurisconsulte achevé et un logicien consommé. Beaucoup de savants de l'époque suivirent ses leçons.

Il mourut en 1158.

6. — Le grand savant Abd-el-Raouf, fils de Mohammed, fils de Abd-el-Latif, fils de Ahmed, fils de Aly el Bachbichi el Chafeï. Il était né à Bachbiche, une des dépendances de El Mehallah el Kobra. Après avoir appris le Coran, il devint assidu auprès des savants de El Mehalla et il s'attacha spécialement à l'élu de Dieu, le grand savant Aly El Mehalli, célèbre sous le nom de El Akrah. Il étudia avec ces maîtres dans toutes les sciences, et grâce à son intelligence et à l'ardeur qu'il apportait à l'étude, il devint un des plus grands savants de son époque. Il fréquenta le cheikh Hassan el Badaoui et autres fameux panthéistes de ce temps et il profita de leurs lumières. Il se rendit enfin au Caire en 1080 et y étudia le Hadith, sous

les cheikhs Mohammed, fils de Mansour el Etfihi, Khalil el Lekkani, El Zerkani, Chams-el-Dine Mohammed, fils de Kassim el Bakari et autres. Sa réputation grandit et sa renommée de grand savant s'étendit ; il enseigna la métaphysique et autres sciences, et ceux qui étaient moins savants que lui profitaient de ses leçons.

Au Caire, il se montra assidu au cours de son oncle El Chehab, sans se mêler pourtant, le moins du monde, à ses autres élèves. Sa pensée était continuellement tournée vers Dieu ; il fuyait la société des hommes. Il passait presque tout son temps assis, tantôt à Haret el Hanabla et tantôt sur la terrasse d'une mosquée située de ce côté là ; ceuxqui ne le connaissaient pas le prenaient, en le voyant dans cet état, pour un paresseux. Telle fut sa situation jusqu'en 1094, date à laquelle son oncle partit en pèlerinage, s'attacha à la Kaaba et écrivit à son neveu pour lui dire de professer à sa place. Il prit alors la place de son oncle, continua ses cours et enseigna les sciences abstraites, la syntaxe, la rhétorique, la jurisprudence, la métaphysique et autres sciences. Plusieurs des savants syriens et des professeurs de la mosquée d'El Azhar profitèrent de son enseignement. Son éloquence était intarissable, les idées les plus sublimes se mariaient chez lui à une parole éloquente, plus douce et plus agréable à l'oreille que l'eau pure pour un homme altéré de soif. Il mourut vers le milieu de Radjab 1143.

7. — L'illustre cheikh Ahmed, fils de Abd-el-Monhem, fils de Mohammed, fils de Mohammed, Aboul-Serour el Bakri el Sadiki, chef des Sayeds (Seigneurs) el Bakriahs au Caire. Il avait eu pour professeurs cheikh Aboul-Ehsan Náser et autres, qui l'autorisèrent à enseigner leurs théories.

Nous avons dit ailleurs qu'un des Walys de l'Egypte, Aly Pacha, fils de el Hakim, témoignait au cheikh Ahmed une grande confiance et le tenait en haute estime. Lorsque le cheikh

Ahmed était allé saluer ce Waly, celui-ci lui avait embrassé les pieds et les mains et se tournant ensuite vers les personnes de son entourage, il leur avait dit : « Voilà l'homme qui m'est apparu en songe lors de telle expédition dans une circonstance pénible ; serait-ce le cheikh El Bakri ? Car c'est sous ce nom qu'il s'est alors présenté à moi. » Ceux-ci lui répondirent que c'était bien ce cheikh et alors le Pacha avait eu pour lui toutes sortes d'attentions et d'égards. Il lui avait demandé la permission d'aller lui faire une visite le surlendemain. Il lui avait fait parvenir un riche présent et, dans la suite, il lui rendit plusieurs visites.

Le cheikh El Bakri mourut en 1153. Il fut inhumé avec ses ancêtres dans le mausolée élevé à l'Imam el Chafeï. On lui doit le poème suivant, attribué par le cheikh Abdallah el Charkaoui au cheikh Zein-el-Abedine el Bakri.

Je sacrifie ma vie pour une personne chère qui m'a visité au moment du sommeil, lorsque les espions, ses calomniateurs, se furent relâchés de leur surveillance.

C'est un turc ravissant, ses mouvements ont toute la grâce désirable et sa beauté est telle qu'on ne peut rien souhaiter de mieux.

Je n'ai été informé de sa venue que lorsque je l'ai entendu frapper à ma porte, et déjà sa voix harmonieuse avait frappé mon oreille.

Je me levai alors et me dirigeai de son côté en lui souhaitant la bienvenue. Il a de si beaux attraits !

J'ai tourné, dans tous les sens, mon visage dans la poussière de ses semelles et lorsqu'il vit à quel point je m'humiliais devant lui, les larmes lui jaillirent des yeux.

Je l'ai conjuré par des serments de fouler mes yeux de ses pieds et alors son visage s'empourpra de modestie.

J'ai fait les plus grands serments pour le décider à satisfaire mon désir, et mon plus grand serment était fait au nom de sa vie.

« Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, j'y consens, dit-il, mais ce sera pieds nus. — Non par Dieu ! m'écriai-je alors. »

Il posa enfin ses semelles sur mon visage et quel parfum exquis je sentis.

Oh ! qu'il était réjouissant pour moi, ce moment !

Oui, les faveurs dont il m'a comblé sont grandes.

Il m'a fait de lui-même la faveur de dormir chez moi, faveur à laquelle je n'osais prétendre.

Je n'ai cessé, pendant toute la nuit, de lui sucer les lèvres pour rafraichir mon cœur dont les flammes avaient atteint toute leur intensité.

Je prenais ses pieds pour les serrer contre mon cœur qui a longtemps souffert de mon amour pour lui.

Mon bonheur ne fut troublé que par les appels à la prière du matin que le *muezzin* faisait aux fidèles.

Je me mis à l'observer de loin avec angoisse, et lui, se tournant vers moi, me jeta un long regard.

8. — Le célèbre savant, cheikh Mohammed Salah-el-Dine el Borolloussi el Maléki, connu sous le nom de Chalabi. Il avait eu pour professeurs cheikh Ahmed el Nafraoui, cheikh Abd-el-Baki el Kallini, Mansour el Menoufi, El Bassori, El Nakhli et autres. Plusieurs cheikhs considérés et estimés furent ses élèves. Il mourut la veille du jeudi 17 Saffar 1151.

9. — L'illustre savant, cheikh Ahmed, fils de Ahmed, fils de Issa el Amaoui el Maléki. Il avait étudié sous la direction de cheikh Mohammed el Zerkani, du cheikh El Chobramelsi, du cheikh Mohammed el Atfihi, du cheikh Abd-el-Raouf el Bachbichi, du cheikh Mansour el Menoufi et enfin du cheikh Mohammed el Nafraui. C'est d'ailleurs ce que dit le diplôme qu'il a donné à feu Abdallah Pacha el Koperli qui avait appris sous lui le livre véridique de Bokhari, *Mosslem*, *El Moata*, *Sounan Abou Daoud*, Ibn Madjeh, El Nessaï, El Termessi, *El Mawaheb* et *Alfiet el Mousleh*. Le cheikh Ahmed était un savant très érudit, un linguiste accompli, un jurisconsulte consommé, un logicien achevé. Il connaissait à fond le Hadith.

A la mort du grand savant El Chobramelsi, le cheikh Ahmed prit sa place et continua les cours du défunt, et ceux qui étudièrent sous sa direction profitèrent beaucoup de son enseignement. Il était très versé dans les sciences abstraites et littéraires aussi bien que dans les sciences juridiques. Il avait des réponses prêtes à toutes les questions de droit et un fond intarissable d'anecdotes amusantes et instructives. La

plupart des cheikhs de son temps étudièrent sous sa direction et suivirent ses cours de droit et de métaphysique. Il persévéra dans la carrière de l'enseignement jusqu'à ce que la mort inévitable l'eut emporté le 7 Djamad Awel 1155. Il eut pour successeur son fils, notre maître, l'illustre savant, la bénédiction de l'époque, le célèbre rejeton de cette famille, le cheikh Abd-el-Monem ; que Dieu prolonge ses jours et le maintienne en bonne santé pour le plus grand profit des humains !

10. — Le très grand savant, l'illustre maître, le célèbre auteur, cheikh Mohammed fils de Mohammed El Ghelani el Danerankaoui el Soudani. C'était un savant hors ligne, versé dans toutes les sciences et d'une érudition immense. Il connaissait, en outre, les mystères cachés et les secrets de la nature. Il avait étudié dans son pays, sous la direction du cheikh Mohammed, fils de Soliman, fils de Mohammed el Nawali el Bermaoui el Baghermaoui, du cheikh Mohammed Bandou, du cheikh El Kamel Hachem et du cheikh Mohammed Fodo (le grand). C'est de ce dernier que le cheikh El Ghelani disait: « Sous sa direction, mon intelligence s'est ouverte pour la première fois à la lumière. J'ai étudié chez lui le plus grand nombre des ouvrages de belles-lettres. J'ai été assidu auprès de lui pendant quatre années, durant lesquelles je ne le quittais jamais ; quand un voyage l'appelait quelque part, je partais avec lui. » Il apprit chez le cheikh les règles de la grammaire et il les approfondit. Son professeur le surnomma alors *Sibaweh* du nom du célèbre savant, et il l'avait appelé jusqu'alors *l'homme des séances*, parce qu'il avait si bien retenu dans sa mémoire les cinquante séances de El Hariri, que lorsqu'on citait devant lui un mot quelconque employé dans l'une d'elles, il citait machinalement et sans la moindre peine, le mot qui dans le texte de l'auteur, venait immédiatement avant. Il apprit chez le cheikh Mohammed Bandou la science du *Djaffr*, la science des Awfak, l'arithmétique et la science des éphémé-

rides d'après les théories des moghrabins, ainsi que toutes les sciences occultes, leurs règles et leurs signes. « J'ai, en outre, disait-il, étudié sous sa direction, le droit, la rhétorique, la logique, *Alfiet el Eraki*, le *Bokhari*, les trois quarts du *Mokhtassar Khalil* depuis le commencement des ventes jusqu'à la fin de la vente à terme et toute la partie qui traite des baux, le tiers environ du *Molakass*, le fameux poème théologique de 1500 vers fait par Ibn Zehari, le contemporain de cheikh el Senoussi, et les six ouvrages faits par ce dernier intitulés *El akayed*.

Il disait en outre : « J'ai recueilli de mes entretiens avec lui maintes leçons utiles, plusieurs historiettes étonnantes, instructives et amusantes, qui montrent bien qu'il connaissait à fond les hommes célèbres de son temps et qu'il jugeait chacun d'eux à sa juste valeur. »

Le cheikh Mohammed, dont nous traçons la biographie, possédait un grand caractère et apportait un ardeur très vive à se procurer les livres nécessaires pour l'étude. Il disait toujours à ce sujet : « Entre autres bienfaits, Dieu m'a octroyé celui de n'avoir jamais étudié dans un livre emprunté. Quand je veux lire un ouvrage qui n'existe pas chez moi, j'en transcris au moins le texte en laissant un large espace entre les lignes afin d'y écrire un des différents commentaires qui en ont été faits, ou les opinions de mon professeur ; quelques fois je transcris le texte, et un de ses commentaires ou annotations qui se trouvent sur la marge du livre. » Il disait encore : « Sans l'énergie de mon caractère et la sincérité de l'ardeur que j'apporte dans l'étude, je n'aurais pas quitté ma famille, mes amis, le repos et le bien-être dont je jouissais dans mon foyer pour aller affronter des dangers et des peines de toutes sortes dans des pays lointains afin d'arriver au but que je m'étais proposé. Quand Dieu facilite les choses, elles se terminent par le moyen auquel vous vous attendez le moins. Et quand il ne veut pas qu'une chose soit terminée, en vain on se montre vigilant

et on affronte les fatigues. Sois confiant en Dieu et ne te repose sur tout autre ; Dieu est le plus généreux de ceux auxquels on peut recourir. »

Après en avoir obtenu l'autorisation de son professeur, cheikh Mohammed accomplit le pèlerinage de la Mecque et entreprit un grand voyage au cours duquel il visita plusieurs royaumes ; ce voyage lui permit de s'entretenir avec des rois et des savants.

A Kah-Bourn il se lia avec le cheikh Mohammed Karâk, qui lui apprit plusieurs choses concernant la divination. Il passa dans cette localité cinq mois pendant lesquels il étudia sous ce cheikh l'ouvrage intitulé : « *El Walieh* », ouvrage remarquable dû à El Kordi et qui traite de la science du *Ramle* De son côté, le cheikh Karâk étudia sous le cheikh Mohammed *El Redjradj* et quelques traités d'arithmétique.

Le cheikh Mohammed a laissé une relation de tout ce qui lui est arrivé au cours de ses voyages. En 1142, il fit le pèlerinage de la Mecque et s'attacha à la Kaaba, c'est là qu'il mit la première main à son fameux ouvrage *El Dorr el Manzoum wa Holasset el Ser el Maktoum fi elm el Talasem wal Nedjoum*, qui est un traité remarquable d'astrologie. Il le divisa de la manière suivante : une introduction, cinq parties et une conclusion ; chacune de ces parties était subdivisée en chapitres. La transcription de cet ouvrage fut entièrement achevée au Caire en Radjab 1146. Entre autres ouvrages, le cheikh Mohammed a laissé :

Bahgat el Afak, traité de divination au moyen du Djefr et d'El Awfak, comprenant une introduction, un chapitre unique et une conclusion. L'introduction est divisée en trois parties, divisées à leur tour en cinq titres dont chacun comprend une introduction, des sous-chapitres, des sections et une conclusion ;

Manh el Kaddous, poème sur la logique ;

Izalat el Obous, grand ouvrage en soixante fascicules dans lequel il commente le poème précédent ;

Un commentaire superbe de l'ouvrage intitulé *Il Teriak*, traité de divination au moyen *d'El Aarjak*, et enfin un ouvrage de littérature intitulé *Boulough el Arabe*.

Il mourut en 1154, dans la maison de mon père, qu'il institua son exécuteur testamentaire. Il habitait d'abord dans la rue Darb el Atrak. Mon père avait étudié auprès du défunt la science de la divination et autres sciences du même genre. Le cheikh Mohammed fut enterré au cimetière des Moudjawerin par mon père, qui éleva sur sa tombe un monument portant son nom et la date de sa mort.

On doit au cheikh Mohammed ces vers :

J'ai partout cherché à m'établir et je n'ai pu le faire nulle part ;
J'ai obéi à mon ambition, elle m'a asservi. Si je lui avais résisté, je serais libre.

11. — Le vertueux, le noble de naissance et de qualités, Sayed Aly effendi, le Nakib el Achraf. Le cheikh Abdallah el Edkaoui, qui lui était spécialement attaché, en a dit du bien dans son recueil.

Il l'accompagna dans le pèlerinage qu'il accomplit en 1147 et revint avec lui en Égypte.

Sayed Aly vécut dans une position enviable jusqu'à sa mort, qui survint le 8 Chawal 1153.

12. — L'illustre maître, cheikh Aboul Abbas Ahmed, fils de Osman, fils de Aly, fils de Mohammed, fils de Aly, fils de Ahmed el Arabi el Andalousi el Télémsani, el Azhari, el Maleki. Il avait appris le Hadith chez le cheikh Abou Salem Abdallah, fils de Salem el Bassori el Mecqui el Chafféï et chez Aboul Abbas Ahmed fils de Mohammed el Nakhli el Makki el Chafféi, ainsi que chez d'autres savants de la Mecque, de Médine, de l'Égypte et du Maghreb. A son tour, il eut pour disciples les cheikhs Abou Salem el Hefni, Sayed Aly, fils de Moussa el Makdessi el Husseini, et plusieurs autres savants de

la Mecque, de Médine, de l'Egypte et du Maghreb. Il mourut en 1151.

13. — Le grand savant Chams-el-Dine Mohammed, fils de Salamah el Escandari el Macki l'aveugle. Il avait étudié sous la direction du cheikh Khalil el Lakkani, de El Chehab Ahmed el Sandoubi, de Mohammed el Korachi, de Abd-el-Baki el Zerkani et enfin du cheikh Chehab Ahmed el Obeizari, qui était élève du cheikh El Borhan el Lakani et de El Babli. Chams-el-Dine compte également parmi ses professeurs, le Cheikh Yehia el Chaoui et le cheikh El Chehab Ahmed el Bachbichi. Il a laissé plusieurs écrits, entre autres un commentaire du Coran, écrit en vers et formant environ dix volumes. Il autorisa le cheikh Abou el Abbas Ahmed, fils de Aly el Osmani à enseigner ses théories. Il les lui avait enseignées en vers que l'élève écrivait sous la dictée de son maître, dans la maison de ce dernier située à l'ouest de la Kaaba. Il donna également l'autorisation d'enseigner ses théories à Omar, fils de Ahmed, fils de Akil, à Mohammed fils de Aly, fils de Khalifa el Gheriani El Tounessi, à Ismaïl, fils de Mohammed el Adjlouni et autres. En 1131, à Taïef, il donna la même autorisation à Hussein, fils de Hassan el Entaki el Makarri.

Le cheikh Chams-el-Dine mourut dans le courant de Zilhodjet de l'an 1149.

14. — L'illustre savant, le grand écrivain, Aboul Abbas Ahmed, fils de Omar el Diarbi el Chaffeï el Azhari. Il avait eu pour profeseurs son oncle Aly el Diarbi, le cheikh Mohammed el Gallioubi, le cheikh Aboul Serour el Midani, le cheikh Mohammed el Dessouki, dit el Djendi, le cheikh el Chanchouri, Younes, fils du cheikh el Gallioubi, le cheikh Aly el Sanboti, le cheikh Saleh el Hanbali, le cheikh Mohammed el Nafraoui el Maleki ; son frère, le cheikh Ahmed el Nafraoui, le cheikh Khalil el Lakkani, le cheikh Mansour el Toukhi,

le cheikh Ibrahim el Chobrakhiti, le cheikh Ibrahim el Marhoumi, le cheikh Amer el Soubki, le cheikh Aly el Choubramelsi, le cheikh Chams-el-Dine Mohammed el Hamaoui, le cheikh Abou Bakre el Doladji, le cheikh Ahmed el Marhoumi, le cheikh Ahmed el Sandoubi, le cheikh Mohammed el Bakari, le cheikh Mansour el Menoufi, le cheikh Abd-el-Môti el Maleki, le cheikh Mohammed el Khorachi, le cheikh Mohammed el Nacharti et enfin le cheikh Aboul Hassan el Bakri, l'imam de la mosquée d'El Azhar.

Son oncle Aly lui avait enseigné les ouvrages intitulés *El Tahrir*, *Ibn Kassem* et le commentaire de *El Rahabiah*, le cheikh Mohammed el Gallioubi lui avait enseigné *El Khatib*, le commentaire de *El Tahrir* et le commentaire de cheikh Khaled sur la grammaire et sur *El Azhariah*. Enfin il avait étudié sous la direction de cheikh Aboul Serour el Midani et du cheikh Mohammed el Denocari, dit el Djendi, l'arithmétique et la science du partage des successions. Grâce à ses connaissances étendues et à sa vaste érudition, il parvint à avoir une très grande réputation.

On lui doit les ouvrages suivants :

Un traité du mariage ; suivi d'un supplément, dans lequel il exposa avec plus de clarté les questions qui n'avaient pas été suffisamment développées dans l'ouvrage même ;

Un ouvrage qui traite des contrats et dans lequel il développa les opinions de quatre imams concernant ce sujet ;

Un commentaire remarquable du commentaire de *El Tahrir* ;

Un ouvrage intitulé *Ghaïat el Mourad leman Kassorat hemmathou fil ebad* ;

Un commentaire du commentaire de *El Khatib* ;

Un commentaire de l'ouvrage intitulé *Ibn Kassim* ;

Un grand ouvrage, unique dans son genre, dans lequel il consigna beaucoup de renseignements très utiles, concernant les noms du corps et de l'âme ;

Un traité sur *El Basmalah* et le *Hadith el Badaat* ;

Un guide des mosquées et des quartiers construits à Boulaq par Senan pacha ;

Deux traités sur le père et la mère du Prophète ;

Un guide des formalités légales à remplir, selon le imam el Chafeï, dans le pèlerinage ;

Un ouvrage de religion ;

Un traité de droit sur les successions ;

Un ouvrage sur la mission des deux anges interrogateurs, sur les souffrances et les jouissances de la tombe, sur le jour du jugement dernier et sur l'intercession du Prophète ;

Un ouvrage de Hadith ;

Un ouvrage intitulé *El Intifâh el tam leman aradaha men el anam ;*

Un commentaire du commentaire de Ibn Kassim el Ghazi ;

Et, enfin, un ouvrage d'astrologie qui traite des *sept planètes*, des terres propices et de la méthode à suivre pour invoquer les anges et les démons, de la manière de faire venir le démon, de l'interroger et de le renvoyer, et du tableau indiquant si la personne pour laquelle on a eu recours à cette opération, doit vivre ou mourir.

Cheikh Aboul Abbas mourut le 27 Châban, de l'an 1151.

15. — L'illustre savant, cheikh Moustapha el Azizi el Chaféï, qui s'est rendu célèbre, tant par son mérite que par sa modestie, sa piété et son désintéressement des choses d'ici-bas. A la fin d'un de ses écrits, cheikh Mohammed el Kechnaoui a cité le nom du cheikh Moustapha en disant : « J'ai fini cet ouvrage dans (tel) mois de l'année 1146, pendant la vie du célèbre savant qui s'est fait une place à part par son désintéressement des choses de ce monde, cheikh Moustapha el Azizi. » Voilà un témoignage capable de satisfaire les plus difficiles.

D'ailleurs j'ai entendu dire par le cheikh mon père et plusieurs autres savants de son temps que le cheikh Moustapha

était unique pour son désintéressement qu'il manifestait jusque dans sa façon de s'habiller et de manger et que sa modestie était telle qu'il ne se croyait pas la moindre valeur. Toutes les classes de la société avaient pour lui une vénération religieuse, les grands personnages lui faisaient de fréquentes visites et essayèrent souvent, mais en vain, de lui faire accepter un don quelconque. Jamais le cheikh Moustapha ne voulut recevoir d'eux aucun présent, si minime qu'en fut la valeur. Et pourtant il était dans un état voisin de la pauvreté et il ne possédait, en fait de mobilier, que le strict nécessaire. Il faisait ses cours à l'école Senaniah, dans le voisinage de sa maison qui était située, place de Sanadkiah, dans la rue de El Azhar. Les savants et les professeurs les plus considérés assistaient à ses leçons. Il lui répugnait qu'on lui baisât la main et il n'aimait pas qu'on se levât à son arrivée.

Lorsque ceux qui suivaient ses cours étaient déjà formés en cercle, il quittait sa maison, se rendait après d'eux et s'asseyait au milieu du cercle, sans qu'aucun d'eux se levât à son approche. Quand il avait pris place au milieu du cercle, un des assistants lisait les leçons, le cheikh Moustapha les expliquait, et quand l'étude était finie, il regagnait sa maison, comme il était venu. Il mourut en 1154. Il avait désigné Osman bey Zulfikar comme tuteur de sa fille.

16. — L'illustre savant, le grand auteur, cheikh Ramadan, fils de Saleh, fils de Omar, fils de Hedjazi, El Softi, El Khaouanki, le célèbre astronome et calculateur. Il avait étudié sous la direction de cheikh Mohammed el Birchamsi, et de Radouan effendi. Il était condisciple d'El Djamal Youssouf el Kilardji, du cheikh mon père, de Hassan effendi Kotta Meskin et autres. Il écrivit beaucoup d'ouvrages de sa propre main, il établit des lois pour la détermination des positions, d'après les nouvelles observations faites à Samarkand, il établit à ce sujet des méthodes très exactes et très faciles à saisir. Quand il

copiait une partie de son travail, il en faisait plusieurs exemplaires en même temps. A cet effet, il commençait par écrire la première page de toutes les copies qu'il voulait faire, puis la deuxième, et ainsi de suite, et de cette façon toutes les copies étaient terminées simultanément. Il apportait beaucoup d'attention à l'exactitude des chiffres.

On lui doit entre autres ouvrages, un traité d'astronomie intitulé : *Nozhat el Nafs*, dans lequel il étudia le moyen de déterminer la position du soleil par l'observation du centre et par le calcul. Il établit une règle, très facile, très exacte et très sûre, pour la détermination des positions des astres. Cette règle est établie d'après les indications de l'ouvrage *El Dorr el Yatim*. Elle consiste à tenir compte des jours restant à passer jusqu'à la fin de l'année et de la minute à laquelle on procède. Le position de l'astre est alors déterminée d'une façon très exacte jusqu'aux tierces. Cette règle est indispensable pour les études relatives aux éclipses et aux observations exactes de chaque jour. Outre l'ouvrage ci-dessus, il a laissé :

Un traité sur les Éphémérides;

Un traité sur le cercle de révolution;

Un traité sur les éclipses de soleil et de la lune;

Un procédé pour la détermination exacte du premier *asr* et du deuxième *asr* dit *asr Abou Hanifa;*

Un traité sur les calculs séléniques intitulé « *Boghiat el Watar* ».

Un traité sur l'orbite des planètes, leurs formes, leurs mouvements et l'application de leurs calculs au calendrier arabe, d'après les nouvelles observations;

Un traité de cosmographie ;

Un traité d'arithmétique ;

Un ouvrage intitulé : « Le coascendant des étoiles à leur passage par le méridien avec l'indications des degrés jusqu'au commencement de l'année 1139 » ;

Un traité sur l'éclipse du soleil.

Un traité sur la recherche de la durée de la nouvelle lune sur l'horizon après le coucher du soleil, au moyen du calcul et des tables;

Et enfin un très grand nombre d'ouvrages sur les lois de l'ombre et la lumière pour déterminer les cercles verticaux et les formules.

Il rectifia en outre la position de trois cent trente-six étoiles fixes, observées nouvellement par les ascensions droites et les déclinaisons.

Cheikh Ramadan était très lié avec mon père, qu'il nomma son exécuteur testamentaire. Il employait la *Barchata* (drogue employée dans l'ancienne médecine), il en faisait cuire chaque année le contenu d'un grand chaudron. Le contenu de ce chaudron était versé ensuite dans des marmites en poterie qu'il enfouissait dans de l'orge pendant six mois consécutifs. Au bout de ce temps, il s'en servait et il procédait ensuite à la fabrication de la quantité nécessaire pour l'année suivante. On lui envoyait de son village natal El Khanka tout ce qui lui était nécessaire et les provisions pour sa maison : le miel, la farine, le beurre, le fromage et autres denrées. Le blé en graines ne servait chez lui qu'à la nourriture des poulets ; quand il avait du monde à sa table, il servait à chacun un poulet tout entier.

Cheikh Ramadan mourut le 12 Djamad Awel 1158, un vendredi ; il fut enterré non loin du tombeau du cheikh el Beheiri, l'écrivain des comptes de l'armée. Ce tombeau est situé dans le voisinage de celui du célèbre savant El Cherbini.

17. — Le Cadi des Cadis du Caire, Hassan effendi el Kastamouni. C'était un savant versé dans la science du droit. Il avait embrassé les idées des panthéistes. Il avait été promu à la dignité de grand Cadi en 1154. Il mourut l'année suivante et il fut enterré dans le tombeau de El Husseini.

18. — El Sayed Zein-el-Abedine el Menoufi el Mackï, célèbre autant par ses vastes connaissances et sa profonde érudition que par ses vertus. El Sayed Djaffar composa en sa mémoire une élégie qui est comprise dans le recueil de ses poésies. El Sayed Zein-el-Abdine mourut en 1151.

19. — Le noble El Sayed Hammoud, fils de Abdallah, fils de Amr el Namaoui el Husseini el Macki, un des illustres descendants du prophète. Il possédait des qualités charmantes, un naturel affable et sa société était agréable. Il mourut en 1151. El Sayed Djaffar composa en sa mémoire, une élégie qu'on trouve dans le recueil de ses poésies.

20. — Le vertueux prédicateur, le grand savant, Ahmed effendi el Torki. C'était un savant de premier ordre ; il enseignait les ouvrages importants et il aimait à soutenir des discussions scientifiques avec les savants. Sa piété égalait son savoir, il recommandait la bonne conduite et les relations cordiales. Il ne se souciait nullement des dires moqueurs de ceux qui lui reprochaient son attachement à Dieu. Il prêchait au peuple dans la mosquée de El Merdani et la foule accourait à ses sermons, entraînée par son éloquence et le charme de sa prononciation. Il arrivait quelquefois que des émirs assistaient à ses sermons, alors il les invectivait devant les assistants et il blâmait leurs exactions.

Les émirs se fâchaient et chargeaient des Turcs de l'assassiner. Loin de chercher à éviter le sort dont il était menacé, Ahmed allait seul au devant des assassins ; mais Dieu mettait un voile sur les yeux de ces derniers et les empêchait de le voir. Il mourut le 11 Zilhodjet 1161.

21. — Le chef des élus de Dieu, El Sayed Abdallah, fils de Djaffar, fils de Alawi Modher Abou Alawi, qui habitait la Mecque. Il était né et avait été élevé à El Chehr; il s'était

ensuite rendu à la Mecque et à Médine, puis aux Indes. Il demeura pendant vingt ans à Delhi. Il revint dans la suite à la Mecque et à Medine, et y étudia sous la direction de son père, de son frère, l'illustre savant Alawi, de Mohammed, fils de Ahmed, fils de Aly el Sitari, de Ibn Akilah et autres. A son tour, il fut le professeur du cheikh El Sayed Wachikhe et de El Sayed Abd-el-Rahman El Aidarouss. Il a laissé des écrits remarquables, entre autres un ouvrage intitulé : *El Laali el Djohariah*, dans lequel il commenta *El Akayed el Benofariah* ;

Un ouvrage intitulé *Lamh el Nour* ;

Un commentaire du recueil du cheikh Ibn Ismaïl el Chehri;

Un ouvrage sur l'unité de Dieu ;

El Tohfah el Mouhda, ouvrage de religion ;

El Ifa, biographie de El Sayed Djaffar, fils de Moustapha ;

Un recueil de poésies et une volumineuse correspondance;

Enfin un ouvrage de théologie intitulé *Kachf Asrar el Mokarrabin*.

On croit qu'il devint le chef suprême de élus de Dieu. Voici une de ses poésies :

O mes deux amis, le cœur s'est réjoui, la poitrine s'est dilatée d'allégresse, car vous avez obtenu la victoire que nous vous souhaitions.

La vérité a triomphé, car l'union entre Dieu et l'univers s'est montrée dans son rayonnement.

Tout ce que nous voyons est Dieu, Dieu s'est révélé en tout et tout est son image.

Tout dans l'univers constitue son unité sous différentes phases ; cette unité est tout.

Les plus beaux noms lui appartiennent, ainsi qu'il l'a dit dans son Livre Sacré, comprends donc cela et le mystère sera dévoilé.

L'Homme de la vérité (Mohammed) n'a-t-il pas dit, en défendant de maudire le sort: «Dieu est le sort».

Le Coran inspiré contient assez de preuves par lesquelles les égarés sont ramenés dans la voie de la vérité.

Réfugiez-vous donc en Dieu, le chemin qui mène vers lui est court. Les panthéistes se sont réfugiés en lui.

Marchez dans la voie de la sincérité et de la piété, en vous appuyant de son nom, car Dieu veut que vous soyez dans le bien-être et les largesses.

Parmi ceux qui étudièrent sous la direction de El Sayed Abdallah et qui lui furent attachés, nous pouvons citer : El Chehab el Akhaï ; Ahmed Abou Rafaan ; El Taïeb, fils de Abou Bakre ; Moustapha et Hussein, cousins de El Aïdarouss, Moustapha, fils de Abd-Rabbou, fils de Cheikh et enfin son propre neveu, Hussein fils de Alaoui, fils de Djaffar, fils de Madhar.

On doit aussi à El Sayed Abdallah les vers suivants :

Nous ne sommes que les esclaves de Dieu, et en réalité nous ne pouvons rien faire par nous-mêmes.
Les chagrins naissent des préjugés et l'exemple des autres jette l'homme dans l'adversité.

Sayed Abdallah mourut en 1160 à la Mecque, après avoir accompli des miracles célèbres.

22. — Le vénérable seigneur Abdallah, fils de Machhour, fils de Aly, fils de Abou-Bakre el Alaoui, un des hommes célèbres par leurs miracles. Il devint fameux par l'apparition du Khodr (Saint-Georges) qui s'est montré à lui. El Sayed Abdallah el Aïdarouss en fit un portrait flatteur qu'il inséra à la fin de son ouvrage *El Mouchareh*. Ce portrait relate quelques-uns de ses miracles. Il mourut en 1144.

23. — L'illustre maître Djamal-el-Dine, Youssouf, fils de Abdallah el Kalardji, l'astronome, suivant de Hassan effendi, ex-comptable des pensions. Il avait appris le Coran et possédait une belle écriture. Tous ses efforts s'étaient portés sur l'étude des sciences mathématiques, telles que l'astronomie, la géométrie, l'arithmétique et le dessin. A cet effet, il s'était attaché à Radouan effendi, l'illustre savant qui lui apprit tout ce qu'il savait. Il apportait dans l'étude une ardeur extraordinaire. Il devint enfin un des mathématiciens les plus distingués

de son temps. La fortune de son patron Hassan effendi lui fut d'une très grande utilité, elle lui permit de faire des expériences et ensuite des inventions. Il a laissé des écrits remarquables qui témoignent de son grand mérite et parmi lesquels :

Un magnifique ouvrage qui traite des ombres, des inclinaisons, des surfaces et des cadrans solaires. Dans cet ouvrage, il a consigné toutes les lois que les anciens avaient découvertes sur le dessin et la géométrie. Cet ouvrage contient un grand nombre de tracés de forme différente et des démonstrations géométriques ;

Un ouvrage intitulé *El Maçal bahde el Makâl*, ou l'exemple après la théorie ;

Et un ouvrage sur la lune et ses mouvements.

Il avait réuni chez lui une collection, unique en son genre, d'instruments et de livres rares ; on y remarquait surtout une copie en persan des tables astronomiques de Samarkand. Il mourut en 1153.

24. — L'illustre savant, le Moufti des musulmans, le vénérable, le docte, l'imam, cheikh Ahmed, fils de Omar el Eshaki el Hanafi surnommé Aboul-Seoud. Il avait étudié la jurisprudence sous la direction du cheikh Abd-el-Haï el Cheronbelali et du cheikh Aly el cadi el Hanafi, l'aveugle. Il assista aux leçons données par El Cheronbelali sur *El Manar*, ouvrage de droit, et sur le commentaire qui en a été fait par Ibn Farachtah et sur d'autres ouvrages. Il eut également pour professeurs le cheikh Ahmed el Nafâraoui el Maleki, le cheikh Mohammed fils de Abd-el-Baki el Zerkani, le cheikh Ahmed, fils de Abd-el-Razek el Rohi el Demiati el Chennaoui, le cheikh Ahmed connu sous le nom de El Banna, Ahmed fils de Mohammed, fils de Attia el Charkaoui, dit El Khalifi, le cheikh Ahmed fils de Mohammed el Manfalouti el Chafèi, surnommé Ibn Fakih ; le cheikh Abd-el-Raouf el Bachbichi, le cheikh Abd-Rabbou el Diwi, Mohammed, fils de Salah-el-Dine el Dendjihi, le cheikh Mansour el Menoufi et enfin le cheikh Saleh el Bahouti.

Il approfondit l'étude de toutes les sciences et donna des leçons sur le droit et la métaphysique. Il composa plusieurs ouvrages très utiles et il persévéra dans la carrière de l'enseignement jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1159.

25. — Le grand professeur, le célèbre savant, l'homme qui fit de nombreux miracles et d'où jaillissait toute lumière, Sidi Abd-el-Khalek, fils de Wafa. Il marcha sur les traces de ses aïeux. Il avait du goût pour la poésie et la musique. Les poètes de son époque composèrent en son honneur de nombreux poèmes dont ils furent magnifiquement récompensés. L'un d'eux a dit de lui les vers suivants :

Laisse-là Hatin Taï et Ibn Zaïda, ne me parle plus des Abbassides et autres,
Et regarde! As-tu jamais vu un homme aussi généreux que Abd-el-Khalek, fils de Wafa?

Il mourut le 12 Zilhodget 1161, âgé de 70 ans environ, et il fut remplacé dans la dignité de chef de la famille Wafa, par Sidi Mohammed Aboul Ichrak, fils de Wafa.

Le défunt laissa plusieurs enfants qui moururent sans laisser de postérité, à l'exception de sa fille qui fut la mère de Sidi Aboul Imdad. Celui-ci occupa le poste de Nakib el Achraf avant de succéder à Sidi Mohammed Aboul Ichrak, en qualité de chef du rite de la famille.

26. — Le professeur, chef de secte, le maître de la vérité, le célèbre, l'illustre, l'édifiant par sa piété, la terreur des méchants, l'imam El Sayed Moustapha, fils de Kamal-el-Dine, el Bakri el Saddiki el Khalwati, dont il est question dans le poème généalogique fait par Sidi Abd-el-Gani el Naplousi. Il est cité aussi par El Sayed el Saddiki, dans le commentaire qu'il fit du *Werd el Sohri* de Sayed Moustapha.

El Sayed Moustapha fut élevé à Jérusalem dans les principes du panthéisme et de la vertu par cheikh Abd-el-Latif el Halabi

qui lui donna en outre une instruction soignée. Bientôt l'élève avait dépassé le maître en savoir; son mérite fut porté à son plus haut degré.

L'intelligence de Sayed Moustapha et l'étendue de ses connaissances ne le cédaient en rien à l'éloquence de sa prose et au charme de sa poésie. Il parcourut plusieurs pays dans le but d'achever son instruction, marchant en cela sur la voie honorable et noble de ses ancêtres. Quand il se rendit à Constantinople, il vécut dans l'oubli. Il y passa une année sans qu'il lui fut permis de quitter cette ville, et il ne savait plus que faire. Vers la fin de l'année, pendant qu'il faisait sa prière habituelle du soir avec le zèle qu'il mettait toujours à remplir ce devoir, il voulut réciter *El Werd el Sohri*. Il souhaita alors que les âmes du Prophète, que Dieu le bénisse et le salue! des quatre Khalifes qui lui succédèrent, des quatre imams, des quatre chefs des élus de Dieu et des quatre anges fussent présentes. Pendant qu'il récitait le *Werd*, il vit un homme qui, les habits relevés, entrait dans la pièce où il se tenait et marchait avec beaucoup de soin comme quelqu'un qui craindrait de le déranger. Le nouveau venu finit par s'asseoir dans un coin de la pièce. Aussitôt que Sayed Moustapha eut fini de réciter le *Werd*, l'homme se leva et après l'avoir salué lui dit : « Qu'avez-vous fait, Moustapha ? — Rien » répondit celui-ci. Le nouveau venu lui dit : « Ne m'avez-vous pas vu marcher dans cette pièce en évitant de heurter quelqu'un ? — Oui, répondit Sayed Moustapha, et je ne vous cache pas que j'ai souhaité la présence des âmes des saints. — Toutes sont venues, répondit l'inconnu, et moi-même je me trouve ici en vertu d'une invitation. Maintenant je vous autorise à quitter cette ville, car à ce moment, vous n'avez plus rien à demander aux connaissances humaines. Vous les avez toutes acquises. » Le personnage qui parlait ainsi était l'élu de Dieu, le panthéiste El Sayed Mohammed el Taflati, désigné dans les ouvrages de Sayed Moustapha, sous le nom de El Waled, mon père. Il inspira à Moustapha beaucoup de sciences.

Sayed Moustapha visita ensuite le Liban, Bassorah, Bagdad et les contrées arrosées par le Tigre et l'Euphrate. Il fit plusieurs fois le pèlerinage de la Mecque. Il a laissé plus de deux cent soixante ouvrages, dont plus de soixante Hezbs et Werds. Le plus important de tous ces écrits est le *Werd el Sohri*, qui lui procura les avantages que nous avons cités. Il en a fait un commentaire en deux volumes et deux autres commentaires moins importants.

Sayed Moustapha éleva très haut le prestige de la secte el Khalwatiah; il en démontra les avantages et les mérites. Dieu lui révéla des vérités inconnues et le doua de qualités qu'il est impossible de compter; le cheikh El Hefni a dit à ce sujet : « Le dénombrement d'une partie des belles qualités de Sayed Moustapha, fait par lui même, a rempli quarante fascicules de grand format. Il vit en songe le Prophète — que Dieu le bénisse et le salue! — qui lui demanda : « D'où tiens-tu toutes ces connaissances et ces vertus? — De vous », répondit-il, et le Prophète fit un signe affirmatif. El Sayed Moustapha se rencontra trois fois avec Saint Georges (El Khodre). Il refusa la dignité de chef suprême des élus de Dieu en Orient, qu'on lui proposait.

Il était plus généreux que la pluie; les sciences, sans exception, n'avaient pas de secrets pour lui. Les élus de Dieu qui vivaient de son temps et les gens de la vérité répandus dans toute la terre s'inclinaient devant lui. Il conclut des pactes avec les chefs des Djinns (esprits malins) et son pouvoir s'étendit à tous les Werds. Ses belles qualités et ses nobles actions ne peuvent être comptées et ce que nous avons dit de lui à ce sujet est suffisant. Le cheikh El Hefni fut initié par lui aux doctrines de la secte Khalwatia. Il fit exprès le voyage de la Syrie pour lui rendre visite et pour s'instruire auprès de lui. Sayed Moustapha accomplit encore en 1161 le pèlerinage de la Mecque. Il revint ensuite au Caire, où il habita une maison voisine de la coupole du tombeau El Husseini. Il mourut au

Caire, le 12 Rabi el Thani 1152. Il fut enterré au cimetière des Medjawerin. Il était né à Damas vers la fin de l'année 1100.

27. — Le grand savant et célèbre maître, cheikh Mohammed el Defri el Chafeï. Il avait étudié la théologie chez les premiers savants. Beaucoup de savants considérés, entre autres le cheikh Mohammed el Mousseilhi, le cheikh Abd-el-Basset el Sendiouni et autres furent ses élèves.

Il mourut en 1161.

28. — Le vénérable Abdallah effendi Anis, l'un des calligraphes les plus célèbres de son temps. Il avait appris la calligraphie sous El Chakeri. Il était attaché spécialement à Osman bey Zulfikar, maréchal de camp et commandant de la caravane du pèlerinages. Plusieurs personnes furent ses élèves, entre autres le chef actuel des calligraphes, Hassan effendi, connu sous le nom de El Rouchdy. Il avait été autorisé par lui à enseigner la calligraphie. Cette autorisation fut donnée devant un auditoire imposant. Il mourut en 1159. Le cheikh Abdallah el Edkaoui composa à l'occasion de sa mort des vers qui en indiquent la date.

29. — L'illustre maître, le cheikh des cheikhs, le traditionniste émérite, le jurisconsulte achevé, le grand savant, cheikh Ahmed fils de Moustapha, fils de Ahmed el Zobeiri el Maleki el Eskandari, l'hôte du Caire, connu sous le nom de El Sabbagh. La liste de ceux qui furent ses professeurs nous apprend qu'il a étudié sous la direction de Ibrahim, fils de Issa el Balakatri, Aly fils de Fayad, cheikh Mohammed el Nacharti, cheikh Mohammed el Zerkani, Ahmed el Ghazaoui, Ibrahim el Fayoumi, Soliman el Chobrakhiti, Mohammed Zeitouna el Tounsi, l'hôte d'Alexandrie, Aboul Ez el Agami, Ahmed, fils de El Fakih, El Kounkoussi, Yehia el Chaoui, Abdallah el Bakari, Saleh el Hanbali, Abd-el-Wahab el Chanaouani, Abd-el-Baki

el Kallini, Aly el Romeli, Ahmed el Seghini, Ibrahim el Koutoubi, Ahmed el Khalifi, Mohammed el Saghir el Wezari, Abdou el Diwi, Abd-el-Kader el Wati, Ahmed, fils de Mohammed el Doraï, El Bossari, El Nakhli, El Sendi, Mohammed Aslam, Taj-el-Dine el Kolai et enfin de Sayed Saad-Allah.

Cheikh Ahmed était un savant de premier ordre, franc, sincère et d'une forte constitution. Plusieurs savants étudièrent sous sa direction et son enseignement profita à beaucoup de monde. Il se rendait chaque année à Alexandrie, où il passait les mois de Chaban, de Ramadan et de Chawal. Il revenait ensuite au Caire où il reprenait son enseignement. Il mourut en 1162. Il fut enterré au cimetière des Moudjawerin.

BIOGRAPHIES
DES ÉMIRS ET DES NOTABLES
DÉCÉDÉS PENDANT LA MÊME PÉRIODE.

1. — L'émir Aly bey Zulfikar. Il avait été mamlouk de Zulfikar bey, et, en cette qualité, collègue de Osman bey Zulfikar. Lorsque son maître, ainsi que nous l'avons dit, tomba sous les coups des meurtriers dans sa propre maison, Aly bey, alors son trésorier, s'était écrié : « Le Sandjak est vivant, apportez les armes ! » Ces mots mirent en déroute les Kassémites et entraînèrent dans la suite leur chute définitive ; ils mirent, en outre, en relief, le sang-froid et la présence d'esprit dont Aly bey fit preuve en cette circonstance. Aly bey envoya ensuite chercher Moustapha bey Boulghiah, Mohammed bey Catameche et les principaux émirs. Quand ils furent réunis, ils envoyèrent un messager à Osman bey Zulfikar, qui revint de l'expédition. Puis, ayant pris leurs mesures en conséquence, ils mirent à mort les Kassémites qui tombèrent entre leurs mains. Aly bey fut ensuite

élevé à la dignité de Sandjak. Il se maria avec la veuve de son maître et il habita, dans le quartier de El Cheikh Zalam, la maison de Mohammed Aga, suivant de Ismaïl Pacha.

Les choses en restèrent là jusqu'a 1146, date à laquelle Osman pacha el Halabi ayant été nommé Waly d'Egypte, envoya dans cette province un émissaire porteur d'un ordre désignant Aly bey Zulfikar aux fonctions de Kaïmakam (lieutenant). L'émissaire se rendit chez Aly bey qui le reçut avec affabilité. « Rendons-nous au Palais, afin que vous revêtiez le Caftan de Kaïmakam », lui dit l'émissaire. Aly bey répondit : « Peut-être l'ordre que vous portez concerne-t-il Aly bey Catameche qui détient aujourd'hui, conjointement avec son maître, le gouvernement du Caire, tandis que moi et mon collègue Osman bey, nous sommes tenus à l'écart». « N'êtes-vous pas, lui dit alors l'aga, Aly bey, qui fut trésorier de Zulfikar bey ? — Oui, » répliqua Aly bey. L'aga lui mit alors sous les yeux l'ordre en question. Aly bey en prit connaissance et ses doutes se dissipèrent. En conséquence, il se rendit avec l'aga au Palais où il fut revêtu du Caftan de la part de Abdallah pacha. Quand il fut de retour chez lui, Osman bey Zulfikar, son collègue, Mohammed bey Catameche et plusieurs autres chefs, anciens et émirs vinrent le féliciter. A cette occasion, Aly bey revêtit d'une robe d'honneur Ismaïl bey Abou Klendj, qu'il nomma son officier de bouche.

En 1147, les Arabes avaient attaqué la caravane du pèlerinage à El Akabah et lui avaient barré la route ; le commandant de la caravane, Radouan bey, envoya informer de cet événement Mohammed bey Catameche, qui communiqua la nouvelle aux émirs. Ceux-ci se réunirent aussitôt au Palais et délibérèrent sur le choix de celui d'entre eux qui devait aller combattre les Arabes. Aly bey s'offrit pour cette mission ; il déclara qu'il irait mettre les agresseurs à la raison et dégager la caravane sans rien exiger de l'Empire. Il demandait seulement qu'en compensation de ses peines, on le nomma gouverneur de Djerdja pour l'année 1148.

Sa proposition fut acceptée et le Pacha le revêtit du Caftan. Aly bey eut bientôt mis en ordre ses affaires et terminé ses préparatifs. Il se rendit ensuite à El Akabah, ayant avec lui ses gens, ses mamlouks et les hommes de la suite de feu son maître. Après plusieurs combats, il parvint à déloger les Arabes de leurs positions et à les mettre en déroute. Il se mit ensuite à leur poursuite et en fit un grand massacre. Pendant ce temps, la caravane, dégagée, se dirigeait sur Nakhle. Aly bey la rejoignit devant cette localité et y pénétra avec elle.

Au mois de Thout, Aly bey se rendit à Djerdja pour prendre possession de son poste, mais peu de temps après son arrivée dans cette province, il mourut, emporté par la peste. En apprenant cette mort, Osman bey Zulfikar envoya dire au lieutenant et au Katkhoda du défunt d'exercer le pouvoir jusqu'à la fin de l'année, de percevoir les redevances et de revenir ensuite au Caire. Un des mamlouks d'Aly bey, nommé Hassan, fut élevé à la dignité de Sandjak à la place de son maître et il fut mis en possession des concessions du défunt, moyennant le payement de droits peu élevés.

2. — Moustafa bey Boulghiah, suivant de Hassan Aga Boulghiah. Il avait été élevé à la dignité de Sandjak en 1135, du temps d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey. Il fut, durant toute sa vie, respecté et considéré; il mourut en 1148. Son mamlouk, Ibrahim Aga, fut élevé à sa place à la dignité de Sandjak. Il garda dans la maison de son maître le train qu'on y menait de son vivant.

3. — Radouan Aga el Fikari. Il était d'origine géorgienne et avait été élevé à la dignité d'aga de Moustahfezan, vers les derniers jours de 1188, à la suite de la révocation de Aly Aga. Quelques temps après, il fut nommé katkhoda des chawiches, et, en 1120, il parvint à la dignité d'Aga des Djamaliah.

Radouan Aga fut un des hommes les plus influents du Caire;

il s'enfuit à Constantinople, comme beaucoup d'autres, lors de la grande dissension. Il revint ensuite au Caire avec l'autorisation des habitants en 1135; ses propriétés avaient été vendues, deux de ses enfants et d'autres membres de sa famille étaient morts. Il vivait dans l'obscurité, lorsque Ismaïl bey, fils de Iwaz bey, le nomma, en 1136, aga des Djamaliah, fonctions qu'il exerça pendant cinquante jours. Mais Ismaïl bey ayant été tué cette année même, Radouan Aga fut exilé à Aboukir dans la crainte des dissensions. Il revint au Caire quelques temps après et il y demeura jusqu'en 1148, date à laquelle il mourut, emporté par la peste.

4. — Ismaïl bey Kitas, Ahmed bey, affranchi de Zulfikar bey el Kebir, Hassan bey, Hussein bey Katkhoda el Demiati, Ismaïl Katkhoda, suivant de Mourad Katkhoda, Khalil Chawiche, un des chambellans, un effendi du corps des Azabs. Hassan, sergent trésorier des azabs, un effendi, chef secondaire des Moustahfezan, Ahmed odabacha el Matarbaz, Mohammed aga, fils de Tousslouk; aga des moustahfézan, Hassan Chalabi fils de Hassan Chawiche, le collègue de Osman katkhoda el Kasdogli et autres. Tous ces personnages moururent de la peste en 1148.

5. — Ahmed katkhoda el Kharboutly, qui fit réparer la mosquée dite el Fakahani, située dans la ruelle de Hoch Adam, à l'endroit dit « Khot El Akadine el Rouni ». Cette mosquée avait été élevé par le Khalife El Faiez Billah el Fatimi. Les réparations que Ahmed katkhoda y fit faire lui coûtèrent cent bourses qu'il paya sur sa fortune personnelle. Elle furent faites sous la direction de Osman Chalabi, chef de la corporation des passementiers et elles furent terminées le 11 Chawal 1148. Ahmed nomma ensuite son mamlouk Aly directeur de la mosquée El Fakahani et l'institua tuteur de sa succession.

Ainsi que nous l'avons dit, Ahmed Katkhoda fut du nombre

des émirs qui trouvèrent la mort dans la maison de Mohammed bey el Defterdar, lors du massacre qui y eut lieu, sous le gouvernement de Bakir pacha en 1149.

6. — L'émir Osman Katkhoda el Kasdogli, suivant de Hassan Chawiche el Kasdogli et père de Abd-el-Rahman Katkhoda el Kasdogli, à qui l'on doit plusieurs monuments. Osman avait occupé, du vivant de son maître et après sa mort, plusieurs postes dans les odjaks et il était parvenu enfin à être katkhoda de son odjak. Il devint alors un des émirs les plus en vue. Il fut influent, considéré et surtout consulté; sa réputation grandit, notamment quand le parti fikarite fut arrivé au pouvoir. Il profita de la mort de plusieurs émirs qui furent emportés par la peste en 1148, pour amasser une fortune considérable, grâce à des compromis dans les règlements des successions. En 1147, il ordonna la construction de la mosquée qui porte son nom et qui est située à l'Ezbékieh, à proximité de Rassif el Khachab. Quand on y pria pour la première fois, la foule était si compacte et si considérable qu'Osman bey, s'étant trouvé en retard, ne put y trouver une place et fut obligé d'aller faire sa prière à la mosquée de Ezbak. On avait rempli de sirop, pour l'usage du peuple, le grand bassin de la mosquée, et des cruches, remplies de la même boisson circulaient dans le temple pour les chefs et les notables qui s'y trouvaient. L'émir Osman katkhoda donna en même temps un grand festin dans la maison de son lieutenant, Soliman Kachef, située à Rassif el Khachab. Il revêtit de robes d'honneur, Hassan effendi ibn el Baouab, l'orateur, Cheikh Omar el Tahlaoui, le professeur, et les autres fonctionnaires attachés à la mosquée. Il distribua beaucoup d'argent aux pauvres.

Quand la construction de la mosquée, du sébil et de l'école qui en dépendent fut achevée, Osman Katkhoda procéda à la construction du bain, qui se trouve dans le voisinage de la mosquée. Il fit construire, en outre, à la mosquée d'El Azhar, un hospice pour les aveugles, le Rouak el Solimaniah et le

Rouak des Turcs, avec la cour qui en dépend. Il constitua pour l'entretien de ces Rouaks des rentes qui devaient être fournies par les revenus de terres qu'il érigeait en Wakf. Il nomma ensuite son mamlouk Soliman el Djokhadar, directeur de la mosquée qu'il venait de construire, l'institua tuteur de sa succession et le revêtit du Dolmah.

L'émir Osman fut toute sa vie considéré, respecté et obéi; il fut tué dans l'affaire de la maison de Mohammed bey el Defterdar, en même temps que d'autres émirs. Il savait bien, pourtant, dans quel but la réunion avait lieu ce jour-là; il l'avait conseillée et il n'était pas compris parmi ceux dont on voulait se débarrasser.

7.—Mohammed bey Kitas, dit Catameche, mamlouk de Kitas bey, mamlouk de Ibrahim bey, fils de Zulfikar bey, suivant de Hassan bey El Fikari. Mohammed bey était d'origine géorgienne; il avait été élevé à la dignité de Sandjak du vivant de son maître et, en 1125, avait été nommé commandant de la caravane du pèlerinage qu'il dirigea deux fois. Le même commandement lui fut encore confié en 1146 et en 1148.

Lorsque le Waly, Abdi pacha, eût fait exécuter le maître de Mohammed bey sur la place de Karamidan, ce dernier avait, ainsi que nous l'avons dit, déployé la bannière de la rébellion et s'était enfermé chez lui avec Osman bey, dit Barem Zeilou; il essaya de venger son maître, mais son entreprise ayant échoué, il se retira à Constantinople où il s'établit.

En 1138, Zulfikar quitta sa retraite et Cherkess s'enfuit de l'Egypte. Les habitants de ce pays envoyèrent alors prier la Sublime-Porte de permettre à Mohammed bey de rentrer en Egypte. Ils priaient en même temps Mohammed bey de vouloir bien revenir parmi eux. La Sublime-Porte accéda à leur désir et permit à Mohammed bey de rentrer en Egypte, et de plus elle lui confia la charge de Defterdar. Mohammed bey arriva au Caire, mais ce n'est qu'après avoir fait assassiner

Aly bey el Hindi qu'il put exercer ces hautes fonctions. A partir de ce jour, sa réputation grandit et son autorité alla toujours en croissant. Il éleva à la dignité de Sandjak son mamlouk Aly et son affranchi Ibrahim bey.

En 1143, après la déposition de Bakir Pacha, Mohammed bey Catameche fut nommé lieutenant du Waly, et après la mort de Zulfikar bey, il se trouva le principal émir du Caire. Il avait en ses mains toute l'autorité. Il révoquait, confirmait, nouait et dénouait selon son bon vouloir. Il créa sandjaks : Aly bey, Youssouf bey, Saleh bey et Ibrahim bey. Il fut toute sa vie considéré, respecté, obéi et écouté et son influence fut toujours considérable. La mort le surprit dans la maison de Mohammed bey el Defterdar. Avec lui succombèrent ce jour-là, sous les coups des meurtriers, les deux Sandjaks dont nous venons de parler, Saleh bey et Aly bey. Ce dernier est le même qui avait été placé, avec Osman bey Zulfikar, à la tête de l'expédition dirigée contre Mohammed bey Cherkess et qui, dans la suite, avait rapporté au Caire la tête de cet émir. En 1147, il avait commandé la caravane du pèlerinage. Il eut à guerroyer contre les bédouins de Yamboh el Bar. Ses serviteurs pillèrent le bazar de cette localité. Mohammed bey resta à la Mecque cinq jours de plus qu'à l'ordinaire et à son retour il évita Yamboh, et passa par El Wich.

8. — Youssouf Katkhoda el Berkaoui. Il avait été d'abord Chorbadji dans la caserne des Azab et, quelques temps après, il avait servi comme porte-drapeau dans une troupe qui se rendait à Constantinople. Il revint ensuite au Caire, où il vécut pendant quelque temps dans la gêne et dans l'obscurité.

Lors de la bataille qui s'engagea après que Zulfikar bey fut sorti de sa retraite, Mohammed bey Cherkess avait occupé Roumeïlah, Moussalla el Moumenim, El Hossariah et tous les environs. Il tenait assiégés Mohammed pacha, Aly pacha et les émirs. Ses hommes tiraient sans relâche sur ceux qui étaient à El

Mahmoudiah, à la caserne des Azab et dans l'intérieur de la mosquée du Sultan Hassan, ils les empêchaient d'entrer et de sortir et ils leur interceptaient le passage. Youssouf Katkhoda escalada alors la muraille, et sans s'inquiéter des dangers d'une pareille audace, il sauta de la caserne des Azab à El Mahmoudiah et, sous les balles des assiégeants qui pleuvaient de tous côtés, il se rendit chez les pachas et les émirs. Il leur demanda un ordre écrit pour le katkhoda des Azab, lui enjoignant de mettre à sa disposition cent hommes et un porte-drapeau ; il s'engageait, avec ses hommes, à déloger de leurs positions les troupes ennemies qui se trouvaient dans le Sébil el Moumenin, à s'emparer de la maison de Kassim bey, et à dégager la route. L'ordre lui fut délivré et, à la tête de ces cent hommes, il chassa les ennemis et s'empara de la maison de Kassim bey. Quand toute cette affaire fut terminée, Youssouf fut nommé Katkhoda des Azab, sa réputation grandit et depuis, il fut considéré et respecté. Youssouf était généreux et les richesses n'avaient aucune valeur à ses yeux. Il fut tué, comme tant d'autres, lors de l'affaire de la maison du Defterdar.

9. — L'émir Kitas bey el Awar, mamlouk de Kitas bey el Fikari, dont il a été parlé. Lors du meurtre de son maître, Kitas bey était sur le point de partir avec le Trésor et il avait déjà dressé ses tentes à El Adliah. Son collègue, Mohammed bey Catameche, avait sa résidence à Sébil Allam. Or, quand celui-ci apprit la mort de son maître, il se rendit, avec Osman bey Barem Zeilou, chez Kitas bey el Awar et lui demanda de se joindre à eux pour tirer vengeance de ce meurtre. Mais Kitas bey refusa. « J'ai à ma charge le trésor du Sultan, leur dit-il, j'en suis responsable, et par conséquent je ne puis m'en séparer et me joindre à vous pour une entreprise sans importance. D'ailleurs, à vous deux vous pouvez suffire à une pareille tâche. » Mohammed bey Catameche se retira alors et, ainsi que nous l'avons dit, s'enferma chez lui. Son entreprise

ayant ensuite échoué, il quitta l'Egypte, rejoignit Kitas bey son collègue et se rendit à Constantinople. Il demeura dans cette dernière ville jusqu'au moment où, comme nous l'avons raconté, il fut rappelé en Egypte. Quant à Kitas bey, après avoir conduit le trésor à Constantinople, il revint en Egypte, où il conserva toujours sa dignité. En 1142, il fut nommé commmandant de la caravane du pèlerinage, mais il mourut en arrivant à Mina. C'est là qu'il fut enterré.

10. — L'émir Aly Katkhoda el Djelfi, suivant de Hassan Katkhoda el Djelfi, qui mourut en 1124. Après la mort de son maître, Aly devint émir et katkhoda du corps des Azab ; il prit alors rang avec les autres émirs et il partagea avec eux le pouvoir et l'influence.

Lors de la grande dissension, alors que Ismaïl bey, fils de Iwaz bey, s'étant rendu à la caserne des Azab, fit mettre à mort Omar aga, maître de Zulfikar bey et ordonna de faire subir le même sort au trésorier de Omar aga ; Aly katkhoda, alors trésorier de son maître, Hassan katkhoda, recueillit chez lui Zulfikar bey qui était son compatriote et qui lui avait demandé refuge et protection. Il le remit ensuite en possession de sa part sur la concession du village de Kemn el Arouss. Zulfikar conserva toujours le souvenir des bienfaits de Aly katkhoda. On va en juger.

A la suite d'une altération dans les sentiments qu'il éprouvait pour Aly katkhoda, Youssouf katkhoda el Berkaoui avait voulu le surprendre et le faire tuer. Il s'en était ouvert confidentiellement à Zulfikar bey, alors tout puissant, mais celui-ci avait répondu aux ouvertures du Katkhoda par ces mots : « Je vous aiderai dans tout ce que vous entreprendrez, sauf dans toutes les entreprises qui pourraient être dirigées contre Aly katkhoda. Cet homme m'a sauvé la vie et a eu pour moi des bontés que je ne saurais oublier. Je réponds de

lui en toutes choses.» Dans la suite, Zulfikar éleva Aly à la dignité de katkhoda.

Voici maintenant quelques mots sur l'origine du nom « El-Djelfi » porté par Aly katkhoda et autres:

Mohammed aga, mamlouk de Béchir Aga el Kozlar et maître de Hassan katkhoda était lié avec un nommé Mansour el Zataherdji el Sindjelfi, originaire de Sindjelf, une des contrées de l'Egypte ; Mansour était riche et avait une fille nommé Khadijah ; Mohammed aga demanda la main de cette fille pour son mamlouk Hassan aga, maître de Aly katkhoda. Le mariage fut conclu ; c'est Khadijah elle-même qui est désignée sous le nom de la «dame El Djelfiah. »

Nous avons dit en son temps quelles furent les causes du meurtre de Aly katkhoda el Djelfi et comment Soliman pacha surnommé Ibn el Azm, voulant susciter la discorde entre les émirs, s'était entendu avec Omar bey, fils de Aly bey Catameche, au sujet de l'assassinat de Osman bey Zulfikar, de Ibrahim bey Katameche, de Abdallah katkhoda el Kasdogli et de Aly Katkhada el Djelfi, qui étaient alors les principaux chefs du Caire. Nous avons dit en outre que Omar bey s'était ouvert à Khalil bey, à Ahmed katkhoda el Berkaoui, katkhoda des Azab et à Ibrahim Chawiche et que chacun de ces derniers s'était chargé de l'assassinat d'un des émirs.

En vertu de cet accord, Ahmed katkhoda qui avait pris sur lui de faire assassiner Aly katkhoda el Djelfi, s'adressa à un individu nommé Laz Ibrahim, de la suite de Youssouf katkhoda el Berkaoui et le poussa à assassiner Aly katkhoda. Laz s'adjoignit, à cet effet, quelques-uns de ses compatriotes qu'il choisit lui-même et il s'embusqua avec eux dans la cave de la mosquée du Sultan Hassan, en face de la maison de Akberdi. Là, il attendit avec eux le moment où Aly katkhoda se rendrait au palais. Celui-ci avait reçu le jour même un avis secret de Ibrahim Chawiche lui disant de ne pas se rendre au palais en compagnie de Ahmed Katkhoda, car celui-ci pro-

jetait de le tuer. Mais Aly Katkhoda ne tint aucun compte de cet avis. « Quelle inimitié y a-t-il entre moi et Ahmed Katkhoda, dit-il, pour qu'il soit porté à me tuer ? » Il donna ensuite une gratification au messager de Ibrahim Chawiche et le renvoya en lui disant : « Salue ton maître de ma part. »

Une heure après, Ahmed Katkhoda arrivait chez Aly Katkhoda; celui-ci se leva alors, fit ses ablutions et s'adressant à son écrivain turc, il lui dit : « Fais-toi payer par le trésorier tel, une somme de mille *mahboubs* que nous verserons comme acompte sur les impôts que nous devons. » L'écrivain se fit délivrer la somme indiquée, la mit dans un sac et devança son maître à la caserne des Azab. Aly Katkhoda monta ensuite à cheval et se mit en route accompagné de Ahmed Katkhoda et de Ibrahim Chawiche ; derrière eux venaient Hassan Katkhoda el Razzaz et les personnes de la suite de Ahmed Katkhoda et de Ibrahim Chawiche. Quand ils atteignirent l'endroit où se tenait Laz Ibrahim avec ses complices, celui-ci s'approcha de Aly Katkhoda dans l'attitude d'un homme qui voudrait lui baiser la main. Il la lui prit, la serra vigoureusement et lui déchargea ensuite une carabine en pleine poitrine. Aly Katkhoda roula à terre, mortellement blessé; les complices de Laz Ibrahim déchargèrent toutes leurs armes et une épaisse fumée s'éleva dans l'air. Le fils du commandant des deux mers partit aussitôt au galop de son cheval dans la direction de sa maison, pendant que Ahmed Katkhoda et Hassan katkhoda el Razzaz se rendaient à la caserne des Azab. De leur côté, les assassins traînèrent Aly Katkhoda, qui respirait encore, vers une maison en ruine, ils lui tranchèrent la tête et la mirent sur un banc de pierre. Ils se rendirent ensuite à la caserne des Azab.

A son arrivée à la caserne, Ahmed Katkhoda enleva à l'écrivain turc de Aly Katkhoda les mille mahboubs dont il était porteur. Il le chassa, puis il emprunta mille autres mahboubs à Hassan Katkhoda el Machhadi et distribua le tout aux soldats et aux odabachas qui se trouvaient là.

Peu de temps après, arriva Chérif Aly Effendi. Il réclama à Ahmed Katkhoda le cadavre de la victime. Ahmed nia son meurtre, mais son lieutenant Ismaïl lui dit alors : « Que veux-tu faire du cadavre? Remets-le à ceux qui le réclament, ils l'enterreront. » Ahmed envoya en conséquence avec Chérif Aly Effendi, un écuyer avec le mot d'ordre convenu : tous deux se rendirent dans la maison en ruines. Le tronc du défunt y gisait tout nu, étendu sur un tas d'ordures. Il fut porté sur un brancard et on fit des recherches pour découvrir la tête. Elle fut enfin retrouvée, grâce aux indications des voisins, et le cadavre fut transporté à El Khoronfiche, où était située l'habitation du défunt. Là, il fut lavé, enveloppé dans des linceuils et conduit ensuite en grande pompe à la mosquée d'El Azhar; les prières mortuaires furent récitées pour le repos de son âme et le corps fut enfin enterré près du tombeau de l'Imam el Chafeï.

La nouvelle de l'assassinat de Aly Katkhoda affligea profondément Osman bey Zulfikar; le défunt avait été son ami et l'ami de son maître. Il envoya aussitôt chercher Radouan Chorbadji et Soliman Chorbadji, suivant du défunt, et il leur dit : « Prenez avec vous des individus forts et bien armés, tenez-vous continuellement dans la maison de feu votre maître et si quelqu'un tente d'y pénétrer, frappez-le et chassez-le. » Radouan et Soliman s'adjoignirent alors un homme surnommé Abou Manakhir Fadda, qui rallia à lui deux cents hommes appartenant au corps des Azab et tous se tinrent dans la maison du défunt, Ils virent alors arriver un chawiche accompagné de quelques chambellans et de quelques écuyers, qui venaient dans l'intention d'apposer les scellés sur les objets laissés par Aly Katkhoda. Abou Manakhir et ses compagnons les chassèrent. Le chawiche et ceux qui l'accompagnaient s'en retournèrent vers Ahmed Katkhoda et lui rendirent compte de l'échec de leur mission.

Pendant ce temps Hussein bey el Kachab était allé chez Ibrahim Chawiche et lui avait demandé s'il avait appris le meurtre de Aly Katkhoda el Djelfi. « Oui, répondit Ibrahim,

et même je l'avais prévenu ce jour-là de ne pas se rendre au palais, mais le destin en a décidé autrement. » Il ajouta : « Apprends que c'est le Pacha qui a dirigé le coup et qu'il a essayé, mais en vain, de surprendre la caserne des janissaires. D'ailleurs Omar bey, fils de Aly bey, sait tout. »

Dans cet intervalle, Omar bey se rendit chez Ibrahim bey Catameche qui lui tint ce langage « O mon fils, tu as réuni chez toi nos ennemis et ceux qui nous haïssent ; ils te font dépenser ta fortune. A quoi te servirait ma mort ? Je te donnerai moi un ou deux fiefs. » Omar bey demanda pardon à Ibrahim bey et le mit au courant du complot. Ce dernier se rendit alors avec Omar bey chez Osman bey Zulfikar qui avait chez lui en ce moment Ismaïl bey Abou Klendj, Hussein bey el Khachab, Ibn el Dali et Ibrahim bey Boulghiah. Peu de temps après arriva Youssouf bey Catameche, le defterdar qu'Osman bey affectionnait spécialement, tant à cause de sa sagesse que parce que jamais il ne se mêlait d'aucune affaire. Ibrahim bey invita alors Osman bey et le mit ainsi au courant de toute l'affaire. « Commençons par la destitution du Pacha, dit-il alors. Nous aviserons après au moyen de nous emparer de la caserne des Azab. » — « Je me charge de surprendre cette place, lui dit Hussein bey el Khachab, et saurai décider Ahmed Katkhoda à se retirer chez lui. »

A la suite de cette séance, les émirs montèrent à cheval et se dirigèrent vers la place El Roumeïlah ; de son côté, Hussein bey el Khachab se rendit avec ses hommes et ses domestiques à la caserne des Azab, chez Ahmed Katkhoda. Ce dernier était avec son lieutenant Ismaïl, Hassan Katkhoda el Machhadi et l'officier de service ; la caserne regorgeait de soldats. Hussein bey entama la conversation avec Ahmed Katkhoda et lui dit enfin. « Je me trouvais chez Osman bey, lorsqu'il vous a fait demander par son lieutenant. Quels motifs vous ont porté à faire ce que vous avez fait ? » Le maréchal-des-logis chef s'adressant à Hussein bey lui dit : « La victime et le meurtrier

appartiennent tous deux à notre odjak. Pourquoi donc les émirs se mêlent-ils de cette affaire? » — « C'est de l'audace de leur part, répliqua Hussein bey. Mais sachez maintenant que les émirs sont venus pour déposer le Pacha et une fois qu'ils l'auront fait, ils ne s'inquiéteront plus de ceux qui ont été tués. Retournez donc chez vous, il n'y a plus rien à craindre. »

De leur côté, les émirs, les agas, les spahis et les janissaires envoyèrent dire au Pacha de se retirer dans le Kasr Youssouf. Il monta aussitôt à cheval et se rendit à l'endroit désigné. En passant devant la caserne des janissaires, l'idée lui vint d'y pénétrer, mais il en fut empêché par les soldats qui le couchèrent en joue. Hassan Chawiche el Nadjdali lui indiqua ensuite le Kasr Youssouf, le Pacha y entra ; mais le Kasr tombait en ruine et n'était pas habitable. Alors les émirs l'installèrent dans la maison de l'aga et celui-ci se transporta à El Serdji.

Pendant ce temps Hussein bey el Khachab avait réussi à dégarnir la caserne des Azab de tous les soldats qui s'y trouvaient et en avait ensuite avisé Osman bey ; ce dernier envoya aussitôt son lieutenant avec quelques hommes. Ils s'emparèrent de la place et déposèrent le lieutenant du Pacha qui se retira dans sa maison avec tous ses effets. Après le coucher du soleil, Osman bey se rendit chez Youssouf bey el Defterdar, où il convoqua Radouan Chorbadji, Soliman Chorbadji, les suivants de Hassan Katkhoda et de Aly Katkhoda sans en excepter aucun et Youssouf Abou Manakhir. Il leur dit : « Nous comptons élever Radouan Chorbadji à la dignité de Sandjak et nommer Soliman Chorbadji katkhoda des Azab. Que vous en semble? » Les collègues de Radouan et de Soliman répondirent : « Nous massacrerons Radouan s'il est promu à la dignité de Sandjak ; nommez-le plutôt katkhoda des Azab et aidez-le à venger le meurtre de son maître. » Cette opinion fut adoptée ; chacun des assistants revint chez lui, prépara les paquets de café, les sirops et autres objets nécessaires pour l'installation du nouveau katkhoda, et envoya

ces objets, dès le lendemain à l'aube, à la caserne des Azab avec les gens de service. Au lever du jour, les sergents, les sergents-majors, les sous-lieutenants, les lieutenants et les anciens se rendirent dans la maison de feu Aly Katkhoda, située, ainsi que nous l'avons dit, à El Khoronfeche. Radouan Katkhoda se rendit ensuite, avec un cortège éblouissant, à la caserne des Azab où il prit possession de ses nouvelles fonctions. A cette occasion, il nomma Ismaïl effendi maréchal-des-logis chef et à partir de ce jour tous les yeux se tournèrent vers Radouan Katkhoda.

Parmi les monuments qu'on doit à Aly Katkhoda el Djelfi, nous citons :

El Kasr el Djelfi, ce grand monument situé dans les environs du quartier de Cheikh Kamar. C'était dans l'origine un petit Kasr qu'on désignait sous le nom du Kasr el Kobrossli ;

Un grand Kasr à El Djezirah el Farchah, vis-à-vis de Rosette. L'émir Saleh, encore vivant, époux de la dame Aïcha el Djelfia, fit démolir cette construction en 1202 et en vendit les décombres ;

Aly Katkhoda fonda en outre plusieurs œuvres de bienfaisance et se montra très généreux. Que Dieu lui soit miséricordieux !

11. — Ahmed Katkhoda, le meurtrier de Aly Katkhoda el Djelfi dont il a été parlé plus haut. Ahmed était appelé El Berkaoui parce qu'il était l'affranchi de Youssouf Katkhoda el Barkaoui. Voici la relation de sa mort :

Trompé par les assurances de Hussein bey el Khachab, Ahmed avait abandonné la caserne des Azab dont s'étaient aussitôt emparés les hommes d'Osman bey. Ahmed se repentit bientôt d'avoir évacué cette place et regretta sa faute. D'autre part, Osman bey disait à qui voulait l'entendre : « Il faut qu'avant mon départ pour le pèlerinage je tue le meurtrier de mon ami et du compagnon de mon maître. J'enverrai quel-

qu'un à ma place commander la caravane plutôt que de quitter le Caire avant d'avoir tiré cette vengeance. » En même temps, il faisait dire aux chefs et aux grands personnages de ne pas accueillir chez eux Ahmed Katkhoda.

Ce dernier, de son côté, passa la nuit à s'adresser à l'un et et à l'autre de ses amis, mais aucun d'eux ne lui accorda le refuge qu'il demandait. Alors il perdit courage. Or, il arriva que cette nuit même, mourut Mohammed katkhoda el Tawil, et beaucoup de grands personnages, s'étaient réunis dans la maison mortuaire. Ahmed Katkhoda se présenta au milieu d'eux et leur dit : « Je me mets sous la protection de ce défunt. » — « Monte au salon et attends-nous jusqu'à notre retour de l'enterrement, lui fut-il répondu. » Ahmed obéit.

Il monta au salon tandis que Laz Ibrahim restait dans la cour avec deux écuyers. Le corps du défunt fut ensuite enlevé pour être conduit au cimetière et ceux qui l'accompagnèrent eurent soin, en s'en allant, de fermer la porte de la maison après y avoir laissé quelques gardiens.

Les mamlouks d'Ahmed Katkhoda s'étaient de leur côté établis dans la maison de leur maître et ils tiraient sur les passants. Ils tuèrent un moghrabin, un *farrache* et un âne. Osman bey Zulfikar fit dire à Radouan Katkhoda d'envoyer à la maison d'Ahmed Katkhoda un sergent avec quelques soldats pour se saisir de la personne d'Ahmed. Radouan envoya aussitôt les hommes vers cette maison sous le commandement de Abou Manakir Fadda, mais les balles qui pleuvaient sur eux les empêchèrent d'approcher de la maison par devant. Ils durent revenir sur leurs pas et passer par Darb el Meghar-beline pour arriver derrière la maison. Ils se préparaient à percer le mur, quand quelques personnes les en détournèrent en leur disant que celui qu'ils recherchaient était refugié dans la maison d'El Tawil. Abou Manakir Fadda et ses hommes se dirigèrent alors vers cette dernière maison et, la trouvant fermée, voulurent mettre le feu à la porte.

Craignant que la maison ne fut pillée, les gardiens qui étaient placés dans l'intérieur massacrèrent Laz Ibrahim et les deux écuyers qui se trouvaient avec lui. Montant ensuite au salon, ils décapitèrent Ahmed Katkhoda et jetèrent son corps par la fenêtre qui donne sur Hod el Daoudiah. Ils portèrent sa tête à Radouan Katkhoda, qui leur distribua des récompenses en argent. Un individu qui avait porté à la dame El Djelfieh un des bras du cadavre, reçut d'elle aussi une gratification.

Lorsque ceux qui étaient allés enterrer El Tawil furent de retour du cimetière, ils firent enlever les cadavres après avoir coupé le corps de Laz Ibrahim en menus morceaux. Quant au cadavre de Ahmed Katkhoda, il resta, jusqu'après le coucher du soleil, là où il avait été jeté. Il fut ensuite enlevé et enterré ainsi que la main et la tête que l'on avait tranchés.

12. — L'émir Soliman Chawiche, suivant de Osman katkhoda el Kasdogli, dont il était le porte-manteau et dont il fut l'exécuteur testamentaire.

A la mort de son maître, Soliman Chawiche s'était emparé de toute la succession et avait épousé la favorite de son patron, la célèbre Chokar. Il ne donna à l'héritier légitime, Abd-el-Rahman, fils de Hassan Chawiche, maître de Osman Kathkoda, qu'une rente de quatre bourses. Abd-el-Rahman s'adressa alors aux anciens du corps des janissaires pour qu'ils lui vinssent en aide contre Soliman Chawiche, mais il fut déçu dans ses espérances. Il en conçut un si violent dépit qu'il se sépara de ce corps et s'incorpora dans les Azab en jurant qu'il ne reviendrait jamais parmi les janissaires tant que Soliman Chawiche serait en vie.

L'émir Soliman se trouvait avec son patron lorsque celui-ci fut tué dans la maison du Defterdar. Il fut saisi à cette occasion d'une peur telle, qu'il en eût une maladie de foie. Dans la suite, il se démit de son grade de chawiche et en 1151, il fut nommé commandant du train de la caravane du pèlerinage. Il

partit avec le cortège, malade, porté dans une litière et accompagné d'un médecin. En arrivant à El Berkah, il mourut. Le commandant de la caravane, Osman bey Zulfikar, fut informé de la mort de Soliman par Soliman aga, katkhoda des chawiches, mari de la mère d'Abd-el-Rahman Chawiche. Soliman aga informa en outre Osman bey que l'héritier du défunt était Abd-el-Rahman Chawiche et il le pria de faire venir ce dernier et de le nommer commandant du train à la place du défunt. Cette demande fut agréée, Abd-el-Rahman fut mandé la nuit même et Osman bey le revêtit du caftan de commandant du train. Soliman aga parvint, moyennant un léger cadeau offert au Pacha, à faire inscrire les propriétés du défunt au nom d'Abd-el-Rahman Chawiche. Ce dernier se fit délivrer par l'écrivain les clefs des armoires et des dépôts d'armes ainsi que les titres des propriétés. Il avait tenu son serment et était arrivé à ses fins.

13. — L'émir Mohammed bey, fils d'Ismaïl bey el Defterdar et de la fille de Hassan aga Boulghiah. Ce fut dans sa maison qu'eut lieu, ainsi que nous l'avons déjà dit, le massacre des émirs. Voici quelques détails relatifs à sa mort :

Lorsque les événements eurent changé de face et eurent tourné au désavantage des conjurés, Mohammed bey, dont il s'agit, s'était caché dans une retraite connue seulement de quelques-uns de ses amis les plus dévoués.

Peu de temps après, sa mère tomba malade et fut réduite à la dernière extrémité. Elle ne cessait à tout instant de répéter le nom de son fils, disant toujours : « Amenez-moi mon enfant, que je le voie encore une fois, avant que mes yeux se ferment pour jamais à la lumière. » Ceux qui connaissaient la retraite de Mohammed bey allèrent le trouver, et le conduisirent à sa mère, déguisé en femme. Elle jeta sur lui un regard de tendresse, soupira profondément et rendit l'âme.

Mohammed bey revint alors à sa retraite. Mais une baigneuse

qui avait assisté à cette scène, ayant connu cette retraite, s'empressa d'aller en donner avis à l'aga des janissaires. Celui-ci, simulant une ronde, se rendit à l'endroit indiqué par la femme ; ses hommes y pénétrèrent à l'improviste et se saisirent de Mohammed bey. Ils le firent monter sur un âne et le conduisirent à la citadelle, où il fut décapité. Ceci se passait vers la fin de l'année 1149.

14. — Osman Kachef, Radouan aga, ex-commandant de la caravane du pèlerinage et Soliman bey, son mamlouk.

A la suite du massacre des émirs, ces trois personnages, avec Saleh Kachef, mari de Hanem fille d'Iwaz bey, s'étaient cachés au Khan el Nahas, qui fait partie du Khan el Khalili. Ils y passèrent un certain temps, et enfin voulurent sortir de leur retraite. Ils délibérèrent entre eux sur les moyens à employer et ils convinrent d'envoyer Osman Kachef chez Ibrahim chawiche el Kasdogli. Osman se rendit donc chez Ibrahim, après avoir eu soin, bien qu'il fût nuit, de se cacher le visage. Ibrahim l'accueillit cordialement et s'informa de l'endroit où ils se cachaient, lui et ses compagnons. Osman répondit qu'ils étaient cachés au Khan el Nahas, que ses compagnons et lui faisaient des vœux pour sa prospérité et que, confiant en sa bonté, il était venu pour l'informer de leur désir de sortir de cette position, à n'importe quel prix. Ibrahim répondit à Osman que ses compagnons et lui avaient bien fait de prendre cette décision et il eut pour lui des paroles bienveillantes.

Après le souper, Osman voulut s'en aller, mais son hôte le retint encore. Puis Ibrahim sortit sous prétexte d'aller satisfaire un besoin naturel, mais en réalité pour envoyer dire à Mohammed Chawiche el Tawil, qu'Osman Kachef était chez lui et qu'il eût à apposter des hommes pour le massacrer quand il sortirait. El Tawil fit ainsi que lui avait conseillé Ibrahim et Osman fut assassiné. La nouvelle de sa mort parvint à son fils qui se trouvait dans la maison d'Abou el Chawareb ; il se rendit

aussitôt sur les lieux, fit enlever le cadavre de son père et l'enterra. Ce même enfant fut ensuite recueilli par Ibrahim Chawiche, qui l'éleva et prit soin de lui.

Dans la matinée du lendemain, Ibrahim informa l'aga des Moustahfezan de ce qui s'était passé. Celui-ci envahit aussitôt le Khan el Nahas et se saisit de Radouan bey avec trois autres personnes ; il les fit traîner à la citadelle où tous furent décapités.

Quant à Saleh Kachef, il était allé dès l'aube au bain, il y apprit la nouvelle de la mort d'Osman Kachef, tué à Hod el Daoudiah. Il se voila la figure et se couvrit la tête et il s'empressa de quitter le bain. Son retour à Khan el Nahas se fit assez lentement pour qu'avant d'arriver il apprit le sort de Radouan bey et de ceux qui étaient avec lui. « Nous ne pouvons plus continuer à vivre en Egypte, s'écria-t-il, » et, rebroussant chemin, il se rendit immédiatement chez sa femme Hanem. Aussitôt, il mit quelques effets dans une valise et chargea un dromadaire des différents objets dont il pouvait avoir besoin. Il fit ensuite ses adieux à sa femme et, accompagné d'un mamlouk à cheval et d'un domestique, il se rendit par Haret el Sakkaïne à Boulak et de là dans la province de Charkiah. Il couchait là où la nuit le surprenait et il arriva enfin parmi les arabes de Ghazza. Au commencement de l'été, il les quitta et se rendit à Constantinople.

Dans cette ville il se rendit chez le Vizir et se fit connaître de lui. Ce dernier avait été le suivant d'Ismaïl bey, père de Mohammed bey el Defterdar dont nous avons déjà parlé. Aussitôt qu'il vit devant lui Saleh Kachef, il lui dit : « C'est à toi qu'il faut attribuer les malheurs du fils de mon seigneur. » Il demanda ensuite l'autorisation de le mettre à mort et l'obtint. Saleh fut exécuté à l'endroit même où jadis avait été décapité El Seifii, l'écuyer de Mohammed bey Cherkess.

Les aventures de Saleh Kachef font songer aux vers suivants qui peuvent très-bien lui être appliqués :

Quand Dieu ne vient pas en aide à l'homme,
Celui-ci trouve dans ses efforts mêmes la première cause de sa perte.
N'essaye pas d'arriver à la gloire avant qu'elle ne t'ait dit : Donne-moi la main.

En voulant sortir de leur position, Saleh et ses compagnons d'infortune avaient couru eux-mêmes au-devant du trépas.

15. — L'émir Khalil bey Katameche, ancien commandant de la caravane du pèlerinage. Il avait été élevé à la dignité de Sandjak en 1149, et avait commandé la caravane du pélerinage en 1158. Mais ni les pèlerins ni personne n'eurent à se louer de ses agissements. Ses suivants, et lui-même, molestaient les négociants pour leur extorquer de l'argent. Ses mamlouks et ses domestiques, nègres pour la plupart, se tenaient à El Akaba et, comme des mendiants, demandaient aux pèlerins des aumônes en argent.

L'émir Osman bey Zulficar haïssait Khalil bey, dont la manière d'agir ne lui plaisait pas.

La nouvelle des avanies que les pèlerins eurent à subir pendant son commandement parvint au Maghreb et empêcha la caravane de ce pays d'accomplir le pèlerinage l'année suivante. Moulaï Abdallah, souverain de cette contrée, adressa à cette occasion, aux ulémas et aux grands personnages de l'Egypte, une lettre de récriminations et de reproches. Entre autres choses, cette lettre disait :

Une nouvelle s'est répandue dans notre pays, qui a jeté dans une consternation profonde tous les habitants. La terre, indignée, a renié ses enfants et les cœurs des croyants sont ulcérés et endurent ce qui ne peut être enduré. Je veux parler des agissements impies du commandant de la caravane du pèlerinage de votre pays, de cet homme qui se permet de persécuter les croyants en Dieu et de faire souffrir ceux qui vont visiter le tombeau de Son Prophète, de cet homme qui ne recule pi devant le meurtre, ni devant le pillage et qui met tous ses soins à dépasser, et les limites assignées à son autorité, et les bornes de la méchanceté et de la dépravation. Quelle calamité ! Quelle honte !

Peuples de Mohammed, comment pouvez-vous assister indifférents aux avanies exercées sur les pèlerins qui vont visiter la Maison Sacrée de Dieu et le tombeau du Prophète, que Dieu le bénisse et le salue? Ces agissements ont empêché la caravane de notre pays de partir cette année.

Les savants du Maghreb ont trouvé que les actes de cet homme devaient entraîner sa destitution. Pourquoi donc les ulémas de l'Egypte et les notables de ce pays ne se lèvent-ils pas, comme un seul homme, pour mettre un terme à ces abus dont l'impiété est flagrante et pour faire cesser cette oppression qui leur attire le mépris de tous les croyants?

Le Waly de l'Egypte, Mohammed Ragheb pacha, prit connaissance de cette lettre et, en réponse, il adressa à Moulaï Abdallah, une lettre magnifique, chef-d'œuvre d'éloquence et de beau langage. Voici, après les formules de salutation, la teneur de cette lettre :

Nous vous prions d'abord de recevoir nos vœux qui, sortis de la source de l'amitié, se sont répandus et ont couvert la terre des bienfaits de l'affection. Nous portons ensuite à votre connaissance que nous avons eu communication de la lettre que vous avez adressée aux dépositaires de la pure lumière, les membres de la famille sainte et noble, les descendants sadikites, nos frères, les cheikhs Bakrites. Nos yeux ont été ravis de la lecture des sublimes pensées que vous y exprimez et notre esprit a été pénétré des images si pures et si justes qu'elle contient.

Vous nous parlez des agissements de l'ex-commandant de la caravane du pèlerinage à l'égard de ceux qui se rendent à la maison sacrée de Dieu et à l'égard des visiteurs du jardin du Prophète — que Dieu le bénisse et le salue! En effet, cet indigne commandant s'est rendu coupable de tous les crimes relatés dans votre lettre, et il en a commis bien d'autres que la plume ne saurait décrire. Mais l'homme ne récolte que ce qu'il a semé et la méchanceté et la perfidie ne nuisent qu'à ceux qui les pratiquent. Déjà cet indigne fonctionnaire, dans la première année de son commandement, s'était porté à des actes répréhensibles: nous les avons imputés à son ignorance et nous nous sommes contentés alors de lui faire des menaces qui devaient toucher sa conscience et lui ouvrir les yeux à la vérité. Mais nos menaces n'eurent d'autre effet que de le lancer plus avant dans la voie de l'iniquité et les actes auxquels il s'est porté l'année suivante se ressentaient de son mauvais esprit. Personne ne peut ramener à la vérité l'homme que Dieu égare. — Lorsque nous eûmes acquis la conviction que nos menaces demeuraient sans effet, comme les coups frappés à froid sur le fer ou comme l'eau répandue sur des terres stériles, nous nous sommes

décidés à lui infliger la punition que comportaient ses actes, car chaque individu, en ce monde, est recompensé ou puni selon ses actions. Inspirés de Dieu, nous avons mis à mort ce commandant et trois de ses compagnons qui avaient trempé dans ses crimes. Nous avons ensuite rejeté ses autres complices dans le désert où ils sont, par la volonté de Dieu, dans la situation des baleines échouées sur une plage aride. Enfin, nous avons confié le commandement de la caravane à l'Émir que sa piété, son équité, sa valeur et son honorabilité nous ont recommandé entre ses collègues. Grâce à Dieu, le malheur qui pesait sur les pèlerins a été écarté, spécialement pour ceux qui viennent du pays du Maghreb pour visiter le pays fidèle (La Mecque). Si donc la caravane du Maghreb a été empêchée de se mettre en route par suite des perfidies du méchant, le temps de ces perfidies est passé et n'est plus à cette heure qu'un souvenir ou qu'un peu de poussière que la tempête a dispersée. Louanges à Dieu qui nous a mis à même de secourir les opprimés et de punir les oppresseurs ! Que Dieu bénisse et salue notre Seigneur Mohammed, le dernier des prophètes ! Louanges à Dieu, le maître de l'univers !

Fait le 16 Moharram, le premier mois de l'année 1161.

Les ulémas envoyèrent également à Moullaï Abdallah une lettre en réponse à la sienne ; elle est éloquente, mais sa longueur m'empêche de la reproduire.

Khalil bey, dont il s'agit, fut exécuté à la citadelle en 1160, sous le gouvernement de Ragheb pâcha, par Osman aga Abou Seif. En même temps que lui, périrent Omar bey Belat, Aly bey El Demiati et Mohammed bey Katameche. Ce dernier avait été élevé à la dignité de sandjak en 1157, année où il était parti avec le trésor, en remplacement de Osman bey, fils de Aly bey.

Après l'exécution des personnages précités, les soldats s'étaient portés avec des canons et des drapeaux contre Ibrahim bey, Omar bey et Soliman bey, tous appartenant à la famille Katameche, mais ces émirs s'enfuirent vers la Haute-Egypte avec leurs bagages et leurs dromadaires. Les soldats pillèrent alors leurs maisons, celles des personnes qui avaient été exécutées, ainsi que quelques maisons appartenant à leurs alliés.

16. — Mohamed bey Abaza. Voici la relation de sa mort :

Nous avons dit ailleurs qu'à la suite de l'affaire à laquelle il fut mêlé sous le gouvernement de Ragheb pacha, Hussein bey el Khachab avait dû s'enfuir du Caire. Quelque temps après, Mohammed bey Abaza, qui s'était enfui en même temps que Hussein bey, vint au Caire en compagnie d'un autre individu. Ils y pénétrèrent en secret et s'établirent dans la maison d'un des anciens du corps des Chawiches. Ibrahim Chawiche connut cependant leur arrivée et envoya contre eux l'aga des janissaires. Celui-ci attaqua Mohammed bey et des coups de feu furent échangés. Quelques sandjaks vinrent se joindre à l'aga et l'action devint plus vive. Mohammed bey soutint le feu jusqu'à ce que ses munitions fussent complètement épuisées ; on se saisit alors de lui et on le mit à mort dans la rue El Daoudiah.

Quant à son compagnon, il fut décapité à Bab Zoueïlah.

17. — L'honorable négociant El Hadji Kassem, fils du négociant feu El Hadji Mohammed el Dada el Charaïbi. Il appartenait à une famille très honorable, très noble et très renommée. Voici quelle fut la cause de sa mort :

Un abcès s'étant formé dans ses testicules, quelques personnes lui conseillèrent de le faire ouvrir et un barbier fut chargé de cette opération. Celle-ci fut faite dans la maison du malade, située derrière la mosquée El Ghouri. Peu après, El Hadji Kassim monta à cheval et se transporta dans une autre maison située à l'Ezbékieh, où il passa la nuit. Le lendemain, le barbier se présenta chez lui pour changer l'appareil ; il s'aperçut que la saignée de la veille n'avait pas été pratiquée à l'endroit voulu et il lui donna un nouveau coup de bistouri. Il atteignit cette fois la veine commune aux deux testicules et le sang coula en abondance. « Tu m'as tué, lui dit alors le malade, sauve-toi. »

El Hadji Kassem mourut la même nuit ; c'était la veille du

samedi 12 Rabi Akher 1147. On se saisit du barbier et on l'amena en présence de Ahmed, frère du défunt, mais celui-ci le fit mettre en liberté.

Après les cérémonies mortuaires, le corps fut transporté au cimetière de Moudjaouerine, suivi d'une foule considérable. Les ulémas, les chefs des mosquées, les sandjaks, les agas, les anciens et les khatkhodas accompagnèrent sa dépouille mortelle au champ du repos. Osman khatkhoda el Kasdogli marcha devant le cercueil, depuis la maison du défunt jusqu'au cimetière.

On doit à la libéralité du défunt la mosquée qui porte son nom et qu'il a fait construire en 1145, à El Roueï. Cette mosquée donne sur le lac de l'Ezbékiah.

Le frère de Kassim, l'honorable Abd-el-Rahman, fils de Mohammed el Dada, lui succéda comme chef de la famille, et, un mois après la mort de son frère, il revêtit les insignes du grade de Chorbadji au corps des Moustahfezan.

L'émir Hassan bey, dit El Waly, qui était parti pour Constantinople avec le trésor. Il y mourut trois jours après avoir consigné le trésor et il fut enterré à Eskodar. Son mamlouk Hassan fut élevé à la dignité de sandjak à sa place, vers les premiers jours du mois de Djamad Awel 1148.

Le grand seigneur, le vizir Abdallah pacha el Koperli, qui, en 1143, avait été Waly de l'Egypte.

Nous avons dit ailleurs que c'était un homme de mérite et qu'on lui doit un recueil de poésies. Il composa en outre des ouvrages sur l'unité de Dieu. Il était versé dans les sciences, les belles-lettres et il connaissait les différentes manières de lire le Coran. Il avait étudié le Coran sous la direction du cheikh El Chehab el Eskati, qui l'autorisa à l'enseigner d'après sa théorie, et de Mohammed ibn Youssouf, le chef des lecteurs de Constantinople, qui l'autorisa également.

Le Cheikh Abdallah el Choubraoui composa en l'honneur d'Abdallah pacha des poésies remarquables.

Parmi les poésies composées par Abdallah pacha el Koperli, nous pouvons citer la suivante :

Tes larmes ont fait honte à l'éclat des astres.
Que leurs flots portent la paix aux tentes et aux campagnes !
Tu attends avec impatience le souffle de la brise du Nedjid
Qui viendra te dire que les habitants de ce séjour ont été visités par la pluie ;
Ton ombre par son parfum a fait sur les habitants du campement
L'effet de la mousse du vin.
Reparle-moi d'El Ozeib et de ses habitants,
Et rappelle à mon cœur leur doux souvenir.
Ils me sont plus chers que tous les biens du monde,
Quoi qu'ils m'aient abandonné.
Ma vie est à la disposition d'une gazelle que j'aime à la folie.
Les hommes ont trouvé mon amour bien placé et pas du tout exagéré, et cependant la folie dans l'amour est un défaut.
Quand ses charmes sont déployés à mes yeux,
Je les enveloppe de mon cœur.
Dis à celui qui me blâme : ta voix serait écoutée si tu avais affaire à un vivant,
Mais celui que tu blâmes est mort.

Le vénérable Khalil el Boghdadi a cité devant moi, comme l'œuvre d'Abdallah pacha, les beaux vers suivants :

J'ai vu parvenir à la fortune, après la plus grande pauvreté,
Les hommes les plus vils de l'époque la plus vile.
Ces parvenus ont alors tenu leurs mains fermées.
Que leurs doigts se paralysent,
Et que ma main subisse le même sort si je la tends vers eux.

Abdallah pacha avait étudié, sous le grand savant Ahmed el Amaoui, les six ouvrages du Hadith, l'ouvrage intitulé *El Maouaheb*, et le poème de Hadith, appelé *El Alfiah*. J'ai vu l'autorisation que ce professeur lui a écrite de sa propre main. Voici, non compris le préambule, le texte de cette autorisation :

A celui qui court vers la science avec une ardeur inouïe, une foi entière et une conviction parfaite, empressé plus que tout autre de l'acquérir ; à celui qui a les idées les plus justes en ce qui concerne l'ordre des images et des périodes, qui possède la véritable grandeur de caractère et la réelle énergie ; le héros favori de l'éloquence, de la sagesse, de l'habileté et de l'élévation des idées ; le porte-drapeau pendant les grandes luttes ; celui qui saisit les idées les plus subtiles, au milieu des vagues agitées des discussions les plus obscures ; qui avance quand les assaillants reculent ; qui, s'ils tiennent pied, leur fait face avec énergie dans les luttes pour la vérité ; celui dont on pourrait dire, en le voyant animé dans une discussion obscure et embrouillée : « Ce n'est pas une créature de la terre, c'est un esprit du ciel » ; qui a tant de fois fait paraître la lumière alors que l'obscurité avait tout couvert de ses ombres ; qui, toujours, a ouvert les portes des interprétations dont les serrures étaient fermées avec le plus grand secret, et cela sans jamais se départir de la sagesse; celui dont la parole claire et concise et la logique serrée ont le don d'aplanir le terrain rugueux de la discussion ; qui possède une élocution soignée et choisie ; qui a détruit l'empire que l'ignorance avait pris sur les cœurs sincères ; celui dont les actions exhalent des parfums ; qui égale El Khalil pour l'analyse ; qui, si vous vouliez étudier le Coran, vous expliqueurait tous les mystères de la révélation ; qui a rapporté les preuves du Hadith et qui rappelle les six ouvrages qui traitent des attributs et des qualités du Prophète ; celui qui a expliqué *El Chifa* et *El Maouaheb ;* le grand Seigneur, le grand savant que tout le monde voit ; le célèbre, l'unique Abdallah Kopri Zadah. Que Dieu lui accorde tout le bien qu'il désire, qu'il lui donne la vertu, et de plus qu'il le fasse parvenir aux degrés les plus élevés du bonheur!

Contrairement à son habitude, la fortune nous a souri et nous a permis de nous rencontrer avec ce grand homme et d'acquérir son amitié. Nous l'avons reconnu pour notre disciple, car il a complété l'étude des divers arguments théologiques et il a atteint la suprême perfection dans la science de la *Sounnah*. Il nous demanda alors de joindre nos connaissances aux siennes et, en vue de cette entente, il étudia les six ouvrages et d'autres ouvrages qui en sont les commentaires. Il en comprit la portée et il les apprit. Il étudia sous ma direction le livre de *El Bokhari* depuis le chapitre de la foi jusqu'à *tel endroit*, le livre de *Mosslem* du commencement jusqu'au *chapitre tel.* »

Après avoir énuméré les divers ouvrages qu'Abdallah pacha étudia sous la direction du cheikh Ahmed et les noms des professeurs de ce dernier, l'autorisation continue ainsi :

Je lui recommande les bonnes actions et la piété ; cette dernière est la voie la plus sûre. Je lui recommande aussi de ne pas m'oublier dans ses pieuses prières. Je lui recommande encore de répéter fréquemment cette prière : « Dieu! inspire notre raison et fais que nous ne soyons pas égarés en allant vers Toi ; préserve-nous des mauvais instincts et ne nous prive pas, pour le pis que nous pouvons faire, du mieux dont tu disposes. Fais que notre retour vers Toi soit agréable et doux et ne nous laisse pas livrés à nous mêmes un seul instant. Préserve-nous de Ta colère par Ton pardon. Il n'y a de Dieu que Toi, conduis-nous et réunis-nous à Toi. » Je prie et je demande pardon à Dieu pour moi, pour Abdallah et pour tous ceux qui se résignent à la volonté divine. Que Dieu bénisse notre Seigneur Mohammed, les membres de Sa famille et Ses compagnons, tant que ceux qui le connaissent proclameront Son nom sacré et tant que ceux qui ne le connaissent pas oublieront de le faire. Leur prière (au paradis) commence par *grâce à Dieu* et se termine par *louanges à Dieu maître de l'univers* et leur salut est *Salut.* »

RELATIONS
DES
FAITS SURVENUS A OSMAN BEY ZULFIKAR.

Cet émir n'est pas mort en Egypte, mais bien en Turquie, où il s'était fixé d'une manière difinitive. Nous donnons cependant ici sa biograpie, car son départ définitif équivaut pour nous à un décès.

Osman bey n'est pas de ceux que l'histoire doit négliger. Après avoir quitté l'Egypte, il vécut à Constantinople plus de trente ans ; on ne saurait donc le citer mal à propos. Il avait une telle importance dans l'esprit des habitants, qu'ils prenaient l'année de sa sortie de l'Egypte comme point de départ pour dater les événements et les naissances survenues depuis dans leur pays. On disait : « Tel événement s'est passé tant d'années après la sortie d'Osman bey ; » ou bien : « Je suis né en l'année même de la sortie d'Osman bey » ou encore : « J'étais âgé de tant lorsqu'Osman bey quitta l'Egypte. » Voilà comment les habitants de ce pays s'y prenaient pour indiquer

la date d'un évènement ou d'une naissance ou tout autre date. Nous allons, en conséquence, esquisser d'une façon générale la vie de ce personnage marquant.

Osman bey était le suivant de Zulfikar bey, suivant de Omar Aga. Il avait été élevé à la dignité de sandjak en 1138 ; c'est-à-dire à l'époque où son patron Zulfikar bey sortit de la retraite dans lequelle il se tenait caché et où Mohammed bey Cherkess quitta l'Egypte. Il fut alors mis à la tête d'un corps d'armée et chargé avec Yousssouf bey Katameche de se mettre à la poursuite de Cherkess bey. Ils atteignirent, dans leur marche, l'endroit dit Hoche Ibn Issa. Là, les Arabes leur apprirent que Cherkess avait tourné le Djebel el Akhdar, se dirigeant vers Darana.

Osman bey revint alors avec ses troupes au Caire où il occupa plusieurs hautes positions. Il remplit plus tard les fonctions de Kachef de province. En 1142, il marcha avec Aly bey Katameche contre Mohammed bey Cherkess, qui venait de rentrer en Egypte, mais ils furent battus et mis en déroute.

Lorsque son patron Zulfikar bey tomba sous les coups de Khalil Aga et de Soliman Abou Deffia, Osman bey revint de l'expédition et se rendit à la maison du défunt. Son collègue Aly, trésorier de Zulfikar bey, fut nommé sandjak et tous les deux se promirent un appui mutuel. Très peu de jours après, périt Mohammed bey Cherkess et sa tête fut apportée au Caire par Aly bey Katameche. Les fikarites portèrent alors tous leurs efforts sur l'extermination des Kassémites et toutes les fois que l'un de ceux-ci tombait entre leurs mains, ils l'envoyaient au Wali. Celui-ci l'envoyait à Osman bey qui le faisait décapiter sous les fenêtres de son salon. Les Kassémites furent décimés et ceux d'entre ceux qui échappèrent au fer se dispersèrent dans différentes contrées. Quelques-uns se réfugièrent dans la Haute-Egypte chez les principaux chefs des Hawaras ; Les autres s'enfuirent en Syrie ou à Constantinople et ne revinrent plus en Egypte.

En 1148 mourut, dans son gouvernement de Djerdja, Aly bey, collègue d'Osman bey. Son mamlouk Hassan fut élevé à la dignité de sandjak à sa place.

Osman bey était présent à l'affaire qui eut lieu dans la maison du Defterdar et dans laquelle onze émirs perdirent la vie. Il avait reçu dans la mêlée un coup de sabre qui lui avait coupé le turban et, s'échappant par la porte dite « du bassin », il s'était rendu à la caserne des janissaires où il fut rejoint par les principaux des anciens et des chawiches. Ils firent alors venir Omar bey, fils de Aly bey, et l'élevèrent à la dignité qui était occupée par son père.

S'adjoignant ensuite le corps des Azab, Osman bey et ses partisans élevèrent des barricades et attaquèrent ceux qui s'étaient retranchés dans la mosquée du Sultan Hassan. Après une action qui dura quelque temps, les assiégés furent battus. Les émirs déposèrent ensuite le Pacha.

Le nom d'Osman bey grandit après cette affaire ; sa renommée se répandit et son autorité s'accrut. Il devint le premier chef du Caire et il éleva quelques-uns de ses affranchis à la dignité d'émir. La Sublime-Porte le nomma commandant de la caravane du pèlerinage et il conduisit en personne les pèlerins en 1151. Il revint en 1152, et les pèlerins jouirent sous son commandement d'une tranquillité, d'une sécurité et d'un bien-être parfaits.

Lorsque Aly Katkhoda el Djelfi fut assassiné, Osman bey voulut le venger ; il déploya à cette occasion toute l'énergie de son caractère et prêta son appui aux suivants du défunt. Il déposa le wali de l'Egypte et nomma Radouan au grade de katkhoda du corps des Azab, en remplacement de son patron décédé.

Il poursuivit ensuite Ahmed Katkhoda, le meurtrier de ce dernier, et il finit par le faire tuer ainsi que Laz Ibrahim.

Osman bey éleva ensuite son mamlouk Soliman Kachef à la dignité de sandjak et le fit nommer commandant de la caravane

du pèlerinage. Soliman conduisit cette caravane en 1153 et revint l'année suivante sans que la tranquillité et la sécurité des pèlerins eussent subi le moindre trouble.

En 1154, le même commandement fut confié à Omar bey, fils de Aly bey Katameche, et cet émir s'acquitta des devoirs de cette charge d'une manière saisfaisante.

Osman bey reçut ensuite de la Sublime-Porte la nomination aux mêmes fonctions pour l'année 1155, période pendant laquelle Yehia pacha devait exercer les fonctions de Wali de l'Egypte. Osman bey invita cette année même Yehia pacha dans sa maison, il donna un festin en son honneur et lui offrit plusieurs cadeaux et présents. On n'avait pas encore vu le Wali accepter une invitation dans la maison d'un des émirs. L'habitude était de l'inviter dans des kiosques construits à la campagne, comme le Kasr el Aïni et le Mekias.

Osman bey conduisit ensuite le pèlerinage et fut de retour en 1156. Cette fois encore les pèlerins jouirent d'une quiétude et d'une tranquillité entières.

Etant l'émir le plus influent du Caire, Osman finit par regarder avec mépris les autres émirs. Il les força à obéir à ses ordres et il institua dans sa maison un tribunal pour juger les différends qui s'élevaient entre la population et pour faire justice à l'opprimé. Il institua aussi un tribunal spécial pour le jugements des procès qui s'élevaient entre les femmes. Les décisions qu'Osman bey rendait étaient toujours d'accord avec les prescriptions de la loi, et, non-seulement il était incorruptible, mais il punissait la corruption. Il surveillait lui-même les actes du mohtasseb et il l'empêchait de se laisser corrompre.

Dans sa compassion pour les pauvres, Osman fixa un prix pour le pain, la cire, le charbon et pour toutes les denrées de première nécessité. Il chassa les témoins des *Mehkémehs* et les personnes de sa suite s'adressaient, par son ordre, aux émirs aussi bien qu'aux autres personnes pour exiger d'eux l'acquittement des quote-parts qui leur incombaient du fait des allocations pieuses.

Personne ne peut dire qu'Osman bey ait jamais extorqué de l'argent à quelqu'un ou qu'il s'en soit fait donner pour terminer une affaire quelconque.

Beaucoup de personnes laissèrent à leur mort des biens considérables, tels que Osman Hassan et Soliman Chaouiche, suivant de Osman Kathkoda, et pas une fois Osman bey ne convoita leur fortune.

Lorsque la Sublime-Porte transmit à l'Egypte l'ordre de cesser le paiement des allocations, un cadeau avait été promis au Pacha et à d'autres personnages s'ils mettaient cet ordre à exécution. Sur ce cadeau, les émirs avaient ensuite prélevé une certaine somme et ils l'avaient envoyé à Osman bey, mais celui-ci ne voulut pas de cet argent et le rendit en disant que ce qu'on lui offrait n'était autre chose que les larmes des pauvres et qu'il ne devait pas y toucher: «Si j'exécute l'ordre, ajouta-t-il, ce sera une injustice, si je ne l'exécute pas, ce sera une double injustice.» L'exemple d'Osman bey avait été, en cette occasion, suivi par Radouan bey.

Grandeur de caractère, noblesse de sentiments et intelligence, tout cela se trouvait au complet chez Osman bey. Il aimait que la justice triomphât. Les bédouins le redoutaient et les voies de communication terrestres et maritimes jouirent, durant sa puissance, d'une sécurité complète. Habile dans l'art de manier les affaires, chaste et désintéressé, fier à l'excès, tel était Osman bey. En dehors d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey, jamais émir ou chef en Egypte ne l'a égalé pas même de loin. Son défaut unique consistait dans une vivacité de caractère qui faisait qu'il ne revenait jamais sur une parole qu'il avait dite ou une décision qu'il avait prise. C'est d'ailleurs l'opinion que j'ai entendu formuler à ce sujet par mon père, qu'une étroite amitié liait à Osman bey. Il le chérissait beaucoup et il avait accompli avec lui trois fois le pèlerinage de la Mecque.

Osman bey ne fréquentait que les personnes vertueuses et de mérite, telles que feu mon père, El Sayed Ahmed el Nakhal,

Cheikh Abdallah el Edkaoui, Cheikh Youssouf el Doladji et Sidi Macqui el Waraï. Il avait étudié sous mon père un ouvrage de religion intitulé *Tohfat el Moulouk* et un ouvrage de littérature nommé *Makamat el Hariri*. Mon père lui écrivit, de sa magnifique écriture, les cinquante séances qui composent ce chef-d'œuvre, chacune dans un volume à part. Il composa aussi à son intention son guide sur les formalités légales à remplir dans le pélerinage.

Parmi les évènements qui arrivèrent à Osman bey pendant sa puissance, on cite le suivant: son mamlouk Hassan bey, qu'il venait de nommer Kachef de la province de Béhéra, avait fait arrêter un des notables de la tribu bédouine El Tarah. Quelques-uns des chefs de cette tribu se rendirent alors auprès de Hassan bey pour intercéder en faveur de leurs compagnons, et il lui proposèrent de lui payer 100 dinars s'ils voulait le remettre en liberté. Hassan bey refusa; voyant que leurs démarches n'aboutissaient pas, les chefs bédouins se rendirent au Caire. Il se présentèrent chez Osman bey et lui soumirent leur affaire. Osman bey donna alors l'ordre à un de ses écrivains de prendre les 100 dinars et de les déduire de la somme due par Hassan bey sur les impôts de la province qu'il gouvernait. Il écrivit ensuite à son mamlouk une lettre par laquelle il l'invitait à élargir le prisonnier et il la lui envoya par un soldat qui partit en même temps que les plaignants. Le messager rejoignit Hassan bey au moment où il s'embarquait sur le Nil et il lui communiqua la lettre d'Osman bey. Aussitôt qu'il en eut prit connaissance, le Kachef entra dans une grande colère; il fit venir le bédouin emprisonné et il le remit au patron de la barque avec l'ordre de lui attacher un poids aux pieds, de le hisser au haut du mât pour le submerger dans l'eau. Le bédouin fut garotté et hissé au haut du mât. A la deuxième ou troisième immersion, il mourut et son cadavre fut remis à ses parents qui l'enterrèrent. Le messager, témoin de cette scène, revint au Caire et fit part à Osman bey de ce qui s'était passé. Ce dernier garda le silence.

Quelque temps après, un autre incident se produisit, dans lequel Hassan bey ne ménagea pas plus son patron que dans la précédente affaire. Voici cet incident :

Osman avait autorisé son trésorier à laisser croître sa barbe et lui avait remis une lettre pour Hassan bey, par laquelle il l'invitait à prendre ce trésorier pour son lieutenant. Hassan bey refusa d'exécuter cet ordre : « J'ai, dit-il au trésorier, nommé à ce poste un de mes mamlouks ; je l'ai installé depuis le commencement de l'année et, déjà, il a semé le *bersim* nécessaire pour les chevaux de mes soldats. Retourne donc vers ton maître, qu'il te nomme à un autre poste ou qu'il te désigne à un gouvernement quelconque. » Le trésorier se rendit alors chez le Kachef de Tarrana et, de là, il transmit à son maître une lettre par laquelle il lui fit part de ce qui s'était passé. A la réception de cette lettre, Osman bey fut transporté de colère. Il envoya aussitôt contre Hassan bey Aly Carcache avec quelques hommes. Cette petite troupe se saisit du Kachef, l'emmena à Aboukir et le mit à mort. Son cadavre fut jeté à la mer.

Osman bey regretta cependant la mort de Hassan bey, car il perdait en lui un homme de courage et de valeur. Après la mort de Hassan bey, Osman bey fit venir de Minieh Moustapha Kachef et il l'éleva à la dignité de Sandjak en remplacement de Hassan bey.

Moustapha dont il s'agit était le suivant de Ahmed, chorbadji des Azabs. Il s'était rendu célèbre par ses cruautés et ses iniquités. Il fut tué par Youssouf katkhoda, qui s'empara de ses propriétés. Ces propriétés furent transmises dans la suite à Chahine, Chorbadji qui en confia l'administration à Moustapha Kachef.

Ce dernier Moustapha était très redouté des bédouins et il ne sortait jamais, pour une tournée un peu longue, sans se faire accompagner d'une chameau chargé de javelots. Il fut le patron de Saleh bey dont il sera parlé plus tard. Il était connu sous le nom de Moustapha bey el Kird (le singe) et il appartenait au parti Kassémite.

Voici un des traits qui ont mis en relief l'intelligence d'Osman bey :

Un jour un homme se présenta à lui et lui dit que sa femme était allée au bain depuis quelque jours et qu'elle n'était pas encore rentrée au domicile conjugal. Il ajouta que toutes les recherches qu'il avait faites à l'effet de découvrir ses traces étaient restées infructueuses. Après quelques instants de réflexion, Osman bey dit à cet homme : « Va visiter les vêtements de ta femme, et si tu y trouves quelque objet équivoque, viens m'en prévenir. » L'homme revint chez lui et, peu après, revint chez Osman bey et lui mit sous les yeux une veste d'homme en lui disant : « Voilà un objet que ma femme ne tient pas de moi. » Osman bey fit alors venir le chef de la corporation des tailleurs, lui remit la veste et lui signifia qu'il devait découvrir le tailleur qui l'avait confectionné et le lui amener. Le chef de la corporation fit une tournée chez les tailleurs et finit par découvrir celui d'entre eux qui avait confectionné le vêtement.

Il l'amena en présence d'Osman bey. Interrogé par cet émir, cet homme déclina le nom de la personne à la demande de laquelle il avait fait le vêtement. Cette personne faisait justement partie de la suite d'Osman bey en qualité d'écuyer. Elle fut amenée en présence de ce dernier, qui procéda à son interrogatoire. Elle nia et persista dans ses dénégations. En présence de cette persistance, Osman bey ordonna une perquisition dans sa maison. Cette perquisition fut faite et elle amena la découverte du corps de la femme, caché dans les latrines. Le cadavre fut retiré et enterré et l'écuyer fut décapité par ordre du Waly.

En somme, Osman bey était un des meilleurs émirs ; mais son naturel emporté lui aliéna le cœur de ses contemporains.

Une fois, un sergent-major attaché à la personne d'un des anciens du corps des moustahfezan, nommé El Derendali, vint chez lui pour l'entretenir au sujet d'une affaire. Osman bey l'injuria. Dans une autre circonstance, Osman bey insulta et fut sur le point de frapper Aly Chawiche el Kharboutli.

RELATIONS

DES

CAUSES QUI FORCÈRENT OSMAN BEY A QUITTER L'ÉGYPTE.

L'événement dont nous allons parler eut pour cause principale une altération réciproque dans les sentiments qu'éprouvaient l'un pour l'autre Osman bey et Ibrahim Chawiche. Ce dernier était animé contre Osman bey d'une haine sourde à laquelle la jalousie et l'amour du pouvoir n'étaient pas étrangers. Diverses circonstances vinrent alimenter cette haine et l'attiser dans la suite.

Un des suivants d'Osman bey, nommé Aly Kachef, possédait une part dans le village de Tahtah. Le reste du village appartenant à Abd-el-Rahman Chawiche, fils de Hassan Chawiche el Kasdogli. Or cet Abd-el-Rahman avait loué sa part à Osman bey, qui nomma Aly Kachef aux fonctions de son lieutenant et l'installa au village dont il s'agit, en qualité de Kachef. Pendant qu'il y était, un homme vint à lui et l'excita à tuer Hammad, le Cheikh el Beled, et à le faire ensuite remplacer par un de ses propres enfants moyennant une somme de 100 djenzerlis et un cheval. Aly Kachef accepta le marché et en exécuta les clauses qui le concernaient. L'intermédiaire lui dit alors que la somme lui serait payée aussitôt qu'un des enfants du défunt serait allé au Caire et en aurait rapporté l'argent. Pour plus de sécurité, cet intermédiaire, qui avait été cause de la mort du père, se porta garant des enfants. En effet, un de ceux-ci se rendit au Caire et demanda 100 djenzerlis à l'intendant auquel il fit part de l'affaire. Ce dernier conduisit à l'instant le fils du cheikh chez Ibrahim Chawiche el Kasdogli et le mit au courant de toute l'affaire. « Cet enfant, ajouta-t-il, est venu au Caire pour vous demander de le débarrasser de Aly Kachef et de le venger de Salem. » Ibrahim se rendit alors avec l'enfant chez Abd-el-Rahman Chawiche et lui dit d'un ton de reproche :

« A quoi bon prendre les concessions territoriales, du moment que vous n'êtes pas à même de les défendre. — A propos de quoi me parles-tu de la sorte ? fit Abd-el-Rahman. — Ecoute, répliqua Ibrahim, et faisant signe à l'enfant de parler, celui-ci répéta à Abd-el-Rahman ce que nous savons déjà. Quand il eut fini de conter son histoire, Abd-el-Rahman dit à Ibrahim : « Allons chez Osman bey, lui demander la révocation de Aly Kachef et la mise à mort de Salem. — Et s'il refuse, dit Ibrahim, vous me céderez vos droits. J'enverai un Kachef de ma part et je servirai à Aly Kachef la rente de ce qui lui revient sur la concession. » Après s'être entendus de la sorte, ils se rendirent chez Osman bey et le trouvèrent avec Abdallah katkhoda el Kasdogli et Aly katkhoda el Djelfi. Abd-el-Rahman et Ibrahim saluèrent et s'adressant à Osman bey, ce dernier dit : « Nous venons vous parler d'une certaine affaire; » et il le mit au courant de la question. Quand il eut fini sa narration, il demanda à Osman bey de révoquer Aly Kachef et d'envoyer quelqu'un à sa place. « Celui qui possède un kirat dans une jument a le droit de la monter[1], répondit Osman bey. Il ne convient donc pas que je révoque un homme qui possède une part dans la concession du village. Quant au droit de punir, il n'appartient qu'au Waly. » A la suite de cette réponse, il y eut des répliques de part et d'autre. Osman bey s'emporta. « Pourquoi t'arroges-tu un droit sur les propriétés d'autrui ? Ton année de fermage est déjà expirée et c'est à moi que ce territoire est concédé actuellement, lui dit Ibrahim. — Vas t'y faire nommer Kachef, répliqua Osman bey sur un ton d'ironie. » Ibrahim se leva, outré de colère. Abd-el-Rahman Chawiche imita son exemple et tous deux se rendirent chez Omar bey. Ils trouvèrent chez lui Khalil aga Katameche, Ahmed katkhoda el Berkawi, Ismaïl katkhoda et Mohammed bey. Les deux nouveaux arrivés leur apprirent ce qui venait de se passer entre eux et Osman

[1] Proverbe arabe qui veut dire qu'on ne peut pas empêcher un homme de se mêler d'une affaire lorsqu'il y a un intérêt quelconque.

bey. « Le chameau et le chamelier sont tous deux présents[1], dit alors Ahmed Katkhoda; établissez l'acte en vertu duquel vous serez considéré comme locataire de la part de notre frère Abd-el-Rahman Chawiche et faites vous délivrer par le Pacha un ordre qui vous accorde le droit d'exploiter le village. » Ainsi dit, ainsi fait, un témoin fut requis et quelque temps après l'acte de location était dûment établi.

En apprenant ce qui venait d'être fait, Osman bey fit dire par son lieutenant, au Waly, de ne pas accorder à Ibrahim bey le permis d'exploitation du village de Tahtah. De son côté, Ibrahim bey, aussitôt que le hodjet eut été rédigé, le fit transmettre au Pacha par un sergent-major, mais le Waly refusa de délivrer le permis demandé.

La colère d'Ibrahim parvint alors à son comble et sa haine contre Osman bey ne connut plus de bornes. Il résolut de l'assassiner. A cet effet, il s'adressa aux sandjaks et aux chefs des Odjaks; il se procura les hommes nécessaires et il les réunit dans sa maison. Aly katkhoda s'interposa alors et essaya d'étouffer la querelle naissante, mais ses démarches restèrent sans résultat, car les deux rivaux étaient entêtés. Ibrahim Chawiche dit à l'enfant du Cheikh el Beled assassiné : « Retourne dans ton pays, mets en sûreté tout ce que tu possèdes et tiens-toi prêt à tout, ainsi que les tiens. Lorsque Salem se présentera, tuez-le, retirez-vous ensuite du village et n'y revenez que lorsque j'y aurai envoyé un kachef qui vous portera votre grâce. » L'enfant se rendit donc au village et exécuta, de point en point, l'ordre d'Ibrahim Chawiche.

En apprenant le meurtre de Salem, Aly Kachef se mit à la poursuite de ses meurtriers, mais il n'en atteignit aucun. De son côté Ibrahim envoya à Tahtah un kachef porteur de la grâce des enfants de Hamad avec une escorte armée et des canons.

[1] Proverbe arabe qui veut dire que toutes les parties intéressées à une affaire sont présentes.

Dans cet intervalle, Aly Katkhoda, qui continuait à travailler activement à la réconciliation entre Osman bey et Ibrahim Chawiche, pût réussir à aplanir le conflit : ces deux ennemis se réconcilièrent, mais seulement aux yeux de monde. Les sentiments intimes de l'un à l'égard de l'autre restèrent ce qu'ils étaient :

> L'amitié froissée est comme le verre brisé,
> Jamais on ne peut la remettre.

Sur ces entrefaites, Aly Kachef apprit la nouvelle de la querelle. Il rentra au Caire avant que le kachef désigné par Ibrahim n'eût quitté cette ville.

Cette affaire se passait dans les premiers jours de l'année 1149, avant le massacre des émirs dans la maison du Defterdar.

Mais la dissension qui ne put être étouffée ni apaisée, celle qui jeta des racines qui ne purent être détruites, c'est celle qui naquit à l'occasion de l'affaire de Farchout et de Berdiss. Nous allons exposer cette affaire :

Un chef de bédouins, nommé Houmam, débiteur d'Ibrahim Chawiche, avait offert à ce dernier, comme cautionnement, une hypothèque sur le village de Berdiss pour un temps déterminé. Aux termes de ce contrat, le défaut, par le débiteur, d'acquitter la dette à l'époque fixée devait entraîner la remise du village à Ibrahim Chawiche.

Après s'être entendu avec son créancier sur ce que nous venons de mentionner, Houmam était allé prier Osman bey d'user de son influence pour empêcher que la concession ne fût établie en faveur d'Ibrahim bey. Osman bey en parla au Pacha et lui dit en outre : « Les Hawaras de la Haute-Egypte ont donné à Ibrahim Chawiche une hypothèque sur un de leurs villages. Maintenant, ils déclarent qu'ils sont décidés, si la transmission se fait en faveur du créancier, à massacrer le kachef qu'il enverrait dans le dit village. Vous voudrez bien,

en conséquence, ne déclarer en faveur d'Ibrahim Chawiche aucune cession dans aucun des villages appartenant aux Hawaras, et ce, afin de ne pas forcer ces bédouins à mettre leurs menaces à exécution. »

Lorsque la dette fut échue, Ibrahim Chawiche réclama le payement ou la remise du village, mais Houmam fit la sourde oreille. Il s'adressa à plusieurs reprises aux émirs et aux anciens, mais il ne put rien obtenir d'eux, car Osman bey ne cessait de contrecarrer ses démarches en y opposant tantôt une raison, tantôt une autre. Ibrahim se lassa et résolut de se venger de son rival. Il s'aboucha à cet effet avec Omar bey et Khalil bey et tous trois s'adressèrent à Radouan Katkhoda, qui n'était plus katkhoda du corps des Azab et ils lui demandèrent de se joindre à eux contre Osman bey ou de rester neutre. Radouan rejeta leur demande : « Comment puis-je abandonner un homme qui a tout fait pour nous venger de nos ennemis et sans lequel aucun de nous ne serait encore en vie ! Non, cela ne sera pas, répondit-il. »

L'odjak des Azab jouissait d'une puissance considérable, qui s'était encore accrue à la suite de la grande dissension et aucun événement ne s'est accompli en Egypte sans son intervention. C'est pourquoi Omar bey et ses compagnons, ayant perdu tout espoir de s'allier Radouan Katkhoda et de le porter à observer la neutralité, lui dirent : « Au moins intercède auprès de Osman bey en faveur de notre frère Ibrahim. » Radouan leur promit sa médiation et, en effet, il parla de cette affaire à Osman bey, en le priant d'accorder à Ibrahim Chawiche ce qu'il souhaitait : « Cela ne sera pas, dit Osman bey, je ne leur procurerai pas cette joie. » Radouan insista. « Laissez-là ce sujet, lui dit Osman bey avec brusquerie, » et, d'un geste fait avec un chasse mouche, il le blessa au nez. Radouan fut vexé de ce procédé, mais il n'en montra rien. « Puisque tu repousses ma médiation, dit-il à Osman, je ne me mêlerai plus de cette affaire, arrangez-vous ensemble. » Il monta ensuite à cheval et se

rendit chez lui. Quelques instants après, il fit prévenir Ibrahim Chawiche de ce qui venait de se passer. « Voilà ce que je voulais ! » s'écria celui-ci, à la réception du message. Et, montant immédiatement à cheval, il emmena avec lui Hassan Chawiche el Nadjdali et se rendit chez Omar bey. Il trouva chez ce dernier Khalil bey et Mohammed bey. Ibrahim leur fit part de ce qu'il venait d'apprendre et, après délibération, il fut convenu de surprendre Osman bey, le jeudi, pendant qu'il se rendrait au Diwan.

A la suite de cet accord, ils s'embusquèrent sur le chemin qu'Osman devait suivre et dans la matinée du jeudi, pendant qu'Osman bey se rendait au palais en compagnie d'Ismaïl bey Abou Klendj, Khalil et ses compagnons fondirent sur eux à l'improviste et l'un des conjurés porta à Osman bey un coup de sabre au visage. Celui-ci esquiva le coup qui n'atteignit que le bout de son nez et tournant bride, il pénétra dans la ruelle qui aboutit à la maison de Manaou et à Ras el Khiamia. Il évita la maison d'Ibrahim Chawiche et revint chez lui par Kassabet Radouan et Hammam el Waly.

Quant à Ismaïl bey Adou Klendj, il s'était sauvé dans la maison du Nakib el Achraf. En même temps, Abdallah Khatkhoda sortait de sa maison et arrivait au galop. Il avait eu vent du complot et, ignorant ce qui s'était passé, il venait pour empêcher Osman bey de se rendre au palais, espérant par ce moyen conjurer le conflit. Mais Osman bey était déjà loin quand Abdallah arriva chez lui. L'attaque avait eu lieu et ce n'est qu'au moment où Osman bey arriva à Hammam el Waly, qu'il fut rejoint par Addallah Katkhoda. Ils revinrent ensemble dans la maison d'Osman bey.

Peu de temps après, Ibrahim Chawiche, Aly Chawiche el Tawil et Hassan Chawiche el Nadjdali arrivèrent avec des troupes en grand nombre et des munitions suffisantes et ils se répandirent dans toutes les directions. Ils envahirent les maisons des suivants de Osman bey et de ses affranchis ; il les

saccagèrent et y mirent le feu. Ils pointèrent les canons sur toutes les issues et ils tirèrent des coups de fusils de tous les côtés. Ils attaquèrent la maison même de Osman bey. Celui-ci ordonna alors de seller les dromadaires. Il monta ensuite à cheval et quitta la maison avec quelques-uns de ses principaux mamlouks sans emporter autre chose qu'un peu d'argent. Il traversa le centre de la ville et, prenant par les rues Ghouriah, Margouche et Bab el Hadid, il se dirigea sur Boulak. Quand il y arriva, il descendit dans la mosquée d'Aboul Ela. Aucun de ses ennemis n'avait songé à le poursuivre. Son sort avait affligé la majorité du peuple.

A peine Osman Bey avait-il quitté sa maison, que les soldats y pénétrèrent; ils enlevèrent les femmes et les esclaves et emportèrent des richesses incalculables. Plusieurs écuyers firent fortune ce jour-là et devinrent, depuis, de grands personnages. Le pillage de la maison continua jusqu'à ce que l'aga des janissaires fût venu et eût chassé les pillards. Mais il n'était plus temps. Après avoir enlevé les dalles de marbre et les boiseries, les soldats avaient mis le feu à la maison. L'aga en ferma la porte et remit la clef au gouverneur de la ville qui devait procéder à l'enterrement des morts et éteindre l'incendie. Celle-ci dura deux jours et le spectacle était à la fois grandiose et effrayant.

Quant à Osman bey, il s'était retiré, ainsi que nous l'avons dit, dans la mosquée d'Aboul Ela avec Abdallah Katkhoda. Après le coucher du soleil, ce dernier fit venir de sa maison des tentes, des lits et du linge et ils se mirent en route vers la Haute-Egypte. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent à Syout et descendirent chez Aly bey, gouverneur de Djerdja et suivant de Osman bey. Là, ce dernier fit venir à lui toutes les bandes kassémites qui avaient cherché refuge dans les régions situées à l'est du territoire de Awlad Yehia.

A la suite de la sortie de Osman bey du Caire, Ibrahim Chawiche nomma un de ses mamlouks, Osman, aga des

moutefarrika, et Radouan Katkhoda nomma également son mamlouk, Ismaïl, aga des Azab. Ils organisèrent ensuite une expédition, dont ils confièrent le commandement à Khalil bey Katameche; ils promirent à ce dernier le gouvernement de Djerdja, s'il parvenait à s'emparer de la personne d'Osman bey.

Après avoir terminé ses préparatifs, Khalil bey se mit en marche. Arrivé à une certaine distance de Syout, il détacha quelques espions qui furent chargés de reconnaître le nombre des hommes qui s'étaient ralliées à Osman bey. Quelques temps après, les espions revinrent et déclarèrent que Osman bey était à la tête de cinq cents soldats, Aly bey, Soliman bey et Béchir kachef et leurs hommes.

On conseilla à Osman bey d'attaquer sans retard, mais il refusa. « L'agresseur finit toujours par être vaincu, dit-il. » Quant à l'expédition, elle envoya demander à Ibrahim Chawiche des renforts, en vue de la campagne importante qu'il devait faire. Ibrahim se mit en mesure et fit ses préparatifs: il prit avec lui Aly Chawiche El Tawil, Aly Chawiche El Kharboutly, leurs hommes et les siens et il alla rejoindre Khalil bey.

Lorsqu'Osman bey apprit que toutes les forces réunies allaient l'attaquer, il réfléchit quelques instant et dit enfin à Abdallah katkhoda el Kasdogli: « Je ne veux pas que pour moi vous quittiez vos amis, votre patrie et tout ce qui vous est cher. » Il lui conseilla de se rendre auprès de son adversaire. « Pour moi, ajouta-t-il, j'irai avec mes hommes où Dieu voudra. Que Dieu vous récompense comme le mérite votre dévouement. Tous les amis réels et loyaux devraient vous prendre pour modèle. — Je vous accompagnerai partout où vous irez, répondit Abdallah, » mais Osman bey jura qu'il ne pouvait souffrir ce sacrifice et Abdallah dut finir par se rendre près du commandant de l'expédition.

Osman bey se mit ensuite en route ; il fit des dons aux kassémites qui s'étaient ralliés à lui et il les renvoya dans leurs foyers. Poursuivant ensuite sa route, il se rendit à Suez et

de là au mont Sinaï, où il s'établit pendant quelque temps parmi les bédouins de cette région.

Dans cet intervalle, Ibrahim Chawiche et ses compagnons arrivèrent à Siout. Le commandant de la première expédition, Khalil bey, se rendit auprès d'eux et leur apprit qu'Osman bey avait quitté la province et qu'Abdallah katkhoda était resté. Ibrahim fit alors chercher Abdallah et lui fit quelques reproches.

Le lendemain même, Ibrahim, qui craignait la rentrée d'Osman bey au Caire, y revint. Peu de temps après il décida avec ses compagnons d'exiler Abdallah Khatkhoda à Damiette, et cet émir s'y rendit avec toute sa suite. Il y demeura quelques temps, puis il s'enfuit en Syrie, où il mourut.

Après sa mort, ses suivants rentrèrent en Égypte.

A l'arrivée d'Osman bey à Suez, le capitaine du Port fit prévenir Ibrahim Chawiche au Caire que cet émir était arrivé dans cette ville avec Soliman bey et Bechir Kachef, qu'ils y avaient acheté du beurre, du fromage, du miel et du froment et qu'ils s'étaient dirigés ensuite sur le mont Sinaï. Ibrahim convoqua aussitôt les émirs dans la maison d'Ibrahim bey Katameche et il fut décidé de lancer une troupe à la poursuite d'Osman bey. Cette expédition devait être commandée par deux sandjaks et composée d'un bataillon de spahis. Les deux sandjaks, Moustapha bey Ibrahim et Mohammed bey Katameche, devaient en outre être assistés des lieutenants de Ibrahim bey et d'Omar bey. Ces personnages se rendirent chez le Pacha, qui les revêtit du caftan, et, lorsqu'ils eurent terminé leurs préparatifs, ils se mirent en route avec deux canons et des munitions suffisantes.

Averti de leur marche, Osman bey craignit pour les Bédouins, ses hôtes, les calamités de la guerre. Il les quitta donc et alla avec ses hommes au-devant de l'expédition. Il rencontra ses ennemis dans un endroit voisin de Agroud et une bataille s'engagea entre eux. Aly bey, Soliman bey et Bechir Kachef s'y

comportèrent vaillamment, et parmi ceux qui perdirent la vie dans cette affaire se trouve le lieutenant de Ibrahim bey. Osman bey, qui se tenait à une certaine distance du théâtre du combat, transmit à ses hommes l'ordre de se replier et il regagna avec eux le mont Sinaï. Quant aux soldats de l'expédition, ils décapitèrent quelques Bédouins et rapportèrent leurs têtes au Caire.

Pendant que ces choses se passaient, Osman bey avait fait parvenir secrètement à son écrivain turc, Mohammed effendi, une lettre par laquelle il lui ordonnait de le rejoindre au mont Sinaï. A la réception de cette lettre, l'écrivain se rendit chez Ibrahim Chawiche et lui dit : « Faites-moi conduire par des Bédouins au mont Sinaï et je me chargerai, lorsque j'y arriverai, de vous débarasser d'Osman bey. Je le mènerai en Turquie et alors vous pourrez être sûr qu'il ne reviendra jamais en Égypte. » Ibrahim s'empressa de mettre l'effendi entre les mains d'un Bédouin appartenant aux tribus qui habitent les regions du mont Sinaï et il lui ordonna de le conduire à cet endroit. Cet ordre fut exécuté, et lorsque Mohammed effendi se rencontra avec son patron, il lui conseilla de se rendre à Constantinople et il tâcha de lui rendre l'idée de ce voyage agréable. Perspective d'honneurs et de considération, d'événements imprévus et de circonstances qui pourraient se produire, tout fut mis en œuvre par lui. Osman bey était ébranlé ; un dernier assaut fit justice du reste de résistance qu'il opposait et le voyage de Constantinople fut décidé. Osman bey s'adressa alors à ses hommes et leur demanda s'ils voulaient l'accompagner. Ils répondirent que leur présence était nécessaire au Caire, pour être prêts au moment où quelque événement se produirait et on se sépara. Osman bey et Mohammed effendi se firent accompagner de quelques Bédouins jusqu'en Syrie, et de là se rendirent à Constantinople.

De leur côté, Aly bey, Soliman bey et Bechir Aga rentrèrent en Égypte. Un mois après, ce dernier fit son apparition au

Caire et Ibrahim Chawiche le fit venir en sa présence et l'envoya ensuite dans la Haute-Égypte en qualité de son lieutenant.

A son arrivée à Constantinople, Osman fut l'objet d'une réception splendide de la part des personnages qui étaient à la tête des affaires de l'Empire. Ils eurent pour lui toutes sortes d'égards, ils mirent à sa disposition un grand palais et ils subvinrent à tous ses besoins. Quelque temps après, il fut reçu par le Sultan qui s'informa auprès de lui des affaires d'Égypte. Osman bey lui dépeignit la situation de cette province et le Sultan lui demanda de lui révéler les causes pour lesquelles ses collègues s'étaient ligués contre lui et l'avaient forcé à quitter l'Égypte. « C'est mon amour pour la justice, répondit-il, qui les a soulevés contre moi. Ils ont pillé ma maison et volé pour plus de deux mille bourses sans compter mille bourses de caciac et mille autres bourses du chef du pourboire de mes propriétés. » Le sultan ordonna alors d'écrire un édit ordonnant le paiement de quatre mille bourses et l'envoya en Égypte avec son premier chambellan et Yermi Sekiz[1] Chelebi qui avait été pendant quelque temps ambassadeur de la Sublime-Porte en France et en Russie. Ces deux personnages arrivèrent en Égypte vers les derniers jours de l'année 1157. Le Wali était alors Mohammed pacha el Yadakdji, qui avait succédé, dans le Gouvernement de cette province, à Yehia pacha. Lorsque l'ordre du Sultan fut lu aux émirs, ils répondirent que la maison d'Osman bey avait été pillée par les soldats et le peuple et que ce furent ses suivants et ses propres domestiques, ainsi que les bédouins, qui emportèrent les quantités de caciac qui s'y trouvaient. En ce qui concerne les pourboires, les émirs déclarèrent qu'il fallait, lors de l'établissement du compte, en déduire les sommes qui seraient constatées à la charge d'Osman bey du chef des impôts. Quant au solde liquide, ils s'engagèrent à le payer en trois termes d'une année chacun, comme c'était l'ha-

[1] Yermi Sekiz, mot turc qui signifie vingt-trois.

bitude. « Etablissez, leur dit alors Yermi Sekiz, établissez le compte du pourboire et du caciac, déduisez-en ensuite le montant des impôts dus par Osman bey et, au sujet du solde, écrivez une requête que le chambellan portera à Constantinople. Il nous en rapportera la réponse. » Les émirs agirent dans le sens indiqué par Sekiz et la requête fut portée à Constantinople par le chambellan, qui s'y rendit en même temps qu'Ismail bey Abou Klendj, qui y portait le trésor de l'année 1156.

Quand la réponse des émirs eut été lue en présence d'Osman bey, celui-ci déclara qu'il ne devait pas la somme qui y était indiquée et il demanda qu'on envoya chercher son intendant Ahmed el Sokkari, son écrivain Youssouf Wadjih et le chef du service des pensions. Un ordre fut écrit, prescrivant aux trois personnes précitées de se présenter à Constantinople. Il fut remis à un porte-manteau qui fut, en outre, chargé de dire confidentiellement au Waly et à Yermi Sekiz, de se faire donner par les émirs une assignation pour le tiers de la somme totale du pourboire. Yermi Sekiz devait revenir à Constantinople aussitôt qu'il aurait cette assignation en main. Le porte-manteau partit en conséquence pour l'Égypte, et, à son arrivée au Caire, il remit au Waly l'ordre en question. Ce dernier convoqua aussitôt les émirs et leur en donna lecture. Ils répondirent que depuis le départ d'Osman bey, ils n'avaient plus revu ni son intendant, ni Youssouf Wadjih, son écrivain. « Quant au chef du service des pensions, il est présent, ajoutèrent-ils, mais il ne peut faire aucune modification dans les comptes des impôts qui sont établis sur les fiefs. »

La vérité est que Mohammed el Soukkari avait trahi son patron Osman bey, et que c'est en grande partie aux agissements perfides de cet intendant qu'Osman bey avait dû sa chute. En récompense de sa trahison, Ibrahim Chawiche se l'était attaché en qualité d'intendant, il l'avait ensuite nommé chef des Moutefarika et, en dernier lieu, il l'avait élevé à la dignité de Sandjak. C'est lui qui fut connu dans la suite sous le nom

d'Ahmed bey el Sokkari et qui fut le patron de Yehia Kachef, patron, à son tour, de Aly Katkhoda surnommé Sabah Kahat, actuellement en vie et qui doit ce surnom à un endroit qu'il a assez longtemps habité. Les émirs eurent ensuite pour Yermi Sekiz toutes sortes d'égards et de flatteries ; ils lui offrirent des présents et des cadeaux et donnèrent des festins en son honneur. Ils lui donnèrent enfin une assignation pour le tiers du montant du pourboire et il quitta l'Egypte enchanté des Katameche, des Damiati et des El Kasdogli et redisant à satiété leur éloge. Osman bey fut ensuite envoyé à Brousse, où il résida pendant quelque temps. Il revint de nouveau à Constantinople et y mourut en 1190.

Quant à Youssouf Wadjih, l'écrivain d'Osman bey, il s'était, après la chute de ce dernier, réfugié chez Abd-el-Rahman Katkhoda el Kasdogli.

Le voyage d'Osman bey en Syrie avait délivré Ibrahim Chawiche de toutes ses craintes. N'ayant plus rien à redouter de son puissant ennemi, il avait élevé son suivant Osman, aga des Moutefarrika, à la dignité de Sandjak. C'était le premier sandjak qu'Ibrahim élevait lui-même à cette dignité ; il fut connu dans la suite sous le nom d'Osman bey el Djerdjaoui.

Radouan katkhoda éleva également à la dignité de Sandjak son suivant Ismail, aga des Azab.

Quelques temps après, Yehia pacha fut remplacé par Mohammed pacha el Yadakdji, et Ibrahim bey Bulgiah fut nommé commandant de la caravane du pèlerinage pour l'année 1156. Il la conduisit et revint l'année suivante, malade et porté sur une litière.

Osman bey avait laissé en Egypte deux enfants mâles, qui vécurent jusqu'à un âge avancé, et une fille qui épousa un émir. Le mari de cette dame se rendit une fois à Constantinople pour une affaire importante, mais il ne put voir son beau-père et personne n'osa prendre sur lui d'avertir ce dernier de la présence de son gendre, tant on redoutait son naturel emporté et sa jalousie.

Sur la fin de sa vie, Osman bey fut atteint d'une infirmité qui le forçait à être toujours assis. On le portait à bras d'homme sur son cheval ; mais une fois qu'il y était il devenait plus fort qu'un jeune homme vigoureux ; il maniait la pique et le sabre et poussait son cheval au galop. Ainsi que nous l'avons dit, il continua à résider à Constantinople après son retour de Brousse. Nous parlerons de sa mort en son temps.

Moustapha bey el Defterdar, affranchi d'Osman bey : il mourut en 1155 en Perse, où il conduisait une armée.

Ismaïl bey Abou Klendj : il mourut et fut enterré à Constantinople, où il avait conduit le trésor en 1156.

Omar bey, fils de Aly bey Katameche : il avait été élevé à la dignité de Sandjak et d'Emir en 1149, à la suite de l'affaire qui eut lieu dans la maison du defterdar et dans laquelle son père Aly bey et le patron de son père, Mohammed bey Katameche, perdirent la vie.

A la suite des événements qui suivirent la mort de son père et de son patron, les émirs et les anciens se réunirent dans la caserne des Janissaires. Ils firent venir Omar bey et le conduisirent au Pacha qui lui conféra la dignité d'émir. Cela donnait à espérer à ses partisans qu'il vengerait la mort de son père. Dès lors, Omar bey fut compté parmi les chefs et sa puissance s'accrut.

En 1154, il fut nommé commandant de la caravane du pèlerinage ; il la conduisit et fut de retour l'année suivante.

Omar bey habita le Caire jusqu'en 1160, date à laquelle il dut s'enfuir vers la Haute-Egypte, à la suite du meurtre de Khalil bey Katameche et d'autres personnages qui furent massacrés au Diwan. De la Haute-Egypte, il passa au Hedjaz où il mourut.

Aly bey el Demiati et Mohammed bey. Ces deux personnages furent tués au Diwan en même temps que Khalil bey Katameche et Omar bey Blate, sous le gouvernement et par ordre de Ragheb pacha.

Mohammed bey, dont il est question ici, appartenait aussi à la famille des Katameche. Il était aga des moustahfezan lorsque Omar bey, fils de Aly bey Katameche, dont le tour était venu, en 1157, de partir avec le trésor, l'éleva à la dignité de Sandjak et l'envoya à sa place.

Abou Manakhir Fadda. Voici quelques détails relatifs à sa mort :

Abou Manakhir passait habituellement les soirées de la fête du Mouled el Nebi — que Dieu le bénisse et le salue ! — dans la maison de Radouan Katkhoda, son maître, qui l'avait nommé chef des domestiques de sa maison. Or, il arriva qu'une nuit, après avoir veillé dans la maison de son patron jusqu'à minuit, il voulut rentrer chez lui. Il monta sur son âne et, suivi d'un esclave nègre qu'il avait à son service, il traversa le cimetière de l'Ezbékiah et se rendit à Kantaret el Emir Hussein. Quand il y arriva, une troupe de partisans de El Demiati se jeta sur lui et le frappa de ses armes. Il roula à terre ; le nègre s'enfuit et la troupe, prenant Abou Manakhir pour mort, le laissa gisant sur le sol et s'en alla. Une heure après, le nègre revint, et, trouvant en son patron un reste de vie, il le mit sur l'âne et l'emporta. En route il fut rencontré par le sous-officier de service à la porte du poste de police, qui lui ordonna de mettre le blessé à terre. Le nègre obéit et le sous-officier acheva Abou Manakhir. Le nègre courut alors informer les hommes de Radouan Katkhoda de ce qui venait de se passer ; quelques-uns d'entre eux vinrent aussitôt emporter le corps, et, lorsque le jour fut levé, ils l'enterrèrent. A cette occasion, Radouan katkhoda envoya quelqu'un de sa part pour porter la nouvelle de l'assassinat à Ibrahim Chawiche. Celui-ci s'empressa de

révoquer le sous-officier. Ceci se passait vers la fin de 1160, avant l'affaire de El Damiati.

Aly Kachef Karcache. Il avait été suivant de Osman bey Zulfikar et lorsque celui-ci partit pour Constantinople, il s'était soustrait à toutes les recherches. A la fin il fut pris. Voici comment :

Le successeur du sous-officier qui avait achevé Abou Manakhir faisait sa tournée, un soir après le coucher du soleil. Il s'était arrêté à l'endroit dit Kantaret Sonkor, quand tout à coup il aperçut un passant qui avait la tête cachée. Le sous-officier le fit aussitôt arrêter et reconnut en lui Aly Karcache. Il envoya alors prévenir Ibrahim Chawiche, qui demanda au Waly l'autorisation de faire mourir Karcache. Le Pacha accorda cette autorisation et cet homme fut mis à mort.

ÉVÉNEMENTS D'ÉGYPTE

BIOGRAPHIE DES NOTABLES ET DES WALYS

A PARTIR DE 1162 JUSQU'A LA FIN DE 1173

Nous allons tâcher de relater aussi exactement que possible les événements de cette période. Quelques points échapperont assurément à notre connaissance, quelques détails à notre mémoire; mais le fait qu'on ne peut pas tout savoir n'implique pas qu'on doive tout passer sous silence. En conséquence, nous dirons :

A la suite de sa déposition, lors de l'affaire qui força Hussein bey el Khachab et Mohammed bey Abaza à quitter le Caire, Ragheb pacha avait quitté la citadelle et s'était retiré dans la maison de Zi Erdjan, située en face de la mosquée El Mouzaffar. Vers les derniers jours de 1161, il quitta le Caire et se transporta à Rosette.

Dans cet intervalle, arriva le nouveau Waly, Ahmed pacha, dit Kour Wizir (le vizir au regard louche), ainsi nommé à cause d'un strabisme dont il était affligé. Il débarqua à Alexandrie et les courriers vinrent au Caire annoncer son arrivée. Les huissiers à verge et les fonctionnaires, tels que le Katkhoda des Chawiches, l'aga des Moutefarrika, les drogmans et le comptable du trésor se portèrent à sa rencontre.

Le kachef de Béhéra était alors un nommé Hassan aga, lieutenant de..... [1] bey, suivant de Omar bey.

[1] Le nom est en blanc sur le texte original arabe.

Le maître de Hassan aga étant mort avant d'avoir accompli son année de gouvernement, Hassan aga avait été autorisé par Omar bey à remplacer le défunt pendant tout le temps qui restait à courir jusqu'à l'expiration de l'année. Quelques temps après, Omar bey quitta l'Egypte et Hassan aga, de son côté, continua à gouverner la province de Béhéra.

Lors de l'arrivée à Alexandrie de Mohammed pacha, Hassan aga se présenta à lui avant que les personnes qui s'étaient portées à sa rencontre fussent arrivées dans cette dernière ville. Il s'attacha à son service, il lui fournit les chevaux et les chameaux nécessaires pour sa suite et pour ses bagages, il lui offrit pour lui-même des présents et il lui servit, à l'endroit où il traversa le Nil, le festin d'usage. Il se fit ensuite connaître à lui et lui apprit la mort de son patron et le départ d'Omar bey. Le Pacha l'éleva alors à la dignité de Sandjak en remplacement de son patron décédé, il lui fit don, sans qu'il eut de pourboire à payer, des propriétés de ce dernier, et il lui dit : «Considère-toi comme mon affranchi. »

Lorsque la nouvelle des bontés du Pacha à l'égard de Hassan aga parvint au Caire, les envieux envoyèrent dire au Katkhoda des Chawiches que Hassan aga était un homme faible et indigne de la dignité à laquelle il venait d'être promu. Ces paroles furent répétées au Pacha par les personnes qui s'étaient portées à sa rencontre ; il se fâcha et leur dit : « Je n'ai pas encore le pied sur votre territoire et déjà vous vous avisez de discuter mes actes. Je saurai soutenir cet homme comme j'ai su le nommer sandjak. » Il leur dit encore : « Je reviendrai dans mon pays par le chemin que j'ai suivi pour venir en Egypte. » Ils se turent alors et le Pacha se mit en route et arriva à Rosette. Dans cette ville, il se rencontra avec Ragheb pacha qui devait s'embarquer pour Constantinople sur le même bateau qui avait amené son successeur en Egypte.

Ahmed pacha se rendit ensuite au Caire. Il monta à la citadelle le 1er Moharram 1162 avec le cortège habituel et il fut salué

par des salves d'artillerie et des feux d'artifice. Il tint ensuite un premier Diwan et il revêtit plusieurs chefs, cheikhs et notables de robes d'honneur. Ibrahim Chawiche et Radouan Katkhoda devinrent les deux plus grands émirs du Caire. Le premier éleva à la dignité de sandjak son mamlouk Aly aga, qui fut connu dans la suite sous le nom de El Ghazzaoui, et Hussein aga, qui fut désigné plus tard sous le surnom de Kachkache. Radouan en fit autant pour son trésorier Ahmed aga et, de cette façon, Ibrahim Chawiche et lui eurent chacun trois sandjaks, ceux d'Ibrahim étaient Osman, Aly et Hussein et ceux de Radouan Ismaïl, Ahmed et Mohammed.

Ibrahim remplit ensuite, pendant trois mois, les fonctions de commandant en chef du corps des moustahfezan et s'en démit ensuite.

Sur ces entrefaites, Abd-el-Rahman Katkhoda revint du Hedjaz. Il occupa pendant deux ans le poste dont Ibrahim s'était démis et procéda aussitôt à la fondation d'œuvres de bienfaisance et à la construction de mosquées. Il fit fermer les débits de boisson. Nous reprendrons la nomenclature de ses diverses œuvres lorsque nous tracerons sa biographie, à l'année de sa mort.

Ahmed pacha gouverna l'Egypte jusqu'au 10 Chawal 1163. C'était un homme de mérite et de vertu. Il avait du goût pour les sciences mathématiques. A son arrivée au Caire, quand il se fut établi à la citadelle, il reçut les principaux savants de l'époque qui étaient alors cheikh Abdallah el Chabraoui, cheikh de la mosquée d'El Azhar, cheikh Salem el Nafaraoui, et cheikh Soliman el Mansouri. Il discuta avec eux plusieurs sujets scientifiques ; mais comme il vint à leur parler mathématiques ils se turent aussitôt. Ils finirent par avouer qu'il n'entendaient rien à ces sciences. Le Pacha s'étonna et garda le silence, mais il en reparla dans la suite à cheikh Abdallah ; voici à quelle occasion :

Ce dernier avait la charge d'imam de la mosquée du Palais.

En cette qualité, il se rendait tous le vendredis au Palais, il entrait chez le Pacha avec lequel il s'entretenait une heure environ, il mangeait quelquefois avec lui et se rendait ensuite à la mosquée. Le Pacha y venait quelques instants après avec sa suite. L'imam récitait alors la prière, faisait des vœux pour le Sultan et le Pacha et, la prière terminée, le Pacha rentrait dans ses appartements et le cheikh regagnait sa maison. Or, il arriva un vendredi que le Pacha, dans le cours de la conversation, dit à cheikh Abdallah : « On répète sans cesse chez nous que l'Egypte est la source du mérite, des vertus et des sciences. En ce qui me concerne, j'avais un désir extrême d'y venir, mais maintenant que j'y suis, je m'aperçois qu'il y a lieu d'appliquer le proverbe qui dit : « Il vaut mieux entendre parler d'El-Moeïdi que de le voir. »

— Oui seigneur, répondit cheikh Abdallah, l'Egypte est bien ce que vous entendez dire ; elle est la mine des sciences et des connaissances.

— Mais où sont donc ces sciences et ces connaissances ? dit le Pacha. Je me suis entretenu avec vous et avec les plus grands savants de ce pays, et j'ai vu que vous les ignoriez toutes, à l'exception du droit, de la métaphysique et des autres sciences moins importantes. Vous avez dédaigné les sciences utiles.

— Nous ne sommes pas les principaux savants de l'Egypte, dit le cheikh Abdallah, mais nous veillons aux besoins de nos collègues, et nous leur servons d'intermédiaires auprès des Walys et de ceux qui sont à la tête des affaires. La plupart de ceux qui étudient à la mosquée d'El Azhar, n'apprennent, en fait de sciences mathématiques, que ce qui est indispensable pour le règlement des successions, comme l'arithmétique.

— Et l'astronomie, dit le Pacha, c'est une des sciences qui touchent au droit. Elle est indispensable pour que les devoirs religieux soient accomplis sans erreur aucune. Elle indique l'heure réelle de la prière, elle permet d'établir la vraie direction du soleil, de connaître les époques de jeûne et beaucoup d'autres choses.

— Oui, dit cheikh Abdallah, mais pour quelques-uns qui les connaissent, beaucoup d'autres ignorent toutes ces choses. Ces sciences nécessitent d'ailleurs des instruments, des conditions, des aptitudes spéciales, des connaissances techniques, des dispositions physiologiques, un caractère doux et paisible, une belle écriture et elles exigent un esprit inventif. Or, les étudiants de la mosquée de El Azhar sont en grande partie pauvres. C'est un ramassis de gens de toutes les contrées, et il sont rares ceux d'entre eux qui ont appris de pareilles sciences.

— Et où sont-ils ces individus rares? demanda le Pacha.

— Ils sont chez eux, dit le cheikh, c'est là que le monde va les consulter.»

Il parla ensuite au Pacha de mon père, il lui en fit un beau portrait et il exagéra son éloge. Le Pacha pria alors cheikh Abdallah de le lui envoyer.

« Seigneur, répondit celui-ci, c'est un très grand personnage et il n'est pas placé sous mes ordres.

— Comment faire? fit le Pacha.

— Ecrivez-lui deux mots et faites-les lui parvenir par une des personnes de votre suite.

Le Pacha agit dans le sens indiqué par cheikh Abdallah et mon père se rendit auprès de lui. Le waly fut très heureux de le voir et il se plut beaucoup dans sa société. Depuis ce jour, mon père se rendit presque tous les samedis et tous les mercredis au Palais. Il obtint du Pacha tout ce qu'il pouvait souhaiter; celui-ci le combla de bienfaits, lui prodigua les faveurs et eut pour lui un très grand respect. Il répétait toujours que s'il n'avait gagné en Egypte que la connaissance de ce maître, cela lui suffisait.

Après avoir étudié et approfondi, sous la direction de mon père, l'ouvrage intitulé *Reb el Dastour*, le Pacha étudia *Wassillet el Toullab*, qui est un fameux traité d'arithmétique dû au savant El Mardini. Pendant qu'il étudiait cet ouvrage, le Pacha avait l'habitude de s'enfermer seul, il faisait alors

des opérations d'arithmétique, et, quand elles étaient terminées, il en confrontait le résultat avec les solutions de l'ouvrage et il avait toujours le plaisir de constater leur concordance. Une fois pourtant il ne se trouva pas d'accord avec l'ouvrage ; il fut préoccupé jusqu'à l'arrivée de son professeur. Celui-ci lui expliqua les causes de la différence et quand la lumière se fit aux yeux du Pacha, il faillit sauter de joie et il jura qu'il fallait qu'il embrassât la main du cheikh. Il lui fit don, à cette occasion, d'une pelisse doublée de martre que le cheikh vendit plus tard pour huit cents dinars.

Le Pacha apprit en outre sous mon père le tracé des cadrans solaires et des inclinaisons, et il y excella. Le cheikh en traça un certain nombre sur des plaques de marbre en l'honneur de son illustre élève ; les lignes, les dessins et les caractères y étaient gravés au burin. Sur l'un de ces cadrans solaires, le cheikh grava les vers suivants qui contiennent un chronogramme :

Voici un cadran solaire très-soigné et qui n'a pas d'égal.
Celui qui l'a tracé est celui qui en a fait le calcul, c'est le très glorieux Vizir.
Le Vizir de l'Egypte Ahmed y a mis tous ses soins.

Un de ces cadrans fut monté dans un coin de la cour de la mosquée d'El Azhar, à gauche de l'entrée. Il était tracé de façon à indiquer les variations du cercle de révolution de l'asre et du coucher du soleil. Un autre cadran, placé sur le toit de la mosquée de l'imam el Chaffeï, était construit de façon à indiquer les variations de cercle de révolution du coucher du soleil. Enfin, un troisième cadran, placé aux tombeau des Sayds el Wafaïah, avait un seul indicateur pour l'heure du midi et l'heure de l'asre.

De son côté, cheikh Abdallah el Chabraoui, après sa conversation avec le Pacha, ne manquait jamais, chaque fois qu'il rencontrait mon père de lui dire : « Que Dieu cache vos défauts comme vous avez caché les nôtres au Pacha. Sans vous nous

aurions tous passé à ses yeux pour des ânes. Que Dieu soit miséricordieux à nous tous! »

Le successeur d'Ahmed pacha fut El Chérif Abdallah pacha. A la suite de sa destitution, Ahmed pacha se transporta dans la maison du Baïrakdar. Son successeur étant arrivé à Alexandrie, on se porta à sa rencontre. Il arriva au Caire dans le courant de Ramadan 1164 et il s'établit à la citadelle. Il gouverna l'Egypte jusqu'en 1166, date à laquelle il fut nommé au Gouvernement d'Alep. Il se retira alors dans un palais à Koubbet el Azab; les émirs lui firent des présents et il partit ensuite pour son nouveau poste.

Son successeur, Mohammed Amine pacha, arriva quelque temps après. Il s'établit à la citadelle, mais l'état de sa santé chancelante ne fit que s'aggraver. Il remplit ces fonctions pendant deux mois environ et il mourut le 5 Chawal 1166. Il fut enterré dans le voisinage du tombeau de l'Imam el Chafféï.

Vers cette époque, le Patriarche grec s'était fait délivrer un édit du Sultan défendant aux Syriens chrétiens de fréquenter les églises européennes sous peine d'une amende de 1,000 bourses, qu'ils seraient forcés de payer à l'Empire. Ibrahim Katkhoda fit alors mettre en prison quatre religieux desservant le couvent européen et leur extorqua une forte somme d'argent. Les Syriens chrétiens continuèrent à fréquenter les églises européennes. Il se peut que cette affaire ait été une ruse d'Ibrahim Katkhoda.

Un autre événement se passa vers cette époque, qui mérite d'être cité. Le voici :

Les chrétiens coptes voulurent se rendre en pèlerinage à Jérusalem. Leur chef, qui était alors Nourauz, écrivain de Radouan Katkhoda, confia ce projet au cheikh Abdallah el Chabraoui et lui offrit un cadeau de 1,000 dinars. Le cheikh lui délivra alors un fetwa qui reconnaissait à ceux qui jouissent de

la protection des Musulmans la liberté complète dans leur religion et leurs pèlerinages. Quand ils eurent ce fetwa en mains, les coptes procédèrent à des préparatifs immenses et se mirent en marche. Leur cortège était imposant et pompeux ; ils emportaient avec eux des charges immenses de bagages, des caisses en bois doré ; leurs femmes et leurs enfants étaient portés dans des litières et ils n'oublièrent pas de prendre avec eux des instruments de musique. Ils établirent, en attendant l'heure du départ, un campement à Koubbet el Azab et ils engagèrent des Bédouins pour les escorter durant le voyage. Ils leur donnèrent des sommes d'argent, des robes d'honneur, des vêtements et des gratifications.

La nouvelle de ce pèlerinage se répandit bientôt en ville et l'on trouva cet acte répréhensible. Le cheikh Abdallah el Chabraoui s'était, dans l'intervalle, rendu, selon son habitude, à la maison du cheikh el Bakri. Comme Aly effendi, frère de Sidi el Bakri, était malade, il entra chez lui pour le visiter et celui-ci lui dit en manière de reproche : « Qu'est ce à dire, ô cheikh el Islam! Comment as-tu pu, pour une somme d'argent et un cadeau qu'ils t'ont offert, autoriser les chrétiens à faire un pèlerinage et leur délivrer un fetwa ?

— Il n'y a eu ni argent donné, ni cadeau offert, répondit cheikh Abdallah.

— Oh si ! dit Aly effendi, ils t'ont offert 1,000 dinars et un cadeau. L'acte que tu les as autorisés à accomplir deviendra un usage ; l'an prochain ils se feront un tapis, et l'on parlera dans l'avenir du pèlerinage des chrétiens comme on parle du pèlerinage des musulmans. Cheikh Abdallah, écoute bien ce que je vais te dire: tu porteras jusqu'au jour de la résurrection le poids de cette action. »

Cheikh Abdallah se leva alors tout en colère. Il sortit de la maison de Sidi el Bakri et autorisa le peuple à tomber sur les coptes qui se rendaient au pèlerinage et à les piller. La foule, grossie d'une partie des étudiants de la mosquée d'El Azhar, se

porta alors au campement des coptes qu'elle pilla ; elle maltraita les pèlerins et ne leur épargna ni les coups de bâton ni ceux de pierre. Elle pilla également l'église voisine, située à Demerdache. Les chrétiens furent fort maltraités à l'occasion de ce pèlerinage et ils ne purent tirer aucune revanche des avanies qu'on leur fit subir. Les frais énormes qu'ils firent furent perdus.

Le successeur de Mohammed Amine pacha fut Moustapha pacha. Il monta à la citadelle le 13 Rabi Awel 1167 et gouverna l'Egypte jusqu'au 1er Rabi Awel 1169 date à laquelle il fut remplacé par Aly pacha Hakim Ogli, que nous avons vu waly d'Egypte en 1153.

Quand Aly pacha eut débarqué à Alexandrie, les huissiers à verge et les fonctionnaires se portèrent à sa rencontre. Il arriva au Caire et monta à la citadelle le lundi 1er Djamad Awel 1169. Il suivit en Egypte sa conduite de jadis et il se comporta comme autrefois d'une manière digne d'éloges. Il favorisa par ses manières la noblesse des sentiments, et ses administrés nagèrent dans une prospérité intarissable. A la magnanimité et à l'affabilité, dans les principes desquelles il avait été élevé et qui faisaient partie de son naturel, il joignait une énergie qui le soutenait dans la plus rude adversité et le faisait se raidir contre les plus grandes calamités. A lui s'appliquent admirablement les vers suivants :

D'un caractère doux comme l'eau de la nuée et comme le zéphir qui passe sur un jardin verdoyant,
Il est égal aux nuées, mais sa générosité est éternelle et les nuées ne sont pas toujours généreuses.
Il est égal au destin, mais il est magnanime et le sort est inexorable.
Il est égal au sabre, mais il est clément, et le sabre ne connaît pas la clémence.

Aly pacha gouverna l'Egypte jusqu'en 1171.

BIOGRAPHIES
DES PRINCIPAUX SAVANTS ET NOTABLES
DÉCÉDÉS VERS CETTE ÉPOQUE.

Pendant cette époque sont morts :

1. — Le grand savant, l'illustre maître, le cheikh des cheikhs, Chams-el-Dine cheikh Mohammed el Kallini el Azhari. Ses miracles sont étonnants et on se les raconte. Il ne possédait rien, ni rente, ni fonction, ni propriété, et pourtant il dépensait des sommes énormes. Il ne prenait de l'argent de personne et ses dépenses étaient celles d'un homme qui ne craint pas la pauvreté. Quand il se montrait dans les rues, les pauvres se suspendaient à ses vêtements et il leur distribuait de l'or et de l'argent. Quand il entrait dans un bain, il payait pour toutes les personnes qui s'y trouvaient.

Il mourut en 1164.

2. — Le célèbre jurisconsulte, l'illustre et véridique traditionniste, celui qui ne rapportait que les citations authentiques, Ahmed fils de Yehia, fils de Hedjazi el Achmaoui el Chaffei el Azhari.

Ahmed avait étudié le droit sous la direction des cheikhs Abdou el Diwi et de Ahmed, fils de Omar el Dierbi. Il étudia le Hadith sous le cheikh el Zerkani. Après la mort de ce savant, il étudia les six ouvrages du Hadith sous la direction de l'élève du défunt El Chehab Ahmed, fils de Abd-el-Latif el Manzali.

Le cheikh dont nous traçons la biographie n'avait pas son égal pour le choix des citations les plus authentiques ; la plupart des hommes éminents de cette époque furent ses élèves. Il mourut le mercredi 12 Djamad Awel 1167 et il fut enterré au cimitière des Moudjawerins.

L'un des poètes de son temps, Sayed Hussein el Edkaoui, fit

en sa mémoire l'élégie suivante qui fut lue pendant qu'on lavait le corps. Voici cette élégie :

Entre l'ardeur de mes larmes et mon amour est un feu qu'attise la flamme de ma passion ;
Mon âme s'est fondue et mon cœur, chaque fois qu'on le dirige vers la patience, s'en détourne.
Hélas ! la mort a poussé son coursier et mon œil qui errait dans les profondeurs obscures de l'insouciance n'a pas été frappé.
Quand elle eut emporté le vertueux Chams-el-Dine, les savants sont devenus muets.
O peuples de l'Islam, ô vous qui êtes dans la voie de la vérité, et vous, savants, que vous vous occupiez du commencement ou de la fin,
Il est mort notre Achmaoui. O vous ! malheur à qui la gloire fait oublier Dieu !
Chagrin ! sois éternel ; sort ! sois injuste après lui à l'égard de la gloire et fais-en ce que tu veux.
Terre ! renverse toi. Ciel ! fends-toi. Pleure, soleil, et vous, astres, soupirez.
Yeux des hommes de mérite ! je vous conjure par Dieu, ne parcourez plus après lui le jardin de la science.
Qui donc le remplacera dans le Hadith, auprès de El Termessi, de Mosslem et de El Bokhari, les auteurs véridiques.
La piété et le désintéressement sont morts et sont descendus avec lui dans la tombe. Celui qui songe à parvenir à sa gloire ne l'atteindra jamais.
Dieu ! compense en bien la perte que la nation de Mohammed vient de faire, ô toi vers qui je retournerai un jour !

El Chafiï s'est écrié à l'occasion de sa mort :

« Ah ! il est perdu, mon sectateur, et avec lui ma théorie (chronogramme).
Ame du défunt qui, par la grâce de Dieu, te trouves au Paradis, Offre-toi tous les délices et tous les fruits que tu désires !
Que dans un jardin voisin de Dieu, Mohammed obtienne tout ce que j'aime et tout ce qu'il désire (chronogramme).

Lorsque cette élégie parvint à la connaissance de cheikh Ahmed el Djohari, celui-ci désapprouva l'éloge exagéré du défunt et spécialement le vers qui dit que par sa mort les savants sont devenus muets. « Il était notre compagnon, dit-il, et nous savons en quoi consistait son bagage scientifique. »

Il semble que le cheikh el Djohari ressentait au cœur ce qu'on

ressent à l'égard d'un vivant. Que Dieu, dans sa bonté, pardonne à tous.

3. — Le grand savant jurisconsulte, l'imam Salem, fils de Mohammed el Nafaraoui el Maleki el Azhari, el Moufti. Il était aveugle et il avait étudié le droit sous l'illustre homme de loi Ahmed el Nafaraoui et le Hadith sous les cheikhs Mohammed el Zerkani, Mohammed fils de Ala-el-Dine el Babli et le cheikh El Choubramelsi. Il était célèbre par sa profonde connaissance des ramifications de la doctrine malekite et des diverses questions de droit qui étaient toujours résolues dans sa tête. Ses cours étaient plus fréquentés que ceux des autres savants et il avait un air qui imposait le respect. Il mourut le jeudi 26 Saffar 1168.

4. — Le très grand savant, l'illustre maître, le Moufti Soliman, fils de Moustapha, fils de Omar, fils de l'élu de Dieu, cheikh Mohammed el Mounir el Mansouri el Hanafi.

C'était un des plus grands savants de son temps ; il était né en 1087 à El Nokhaîta, village voisin de Mansourah, et il s'était rendu à l'université de El Azhar. Là il eut pour professeurs les cheikhs du rite hanefite, tels que cheikh Chahin el Armanaoui, Abd-el-Hai, fils de Abd-el-Hak el Cherombelali, Abou el Hassan Aly, fils de Mohammed el Okdi, Omar el Zohri, Osman el Nahriri et Fayed el Ebiari, le même qui commenta l'ouvrage intitulé *El Kenz*.

Soliman approfondit l'étude des principes fondamentaux du droit et il excella dans l'application de ces principes. Il devint dans la suite le chef des partisans du rite hanefite et ses fetwas étaient très estimés. Il jouit d'un grand respect de la part de ses contemporains, et son intercession était toujours prise en considération. Il mourut en 1169.

5. — Le vertueux, le vénérable, l'homme de talent, le doux poète, el cheikh el Imam, Omar fils de Mohammed, fils de

Abdallah el Husseini el Chanaouani, un des descendants du chef des élus de Dieu, Chehab-el-Dine el Eraki, dont la dépouille mortelle repose à Chanaouan.

Il étudia sous la direction des hommes de mérite de son époque; il approfondit les sciences et il finit par occuper une chaire à l'université d'El Azhar. Il mourut dans le courant du mois de Radjab 1167.

6. — L'honorable Hadji Saleh el Fallah, patron des émirs connus sous le nom de *gens du Fellah*. Il possédait une grande fortune et il était avare. Son père était un paysan du village de El Raheb, de la province de Ménoufyah. Orphelin de bonne heure, le jeune Saleh débuta par être domestique dans la maison d'un des enfants du cheikh de son village. Ayant été en retard pour le paiement des impôts, son patron dut mettre en gage chez le concessionnaire du village, qui était Aly Katkhoda el Djelfi, un de ses enfants et Saleh. Tous deux étaient encore dans un âge très tendre. Quand il eut acquitté ce qu'il devait, son patron vint retirer son fils ainsi que Saleh, mais celui-ci, qui s'était habitué à la maison du concessionnaire, refusa de la quitter. Il continua donc à servir dans cette maison avec les enfants, qui étaient attachés au service du harem.

Comme il avait une figure sympathique et des mouvements gracieux, sa situation matérielle ne cessa de progresser et il arriva, avec le temps, à posséder une grande fortune. Il acheta alors des mamlouks, des nègres et des esclaves blanches; il les maria ensemble et il leur donna des maisons et des rentes.

Au moyen de sommes qu'il payait à ceux qui détenaient le pouvoir, il faisait entrer ses mamlouks dans les odjaks et dans les bataillons, et ils y arrivaient à de hautes positions, telles que celles de katkhoda, d'ancien, de chawiche et autres. De cette manière, ses suivants, pour ne parler que de ceux qui occupèrent des positions supérieures, atteignirent avec leurs

mamlouks le nombre de cent environ. Ils eurent des maisons et des mamlouks, ils jouirent d'une grande considération et d'une influence considérable et leur parole était toujours écoutée. Leur patron, qui était appelé tantôt Chalabi et tantôt El Hadji Saleh, enroulait toujours par dessus son tarbouche un turban léger et peu volumineux et on le voyait toujours monté sur un âne et suivi d'un domestique. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, après avoir perdu toutes ses dents.

En somme, c'était un homme comme il s'en trouve peu ; il prêtait de l'argent à Ibrahim Katkhoda et aux émirs que celui-ci avait créés et il leur faisait payer un pour cent d'intérêt et quelquefois plus. Cette usure fut la cause de la chute très-rapide de ces émirs, qui perdirent en peu de temps leur fortune et se virent réduits, eux, leurs enfants et leurs descendants, à se faire les suivants d'émirs parvenus après eux.

7. — Ibrahim Katkhoda, suivant de Soliman Katkhoda el Kasdogli, suivant de Mousthapha Katkhoda el Kasdogli el Kebir et collègue de Hassan Chawiche, patron d'Osman Katkhoda, père de Abd-el-Rahman Katkhoda, que les monuments qu'il a laissés ont rendu célèbre.

Ibrahim revêtit le dolmah en 1148 ; il fut fait chawiche et en 1151 il commanda le train de la caravane du pèlerinage qui était conduite par Osman bey Zulfikar. Celui-ci, dans son for intérieur, fut mécontent de lui, car il était intraitable, dur et fin. A son retour du pèlerinage, en 1152, Ibrahim vit sa réputation grandir ; elle ne cessa depuis d'aller en augmentant ; son autorité s'accrut en même temps et ses ordres étaient exécutés.

Fourbe et hypocrite, souple et rusé, dur et généreux, ferme et réfléchi, énergique, audacieux et prévoyant, voilà ce qu'était Ibrahim.

A la suite de la discorde qui survint entre lui et Osman bey Zulfikar, à propos de l'affaire du village des Hawaras dont

nous avons parlé, Ibrahim avait résolu de travailler à la chute d'Osman bey. Il rallia à son parti Ahmed el Sokkari, intendant de ce dernier, Radouan Katkhoda el Djelfi, Khalil bey Katameche et Omar bey. Il poursuivit son but sans relâche et il ne cessa de miner le pouvoir d'Osman bey jusqu'à ce qu'il l'eût renversé et l'eût forcé à quitter l'Égypte.

Après la retraite d'Osman bey, Ibrahim jouit d'une autorité très grande ; il acheta quantité de mamlouks et il éleva à la dignité de sandjak son mamlouk Osman, aga des moutefarrikas, qui fut connu plus tard sous le nom de El Djerdjaoui. C'était le premier sandjak élevé à cette dignité par Ibrahim.

Lorsque, plus tard, Khalil bey Katameche, Omar bey Blat et Aly bey el Demiati furent, sous le gouvernement de Ragheb pacha, tués au palais avec la complicité de Hussein bey el Khachab, et que, par suite de cette affaire, qui fut suivie de la fuite de Hussein bey et de ses partisans, de la déposition de Ragheb pacha et de la chute définitive des Katameche, de Khachab et des El Demiati, Ibrahim devint, avec Radouan Katkhoda, le premier chef du Caire. Ces deux émirs se partagèrent le pouvoir et disposèrent de l'autorité. Leurs ordres étaient exécutés par les émirs et les anciens.

Ibrahim commanda ensuite pendant trois mois le corps des moustahfezan et il se démit de ce commandement.

Il éleva, ainsi que nous l'avons dit, les mamlouks Aly et Hussein à la dignité de sandjak ; Radouan katkhoda en fit autant à l'égard de deux de ses mamlouks, de sorte que chacun de ces deux chefs eut trois sandjaks.

Ibrahim s'occupa des affaires publiques il perçut les impôts et autres redevances et les consacra aux usages auxquels ils étaient destinés. Son attention se porta également sur les fourrages et les céréales alloués aux pèlerins et aux Lieux Saints, sur les besoins de la caravane du pèlerinage, sur le trésor et sur les besoins du gouvernement et des walys.

Son collègue Radouan katkhoda ne s'occupait que de ses

plaisirs. Quant aux affaires de l'état, il ne s'en mêlait jamais Ibrahim lui faisait parvenir les fonds et tâchait, en même temps, de s'attirer les bonnes grâces de tous les émirs par les égards qu'il leur prodiguait, les ménagements qu'il avait pour eux et la complaisance qu'il mettait à satisfaire tous leurs besoins.

De son côté, Abd-el-Rahman Katkhoda s'était tourné vers les constructions ; il élevait des mosquées et fondait des œuvres de bienfaisance. Ces travaux absorbaient toute son attention et l'empêchaient de vaquer à autre chose.

Ibrahim acheta beaucoup de mamlouks; il en fit des émirs et les fit parvenir à de hautes positions. Il nomma au commandement de la caravane l'un d'eux. Aly bey el Kibir. Cet émir conduisit les pèlerins et fut de retour en 1167 ; mais ceux-ci furent malheureux cette année-là ; ils furent surpris par une sorte de déluge : l'eau atteignit la hauteur d'un âne et emporta à la mer de nombreux pèlerins avec leurs chameaux et bagages. Très peu de pèlerins revirent leurs foyers cette année-là.

On rapporte qu'Ibrahim vit une fois en rêve ses deux mains pleines de scorpions et qu'il parla de ce rêve au cheikh Abdallah el Chabraoui. Ce dernier lui répondit que ses mamlouks, nuisibles comme des scorpions, devaient faire du mal à tout le monde. Il ajouta : « Un scorpion piqua le Prophète — que Dieu le bénisse et le salue ! — pendant qu'il faisait sa prière, et le Prophète dit à cette occasion : que la malédiction atteigne le scorpion, car il ne respecte aucun prophète ni aucune autre personne dans le monde ; ainsi seront vos mamlouks. » Cette prophétie se réalisa dans la suite.

Ibrahim ne fit aucune œuvre pieuse qui put lui servir au jour du jugement dernier, pour atténuer la responsabilité qui lui incombe du fait de l'oppression exercée sur les créatures et les adorateurs de Dieu. Il avait consacré tous ses soins au maintien de l'autorité qu'il exerçait et il ne songea jamais à autre chose qu'à garder le pouvoir. Il fit bâtir une maison

au quartier de Koussoun, près de celle de Radouan Katkhoda. Il fit aussi bâtir à Bab el Khark une maison pour sa femme, fille d'El Baroudi. Il éleva ensuite au Vieux-Caire un kiosque qui porte le nom de cette dame et un autre à El Adlia, près de Sebil el Momenine.

En 1166, il invita dans sa maison de Koussoun le waly Moustapha pacha et il lui fit des présents et des cadeaux. Il jouit de toute son autorité et il exerça le pouvoir pendant toute sa vie. Jamais émir en Egypte ne disposa comme lui d'une autorité réelle et incontestée.

Il mourut de mort naturelle au mois de Saffar 1168.

8. — Radouan Katkhoda el Djelfi. Ainsi que nous l'avons dit, Radouan avait été élevé au grade de katkhoda au corps des Azab après le meurtre de son patron Aly katkhoda el Djelfi. Ce fut grâce à Osman bey Zulfikar qu'il parvint à cette haute position et il lui en fut reconnaissant jusqu'au moment où Ibrahim Katkhoda eut réussi à les brouiller ensemble. Quand enfin il devint avec Ibrahim Katkhoda le premier chef au Caire, il abondonna à celui-ci le soin de diriger les affaires et se jeta à corps perdu dans les délices, les plaisirs et la débauche les plus effrénés. Il construisit une quantité de belles maisons, de superbes kiosques et de résidences magnifiques. Nous pouvons citer sa maison de l'Ezbekiah, véritable chef-d'œuvre d'architecture, de magnificence et de beauté. Cette maison avait appartenu en premier lieu à la famille d'El Dada el Charaïbi et elle s'élevait sur le bord du lac. A l'entrée de cette maison se dressaient deux colonnes en torsade. Les salons étaient surmontés par des dômes artistiquement travaillés; aux dessins formés par des lignes en or fondu sur un fond d'azur, se mêlaient des verres multicolores et les combinaisons de couleurs les plus agréables à la vue. Le tout était fait avec un art et une habileté qui avaient su prêter à la construction un ensemble magnifique et en faire une œuvre vraiment féerique.

Radouan élargit la partie du Khalig qui s'étend en dehors de Kantaret el Dikké et la transforma en un grand bassin. Il éleva ensuite un kiosque, donnant d'un côté sur ce bassin et de l'autre sur le Khalig el Nasseri. Au point le plus avancé du bassin, il fit construire un salon séparé du corps de logis et dont une partie reposait sur plusieurs jolis arceaux ; l'autre partie se plongeait dans le terrain dit El Méadiah. Au milieu, il fit un joli bassin qui recevait l'eau d'en haut et la déversait dans un autre bassin, d'où elle s'échappait pour aller arroser les arbres du jardin. Dans l'intérieur du jardin, Radouan éleva un autre kiosque donnant d'un côté sur le Khalig et de l'autre sur la campagne. Il se transportait d'une de ces résidences dans l'autre, surtout à l'époque de la crue du Nil. Il y menait une vie de plaisir et de débauche et il ne dissimulait ni son goût pour les boissons ni le culte qu'il professait pour la beauté. Les femmes et les garçons d'une certaine classe donnèrent, durant sa puissance, libre cours à leurs débordements et à leurs penchants vicieux. Ils ne s'occupaient plus que de leur beauté et de leurs attraits. La police avait reçu de Radouan l'ordre de ne pas les inquiéter, ni eux ni leurs adorateurs. Le Caire ressemblait alors à un pays de gazelles ou à un paradis peuplé de houris et de mignons ; ses habitants buvaient avec avidité dans la coupe des délices ; on eût dit qu'ils ne devaient plus rendre compte de leurs actions au Très-Haut, le jour du Jugement dernier.

Ce fut ce même Radouan qui fit réparer la porte de la citadelle donnant sur la place de Roumeïlah et qui est connue sous le nom de *Bab el Azab*. Il fit élever ces deux grandes tours qui la flanquent des deux côtés et le glacis que nous voyons aujourd'hui. Les poètes célébrèrent à l'envie ses louanges et composèrent en son honneur des poésies remarquables, à une ou deux rimes et des séances en prose rimée. De son côté il les combla de faveurs et ne leur ménagea ni les dons ni les gratifications. Il prenait plaisir à les faire discuter en sa présence et il riait à gorge déployée des accès d'humeur aux-

quels les discussions donnaient lieu de part et d'autre. Il en prit quelques uns pour confidents et amis, entre autres cheikh Aly Djibril, Sayed Soliman et Sayed Hammandah el Sadidi, cheikh Mârouf, Mohammed effendi el Madani et cheikh Mons-tapha el Lakimi el Demiati, qui composa en son honneur une poésie intitulée *Le Vin empourpré*, dans laquelle il célébra ses éloges.

Le cheikh Youssouf el Hefni chanta les louanges de Radouan dans des poèmes remarquables, et cheikh Omar el Karaoui lui dédia une séance en prose rimée qui, en même temps que son éloge, contenait des épigrammes à l'adresse de Sayed Hammoudah el Sadidi. Celui-ci riposta par une séance plus éloquente et plus mordante. Cheikh Kassem, fils de Atallah, le poète égyptien, le grand savant Sayed Kassem el Tounessi et Cheikh Abdallah el Edkaoui se disputaient à qui célébrerait le mieux les louanges de Radouan. Cheikh Abdallah composa, en outre, en l'honneur de son héros un ouvrage intitulé *Les Parfums du Paradis*, dans lequel il consigna toutes les poésies et les séances faites en l'honneur de Radouan. Dans ce recueil figure la poésie composée par le poète Kassem.

Je reproduis cette poésie à cause de son mérite supérieur, de son charme captivant et de son goût exquis. La voici :

Je loue un seigneur digne de louanges,
Et commence cette poésie par le mot louanges [1]
Je chante aussi les éloges de Mohammed
Et il en est plus digne que tout autre.
Ces éloges intercéderont pour moi auprès de lui.

L'amour, exauçant mes vœux, m'a conduit un matin
Dans les prairies. C'était au printemps.
La terre portait une parure merveilleuse ;
Elle charmait la vue sous une robe soyeuse et charmante dans ses couleurs variées.
Ecoute la description de ce charmant spectacle :

[1] D'après les traditions musulmanes, tout écrit doit commencer par ces mots : louanges à Dieu.

L'œil du narcisse, ayant versé des larmes de rosée,
Fit sourire la camomille à la jolie bouche,
Et la rose, portant sa robe pourpre,
Et, épanouissant son calice,
Embauma l'air de son odeur parfumée.

Un ruisseau vivifiant serpente dans ce jardin,
Des deux côtés l'herbe verte le borde,
Les eaux limpides reflétant l'ombre de la rose rouge
Ressemblent à un foyer étincelant,
Et n'est-il pas étonnant de voir étinceler le feu dans l'eau !

Ce jardin est entouré de joie ;
Son ruisseau erre librement dans sa course.
Les constellations des fleurs éclairent son ciel,
Et l'ombre du saule cherche à s'emparer
Du rouge de la rose couvrant la superficie des eaux.

L'ombre de ses branches belles et délicates
Qui ressemblent à des plumes,
Ne cesse de tracer sur la page que lui offre le ruisseau
Les mélodies harmonieuses qu'elles ont retenues des chants des oiseaux.
Et la rosée vient mettre sur ces écrits des points pareils à des perles.

Ne vois-tu pas ces perles charmantes
Qui couronnent les feuilles,
Et le ruisseau réfléchissant le liseron rouge
Ressembler au ciel empourpré par le crépuscule.
L'un et l'autre ont le visage rose.

L'eau reflétant les étoiles du firmament,
Les reproduit dans toute leur splendeur.
Le doux zéphir caressant la surface des ruisseaux
La couvre de rides, semblables à un filet
D'une délicatesse au dessus de tout travail humain.

Ce filet, tissu de perles et d'argent,
Les regards se plaisent à le contempler
Quand le soleil le frappe de ses dards enflammés.
L'or et l'argent en fusion
Charment les regards des admirateurs.

Les coursiers des nuages portant l'armée de la pluie,
Envoyés par l'Occident pour faire la guerre à l'Orient,
Y arrivent joyeux, luttant de vitesse.
Et chaque fois que l'éclair tire son cimeterre,
On entend hennir le cheval du tonnerre.

Docile à l'ordre de l'ange, ce cheval parcourt l'empire céleste :
Il ressemble à l'arche dans l'empire de la mer,
Couverte d'un brouillard épais
Semblable à la poussière du combat,
Et les renforts de la pluie se suivent sans cesse.

Enfin l'astre du jour se fait annoncer à l'horizon,
Précédé d'une armée de rayons qui occupent toutes les positions.
La robe de l'aurore est trempée dans le sang,
Et l'obscurité de la nuit percée par les flèches de la lumière
Se retire en déroute.

L'Orient souriant reste triomphant
D'avoir enfanté le matin qui sort sa main blanche
De la robe noire de la nuit.
Elle apparaît immaculée aux regards
Et elle dissipe, comme par enchantement, les ténèbres de la nuit.

Bientôt le jour envahit le ciel,
On voit les branches des arbres se bercer,
Couvertes de robes de perles.
Les végétations jadis desséchées reverdissent,
Et les fleurs rouvrent leurs yeux fermés par la fatigue.

Hâte-toi de t'enivrer de bon matin au jardin des fleurs :
Les meilleures choses doivent se faire le matin.
Va où sont les plaisirs et les délices,
Et laisse-là les soucis.
Car l'eau des plaisirs est délicieuse à boire.

Que la boisson est délicieuse au lever du jour !
Et qu'il est agréable de s'enivrer dans les prairies,
Assis entre les joues de la rose et des pommes,
Quant la brise du matin effleure la bouche de la camomille,
Elle offre les joues de la rose aux embrassements.

Quand les colombes gazouillent sur les branches,
La taille flexible du jonc se balance,
Le myrthe penché sur l'anémone
N'est autre chose que la verdure dans le feu.
A-t-on jamais vu une alliance aussi étrange ?

Contemple le coquelicot en feu,
La jalousie le tourmente ; il est en colère contre le nénuphar,
Qui, par ses gestes passionnés, tente de séduire la vigne.
Mais regarde plutôt les grenades,
Qui ressemblent à des seins vierges.

Honneur au vin et à la vigne,
C'est mon remède contre mes ennuis.
Lorsque le vin m'est présenté par la main d'un bel échanson,
Il me semble voir le soleil porté par la lune,
Unie à lui dans le ciel de la félicité.

Fixés sur la liqueur et sur l'échanson ; les yeux ne voient que merveilles.
Quand la liqueur se montre flamboyante dans le cristal,
Il me semble qu'elle coule de ses joues.
Chaque coupe de vin est surmontée de bulles,
Mais les bulles qui surmontent son front sont des perles.

Comme elle est belle et radieuse la fille de la vigne !
Elle ressemble, dans le verre, au soleil rayonnant ;
La lune nous l'apporte. Elle l'approche
De ses lèvres cramoisies. Qu'elle est douce et délicieuse
Quand elle a été mêlée avec le miel de sa salive !

Ses rayons enchantent les amis
Et mettent au même niveau le courageux et le lâche.
A la voir circuler toute rouge
Dans une suite de verres,
On dirait qu'elle porte une robe ensanglantée.

C'est une reine délicate
Qui se montre sous un habit de pourpre,
Montée sur un cheval de cristal à robe baie.
Par sa couleur rose flamboyante,
Elle ressemble aux joues de celui qui me tue par son éloignement.

De celui dont la taille ressemble à un jonc et dont la joue est irréprochable ;
De celui qui n'a point d'égal pour la beauté ;
Qui se promène orgueilleusement dans le domaine des charmes ;
Qui ressemble à une gazelle intelligente et attentive,
Et dont l'œil langoureux dompte les lions.

Son œil grand et noir, pareil à celui de la gazelle,
M'a frappé au cœur par un arrêt du destin,
Et quant il n'était plus temps de se garer, j'ai demandé
A ceux que j'aime d'avoir pitié de moi. Ils m'ont trahi.
Et pourtant en dehors d'eux, tout m'est indifférent.

Ne vous étonnez pas de ma folie, après m'avoir connu sensé ;
L'amour dont je suis épris m'a mis dans un état pitoyable,
Et si vous tenez à connaître le degré de ma folie,
Sachez que la mer et que les larmes de mes yeux
Sont impuissantes à éteindre le feu de ma passion.

Son grain de beauté n'est autre chose que du musc
Epanoui sur une joue qui ressemble au feu.
Il est tout naturel qu'il revendique le royaume des cœurs.
L'œil de ce Turc m'a asservi,
Quand sa paupière m'attaqua armée d'un glaive.

Je lui ai cédé mon cœur, et il habita mon œil
Quand il me montra son beau visage.
Et quand son regard enchanteur se fixa sur moi,
Il transporta mon cœur blessé,
Qui ne put que lui obéir.

C'est un astre de beauté qui ne s'éclipse jamais.
Ses yeux ont brandi le sabre de Aly.
C'est un beau qui seul habite mon cœur,
Et le charme réside dans les habitants et non dans la demeure.
Vas donc là où tu voudras, tu seras toujours chez moi.

Il est très difficile de jouir de sa joue
Merveilleusement belle,
Sa figure resplendissante ressemble aux parcelles d'or,
Et ses dents perlées brillent
Comme l'astre de la fortune.

Qu'elle est belle la couleur rayonnante de sa joue!
Un mélange de rouge et de blanc.
Et qu'il est gracieux le balancement de sa taille tendre.
Le souffle du vent et le parfum m'enivrent,
Et c'est pourquoi je m'éprends du vent de l'est et du vent du Nedjid.

Son souvenir égale l'éclair par sa splendeur.
En le voyant, l'amant
S'est rappelé le khohl de ses paupières.
Si vraiment j'étais heureux en amour,
Je n'aurais pas eu à déplorer son éloignement.

Sa joue belle et sa taille flexible et svelte
M'ont fait faire connaissance avec les gazelles et le saule.
Il a réuni en lui toutes les grâces, l'homme à la joue empourprée.
Sa taille pour la beauté n'a pas d'égal;
Elle se balance comme les branches sans feuilles.

C'est un jardin paré des fleurs les plus belles;
Il emploie le Dinar au lieu du Dirham.
Le matin, les nuées l'ont arrosé de leur eau pure;
Et sous l'influence de cette eau précieuse, il a produit des perles.
Louange à Dieu qui crée et ressuscite!

Le printemps est venu et le temps est devenu beau,
La branche s'est parée de bijoux, de fleurs,
Et les oiseaux ne cessent de répéter dans leurs chants
Que le Seigneur est parvenu au comble de la gloire.
Que Dieu conserve le glorieux Radouan!

Cet émir n'a pas d'égal
Et ses charmes sont incomparables.
Si son sabre se trouvait, dans un jour de bataille,
En face de Antar, ayant avec lui mille braves,
Antar dirait adieu à ses compagnons.

Il est une mer de générosité,
Et ses libéralités rapides se sont répandues.
Il est le roi du temps; il est unique;
Il marche toujours dans le vrai chemin de la sagesse;
Il ne donne que des avis sages.

Il a lutté avec ses concurrents pour la gloire. Il les a battus,
Et les lions, de peur, fuient devant lui.
Le sort l'a favorisé de tous les dons disséminés ailleurs,
Ses envieux se sont dispersés
Et sa clémence et ses libéralités alternent parmi les hommes.

Pour ses amis, il est plus qu'un père,
Et pour ses ennemis, c'est un fléau.
Qu'il jouisse éternellement des plaisirs
Et qu'il fasse oublier toutes les générosités anciennes et nouvelles.
Qu'il en soit de même pour ses amis.

Fléau de ses ennemis, il sait ménager ses amis.
Ainsi qu'il sait manier un glaive et dompter ses rivaux,
Dans son ambition, il dédaigne les sept cieux
Et sa bravoure lui fait mépriser le lion de El Bikâh.
Je le mets sous la protection des sept premiers versets du Coran.

Il est à l'apogée de la gloire et ses ennemis sont aux degrés les plus bas.
Quand il attaque, on ne peut sauver sa vie.
Lion au jour du combat, il prend tous ses ennemis comme dans un filet.
Et pour la gentillesse, on dirait un ange.
Puissé-je sacrifier ma vie pour son beau visage.

Laisse-là les illusions.
Et dirige-toi vers celui qui est renommé pour donner un asile sûr.
Oublie tes chagrins et tes soucis,
Et demande à Radouan le chemin du Paradis [1].
Demande-lui, sans aucune crainte, ce que tu désires.

Quand tu as peur, réfugie-toi en celui qui,
Dans sa générosité, comble les solliciteurs de ses dons.
Et tu obtiendras la sécurité et les faveurs.
Il est le roi de l'Egypte et ses qualités sont parfaites.
C'est le meilleur homme dont on puisse parler.

Il est notre roi et ses belles qualités se sont manifestées à nos yeux.
Il n'est prodigue que dans ses libéralités.
Les yeux de ses hôtes sont tranquillisés à l'aspect de son feu.
Ses armes font sur les masses des ennemis
L'effet d'un ouragan sur les moissons.

[1] Radouan est, selon les croyances musulmanes, le nom d'un ange préposé à la garde du Paradis.

Noble, grand et généreux comme la pluie,
Il embrasse tout le monde dans ses libéralités.
Par ses dons il procure toujours le bonheur.
Ce rejeton des nobles
A ressuscité la munificence.

Il est juste qu'il domine.
Combien de ses actes n'indiquent-ils pas qu'il est digne d'être katkhoda ?
Puissé-je sacrifier mon âme pour Radouan,
Qui surpasse les plus généreux et les plus nobles
De son époque, et qui n'a pas de rival.

D'un caractère noble et fier, magnanime envers le coupable,
Les lions le craignent, sans contredit.
Sympathique et doux, comme le zéphyr.
On l'aime plus que les amants n'aiment leur union
Et la réalisation des promesses longtemps attendues.

C'est un astre de gloire. Qu'il ait toujours le même éclat!
Et qu'il brille éternellement au ciel des honneurs!
C'est un jardin fleuri. Qu'il renferme toujours des feuilles vertes
Et puisses-tu ne jamais te faire haïr de lui.
Sa demeure est vaste, sa figure affable et ses mains généreuses,

Que Dieu le conserve, malgré ses détracteurs,
Dans les honneurs et la puissance.
Qu'il soit toujours entouré de ses amis et qu'il jouisse de la félicité
En faisant succéder les faveurs aux dons magnifiques.
Que Radouan vive toujours assisté de Dieu.

O jardin des connaissances, orné de branches verdoyantes,
Sois éternellement à l'abri des voleurs et des indiscrets!
Tes brises joyeuses, chargées de parfums,
Apportent à Radouan un parfum de musc
Et d'encens, inaltérable et continu.

Conseil des causeries agréables, sois toujours rayonnant,
Et que les astres de la beauté brillent toujours dans tes horizons.
Que dans ce jardin, entre les feuilles duquel voltigent les colombes,
La garde de Dieu soit toujours vigilante
Et qu'il contienne toutes sortes de beautés.

Ses bienfaits ont obligé tous les hommes.
Et je ne lui demande que de croire à mes paroles
Qui ressemblent, par leur éclat, ô seigneur dont nous sommes les esclaves,
A un soleil toujours levant
Régnant sur une armée d'étoiles.

Elles ressemblent à une perle unique dans son époque,
La sève de leur jeunesse se moque de la vieillesse.
Telle est cette poésie qui porte la robe des félicitations
Qui rappelle le Khalife Haroun et le poète Ibn Hani,
Et qui émerveille par le double souvenir qu'elle évoque.

Elle tient de El Mokkari,
Comme la rosée tient des fortes averses.
Les cannes font quelquefois l'effet des épées tranchantes,
Et il vaut mieux se contenter de peu, plutôt que de tout perdre.
Quelquefois les belles expressions font pardonner la prétention.

Elle est un jardin de plaisirs et de mystères délicats,
Ses fleurs sont fraîches,
Je l'ai composée sans prétendre être poète,
Elle a l'air de dire à Zaggag : ne discute pas,
Car que pourrais-tu dire après-moi ?

Les allusions en sont parfaites et magnifiques
Et belles comme les fleurs dans les jardins.
Elle annonce une vie heureuse et calme
Et son vers final est, retiens bien cela, Aly :
Je loue un seigneur digne de louanges. [1]

On doit aussi au poète Kassem la poésie suivante, dans laquelle il a imité une poésie due à la plume de feu Lessane-el-Dine ibn el Khatib el Andaloussi, en se servant de la même mesure et de la même rime.

Il a mis un terme à son éloignement, il est venu par bonté
Après avoir oublié la foi qu'il m'avait jurée.
Sa taille délicate et souple comme une branche
A appris du zéphyr la manière de se balancer.
Unique pour la beauté, il marche fièrement

[1] Ce dernier vers contient la date de 1166.

Sa taille droite est jointe à une belle physionomie;
Il ressemble à une branche de saule agitée par un vent d'est;
Son visage l'emporte sur la rose à l'odeur parfumée;
Son regard charme et, ce qui tient du miracle,
C'est qu'il captive les lions, même pendant qu'il est endormi.
C'est une lune qui brille à l'horizon de la beauté
Et qui nous est apparue sous les habits les plus riches.
C'est une pleine lune ravissante
Et ses charmes sont au-dessus des astres.
Il a assigné les faveurs comme récompense à l'amour
Et il a inspiré le bonheur et la quiétude à un cœur tremblant.
Son regard, armé de son charme magique, attaque.
Et combien a-t-il captivé de cœurs et enchanté d'âmes?
Le balancement gracieux de sa taille dédaigne celui de la branche
Et fait fondre les lances d'envie.
La beauté de son visage surpasse la pleine lune.
Dont la clarté enflammée n'a sur lui aucun effet,
La beauté est devenue son essence; elle se personnifie en lui,
Et sa joue brille de feu.
Un grain de beauté se pose en gardien de la rose de ses joues;
Le duvet de ses joues, pareil au myrthe, en est un second gardien.
Son œil est fort de sa grandeur et domine par sa noirceur.
Qu'il s'en aille ou qu'il vienne,
Sa jolie taille captive les cœurs et s'en joue.
Ses lèvres ont guéri mon cœur.
Il a fait cesser l'éloignement et amené le rapprochement,
Et nous sommes joyeux et rien ne nous chagrine.
Nous avons conclu un pacte pour nous embrasser.
Il n'oubliera pas l'amour ardent que je lui porte.
Son regard, langoureux et rêveur,
A tendu ses cils en guise de filet,
Et lorsqu'il a attaqué mon cœur avec le sabre de ses sourcils,
Il l'a dompté et l'a assujetti à ses lois.
Il a obligé ses amants à lui rester fidèles,
Et les hommes redoutent le feu de ses joues.
Ses admirateurs ne surent comment célébrer ses éloges
Lorsqu'il leur apparut vêtu de beauté et de sagesse.
La rose s'épanouit sur ses joues et
Les cœurs les plus durs se sont attendris.
Il a honoré ma demeure par sa présence réjouissante,
Ce beau qui a étonné ses admirateurs.
Les plus belles femmes à la taille flexible et au corps tendu lui empruntent la beauté des cils.

Il m'a sauvé des feux ardents de mon amour et les a éteints.
Il a été le remède à mes maux; j'en guéris
Lorsque j'embrassai ses joues et ses lèvres.
Ce beau que l'on visite comme la Kaaba a touché des ses lèvres le verre qu'il m'a présenté ;
Et que sont auprès de lui les bulles des coupes de vin?
Me voici, mon amour, lui ai-je dit, quand
Il tournait portant la boisson vivifiante ;
Eclatante comme les astres,
Pourprée et resplendissante,
Couronnée de mousse.
Elle trône joyeuse.
Qu'elle fut charmante la nuit du rapprochement!
Elle m'a fait voir la pleine lune et le soleil levant.
Je me plaisais à baiser les lèvres de celui que j'aime,
Sans que la chasteté fût un instant blessée.
Nous nous étions établis dans le paradis du jardin,
Et lui me tranquillisait par sa satisfaction.
O katkhoda Radouan, ô trésor des pauvres,
O joie de la vie, o soleil de l'époque,
A ta porte se sont arrêtées les montures des poètes;
Ils t'ont donné toutes les charmantes épithètes.
Tu es leur seigneur et celui des émirs;
Tu es unique et tu n'as pas d'égal ;
Ta main a inondé le monde de ses libéralités;
Tu as rendu à la terre la fertilité qu'elle avait perdue.
Le sort s'est réjoui en te voyant.
Tu es la rougeur qui pare ses lèvres.

On lui doit également en l'honneur de l'émir Radouan les vers suivants, qui peuvent être chantés sur un air arabe.

Le parfum des fleurs à éclaté,
Et la rose apparaît sur les branches;
La nuée pluvieuse a harmonisé
Les dentelures de la rose avec la couleur du corail.
La branche très droite du saule
S'est parée de la soie verte du basilic.
Qu'il est beau et réjouissant
Le myrthe sur le coquelicot !

Refrain.

Je t'en conjure, chéri! par celui qui a donné la couleur de la rose à tes joues d'or,

Par celui qui a fait balancer ta taille incomparable
Sous l'influence du vin de tes lèvres perlées ;
Qui a donné à tes yeux noirs le pouvoir
D'enchanter Harout lui-même,
Présente-moi la coupe et empresse-toi
De jouir des plaisirs que nous procure Radouan.

Couplet.

C'est un roi unique dans son époque ;
Homme de parole, il ne renie pas ses promesses.
Il ressemble à la lune pour sa beauté,
Et son air imposant rappelle les lions.
Allié de la générosité et de la gloire,
Et ami des honneurs et de la victoire,
Voilà les éloges que je dis
En l'honneur du katkhoda Radouan.

On lui doit également les vers suivants :

La pluie a mis des colliers
Au cou des branches,
Qui se balancent,
Parées de bijoux de fleurs.
La rose brille sur les joues
Qu'éclairent les beaux yeux du Narcisse,
Et par ses gazouillements
L'oiseau a éveillé les soucis de mon cœur.

Refrain.

Il a revêtu la pourpre de la rose
Dans le jardin du Paradis,
Et il a offert à toutes les branches
La coupe de la rosée généreuse.
Chaque fois qu'elles se balancent d'ivresse
Sous l'action du doux et pur zéphir,
Elles embrassent un cou aimé
Et guérissent de l'ophtalmie.

Couplet.

Mon trésor est le katkhoda Radouan,
Dont le visage resplendit et rayonne.
Il constitue ma richesse quand je suis pauvre
Et il soulage mon cœur affligé.
Je n'ai d'autre ressource que les poésies que j'écris
Pour célébrer les éloges de cet émir.

Il est unique parmi les hommes
Et il jouit d'une puissance inébranlable[1].

Jusqu'à la mort de Ibrahim Katkhoda, personne ne songea à contester à Radouan le pouvoir qu'il exerçait ; aussi en jouit-il en toute tranquillité. Mais Ibrahim mourut, et par cette mort disparut l'appui si solide sur lequel reposait la puissance de Radouan. Les mécontents levèrent la tête ; leurs rancunes, contenues jusque là, se firent jour et se montrèrent ouvertement. Les regards se tournèrent vers Abd-el-Rahman Katkhoda, que la mort de Ibrahim mettait en relief. Cet émir donna un libre champ à son ambition et à ses perfidies. Croyant que les mamlouks d'Ibrahim Khatkhoda se rappelleraient toujours que leur patron avait été suivant de son aïeul, il les poussa contre les Djelfi et les appuya. Il espérait pouvoir s'en servir comme instruments pour s'élever au pouvoir et les faire travailler dans son intérêt exclusif. Nous verrons plus tard qu'il n'avait nourri qu'un vain espoir et que ses rêves s'envolèrent, ne laissant après eux que des déceptions amères et de cruels regrets.

Les mamlouks d'Ibrahim bey dissimulèrent leurs véritables intentions ; il agirent selon les conseils d'Abd-el-Rahman et le consultèrent sur tout ce qu'ils avaient à entreprendre. Ils voulaient, aux aussi, se servir de lui comme d'un instrument pour s'élever. Dans le but d'arriver à leurs fins, ils ne se firent pas scrupule de le tromper sur leurs veritables intentions et de lui faire croire qu'ils agissaient dans son intérêt. En réalité, chacun d'eux nourissait le secret espoir d'arriver un jour au pouvoir et de dominer les autres.

Ces velléités de pouvoir se manifestèrent chez beaucoup d'autres personnages et chez des anciens. Hassan Katkhoda Abou Chanab, Aly Katkhoda el Kharboutli, Hassan Katkhoda el Charaoui, Kara Hassan Katkhoda, Ismaïl Katkhoda el Tab-

[1] El Djabarti cite à la suite des poésies que nous venons de traduire quelques autres poésies du même écrivain ; mais nous avons dû les passer sous silence parce qu'elles constituent des jeux de mots qui ne peuvent être rendus que dans la langue arabe.

bana, Osman aga el Wakil, Ibrahim Katkhoda Mena, Aly aga Tokali, Omar, aga des Moutefarrika, Omar effendi Moharram, un des anciens des corps des Chawiches, Khalil Chawiche el Kasdogli, Ibrahim aga, Omar Chawiche el Daoudiah, Moustapha effendi el Chérif, un des anciens des Moutefarrika, les Boulghia, les Kassabet Radouan, les Fallahs (et parmi ceux-ci il y avait de nombreux anciens et sous-officiers), Ismaïl Katkhoda, Ahmed Katkhoda, les Haïatem, les Darb el Chamsi, Zulfikar Chawiche, Aly Katkhoda, Ismaïl Chawiche, et d'autres enfin se prirent à aimer le pouvoir.

Les mamlouks d'Ibrahim Katkhoda se réunirent et étudièrent par quelles mesures ils pourraient se débarraser de Radouan Katkhoda. Mais des indiscrétions apprirent à celui-ci ce qui se tramait contre lui. Prenant ses mesures en conséquence, il s'empara immédiatement de la citadelle, des casernes, de El Mahmoudiah et de la mosquée du sultan Hassan. Quantité de gens se rallièrent à lui et sa victoire était assurée. Les anciens et Abd-el-Rahman Katkhoda s'interposèrent alors et parlèrent de paix et de conciliation. Quelques-uns d'entre eux se rendirent chez Radouan Katkhoda et lui tinrent un langage émouvant : « Ces mamlouks que vous voulez combattre, lui dirent-ils, sont des enfants, qu'en mourant, votre frère Ibrahim a laissés sous votre protection. Ce sont des orphelins envers lesquels vous êtes tenu à des égards et à des soins qu'on ne saurait exiger d'un autre. Vous leur tenez lieude père et par l'âge et par la position. Ils le savent ; ils n'ont jamais songé et ils ne songeront jamais à vous désobeir ou à se détacher de vous. Il ne serait donc pas convenable que vous leur fissiez la guerre sur de simples propos tenus par de perfides menteurs. » Ils lui adressèrent tant de discours de ce genre qu'il fut convaincu de la vérité de ce qu'ils affirmaient. Franc et sincère, il ne pouvait deviner leur hypocrisie ; il crut à leur parole et tous ses soupçons se dissipèrent. Il renvoya ceux qui s'étaient ralliés à lui et, quittant la citadelle, il se retira dans sa maison de la rue Koussoun.

Les conjurés furent ravis de cette occasion, mais il firent taire la joie qu'elle leur causait. A la tombée de la nuit, ils s'emparèrent de la citadelle, des casernes et de toutes les positions importantes.

Retiré chez lui, Radouan Katkhoda ne soupçonnait même pas ce qui se passait. Une tranquillité profonde régnait dans son cœur et il était en train de se faire raser la tête quand les boulets commencèrent à tomber sur sa maison. Il comprit alors, mais trop tard, qu'il avait été trompé. En présence du danger qui le menaçait, il ne perdit pas la tête. Les mesures que les circonstances comportaient furent prises, mais ces mesures ne pouvaient être efficaces, car l'émir n'avait sous la main aucun de ceux sur le dévouement desquels il pouvait compter.

Pendant ce temps, les ennemis de Radouan l'avaient cerné de tous les côtés. Il lutta contre eux jusqu'à midi, mais ses propres gens conspirèrent contre lui et le trahirent. Son mamlouk Saleh el Saghir lui tira une balle qui lui brisa la jambe et s'enfuit chez ses ennemis, qui lui avaient promis de l'élever à la dignité d'émir s'il parvenait à tuer son patron.

Quand Saleh fit part de son exploit aux ennemis de son maître, Aly bey ordonna sa mise à mort, en disant : « C'est un traître en qui on ne peut pas avoir confiance. » Mais des personnes présentes intercédèrent en faveur de cet homme et firent consentir Aly bey à son exil seulement.

Malgré la fracture de sa jambe et les douleurs atroces que lui causait sa blessure, Radouan monta à cheval avec quelques personnes qui lui étaient restées fidèles, et, par une brèche pratiquée dans le mur de derrière de sa maison, il gagna les jardins. Personne ne songea à le poursuivre ; on pilla seulement sa maison.

Se dirigeant vers la Haute-Egypte, il arriva aux contrées situées à l'est de Aoulad Yehia, où il mourut.

La mort de Radouan suivit de près de six mois celle de son

collègue Ibrahim Katkhoda. Elle eut pour effet la dispersion de ses collègues. Quelques-uns d'entre eux regagnèrent le Hedjaz par la voie de El Kosseïr et de là se rendirent à Bagdad, où ils passèrent le reste de leurs jours.

La puissance d'Ibrahim et de Radouan avait duré sept ans, pendant toute cette période de temps aucune sédition, aucun désordre, aucun trouble ne s'étaient produits. La sécurité et la tranquillité n'avaient cessé de régner dans la Basse, aussi bien que dans la Haute-Egypte. La population jouissait d'un bien-être général et les articles de consommation étaient à un bon marché incroyable. Le rotoli de viande de mouton désossée se vendait deux paras et la même quantité de viande de buffle se vendait un para; le beurre de vache valait quarante paras les dix rotolis et la même quantité de lait se vendait à quatre paras ; le rotoli de savon valait cinq paras ainsi que le sucre brut ; le sucre raffiné se vendait à raison de mille paras le kantar et le sucre de canne à cent vingt paras ou à moins, la même quantité ; le rotoli de café s'achetait à raison de douze paras; des cargaisons entières de dattes étaient amenées de la Haute-Egypte et entassées sur les rives du Nil à Boulak, à l'instar du blé et des céréales, et on les vendait par boisseaux et par ardebs. Le riz valait quatre cents paras l'ardeb ; le miel cinq cents paras le kantar ; la cire jaune vingt-cinq paras le rotoli ; le suif quatre paras ; le charbon quarante paras le kantar ; les oignons sept paras etc. etc. Moi, l'auteur de ce livre, ai connu les derniers jours de cette époque, car je suis né en 1167, alors qu'Ibrahim Katkhoda était dans toute sa puissance. Quand je fus à l'âge de discernement, ces articles, sauf de très rares exceptions, avaient encore les prix que j'ai cités. Je me rappelle que j'entendais dire que tel ou tel autre article n'avait plus le prix qu'il avait en telle année, qu'il était devenu plus cher. L'Egypte était à cette époque éblouissante de beauté ; les mérites et les vertus de ses habitants étaient reconnus par tous les ennemis de cette contrée charmante. Le pauvre y menait une

vie large, le petit aussi bien que le grand y vivaient à l'aise. La population de ce pays avait, en fait de générosité, des habitudes toutes spéciales. En voici quelques unes :

Sachez d'abord que toute maison d'un grand personnage contenait deux cuisines ; dans l'une, située à l'étage inférieur, on préparait la nourriture des hommes et l'autre, qui se trouvait dans le harem, était affectée à l'usage des habitants de cette partie de la maison. La table de chacun des grands seigneurs et des notabilités était dressée deux fois par jour, à midi et le soir, dans un endroit spacieux, ouvert et accessible à tout venant. A cette table prenaient place le maître du logis, ses hôtes, et, à une certaine distance, les personnes de sa suite et ses mamlouks. Les domestiques présentaient les mets à ceux qui à cause de leur éloignement, ne pouvaient les prendre. Toute personne avait le droit de prendre place à cette table et c'était, aux yeux du maître aussi bien que des domestiques, action honteuse d'empêcher quelqu'un de le faire. Beaucoup de solliciteurs qui, rebutés par les domestiques, ne parvenaient pas à être introduits en présence du maître, attendaient le moment du repas pour lui exposer leur prières. A cet effet, ils prenaient place à table et, après avoir satisfait leur appétit, au lieu de s'en aller comme faisaient les autres qui n'étaient venus que pour manger, il gardaient leurs places. Le maître de la maison comprenait alors que ces individus avaient besoin de lui parler, il les faisait alors venir auprès de lui et les questionnait ; il terminait leur affaire, et, si le suppliant était indigent, il lui donnait des secours pécuniaires.

A l'occasion des premiers jours de Radjab, de la soirée du Meràg, de la mi-Chaban, des nuits de Ramadan, de la fête de Achoura et des autres fêtes, ainsi qu'à l'occasion de l'anniversaire de la noble naissance du Prophète, on préparait dans les maisons des grands personnages de grandes quantités de riz au lait et de riz au miel, et ces mets étaient distribués aux pauvres. Chacune de ces maisons recevait en outre la

visite d'une grand nombre d'indigents qui venaient y manger, et quand ils étaient rassasiés on leur faisait une distribution d'argent.

Les seigneurs avaient encore d'autres attentions pour leurs partisans qui se trouvaient dans la nécessité. Ils distribuaient le vendredi et les jours de fête des gâteaux sucrés et des confitures dont les servants des tombeaux avaient leur part.

Les habitants des provinces avaient, eux aussi, des coutumes et des traditions de générosité qu'on ne pouvait trouver chez les autres peuples. Quand un hôte, fût-il étranger et inconnu, frappait à une porte, le premier soin du maître de la maison, après avoir accueilli son hôte, était de lui servir à manger. Il avait pour lui des égards et il le servait avec empressement. Pour le soir, il lui servait un bœuf ou un mouton égorgé en son honneur. Je ne parle pas des cheikhs des villages et des principaux chefs des tribus bédouines ; ceux-là étaient prêts à servir à toute heure, les hôtes, les voyageurs et les soldats qui se présentaient chez eux. En échange de cette large hospitalité, le gouvernement leur octroyait des privilèges et leur accordait des terrains qu'ils se transmettaient de père en fils. J'en aurais long à dire sur ce chapitre, si je voulais l'épuiser, mais je me contente de ce que j'ai dit à ce sujet.

Avec Radouan Katkhoda, le corps des Azab perdit sa force, son influence et l'autorité dont il avait joui jusqu'alors.

9. — Le vénérable, le respecté, le négociant honoré El Hadji Ahmed, fils de Mohammed el Charaïbi. Ainsi que ses aïeux, il fut un des plus grands négociants de l'Egypte. La maison de ses ancêtres à l'Ezbékiah est connue de tous, car elle est la retraite de la gloire, de l'honorabilité et de la félicité. Leurs mamlouks et les enfants de ces derniers sont très-considérés au Caire ; il y eut parmi eux des négociants et des émirs, et au nombre de ces derniers se trouve Youssouf bey el Charaïbi.

Les Charaïbi possédaient une fortune immense; ils menaient une vie régulière; ils avaient des nobles sentiments et ils étaient généreux. Les gens de mérite et les savants fréquentaient leurs salons, qui étaient de véritables bibliothèques remplies d'ouvrages en tous genres. Tous les livres, répandus ou rares, précieux ou non, étaient mis à la disposition de tous et chacun pouvait y puiser les renseignements dont il avait besoin. Ils ne reculaient pas devant le prix de l'ouvrage, et, lorsque cet ouvrage avait été acheté, si cher qu'il leur eût coûté, il était mis à la disposition du public. Jamais un membre de cette famille n'a érigé cette bibliothèque en wakf ou en a fait mention dans un testament. Le savant qui entrait dans la maison était toujours sûr d'y trouver tous les ouvrages écrits sur chaque science ; il pouvait compiler, compulser et consulter à son aise. Voulait-il emporter un livre, il ne dépendait que de lui de le faire, et l'étranger et le familier de la maison étaient traités tous sous ce rapport de la même manière. Il n'y avait pas d'ouvrage que seul ce dernier pût emporter. L'emprunteur pouvait ensuite rendre le livre ou le garder; jamais un des membres de cette famille ne lui aurait adressé une question à ce sujet. Il leur arriva souvent d'acheter le même ouvrage plusieurs fois, lors même qu'il leur était revendu par celui qui l'avait emprunté. Aux remarques qui leur étaient faites sur le manque de tact de cet emprunteur, il repondaient que la nécessité devait être son excuse.

La table des Charaïbi était toujours abondamment pourvue et prête à recevoir des hôtes quels qu'ils fussent.

Le membre de cette famille étaient de rite Malekite, comme leurs ancêtres ; ils possédaient de nobles qualités. Leurs mœurs pures ne laissaient rien à désirer et étaient exemptes de toute souillure. Ils ne se mariaient qu'entre eux et leurs femmes ou filles ne sortaient de la maison que pour être inhumées. Quand ils célébraient les noces de l'un d'eux, ils faisaient des festins somptueux et donnaient à manger aux lecteurs du Coran et

aux pauvres. Ils attendaient le moment où les invités se rendaient à la mosquée de Ezbak, située en face de leur maison, dans le but de faire la prière du soir, pour conduire la nouvelle mariée à son époux. Celle-ci quittait la maison de son père et se rendait à celle de son mari, accompagnée de dames choisies parmi les plus honnêtes et de chanteuses; la cérémonie du mariage était ensuite célébrée au bruit des fusées et à la clarté des bougies, pendant que la porte restait toujours fermée.

La maison des Cheraïbi comprenait douze appartements, formant chacun une grande habitation à part. Elle était fréquentée par les émirs qui y allaient sans invitation. Radouan Katkhoda venait souvent s'y promener avec l'élite de ses confidents. La politesse et la bienséance présidaient en souveraines à toutes ces réunions et souvent les poètes choisissaient, pour réciter à Radouan les vers qu'ils avaient composés en son honneur, le moment où cet émir se trouvait chez Hadj Ahmed. Ils obtenaient ainsi une double récompense.

Les membres de la famille Charaïbi avaient toujours confié à l'un d'eux le soin de veiller à leurs besoins et de diriger leurs affaires. Celui-ci avait sous ses ordres l'écrivain et le percepteur; il recouvrait et centralisait entre ses mains tous les revenus, fermages, récoltes et autres. La part du fisc faite, il payait sur le reste, à chacun des membres de la famille, la somme dont il avait besoin. Il leur fournissait également des vêtements, légers pour l'été, chauds pour l'hiver, et il donnait à chacun d'eux l'argent de poche nécessaire pour ses menus frais. A la fin de l'année, il dressait son bilan et le solde en caisse était réparti entre tous les intéressés, en proportion des besoins de chacun. Cette règle fut longtemps observée dans la famille: mais lorsque la mort eut emporté les vieillards, la discorde s'introduisit entre leurs enfants. Chacun d'eux disposa à son gré de la part qui lui revenait; ils se séparèrent et la prospérité les quitta. Les amis de leurs pères s'éloignèrent d'eux

et chacun des membres de cette illustre famille vécut à part, se contentant de ce qu'il possédait.

Le dernier de cette noble descendance fut notre ami et frère en Dieu, le respecté, l'intelligent, l'homme rare Sidi Ibrahim, fils de Mohammed el Dada el Charaïbi el Ghazali, que Dieu lui soit miséricordieux. Il était affable, charmant, généreux et d'une société agréable à l'infini, ajoutez à cela une fermeté à toute épreuve et une bonté qui l'empêcha toute sa vie de rebuter un solliciteur. Nous avons passé en sa société un temps qui restera l'époque la plus heureuse de notre vie, et dont le souvenir nous accompagnera toujours. Par ses actions nobles et généreuses il avait l'air de dire :

« Je ne compte pas dans ma vie le jour que je passe sans obliger quelqu'un et sans apprendre quelque chose. »

Il ne cessa toute sa vie de pratiquer les nobles actions et d'étudier. Par sa mort disparut tout ce qui restait de cette noble famille. Nous citerons l'année de sa mort en son temps.

10. — Ahmed Chalabi, fils de l'émir Aly et l'émir Osman.

Ils sont morts ceux sous la protection desquels on pouvait vivre.
Je suis resté avec leurs successeurs, qui me rappellent la peau d'un galeux.

Les mamlouks des Kasdogli épousèrent leurs veuves et s'établirent dans leurs maisons.

11. — Soliman aga Saleh, ancien mamlouk des Kasdogli. Il était arrivé à être préfet de police de la ville du Caire et sa maison ressemblait à celle du Waly. Un corps de garde et des sentinelles se tenaient à la porte de cette maison, où il faisait emprisonner et torturer les coupables sans qu'il eût à rendre compte de ses actes.

Le souvenir de ce personnage me rappelle les vers suivants :

Que Dieu verse sa grâce sur un temps écoulé à l'ombre de leurs demeures.
Le souvenir de ce temps est doux à la mémoire comme le vin l'est au goût.
Ces nuits, que nous avons passées ensemble au Caire, ressemblent
A un grain de beauté sur le visage du sort cruel.
Je meurs de tristesse et de regrets quand j'entends des colombes
Réciter leurs mélodies plaintives sur les branches des arbres.

Soliman aga Saleh mourut en 1171.

12. — Le sultan de l'époque, le sultan Mahmoud Khan. Il mourut le 18 Saffar 1168, après un règne de vingt et quelques années. Avec lui fut close la liste des empereurs ottomans qui menèrent une bonne conduite, qui eurent un caractère noble et des sentiments d'honneur et qui, enfin, laissèrent un souvenir glorieux de leur passage au trône.

Son successeur fut le sultan Osman, fils de Ahmed, que Dieu lui soit favorable !

13. — Le perspicace, l'illustre, le jurisconsulte vénéré, le noble de naissance, El Sayed Mohammed, dit Hammoudah el Sadidi, un des familiers et des confidents de l'émir Radouan el Djelfi.

Il naquit à El Mahallah el Koubrah, où il fut élevé et où il apprit le Coran. Quand il eut bien appris ce Livre Sacré, il s'adonna à l'étude des sciences. Il excella dans le droit, la métaphysique, la rhétorique et la versification. Il s'occupa avec ardeur de cette dernière science et il y réussit pleinement, car la nature l'avait doté des dispositions les plus heureuses pour la poésie et du goût le plus sûr.

De Mehallah, Sayed Mohammed vint au Caire, où il étudia sous la direction des savants de cette cité ; ce fut dans cette ville qu'il connut l'émir Radouan dont nous avons parlé. Il s'attacha à lui, devint l'un de ses plus chers confidents et composa en son honneur des poésies remarquables, dont quelques-unes sont à deux rimes, une *mouzdaouidja* exquise et des séances

magnifiques. L'une de ces séances est celle qui, en même temps que l'éloge de l'émir, contient des épigrammes à l'adresse de cheikh Omar el Karaoui. Il fit suivre cette séance d'une poésie satirique vraiment remarquable, dirigée contre le même cheikh, que Dieu leur pardonne à tous les deux ! Toutes ces poésies, séances et autres figurent dans *Les Parfums du Paradis*, recueil fait par cheikh Abdallah el Edkaoui.

Sayed Mohammed Hammouda accomplit le pèlerinage de la Mecque et mourut à son retour, en arrivant à Adjroud, en 1163, que Dieu lui soit miséricordieux !

Le cheikh Abdallah el Edkaoui pleura sa mort dans une élégie touchante qui débute ainsi :

Qui peut me venir en aide dans la séparation la plus cruelle,
Qui vengera mes droits que le sort méconnait ?

et finit par les vers suivants, qui contiennent la date de la mort du décédé :

Les houris font des vœux à son adresse et disent :
Que la terre de la tombe de El Sadidi soit arrosée par la miséricorde !

14. — L'honorable Mohammed Chalabi, fils de Ibrahim Chorbadji el Sabounji. Il fut tué dans les circonstances suivantes :

A la mort de son père, qui survint en 1147, Mohammed avait pris possession de ses propriétés et de la maison de sa famille, située sur le lac de l'Ezbékiah, en face de l'Ataba el Khadra. Cette année même mourut, à Manfalout, Osman Chorbadji et quelques-uns des affranchis de cette famille. Mohammed voulut entrer immédiatement en possession de leurs propriétés, mais il ne put le faire qu'en 1151. Voici à quelle occasion :

Mohammed, et avant lui son père, étaient chorbadjis à l'odjak des Azab, et Mohammed s'appuyait sur Youssouf Katkhoda el Berkaoui qui le protégait. A la mort de celui-ci, Mohammed craignit pour lui-même les attaques de Aly Kat-

khoda el Djelfi. Dans cette situation, il se réfugia chez Abdallah Katkhoda el Kasdogli et s'enrola dans l'odjak des janissaires. Abdallah voulut le nommer sous-officier et le revêtir des insignes de ce grade. Mohammed partit ensuite pour la Haute-Égypte en 1154 ; il prit possession des propriétés de Osman Chorbadji et des affranchis dont nous avons parlé et il s'établit dans ces propriétés. Il était vil et avide ; ses mamlouks le fuyaient et il n'eut jamais la moindre attention pour sa sœur, qui s'était mariée à Omar aga, jadis trésorier de son père. Or il arriva qu'un des principaux chefs de Hawaras de la Basse-Égypte étant venu à mourir, Mohammed envoya dire à un sous-officier nommé Ahmed, et qui était son intendant, de faire en sorte que les propriétés qui faisaient ainsi retour à l'État fussent inscrites en son nom. Son désir fut accompli et il paya au Pacha les droits d'usage.

Les enfants du défunt firent alors savoir aux Hawaras de la Haute-Égypte que les propriétés de leurs ancêtres avaient été prises par le fils de El Saboundji, et que celui-ci allait s'y installer. Ils demandaient en terminant qu'on leur vint en aide afin qu'ils pussent payer à Ibrahim el Kasdogli l'équivalent de la somme versée par Mohammed à titre de droits, et ce afin que cet émir leur permit de recouvrer leur propriété.

Les Hawaras de la Haute-Égypte répondirent à cet appel en envoyant aux solliciteurs les secours qu'ils demandaient. Il y eut alors entre les Hawaras alliés et Mohammed une rencontre, dans laquelle ce dernier eut le dessous. Se voyant battu, il passa sur l'autre rive du Nil, et, craignant toujours que ses ennemis ne le rejoignissent, il s'embarqua sans oublier d'emporter avec lui la cassette qui contenait ses titres des propriétés et autres pièces de cette nature. Arrivé au Caire, il se retira dans sa maison de l'Ezbékiah.

Les Hawaras envoyèrent ensuite quelques-uns d'entre eux à Ibrahim Katkhoda, pour lui demander d'user de son influence afin que les propriétés leur fussent restituées. Ibrahim fit venir

Mohammed, il l'entretint de l'affaire et le pria de se désister de ses prétentions sur ces propriétés. L'intendant d'Ibrahim joignit ses supplications aux prières de son maître; mais toutes ces tentatives restèrent sans effet.

En présence de l'obstination de Mohammed, Ibrahim voulut l'exiler au Hedjaz, mais cette mesure ne changea rien aux dispositions de Mohammed. Celui-ci fut dirigé sur Suez, pour être, de là, envoyé au lieu de son exil; mais son avidité était tellement grande qu'il n'oublia pas d'emporter avec lui la cassette dont nous avons parlé. Résolu d'en finir avec lui, Ibrahim envoya à Suez un sous-officier avec l'ordre de mettre à mort Mohammed et de rapporter la cassette. Cet ordre fut exécuté.

Mohammed laissa trois filles; l'une d'elles était mariée à son trésorier qui habitait avec elle une maison située à Haret el Dabbiah, au marché de l'émir El Djiouch.

Ibrahim Katkhoda s'appropria la maison du défunt située à l'Ezbékiah et maria sa veuve à son propre trésorier, Mahmoud aga. Celui-ci mourut quelque temps après, et sa veuve fut remariée par Ibrahim à Hussein aga, qu'il nomma kachef de Mansourah. A l'expiration de l'année, Hussein aga fut nommé par Ibrahim, intendant des magasins de l'État. Radouan Katkhoda lui confia le commandement suprême des bateaux de l'État sur le Nil et il en fit son lieutenant pendant un certain temps. Enfin, lorsque le patron de Hussein aga mourut, celui-ci fut élevé à la dignité de Sandjak. Il fut désigné dans la suite sous le nom de Hussein bey. Il finit par être tué, comme on le verra dans la suite.

A la suite de la mort de Ibrahim Katkhoda et de Radouan Katkhoda el Djelfi, les suivants du premier s'élevèrent au pouvoir. Leurs chefs étaient Osman bey el Djerdjaoui, Aly bey, dit El Ghazaoui et Hussein bey dit Cachkache. Ils avaient été élevés à la dignité de Sandjak du vivant même de leur patron. Ceux qui arrivèrent à cette dignité après la mort de

cet émir sont Hussein bey dit El Saboundji, Aly bey Ballout Kaban et Khalil bey el Kébir.

Après la mort de Hussein bey el Saboundji, cette dignité fut octroyée à Hassan bey Djerdjah et à Ismaïl bey Abou Madfâh. A son arrivée au pouvoir, Aly bey Ballout éleva de son côté à la dignité de Sandjak son trésorier Ismaïl bey el Akhir, gendre de Aly bey el Seroudji.

Le chef suprême des mamlouks dont nous venons de parler fut, après la fuite de Radouan Katkhoda et la chute définitive des Djelfi, Osman bey el Djerdjaoui. Cet émir se montra très-violent et agit sans réflexion ; il molesta la veuve de son patron, la fille de El Baroudi, et confisqua quelques-unes de ses propriétés. Cette dame se plaignit aux principaux d'entre les anciens qui essayèrent de persuader à Osman bey de changer de conduite à l'égard de cette dame. Hassan Katkhoda Abou Chanab l'entretint également de la même affaire, mais ils furent tous très mal accueillis par Osman bey, qui leur tint un langage hautain et cassant. Ils se liguèrent alors contre lui, le déposèrent et le remplacèrent par Hussein bey el Saboundji, qu'ils nommèrent chef de la ville du Caire. Ce dernier resta au pouvoir jusqu'à ce que ses collègues l'eussent tué à la suite d'une conjuration. Voici quelques détails sur sa vie et sa mort :

Hussein bey avait été, dans son enfance, mamlouk de El Saboundji. Il s'échappa un jour de la maison de son maître et se rendit chez Ibrahim Chawiche, qui se l'attacha après en avoir payé le prix à El Saboundji. Ibrahim eut soin de lui, l'éleva sous ses yeux, et, quand ce mamlouk grandit, il le poussa vers les plus hautes positions. En dernier lieu, il lui fit épouser la veuve de Mohammed Chorbadji, fils de Ibrahim el Saboundji. Hussein habita la maison des El Saboundji, il y fit des réparations et des agrandissements et y créa un vaste salon. C'est de là qu'il tira son nom de El Saboundji.

A la mort de Ibrahim Katkhoda, les mamlouks de ce dernier firent nommer Hassan bey commandant de la caravane du

pélerinage et il remplit ces fonctions en 1169 et 1170. Nous avons dit qu'ils l'élurent pour chef après la déposition de Osman bey el Djerdjaoui.

Hussein bey s'attira la considération et le respect de tous par sa générosité et par ses grandes qualités. A son retour du pélerinage, en Chaban de l'année 1171, il nomma le fameux Abd-el-Rahman Aga aux fonctions d'aga des moustahfezan. Cette année-là, la caravane fut commandée et conduite par Mohammed bey, fils de El Dali, qui fut de retour en 1172.

L'époque que Hussein bey avait passée dans la maison de El Saboundji avait laissé dans son cœur une inclination pour le parti dit Haram, dont nous avons parlé au commencement de cet ouvrage. Il avait à cœur de ressuciter ce parti, mais pour arriver à ce but il avait besoin d'une liberté d'action complète et d'une autorité qui le dispensât de ménager qui que ce fût. Il commença donc par exiler son collègue Aly bey, dit Ballout Kaban, qui partit pour son village El Noussat. Osman bey el Djerdjaoui fut exilé à Siout ainsi que Aly bey el Ghazzaoui. Déjà ce dernier était arrivé à El Adliah quand, à l'instigation de son gendre Aly katkhoda el Kharboutly et de Hassan katkhoda Abou Chanab, les anciens intercédèrent en sa faveur auprès de Hussein bey. Celui-ci fit grâce à Aly bey sous condition qu'il habiterait la maison de son gendre, qu'il n'en sortirait jamais et qu'il ne s'aboucherait avec aucun de ses collègues.

Hussein bey fit ensuite venir de Djerdjah Hussein bey Kachkach, gouverneur de cette province et l'obligea à se fixer à Kasr el Aini en lui interdisant formellement d'entrer au Caire. Quelque temps après, il lui transmit l'ordre de partir pour le Behera. Les bateaux qui devaient l'y conduire étaient prêts et n'attendaient plus que l'ordre de mettre à la voile.

En dispersant ses collègues, Hussein bey pouvait — et c'était son intention — les faire assassiner facilement et arriver par suite, à ses fins, c'est-à-dire à se rendre seul chef au Caire et de faire triompher le parti dit Haram. Mais il avait confié son

dessein à quelques personnes de sa suite, entre autres à Hassan Djoudah Kachef, Khalil Kachef Djordji, Hussein Kachef, Aly Aga Monnadji, Ismaïl Kachef Abou Madfâh et un nommé Hassan Kachef. Ceux-ci le trompèrent sur leurs véritables intentions ; tout en faisant semblant de partager ses vues, ils négociaient avec Hussein bey Kachkache. Celui-ci leur promit des grades de sandjaks s'ils parvenaient à tuer leur patron. Le marché fut conclu et ils convinrent que Kachkach les attendrait dans un endroit qu'ils désignèrent d'un commun accord.

Pendant ce temps, Hussein bey faisait continuellement presser Kachkache de se mettre en route pour le Behera ; mais ce dernier avait réussi, pendant trois jours, tantôt pour une raison et tantôt pour une autre, à éluder l'ordre de Hussein bey. Au bout de ce temps, les négociations entamées avec ceux dont nous avons cité les noms étant terminées, il ne restait plus qu'à exécuter les conventions de l'accord. Voici comment cela se fit :

Le vendredi, les conjurés se rendirent, selon leur habitude, chez Hussein bey; ils l'accompagnèrent dans sa visite au tombeau de l'imam el Chaffeï et ils revinrent avec lui au vieux Caire. Là, ils descendirent dans la maison de son intendant et il passèrent la nuit à jouer et à s'amuser.

Le matin, ils déjeûnèrent et prirent le café avec Hussein bey. Quelques instants après, les mamlouks de l'Emir se retirèrent pour aller déjeuner à leur tour et celui-ci se trouva seul avec les conjurés. Ils lui demandèrent de leur faire des cadeaux et il délivra aussitôt à chacun d'eux un bon de mille tallaris et de mille ardebs de céréales. Hassan Kachef Djoudah et ses compagnons mirent les bons dans leurs poches, et tirant leurs armes, ils se précipitèrent sur Hussein bey et le mirent en morceaux. Ils quittèrent ensuite le kiosque après en avoir fermé toutes les issues et se rendirent à l'endroit où Hussein bey Kachkache les attendait. Quand ils firent part à celui-ci de ce qu'ils venaient de faire, il monta à cheval et entra avec eux

au Caire. Il se rendit à la maison de Hussein bey, située à El Daoudiah, et il en prit possession avec tout ce qu'elle contenait. Il rappela ensuite ceux de ses collègues que Hussein bey el Saboundji avait exilés.

Aussitôt que la nouvelle de la mort de Hussein bey parvint à Aly bey el Ghazzaoui à Birket el Ratli, cet émir monta à cheval et se rendit à la citadelle avec les meurtriers. Chemin faisant, ils invitaient les principaux chefs des Odjaks à se joindre à eux, entre autres Hassan katkhoda Abou Chanab qui était connu comme un des partisans de Hussein bey el Saboundji. En se rendant chez lui, les meurtriers avaient décidé entre eux de le tuer s'il refusait de les accompagner à la citadelle ou s'il s'avisait de leur reprocher leur acte. Hassan Katkhoda était retenu chez lui par un cancer à la bouche. A l'arrivée des meurtriers, il quitta le harem et vint à eux. Ils lui apprirent qu'ils venaient de tuer Hussein bey, et pour toute reponse, il leur dit : « Il était votre frère, vous le remplacerez. » A la demande qu'ils lui firent de les accompagner, il répondit qu'il ne pouvait le faire à cause de la maladie dont il souffrait, mais voyant qu'ils insistaient, il mit un caftan et partit avec eux.

Arrivés à la citadelle, les conjurés nommèrent Aly bey chef de la ville du Caire en remplacement de Hussein bey el Saboundji. Ceci se passait dans le courant du mois de Saffar 1171.

Les mamlouks de Hussein bey ramenèrent ensuite au Caire le corps de leur patron. Ils le déposèrent dans la maison du cheikh Abdallah el Chabraoui, à El Rouei. Là, les derniers devoirs lui furent rendus et on le conduisit au tombeau.

Aly bey, qui venait d'être investi des fonctions de Cheikh el Beled, s'appropria la maison de son prédécesseur située à à l'Ezbekiah et s'y établit. Khalil Kachef, Ismail Abou Madfâh et, quelques mois après, Hassan Kachef Djoudah, furent élevés à la dignité de sandjak. Kassem Kachef fut nommé chef de la police. Ces événements se passaient pendant que Aly pacha

Hakim Oglou occupait pour la deuxième fois le poste de Waly d'Egypte.

Le meurtre de Hussein bey, tué par ceux-là mêmes qui jouissaient de son amitié et de sa confiance, me rappelle les vers suivants :

J'avais des amis, des frères pour ainsi dire, que je considérais comme des cuirasses. Ils ont été des cuirasses en effet, mais au service de mes ennemis,
Je les considérais comme des flèches qui ne manqueraient pas le but et en effet ils ont atteint mon cœur.
Ils ont dit : Nos cœurs sont sincères. Oui, leurs cœurs ont été sincères en faveur de mes ennemis.

Ce fait me rappelle aussi les vers suivants dus à Abou Isaac el Telemsani :

La perfidie est depuis longtemps pratiquée par les hommes. Elle fait partie de la nature humaine.
Il n'est pas vrai que tout individu auquel vous faites du bien reconnaisse vos bontés et les apprécie.
Il se peut qu'en reconnaissance pour vos bontés, il attire sur vous des malheurs que vous ne saurez comment conjurer.
Ne vois-tu pas que la lune est cause de l'éclipse du soleil, dont elle emprunte pourtant la lumière ?

15. — Est mort le grand savant, l'illustre traditionniste, le jurisconsulte émérite et le théologien consommé, le poète achevé Abdallah, fils de Mohammed, fils de Amer, fils de Charaf-el-Dine el Chabraoui el Chaffeï.

Il était né vers l'an 1092 et il appartenait à une famille illustre et par ses ancêtres et par les savants qu'elle a fournis.

Son grand-père était Amer, fils de Charaf, dont El Armani a tracé la biographie dans son ouvrage intitulé *El Kholaçah,* et dont il a vanté la mémoire et l'intelligence.

Le premier qui l'autorisa à donner des cours publics fut Sidi Mohammed, fils de Abdallah el Khorachi. Il eut cette autorisation en l'an 1100, c'est-à-dire à l'âge de huit ans environ.

Le cheikh Mohammed dont il s'agit mourut en 1101, le 17 du mois de Zilhodjeh, et fut remplacé comme cheikh de la mosquée d'El Azhar par cheikh Mohammed el Nacharti el Maleki, qui mourut le 28 Zilhodjeh de l'an 1120.

La mort de ce dernier fut l'occasion d'une révolte qui éclata dans cette université à propos de la nomination de celui qui devait lui succéder dans sa dignité et donner des leçons à El Akbaghaouiah. Les étudiants se divisèrent en deux partis : l'un voulait cheikh Ahmed el Nafaraoui, tandis que l'autre proposait cheikh Abd-el-Baki el Kallini, alors absent du Caire. Les partisans du cheikh décédé avaient, eux aussi, pris fait et cause pour cheikh el Kallini ; ils lui envoyèrent dire de hâter son retour. Mais avant l'arrivée de ce dernier, cheikh Mohammed el Nafaraoui se rendit à El Akbaghaouiah pour y donner des leçons. Les étudiants qui fréquentaient cet établissement l'en empêchèrent.

Sur ces entrefaites arriva cheikh el Kalini, qui vit se grouper autour de lui les partisans de feu cheikh el Nacharti. De leur côté les partisans de cheikh el Nafraoui se rendirent pendant la nuit à la mosquée d'El Azhar avec des armes et des fusils. Ils déchargèrent leurs armes à feu dans l'intérieur de la mosquée, mirent dehors les partisans du cheikh el Kallini, brisèrent ensuite les portes de El Akbaghaouiah et installèrent cheikh el Nafaraoui sur la chaire de cheikh el Nacharti.

Le lendemain, dans l'après-midi, les partisans de El Kallini se rendirent à la mosquée et en fermèrent les portes. Une lutte s'engagea entre eux et leurs adversaires, qui perdirent dix des leurs. Il y eut un grand nombre de blessés de part et d'autre. Dans la mêlée, les caisses furent pillées et les lampes mises en pièces. Le gouverneur de la ville vint à la mosquée et fit enlever les cadavres. Les étudiants se dispersèrent ; la mosquée fut abandonnée par tout le monde et personne n'y fit la prière ce jour-là.

Le lendemain, cheikh Ahmed el Nafaraoui se rendit au palais, muni d'une constatation médicale déclarant que les cadavres

avaient été visités par les médecins. Le Pacha, qui savait bien de quel côté étaient les torts, ne voulut pas prendre en considération ces récriminations et intima au cheikh l'ordre de garder sa maison. Il ordonna ensuite l'exil de cheikh Mohammed Chanan, qui partit, en conséquence de cet ordre, pour son pays natal El Hodeïda. Ceux qui l'avaient soutenu dans son agression furent emprisonnés ; ils étaient au nombre de douze.

Hassan effendi, *Nakib el Achraf*, se laissa aller, en présence même du Pacha, à un langage violent contre le cheikh Chanan et le cheikh el Nafaraoui : « Ah ! c'est ainsi, dit-il à celui-ci, que se conduisent vos méchants partisans qui se font passer pour des étudiants. Ils ne se font même par scrupule de tirer des coups de feu dans la mosquée et de crier du haut des minarets, en guise d'appel à la prière : O partisans de Haram ! » En fin de compte cheikh el Kallini fut élu en remplacement de feu cheikh el Nacharti et fit ses cours.

A sa mort, il fut remplacé par cheikh Mohammed Chanan.

Le cheikh el Nafaraoui dont il a été parlé plus haut, était également mort pendant cet intervalle et ce fut le cheikh Ibrahim, fils de Moussa el Fayoumi el Maleki, qui recueillit la succession de cheikh Chanan.

A la mort de cheikh Ibrahim, qui eut lieu en 1137, sa dignité passa aux chafeïtes en la personne de cheikh Abdallah el Chabraoui, qui était un des plus grands savants de l'époque.

Cheikh Abdallah avait suivi les cours des principaux savants, tels que cheikh el Lakkani, Khalil fils de Ibrahim, El Chehab el Khalifi, cheikh Mohammed, fils de Abd-el-Baki el Zerkani, cheikh Ahmed el Nafaraoui, cheikh Mansour el Menoufi, cheikh Saleh el Hambali, cheikh Mohammed el Moghrabi el Saghir et cheikh Id el Noumroussi. Il assista également dans ses pèlerinages aux leçons que donnait cheikh Abdallah, fils de Salem el Bessri. Ses connaissances augmentaient sans cesse et sa renommée se répandait en même temps. Il devint enfin le plus grand savant de son époque. Les hommes qui étaient à la

tête de l'État et les émirs eurent pour lui une grande considération ; sa parole était écoutée, son intercession prise en considération et, pendant tout le temps qu'il vécut, les hommes de lettres furent partout respectés. Les émirs lui faisaient les cadeaux les plus riches et recherchaient sa société.

Cheikh Abdallah se fit bâtir une maison sur le lac de l'Ezbékiah, dans le voisinage de El Rouei. Son fils Sidi Amer en fit également bâtir une en face de celle de son père. Cette dernière construction coûta des sommes considérables.

Cheikh Abdallah recherchait les objets magnifiques et de valeur en tout genre ; il possédait des livres précieux et admirablement écrits.

Les dépenses journalières de la cuisine de son fils Sidi Amer consistaient, pour ne parler que du bétail, en deux moutons bien gros qui étaient égorgés dans sa maison même.

Les étudiants furent remarquables de politesse durant tout le temps où cheikh Abdallah fut chef de la mosquée d'El Azhar.

On lui doit un ouvrage intitulé *El Altaf*, qui est un éloge continu à l'adresse des *Achraf's* (titre que les descendants du prophète ont seuls le droit de porter) et un autre ouvrage intitulé *Charh el Sadr*, qui contient une relation de la bataille de Bedre. Il avait composé cet ouvrage à la demande de Aly pacha Hakim Ogli. A la fin de ce livre on trouve un résumé de l'histoire de l'Égypte et de ses Walys jusqu'à Aly pacha.

Cheikh Abdallah est, en outre, l'auteur de nombreuses poésies qui ont été consignées dans un recueil très répandu. On lui doit beaucoup d'autres écrits. J'ai, à diverses reprises, et, selon les circonstances, reproduit dans ce livre quelques-unes de ses poésies.

Il mourut dans la matinée du jeudi 6 Zilhodjeh 1171, à l'âge de quatre-vingts ans environ. Les prières mortuaires furent récitées sur son corps à la mosquée d'El Azhar, en présence d'une foule innombrable.

16. — L'illustre savant qui mérite la première place, le jurisconsulte et traditionniste achevé et édifiant par sa bonne conduite cheikh Hassan, fils de Aly, fils de Ahmed, fils de Abdallah el Chaffeï el Azhari el Mentaoui, connu sous le nom de El Madabghi. Il avait étudié sous la direction de cheikh Mansour el Menoufi, de Omar, fils de Abd-el-Salam el Tataouni, de cheikh el Noumrousi, de cheickh Mohammed, fils de Ahmed el Wezari et de Mohammed fils de Sayed el Toumbakti. Il se consacra à l'étude de la théologie, donna des cours à la mosquée d'El Azhar et des consultations. On lui doit de nombreux écrits très-remarquables parmi lesquels nous pouvons citer: des annotations très-utiles aux étudiants sur le commentaire fait par El Khatib de l'ouvrage intitulé *Abou Choudjah*; trois commentaires de la grammaire; un commentaire de *El Sighah el Ahmadia*; un commentaire de *El Dalaïel*; un commentaire de *Hizb el Bahr*; un commentaire de *Hizb el Nawawi*; un résumé du commentaire fait par El Bannani du grand *Hizb*; un traité sur les dix manières de lire le Coran; un traité sur les vertus de *Leilet el Kadr*; un traité sur la noble et glorieuse naissance (du Prophète); un commentaire célèbre du *Djamh el Djaouameh*; des annotations sur le commentaire de Ibn Hedjr; sur *El Arbeïn* (les quarante); un résumé de la vie de Ibn el Maïet; un commentaire de *El Tahrir*; un commentaire de *El Achmouni*; un commentaire de la poésie due au savant El Makkarri et qui débute par ces vers: « Louange à celui qui a réparti les chances! » un commentaire de cheikh Khaled.

Cheikh Hassan mourut le 20 saffar 1170. Le cheikh Abdallah el Edkaoui déplora sa perte dans deux poésies remarquables. Voici le premier et le dernier vers de l'une de ces poésies :

Le savant de l'époque, l'imam est retourné vers Dieu ;
Ses actions étaient dignes d'éloges. Pleure-le et exagère tes pleurs.

. . . . . .

A la mort de cet homme poli,
Dont Dieu était grandement satisfait,

J'interpellai mes amis et leur dis : « Arrêtez-vous,
Et pleurons ensemble la mort de El Madabghi (chronogramme).

Voici aussi le premier et le dernier vers d'une autre poésie faite sur le même sujet :

Prenons patience. Il est dans les habitudes du sort d'amener les calamités.
Les esprits ne savent que penser en face de ces changements.
. . . . . .
Les Houris sont venues t'annoncer que
Tu as été revêtu de la robe des élus, ô Hassan !

17. — L'illustre savant à l'exemple édifiant, cheikh Chams-el-Dine, fils de Mohammed, fils de El Taïeb, fils de Mohammed El Charafi el Fassi.

Il naquit à Fez en 1110 et, à l'âge de trois ans, il fut, à la demande de son père, autorisé à enseigner par le cheikh Abou el Asrar Hassan, fils de Aly el Adjami, qui se trouvait alors à la Mecque.

Il mourut à Médine en 1170 à l'âge de soixante ans accomplis, que Dieu lui soit miséricordieux.

18. — Cheikh Daoud, fils de Soliman, fils de Ahmed, fils de Mohammed, fils de Amre, fils de Amer, fils de Khodr el Chanoubi el Borhani el Maleki el Kherbétaoui. Il était né en 1080 et avait assisté aux leçons des principaux savants de l'époque, tels que cheikh Mohammed el Zerkani, cheikh el Khorachi et d'autres de leur rang.

Il vécut si longtemps qu'après avoir enterré les grands-pères, il assista aux funérailles des petits-fils.

Il apportait beaucoup de soins à la vérification de l'authenticité des traditions qu'il rapportait et il en était arrivé à être considéré comme une autorité dans cette matière.

Il mourut dans le courant du mois de Djamad el Thani de l'an 1170.

19. — Le vénérable, le bon, le vertueux, le chef des élus de Dieu, cheikh Mohammed, fils de Aly el Djézaïi el Kassimi, célèbre sous le nom de Kachkache.

Il arriva enfant au Caire et y grandit. Il accomplit le pèlerinage de la Mecque et fut initié aux secrets de la secte par Sidi Ahmed el Soussi, disciple de Sidi Kassem, et son initiateur le nomma Khalife des kassimites au Caire.

Cheikh Mohammed fut alors visité par la lumière et connut les secrets de Dieu. Il se rendit ensuite au Maghreb pour visiter son initiateur, le cheikh Ahmed, mais, à son arrivée, il y avait déjà trois jours que celui-ci était mort. Les disciples du défunt apprirent à cheikh Mohammed qu'avant de mourir, leur maître, ayant eu connaissance de son voyage, leur avait confié un dépôt à son adresse. Le cheikh Mohammed prit le dépôt et revint au Caire où il ne cessa, jusqu'à sa mort de donner des bons conseils. Il fit des pactes avec les chefs de Djinns (esprits malfaisants) et l'on prétend qu'il parvint à la dignité de chef des élus de Dieu.

Cheikh Mohammed mourut en 1170.

20. — Le jurisconsulte éminent, le vertueux, le grand savant, Mohammed, fils de Ahmed el Hanafi el Azhari, connu sous le nom *El Saïem* (le jeûneur).

Il avait appris le droit et les autres sciences sous la direction de sidi Aly el Okdi, de cheikh Soliman el Mansouri, de Sayed Mohamed Abou el Séoud et d'autres. Il excella notamment dans la connaissance des ramifications du rite Hanafite et donna des leçons sur diverses sciences à la mosquée d'El Azhar, au tombeau de El Hanafi et à la mosquée de Moharram. Il s'attacha pendant longtemps à cheikh el Afifi et fit ensuite la connaissance de cheikh Ahmed el Erian. Il finit par se vêtir comme les pauvres et par se désintéresser des choses d'ici-bas. Il ne faisait que répéter le nom de Dieu. Quelques temps après, il vendit tout ce qu'il possédait et il alla à Suez, où il s'embarqua

sur un bateau qui devait quitter ce port. Le bateau fut brisé en mer et c'est à peine si cheikh Mohammed parvint à atteindre le rivage, n'ayant d'autres biens que les habits qu'il portait pour couvrir sa nudité. Il se réfugia sous une tente habitée par une famille de bédouins. La maîtresse du logis le traita convenablement ; il passa sous son toit quelque temps, durant lequel il lui servit de domestique. Il partit enfin par Yamboh. Il arriva dans cette ville dans un état digne de pitié ; ses habits n'étaient plus que des haillons et son aspect était des plus attristants. Il se rendit directement à la mosquée et y logea sans vouloir se faire connaître de personne.

Une nuit, cheikh Mohammed monta sur le minaret de cette mosquée et se mit à réciter les louanges de Dieu dans la forme usitée parmi les Égyptiens. Le gouverneur de la ville, qui habitait dans le voisinage, l'entendit et, dès que le jour fut arrivé, il le fit venir et le questionna. Cheikh Mohammed lui cacha son nom et lui dit qu'il était un homme pauvre qui habitait la mosquée. Le Waly lui fit alors don de quelques habits et lui ordonna de venir tous les jours dans sa maison prendre ses repas avec ses gens.

Quelque temps après, un cheikh de bédouins mourut et ses enfants, ne s'étant pas entendus sur la manière de partager sa succession, vinrent à Yamboh dans le but de consulter un légiste ; comme cette ville ne contenait aucun jurisconsulte de force à résoudre la difficulté, le Waly fut d'avis de soumettre la question aux savants de la Mecque. Il écrivit à cet effet une lettre et la remit à un messager, mais cet homme, jugeant insuffisante la somme qu'on lui offrait pour sa peine, refusa de partir. De leur côté, les bédouins ne voulurent pas élever leur prix et la question resta pendante. En présence de ce qui se passait, le cheikh Mohammed se fit donner un encrier et une plume. Il se retira dans un coin écarté de la mosquée et écrivit la solution de la question, en citant à l'appui de son argumentation les textes mêmes de la loi. Il apposa son cachet

sur la consultation et la remit au Waly. Celui-ci la lut et fut étonné. Il lui demanda pourquoi il n'avait pas voulu dire jusque-là qu'il était un des savants de l'Islam, et cheikh Mohammed s'excusa en faisant valoir l'état dans lequel il se trouvait : « Si j'avais voulu me faire connaître, dit-il au Waly, personne ne m'aurait cru ».

Depuis ce jour, le Waly eut pour cheikh Mohammed tous les égards qu'il méritait ; il le prit en grande considération et lui donna des vêtements et de l'argent. Cheikh Mohammed donna alors à Yamboh des leçons de droit et de Hadith, sa renommée s'étendit au loin et la fortune le combla de ses dons.

Comme l'époque de l'arrivée à Yamboh de la caravane des pèlerins égyptiens était déjà proche, le Waly pressentit que le cheikh allait le quitter. Pour le retenir, il le fit mettre en prison et charger de chaînes ; mais, voyant que malgré tout le cheikh était décidé à partir, il le délivra de ses entraves et lui fit promettre de revenir à Yamboh après le pèlerinage. Cheikh Mohammed partit avec la caravane pour la Mecque et, après le pèlerinage, il se rendit en Égypte où il fut un modèle de piété. Il mourut en 1170 après une paralysie de plusieurs mois. Il tire son nom d'El Sayem, du village de Saft el Sayem, une des dépendances de Fachne, dans la Haute Égypte. On ne vit plus après lui d'homme aussi vertueux. Que Dieu lui soit miséricordieux !

21. — Le grand savant, la merveille de l'époque, Aly, fils de Tadj-el-Dine Mohammed, fils de Abd-el-Mohsen, fils de Mohammed, fils de Salem el Kolaï el Hanafi el Makki. Il naquit à la Mecque et fut élevé dans la maison de son père dans une situation très exceptionnelle de prospérité, de considération et de bien-être. Il étudia sous la direction de son père et d'autres hommes de mérite et il reçut en outre des leçons des savants étrangers qui venaient à la Mecque. Il s'adonna entièrement aux belles-lettres et parvint à découvrir tous leurs trésors

cachés. Il eut avec les savants qui les cultivaient des discussions dans lesquelles sa gloire brilla d'un vif éclat.

En 1142, il se rendit à Damas et y rencontra cheikh Abd-el-Gani el Naplousi sous la direction duquel il étudia quelque temps.

De Damas, il se rendit à Constantinople et il revint ensuite à la Mecque. Il quitta de nouveau cette ville en 1160 pour se rendre au Caire. Il passa quelque temps dans cette dernière ville, la quitta et y vint une seconde fois après une absence de dix années. Il mit alors la dernière main à un travail qu'il avait entrepris depuis longtemps et qui était le commentaire d'une poésie de son inspiration, de deux poésies de cheikh Abd-el-Gani et de sept poésies dues à d'autres écrivains. Le commentaire de sa poésie seule forme trois volumes, et ce travail a fait l'admiration de la plupart des hommes de mérite tels que cheikh el Chabraoui, cheikh el Edkaoui, cheikh el Marhoumi et cheikh Ibrahim el Menoufi. Voici les éloges que cheikh el Chabraoui en fait :

Est-ce une bouche qui sourit ? Est-ce la gentillesse qui s'est personnifiée ?
Ou bien est-ce un jardin où un merle chante et gazouille ?
Ou bien est-ce le vent de l'Est qui, lorsqu'il se lève, dissipe les chagrins et les soucis?
Ou bien est-ce l'éclair qui nous surprit, venant des côtes de Nâmane au dessus du Ghamr ?
Ou bien est-ce le rossignol du mérite qui chante des beautés ?
Ou bien est-ce le souvenir de El Mousalla, de Oz-b et de Yammam ?
J'ai longtemps blâmé le sort et cru la fortune ingrate,
Et j'ai longtemps pensé mal et demandé au sort jusqu'à quand il allait m'être infidèle.
Combien d'ignorants jouissent de tout le bien-être et combien de gens de mérite sont dans la souffrance ?
Combien de fois ai-je demandé au sort de m'indiquer un savant ? Mais le sort refusa toujours avec persistance de me le montrer.
Un instant ! m'écriai-je, écoute, ô sort ! Il se détourna de moi en grommelant.
Je me suis dit alors que le sort était avare et que Dieu était plus généreux ;

Mon imagination était sur le point de s'écrier que le séjour de la gloire était tombé en ruines,
Quand les merveilles de ton grand mérite frappèrent mes yeux.
Le sort me dit : Il est de ton devoir de chanter les louanges de celui-là.
Célébrer ses éloges est une obligation sacrée pour toi.
Ne célèbre pas les éloges d'un autre, car ce serait inutile.
C'est là le vrai mérite, c'est ce à quoi doit viser quiconque veut triompher.
C'est un collier de perles uniques d'origine sacrée.
Il a été élevé dans les prairies du Nedjid et sous les saules qui s'élèvent dans ces parages ;
Il a des charmes innombrables auxquels on ne connaît pas de limites ;
Et tu te fatiguerais en vain si tu essayais d'en trouver la fin ; le repos est donc préférable.
O unique de l'époque par sa gentillesse ! ô fils honoré de Zemzem et de Makam !
Tu es l'homme illustre et nous te proclamerons, que ton ennemi le veuille ou non.
Tu as atteint une si grande gloire qu'elle suffirait aux humains, si on la répartissait entre eux.
Si le grand poète de Beni Hamazan te voyait, il se rendrait à toi.
Si El Saad [1] avait été favorisé par la fortune, il t'aurait eu pour maître.
Que Dieu veille sur ces lignes que ta main a tracées et que j'ai été très heureux de recevoir.
Au prix de ma vie, je sauverai, s'il le faut, cette écriture tracée par ta main et ces paroles tombées de ta bouche.
Si je compare cette écriture à celle d'Aly [2], je la trouve encore plus belle et plus régulière.
Si je vante ta forte mémoire, que dois-je dire de ton intelligence si vive et si saine ?
Il n'y a pas à s'étonner de la noblesse de ton origine, tu es issu d'une couronne honorée [3].
Que Dieu ne tienne pas compte au sort de ses crimes passés.
Et j'ai pardonné à la chance ses rigueurs de jadis, lorsqu'elle nous a fait don de toi.
Tes paroles ressemblent à des perles magnifiques mises en ordre.
Quel grand savant tu es ! Ton mérite est incomparable ;

[1] Le poète veut parler ici de Saad-el-Dine el Taftazani.
[2] Il s'agit ici de Aly ibn Mokla, qui est l'inventeur de la calligraphie arabe actuelle.
[3] Allusion au père du héros du poète, qui s'appelait Tadj-el-Dine (la couronne de la foi.)

Ta parole est la sagesse même, et le sens en est profond.
Si tu te mets à parler de rhétorique, ta parole est la rhétorique parfaite.
Si tu fais des vers, la poésie en transporte les amoureux,
Et ta prose arabise les mots étrangers.
Aucune de tes paroles ne saurait être contredite,
Et les arguments dont tu te sers sont irréfutables.
Que dois-je dire si je veux parler de toi?
Tes qualités brillantes ont surpassé tout ce que je connais.
O sort! tu nous as fait une faveur, pardonne-moi mes récriminations passées et aie pitié de moi.
Recule, ô ma langue! avance-toi, ô ma plume! pour célébrer cette grâce si tu peux.
Il n'a pas d'égal, soit par ses qualités, soit par ses manières, soit par son unité.
Il a réuni en lui toutes les belles qualités qui se trouvent chez les autres et qui méritent des éloges.
Comment puis-je célébrer ses louanges. Son mérite a fermé ma bouche.
Enfin c'est une tâche au-dessus de mes forces;
Dieu le sait plus que tout autre.

A cause de sa profonde connaissance de la science du *ramle*, le cheikh Aly était lié étroitement à Aly pacha Hakim Ogli. Il l'avait connu pour la première fois à Constantinople. Là, il lui avait prédit des événements qui s'étaient accomplis en tous points. Lorsqu'Aly pacha fut nommé, en 1170, pour la seconde fois Waly d'Egypte, le cheikh Aly quitta la Mecque et vint en Egypte par la voie de la mer. Aly pacha eut pour lui toutes sortes d'attentions et le combla de faveurs. Le cheikh Aly alla habiter une maison voisine de la mosquée de Ezbek, dans la rue El Saliba. Il ne se montrait qu'entouré d'un cortège aussi imposant que celui du Waly. Il prit un lieutenant, un trésorier, un majordome et un chambellan, absolument comme s'il était émir. Il était d'une générosité excessive, d'une énergie rare, d'une délicatesse de sentiments exquise et il prodiguait ses faveurs à ceux qui avaient recours à lui. Les poètes de l'Egypte firent en son honneur des poésies remarquables. Le cheikh Abdallah el Edkaoui, entre autres, reçut de lui des récompenses magnifiques pour ses poèmes.

Lorsqu'Aly pacha fut relevé du gouvernement de l'Egypte, cheikh Aly partit avec lui pour la Turquie. Cet acte le plaça si haut dans l'amitié du Pacha, que lorsque celui-ci fut élevé au pouvoir pour la dernière fois, le cheikh devint un des premiers personnages de l'Empire. Il se fit bâtir un palais immense composé de quarante appartements, ou pour mieux dire de kiosques ; dans chacun de ces kiosques il logea une esclave.

A la destitution d'Aly pacha, qui fut aussi exilé dans une ville de la Turquie, cheikh Aly fut dépouillé de tout ce qu'il possédait et renvoyé à Alexandrie. Il y mourut en 1172, abandonné et loin de ceux qu'il aimait. Il ne vint pas après lui un seul homme qui pût l'égaler. Il est l'auteur d'un recueil de poésies et de beaucoup de traités, entre autres de *Takmil el Fadl*, traité de divination au moyen du *ramle* et de *El Faradj*, poésie en l'honneur de Dieu, abondante en matières et remarquable en son genre.

Les différents sujets qu'il y a traités sont détaillés dans le commentaire qu'il en a fait.

Voilà ce que dit de cheikh Aly, le cheikh Abdallah el Edkaoui, dans son recueil intitulé *Bidâat el Arîb*.

En 1158 est arrivé en la ville du Caire, la bien gardée, la ville aux vertus et aux qualités éblouissantes, le seigneur, l'homme de mérite, le grand, le parfait, le lettré consommé et habile, Aly, fils de Tadj-el-Dine el Hanafi el Mekki el Kolaï, dit Nour-el-Dine, le savant de la Mecque et son ancien mufti ; que Dieu lui soit miséricordieux et soit satisfait de lui.

Il a fait preuve d'une éloquence rare et d'une aptitude merveilleuse pour les différentes sciences. Parmi toutes ses compositions célèbres, sa poésie surtout est remarquable. C'est une vierge unique, aux sujets merveilleux. Il a découvert des genres que personne avant lui n'avait soupçonnés et qu'après lui personne ne pourra imiter. Il a découvert entre autres un genre remarquablement établi, nommé *La Vaste Érudition*.

Dieu a fait que je connusse cet homme de mérite ; il m'a cité des paroles si merveilleuse et si éloquentes que mon cœur en fut épris. Il a reproduit devant moi des poésies du genre de *La Vaste Érudition*, qui sont des vrais pièges tendus aux esprits. J'ai voulu alors nager dans cette vaste

mer de l'éloquence, et, quoiqu'il ne me fût pas donné de le faire, j'ai chanté ses louanges dans la poésie suivante :

Combien de temps as-tu fait attendre à cet amoureux la réalisation de ta promesse? Tu l'as abandonné : ne voudrais-tu pas venir à son secours?
Il veille, tandis que ceux qui lui tiennent compagnie dorment. Pour quoi ne le laisserais-tu pas se reposer aussi?
Il est triste et les causes de son chagrin attisent les maux que tu lui as causés.
Il souffre, le sommeil a fui ses yeux ; ne voudrais-tu point, par bonté, lui procurer le repos?
Il se plaint, et le feu qui le dévore lui fait désirer de boire les larmes que tu as fait couler.
Son profond amour aiguise encore ses tortures ; ne voudrais-tu pas le délivrer de ses souffrances?

Lorsque je lui dédiai cette poésie et que j'eus l'honneur de lui baiser les mains, il me donna des récompenses magnifiques et il m'adressa des éloges très flatteurs. Il me fit ensuite part d'une poésie de sa composition. Elle était écrite dans un genre appelé *El Oud*, véritable écueil pour les gens de mérite. Or, il a composé dans ce genre deux vers, plus doux et plus harmonieux que les sons de la deuxième et de la troisième corde d'un luth, et il a dit : « Je placerai très haut dans mon estime celui qui, à ces deux vers, en adjoindrait un troisième. » Je lui composai alors dans le même genre, une poésie en son honneur. La voici :

Mes larmes, semblables à des pluies continuelles, ne font que jaillir depuis que les habitants de ce séjour sont partis.
Elles ont coulé en abondance, poussées par le feu qui consume l'amoureux soupirant après une gazelle habitant Zi Salam.
Une gazelle gentille, sauvage, somnolente et éveillée ; la nuit lui sert de manteau et le matin de voile.
Chaste, gracieuse, svelte, aux beaux yeux grands et noirs, coquette, ivre et éveillée, injuste et équitable,
Elle se fâche quand je suis content ; elle fuit par coquetterie quand je m'approche, et, lorsque je me fais humble, elle devient orgueilleuse.
Elle est si belle sous tous les rapports, que lorsque elle se montre à côté d'une branche, celle-ci se retourne, le cœur rongé par la jalousie et les feuilles flétries.
Son sourire dissipe par son éclat les nuées épaisses de l'obscurité, et les éclairs de Kazima ne sont rien auprès de l'éclatante blancheur de ses dents.

Son seul défaut consiste en la langueur de ses yeux, qui meurtrissent le cœur de l'amant consumé par l'amour.
Son sourire est charmant : son visage, par sa beauté, a captivé la lune ; ses mouvements sont gracieux et flexibles, et son cœur, à l'égard des mortels, est inflexible.
Le fils de El Tofeil lui offre son cœur ; cesse donc, ô Abou Maaz! de me blâmer et tiens-moi compte de mon amitié.
Tu n'es ni El Rachid, ni El Mamoun, toi qui me blâmes au sujet de celui qui est haut placé dans mon cœur et qui le domine.

Après quelques vers dans le genre lyrique, le cheikh Abd-allah dit :

Réfugie-toi et attache-toi à l'unique, fils de l'unique, fils de l'unique.
Ce grand, dont les mérites et les vertus sont répétés par tous comme s'il étaient des proverbes ;
Rapproche-toi de son séjour et éloigne-toi de celui des autres ; tu obtiendras de sa générosité une rosée aussi abondante que la pluie.
En lui se sont réunis le mérite, la science, la magnanimité, la noblesse de naissance, la gloire et la grandeur du caractère.

Et après quelques vers :

O Aly ! fils de Tadj-el-Dine, ô dépositaire des belles qualités ! toi qui descends de parents purs et qui possède des qualités que rien ne dépare,
Prête l'oreille aux paroles semblables à des perles, que celui qui te chérit, El Edkaoui, a composées pour ta louange, ô toi qui est si haut placé !
Cette poésie est du genre lyrique ; je te la dédie, à toi notre maître et l'inventeur de ce genre depuis les temps les plus reculés ;
Genre merveilleux et étrange, dans les régions étendues duquel les plus éloquents se perdent et demeurent interdits.
J'ai puisé dans la mer limpide et douce de ton éloquence, et par suite il n'y a pas à s'étonner si ces paroles surpassent en valeur les perles des colliers.
Accorde-leur toute ton attention ; sont-elles bien du genre que tu désires ? répondent-elles au genre plein de sagesse que tu as inventé et ne contiennent-elles pas d'erreur ?
Et sois sain et fort tant que l'oiseau chantera sur les branches et que les feuilles de papier seront ornées de mots arrangés.

Lorsque cheikh Aly eut pris connaissance de cette poésie, il me dit : « Vous avez plus de droits que tout autre à me faire des compliments sur

ma poésie. Je lui répondis que je n'étais pas digne d'entreprendre un pareil travail. — Mais, reprit-il, vous êtes à même plus que tout autre de le faire. » Devant son insistance, j'ai dû m'exécuter et je commençai de la sorte :

Arrête-toi devant ce jardin, respire un parfum, et quel parfum !
Ses poésies sont des jardins de grâce et de belles-lettres qui réjouissent l'âme et la vue.
Que Dieu garde ce parfait aux qualités si belles !
La gloire est son nom, il en descend, et, par la couronne, il s'est élevé aux nues [1].

Après quelques vers que nous passons, le cheikh Abdallah dit :

Que notre seigneur vive toujours pour qu'il nous promène dans les charmes inouïs de ce jardin !
Qu'il vive tant que les affligés déploreront leur mal et que la colombe roucoulera dans le feuillage !

Le reste de ce compliment est écrit en prose, et je dois, dans la crainte d'importuner le lecteur, m'abstenir de le reproduire.

22. — Le médecin Aly, fils de Djebril. Il était directeur de l'hôpital et de l'hospice El Mansouri. Il était très-habile en médecine et personne ne pouvait lui être comparé dans cette science.

Aly était un des familiers de l'Emir Radouan Katkhoda el Djelfi, dont il était le confident et le médecin. Cet émir le combla de dons et de faveurs. Il fut si généreux avec lui qu'il parvint à un bien-être complet sous tous les rapports. Entre autres dons l'émir Radouan lui fit cadeau d'une maison donnant sur le lac de l'Esbékiah. La vue de cette maison dissipait les chagrins et réjouissait les âmes ; elle était construite d'une façon vraiment merveilleuse. Ses murailles étaient pour ainsi dire faites en verre, car de quelque côté que l'on regardât, rien n'obstruait la vue et l'œil jouissait d'une spectacle charmant.

Voici une des poésies du médecin Aly en l'honneur de l'Emir Radouan :

[1] Le père de Cheik Aly s'appelait Tadj-el-Dine (couronne de la foi).

O beau qui t'es approché et qui es passé dédaigneusement en se moquant de la lune,
Qui, par la souplesse de tes reins et la grâce de ta taille svelte, confonds les saules des monticules et les piques!
O toi, aux yeux babyloniens qui as enchanté les esprits!
O toi qui as captivé les amants dans les filets de ton amour!
Quand tu attaques, on te prend pour un lion, et pour une gazelle lorsque tu t'effarouches.
Tu traites tes amants avec le dédain qu'inspire la victoire aux rois victorieux.
Lorsque le duvet de ton menton s'est montré, il a captivé les femmes ;
Elles t'ont vu et t'ont placé haut dans leur admiration et elles ont dit : ce n'est pas une créature humaine :
Ton visage éblouit la vue lorsque, craignant le mauvais œil, il laissa pousser le duvet pour se voiler,
Il n'a pas laissé de beauté pour les autres; il l'a toute prise pour lui.
Ta beauté a atteint les dernières limites et toutes tes formes sont très belles;
Ta chevelure est longue et ta taille est mince ;
Tu es en Égypte comme un roi respecté ; tu n'as pas d'égal ;
Tu es une nuée de générosité, o Radouan! Notre époque se glorifie de toi.
Si Djaffar voulait t'égaler, il ne le pourrait pas.
Tu donnes en souriant, et jamais la plus légère ombre de mécontentement n'effleure ton visage.
Que Dieu te garde et te préserve de tout le mal que tu pourrais craindre!

Le cheikh Abdallah el Edkaoui a censuré cette poésie de la manière consignée dans son recueil.

On doit également au cheikh Djebril une césure des vers dus à Safouan, fils de Edriss, qu'il retourne à l'adresse de l'émir Radouan. Voici cette césure :

Oh, qu'il est beau! La beauté n'est pourtant qu'une de ses qualités. Ses yeux sont une coupe dans laquelles les amants trouvent l'ivresse.
La souplesse et la flexibilité ne se trouvent que dans sa taille et l'enchantement ne se rencontre que dans ses mouvements.
Il est égal à la lune, et si la pleine lune était invitée à choisir un point de ressemblance avec lui, elle se contenterait de porter son nom.
Si on disait à la lune : exprime un vœu ; elle demanderait d'être son halo.
Quand le croissant, encore presque imperceptible, éclaire son visage, ne fût-ce qu'un instant,

Regarde sa figure à la dérobée et tu la verras rayonnante d'un reflet de miroir.

Le grain de beauté qui orne sa joue rappelle des grains de musc éparpillés sur une rose épanouie.

Malgré son habileté, jamais Ibn Moukla n'a tracé un axe semblable à celui de ses sourcils.

Il a commis un crime en nous volant nos âmes

Et il n'a pas craint le jugement dernier.

Il torture des âmes qui ont subi son joug, que Dieu lui compte cette action comme une bonne œuvre!

Longtemps j'ai demandé au sort de me rapprocher de lui, car il est dans la nature de l'homme d'aimer l'existence,

Et, à maintes reprises, je lui ai confié les désirs qui me consumaient. Il s'est rapproché enfin, et pourtant l'éloignement est dans ses habitudes.

J'ai pardonné au sort en faveur d'une nuit qui, par ses charmes, a confondu ses calomniateurs.

Une nuit qui a effacé le souvenir de l'éloignement et qui a jeté un voile sur les méfaits du sort.

Nous avons passé notre nuit à délayer du vin, ayant la chasteté pour confidente. Je lui montrais les versets du trésor de la piété,

Et la joie nous présentait les coupes remplies du vin de ses paroles et de celui de mes chants d'amour.

J'ai couché avec lui, et la nuit attisait en moi un feu allumé par son éloignement prolongé.

Nous causions pendant que le rapprochement allumait entre nous deux feux; le feu de mon amour et celui de son visage.

Quand le sommeil se fut emparé de ses paupières et eut suspendu ses mouvements,

Quand sa taille, pareille à un jonc flexible se fut étendue entre mes bras au gré du sommeil,

Alors je l'ai enlacé de mes bras, car il m'est très cher, et je voulais profiter de cette occasion.

Je l'ai mis dans les filets de mon cœur, car c'est une gazelle pour laquelle je crains l'effet de ses propres effarouchements,

Et je le serrais dans mes bras comme fait un avare de son argent, pour lequel il craint les méfaits du sort.

Il est épris d'amour pour lui, il ne peut s'en séparer, il le regarde avec tendresse de tous côtés.

L'amour me poussait à l'embrasser, mais la piété s'opposa aux insinuations de l'amour.

Mes désirs me poussaient à baiser ses mains, mais je repoussai leurs excitations,

Et ma chasteté se refusa à ce que mes lèvres s'appliquassent sur les siennes et à ce que je jouisse de quelques-unes de ses séductions.
Aux yeux des censeurs, je me fais fort et insouciant, tandis que mon cœur est pétri de l'affliction dont il est la cause.
Admire celui que l'amour consume, qui endure son mal et ne veut pas s'en débarrasser, alors que la guérison ne dépend que de lui.
Il a trouvé indigne de lui, puisqu'il souffre de la soif et que l'eau est sous sa main, de se soulager par un acte illicite.
Il ne peut échapper au mal qui l'obsède qu'en célébrant les louanges du frère et de l'ami de la gloire.
Radouan qui, parmi les généreux, s'est fait une place à part et dont un seul de ses dons est égal à toutes les générosités.
Son hôte est atteint de la contagion de la générosité et ses ennemis ne sont jamais tranquilles.
Sa générosité est comparable à une mer écumante, et à ses yeux le don est aussi obligatoire que la prière.
Au jour de la bataille, c'est un héros qui avance à la tête des armées et ses charges font frémir les lions.
Que la félicité soit toujours à sa porte :
Qu'elle lui procure toujours la prospérité et le bien-être !
Que ses yeux se reposent toujours, soir et matin, en contemplant ceux qui parent son existence !
Qu'il jouisse toujours de la vue de ces lunes si chères qui brillent dans le ciel de la grandeur et de la souveraineté, de ces lionceaux qui grandissent dans ses forêts !
Que Dieu les maintienne aujourd'hui, dans l'avenir et toujours dans les grandeurs et la gloire !
Qu'ils jouissent sans cesse de ce jardin florissant de gentillesse qui, par son zéphyr, procure le bonheur.
Je dédie à Radouan une poésie dont la beauté est épanonie, et qui est aussi gracieuse que le saule.
Si l'on récitait à Safouan les éloges de Radouan et la magnifique césure faite à sa poésie,
Il s'écrierait, au comble de la joie : « Il est vrai que ses belles qualités donnent à cette poésie un charme divin. »

On doit également au cheikh Aly Djebril, les vers suivants, par lesquels il félicite Radouan sur sa guérison d'une maladie :

Le visage du temps s'est réjoui en te voyant, et son front devint éclatant de joie.
O unique dans ce temps ! avec toi la délivrance nous est venue.

Chantons ta guérison. En revenant à la santé, nos cœurs se sont guéris avec toi.

Dans une occasion pareille, le même poète a dit :

La joie est venue, la bouche du temps a souri et la tristesse et le chagrin se sont enfuis.

L'allégresse est venue, folle de gaieté et marchant fièrement. Ta grandeur a enveloppé ton amant.

Le monde s'est abstenu de toute réjouissance, mais lorsque tu lui apparus comme la lune, la félicité l'a enveloppé.

Par ta guérison, tu a ressuscité l'âme des grandes et belles choses, ainsi que tu as, par ta générosité, fait disparaître la pauvreté à l'aspect hideux.

Je te félicite de ta guérison ; elle a ramené la joie, et l'espoir a gagné le cœur de toutes les nations.

A l'occasion de ta guérison, le temps répète à nos oreilles ces paroles : *La personne même de la gloire, des grandeurs et de la générosité est guérie* (chronogramme).

Lorsque les vicissitudes du sort eurent éprouvé l'émir Radouan, la tristesse et le chagrin, les amertumes et les afflictions succédèrent pour Aly, fils de Djebril, aux plaisirs, à la joie, aux réjouissances et à la félicité. Son bien-être passé ne fut plus qu'un souvenir. Il ne pouvait plus rester ici-bas et il mourut presqu'aussitôt.

23. — Le savant, l'honorable, le pieux, l'intelligent cheikh Youssouf, fils d'Abd-el-Wahab el Doladji, frère de cheikh Mohammed el Doladji, tous deux fils de l'oncle maternel de feu mon père.

C'était un brave homme, aisé et d'une société agréable. Il avait été un des familiers de Osman bey Zulfikar. Il possédait des vertus et du mérite. Il connaissait beaucoup d'anecdotes et il était plein d'à-propos. Sa demeure, située à Boulaq, sur le Nil, était le rendez-vous des gens d'esprit. Il entretenait des favorites et des esclaves blanches, et il mourut en 1171. Il laissa deux fils, Hussein et Kassem, et une fille, nommée Fatma, qui vit encore.

24. — L'intelligent, le bon, cheikh Aly fils de Khodr, fils de Ahmed Amroussi el Maleki. Il avait eu pour professeurs El Sayed Mohammed el Salamouni, El Chehab el Nafaraoui et cheikh Mohammed el Zerkani. Il donna à la mosquée de El Azhar des leçons dont profitèrent les étudiants.

Il résuma l'abrégé de El Khalili et le réduisit au quart de ce qu'il était. Il le commenta ensuite.

C'était un excellent homme, réservé dans ses relations, et qui ne se mêlait que de ce qui le regardait. Il mourut en l'année 1173.

25. — L'honorable, le vénérable maître aux belles qualités et au caractère respectable, El Sayed Chams-el-Dine Mohammed Abou el Echrak, fils de Wafa, neveu du cheikh Abd-el-Khalek.

A la mort de ce dernier, qui survint en 1161, Chams-el-Dine lui succéda dans la dignité de chef de cette famille. C'était un causeur éloquent. Il imposait le respect et il était sincère, poli, généreux et affable. Il mourut le 6 Djamad Awel 1171 ; les prières mortuaires furent récitées sur son corps dans la mosquée de El Azhar, et il fut inhumé près du tombeau de son oncle. Son successeur dans la dignité du chef de la famille fut Madjd-el-Dine Mohammed abou Hadi, fils de Wafa. Que Dieu soit satisfait d'eux!

26. — Le très grand savant, l'illustre maître dans la science des successions, le jurisconsulte éminent, cheikh Hussein el Mehalli el Chafeï. Il n'avait pas d'égal en son temps, ni pour le droit ni pour la métaphysique, et il avait des réponses toujours prêtes au sujet de toutes les questions de droit. Quant à ses connaissances sur l'arithmétique et le partage des successions, sur l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie et les tableaux inventés par Ibn el Hayem, elles étaient aussi profondes et plus vastes qu'une mer. On lui doit sur ces matières bon nombre d'écrits, entre autres le commentaire de *El Sakha-*

ouiah, le commentaire de *El Nosha* et *El Kolsaoui.* Il écrivait lui-même ses ouvrages et les vendait à qui voulait les acquérir. Il se faisait payer un salaire par ses élèves ; lorsqu'un étudiant se présentait à lui pour étudier sous sa direction un ouvrage quelconque, il débattait le prix avec lui, après avoir refusé d'abord d'être son maître. Et lorsqu'enfin, après des sollicitations et des prières, il consentait moyennant un prix convenu, à donner des leçons à l'étudiant, il disait : « Je ne donne pas la science à vil prix. »

Cheikh Hussein avait dans le voisinage de la porte de la mosquée d'El Azhar une boutique où il vendait des calendriers et des livres.

Il est l'auteur d'un traité remarquable dans lequel il a développé les principes fondamentaux de la loi, selon les théories de l'iman El Chafeï. C'est un ouvrage en deux gros volumes qui fait autorité en la matière.

En somme, cheikh Hussein était un très grand savant ; beaucoup de cheikhs de cette époque furent ses élèves, entre autres notre professeur le cheikh Mohammed el Chafeï el Djanadji el Maleki.

Cheikh Hussein mourut en 1170.

27. — Le cheikh, l'imam, le chef des élus de Dieu, l'un des cheikhs des sectes, l'homme qui a fait des miracles reconnus, l'homme aux vertus et aux lumières éblouissantes, Abd-el-Wahab, fils de Abd-el-Salam, fils de Ahmed, fils de Hedjadzi, fils de Abd-el-Kader, fils d'Aboul Abbas, fils de Medin, fils de Aboul Abbas, fils de Abd-el-Kader, fils de Aboul Abas, fils de Chéeb, fils de Mohammed, fils du chef des élus Sidi Omar el Marzouki el Affifi el Maleki el Bourhani. Sa généalogie remonte au grand chef des élus de Dieu, le célèbre Sidi Marzouk el Kefafi.

Le cheikh Abd-el-Wahab naquit à Miniète Afif, en Egypte. Il fut élevé dans les principes de la piété et de la chasteté. Lorsqu'il fut devenu grand, il vint au Caire, où il étudia pen-

dant quelques temps l'ouvrage intitulé *Abrégé du cheikh Khalil*, sous la direction du chef de l'école malekite, Cheikh Salem el Nafaraoui. Il s'adonna ensuite à la pratique des devoirs religieux et s'établit dans le voisinage de la mosquée de el Azhar et de l'école el Senanieh.

Il se rendit ensuite en pèlerinage à la Mecque. Dans cette ville, il rencontra cheikh Edriss el Yamani, qui lui donna l'autorisation d'enseigner. Quand il fut de retour en Egypte, il assista aux leçons que donnait l'illustre traditionniste, l'imam Ahmed, fils de Moustapha el Escandari, célèbre sous le surnom de Sabbagh. Il s'attacha à lui pendant un temps si long qu'on lui donna le même nom que ce professeur.

A son arrivée au Caire, Monseigneur Ahmed el Tohami lui donna l'autorisation de professer les théories de la secte *Chazeliah*, et Sayed Moustapha el Bakri lui donna la même autorisation pour les théories de la secte *Khalouatiah*.

A la mort de l'imam el Sabbagh, Abd-el-Wahab s'attacha à Sayed Mohammed el Boledi ; il assista aux leçons de ce professeur, et étudia sous sa direction *El Bidawi* tout entier. Plusieurs des hommes de mérite de son temps, entre autres cheikh Mohammed el Sabban, Saïd Mohammed Mortada et cheikh Mohammed, fils d'Ismaïl el Nafaraoui, s'appuyèrent sur l'autorité de ses affirmations. Ils assistèrent aux leçons qu'il donnait à la mosquée El Achrafiah, sur le livre véridique de Ibn Mousslem.

Cheikh Abd-el-Wahab faisait de fréquentes visites aux tombeaux des santons ; il était très modeste et austère dans son habillement et sa nourriture ; il ne mangeait que du pain sec avec du thym mélangé au sel. Les propriétés qu'il avait conservées dans son village subvenaient à son entretien.

Les émirs se rendaient souvent chez lui pour le visiter, mais loin d'en être flatté, il se dérobait à leur présence. A chaque visiteur, il présentait ce qu'il avait sous la main, même le pain qu'il mangeait.

De nombreux étudiants profitèrent de son enseignement et excellèrent dans la science. Ses connaissances augmentaient tous les jours et il s'approchait de plus en plus de la vérité, quand la mort l'emporta le 12 Saffar 1172. Il mourut dans sa maison à Kasr el Chok, après une maladie de quelques jours. Sa dépouille mortelle fut inhumée dans le voisinage de Sidi Abdallah el Menoufi.

En 1178, il survint une pluie torrentielle; les tombeaux s'écroulèrent et l'eau y pénétra. Plusieurs cadavres flottèrent à la surface des eaux, entre autres celui du cheikh Abd-el-Wahab. Ses enfants et ses élèves s'assemblèrent alors et lui élevèrent un tombeau sur une éminence, à droite du tombeau de cheikh el Menoufi, non loin du monument que l'on doit au sultan Kaït-bay. Une coupole fut élevée au dessus de la chambre funéraire, au centre de laquelle était dressé un catafalque surmonté d'un turban. Ce tombeau est devenu un lieu saint que l'on visite et où hommes et femmes se mêlent ensemble. On éleva ensuite, dans le voisinage de ce tombeau, un grand kiosque précédé d'une vaste cour pour les chevaux, les ânes et autres animaux de monture; ce kiosque fut élevé par les soins de Mohammed Kathkoda Abazan. On renversa pour le construire une quantité de tombeaux de Santons vénérés et de traditionnistes illustres. Quand la construction fut achevée, les descendants du cheikh Abd-el-Wahab établirent en l'honneur de leur ancêtre une fête annuelle, à laquelle ils invitaient les habitants de la Haute et de la Basse-Égypte. On installe jusqu'à présent en cet endroit des tentes, des cuisines et des cafés, et la foule s'y rend compacte, composée de gens de toutes sortes et de toutes classes. On y rencontre des fellahs, des prestidigitateurs, des charmeurs de serpents, des montreurs de singes, des danseuses, des prostituées, des jurisconsultes, des ulémas, des savants, des émirs et des négociants. Pendant dix jours, et peut-être pendant plus longtemps, ce ne sont que des saturnales, des jeux, des danses obscènes, des débauches de tout genre et des adultères qui se

pratiquent aux yeux de tous les spectateurs et au son des flûtes et des tambours. Que dire des feux allumés, des ordures et des excréments jetés et des besoins naturels satisfaits sur les tombeaux foulés aux pieds. Jour et nuit ce sont les mêmes scènes ; elles se déroulent aux yeux des assistants qui sont tous acteurs. Personne n'y trouve à redire, aussi chacun en prend-il sa part, chacun croit que ce sont là des actes méritoires et des devoirs religieux et il en doit être ainsi, car autrement les ulémas auraient réprouvé ces actes au lieu d'y prendre part. Dieu nous ramène dans la voie de la vérité !

28. — Le très respectable, celui qui mérite d'être glorifié, Sidi Mohammed el Bakri, fils de Ahmed, fils de Abd-el-Monêm, fils de Mohammed, fils de Abou-el Serour Mohammed, fils du chef des élus de Dieu Abou el Makarem Mohammed aux actions pures, fils de Abou el Hassan Mohammed, fils de El Djelal Abd-el-Rahman, fils de El Monêm, fils de Yehia, fils de El Hassan, fils de Moussa, fils de Yehia, fils de Yacoub, fils de Nidjm, fils de Issa, fils de Châban, fils de Issa, fils de Daoud, fils de Mohammed, fils de Nouh, fils de Talhah, fils de Abdallah, fils de Abd-el-Rahman, fils d'Abou Bakre el Saddik (le compagnon du Prophète.) On l'appelait Sidi Abou Bakr el Bakri et il était le chef des cheikhs de cette famille. Son cachet portait l'inscription suivante :

« Abou Bakre el Saddik est mon ancêtre et je suis de la tribu de Taha, le prophète du Seigneur. »

Sidi Mohammed avait été nommé, par son père même, chef de la famille. L'intelligence qu'il avait remarquée en son fils lui avait dicté ce choix à l'exclusion de ses propres frères, Aboul Maouaheb, Abd-el-Khalek et Mohammed, fils de Abd-el-Monêm. Sidi Mohammed remplit ces délicates fonctions de chef de la famille de la façon la plus louable et la plus satisfaisante. Il était très respecté et très poli. Sa parole avait une grande valeur et une immense autorité. Les walys, les émirs et les autres

grands personnages recherchaient son amitié. Le cheikh Abdallah el Choubraoui venait chez lui chaque jour avant le lever du soleil ; il restait avec lui une heure environ et se rendait ensuite à la mosquée de El Azhar.

Sidi Mohammed mourut vers les derniers jours du mois de Saffar 1171. Il laissa deux enfants, cheikh sid Ahmed, qui lui succéda dans sa dignité, et un enfant en bas âge, Sidi Khalil, qu'il avait eu de son mariage avec la fille de cheikh el Hanafi.

A la mort de son père, Sidi Khalil, actuellement en vie, fut élevé par son cousin, El Sayed Mohammed effendi, fils de Aly effendi. El Saïd Mohammed succéda plus tard à son cousin cheikh Sidi Ahmed, lorsque celui-ci mourut. Il fut en même temps chef des cheikhs de cette famille et Nakib el Achraf.

29. — En 1171, mourut le sultan Osman Khan, qui fut remplacé sur le trône par le sultan Moustapha, fils du sultan Ahmed Khan.

Aly pacha Hakim Ogli fut relevé en cette année du poste de waly d'Egypte et remplacé par Mohammed Saïd pacha, qui arriva dans cette province vers les derniers jours du mois de Radjab 1171. Il la gouverna jusqu'en l'an 1173.

En 1171 il survint une très-grande pluie; l'eau coulait par torrents.

30. — Le plus méritant des habiles et le plus habile des méritants, le rossignol du jardin de l'éloquence pour qui l'éloquence n'avait pas de secrets, le glorieux, l'honorable Moustapha Assâd el Lakimi el Demiati.

Fils de feu Ahmed, fils de Mohammed, fils de Ahmed, fils de Salah-el-Dine el Lakimi el Demiati el Chafei, des descendants de El Anboussi, il était, ainsi que ses frères Amrou, Mohammed et Osman, un poète profond et élégant.

Une de ses compositions les plus charmantes est la fameuse séance en prose rimée intitulée *le Vin empourpré* par laquelle

il célébra les louanges de l'émir Radouan katkhoda el Djelfi. Cette séance est un vrai chef d'œuvre d'éloquence ; son auteur même l'a célébrée dans les vers suivants :

Sur le métier d'El Badi une séance a été tissée ; elle a été brodée par la beauté et la perfection.
Les bords en sont délicats et les pierres précieuses des idées en ornent les broderies.
Grâce au charme qui est attaché à la célébration des louanges du Radouan de la gloire, elle sera toujours écoutée avec admiration.

Voici cette séance :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux !

Louanges à celui qui a dirigé les hommes dans les voies des beautés et de la félicité et qui nous a conduit sur les hauteurs les plus élevées de la vérité ! Salut et bénédiction à celui qu'il a choisi parmi les mortels, notre seigneur Mohammed, en qui les humains se réfugieront au jour de la résurrection. Il a dit, et sa parole véridique met les hommes sur le chemin de la vérité : « *Pour vos besoins, adressez-vous à ceux qui ont de beaux visages.* » Quel excellent et utile conseil il nous a laissé là ! Salut et bénédiction aussi aux membres de sa famille et à ses compagnons, les Seigneurs très glorieux, et à ceux qui marchent sur leurs traces et suivent le chemin de la vérité ! Salut et bénédiction tant que les hommes généreux répondront à l'appel et combleront les vœux de ceux qui les imploreront !

Béchir, fils de Sayed, a dit :

El Rabih, fils de Rachid m'a conté l'histoire suivante :

Des transports de désir aussi violents que l'amour des Ozrites, s'étaient soulevés en moi. Mes pensées étaient surexcitées. Désirs et pensées me poussaient avec violence à me rendre dans les environs charmants du Caire de El Moez ; dans cette ville aux aspects magnifiques et aux souvenirs pleins de grandeur ; dans cette terre classique des grandes actions, je voulais jouir et de la conversation charmante de ses habitants et de la vues de son Nil courant. Je voulais réjouir mon cœur et reposer mon âme agitée. Je voulais m'éclairer au foyer de ses gens d'esprit et cueillir les blanches fleurs de la gentillesse dans les entretiens de ces beaux esprits. Je voulais contempler les vierges de la poésie, de la prose et des connaissances scientifiques, sur les lits somptueux des pensées. Je voulais demander aux seigneurs, ses gardiens, de me rendre la providence favorable ; m'instruire aux leçons de ses nobles chefs qui sont la lumière de la

vérité ; réjouir ma vue des merveilles de sa puissance et parer mes oreilles des perles de son histoire glorieuse. En effet, le parfum de la gloire de ce pays a embaumé les horizons, et les drapeaux de ses charmes flottent sur les deux régions opposées du ciel.

Je montais enfin le noble coursier de la décision, qui avait l'énergie prudente pour selle. La flamme de mon cœur me servait de guide, et le feu de l'amour de confident nocturne dans les étapes et les repos. Le jour était suivi sans interruption du soir, qui, lui-même, était suivi de la nuit. J'abandonnais le sommeil soir et matin.

L'œil de la Providence, les faveurs de Dieu et la dernière prière qu'on récite au point autour duquel on tourne (la kâaba) me permirent d'arriver dans les parages riants et sacrés, et de prendre pied sur les muticules embaumés et joyeux de cette ville du Caire.

Lorsque les gardiens de cette cité m'eurent permis d'en franchir la porte, je pénétrai dans la ville. Le voile qui cachait sa beauté sublime se souleva et je vis une ville réunissant les différents charmes épars dans les autres. Elle possède des jardins attrayants et beaux et l'eau de ses fontaines n'est point corrompue. Elle brille comme une étoile parmi les autres villes ; elle en est la perle.

A propos de sa beauté incomparable, les petits doigts se nouent[1]. Que sont, par rapport à elle Sanâa et Abadane? Elle occupe dans le domaine de la beauté une place qu'aucune ville ne peut songer à lui disputer et elle est parée de ses merveilleux ornements. Dans ses vallées, les âmes pures trouvent le calme et les sens trouvent la jouissance. De ses jardins émanent des parfums musqués. Ses ombrages épais invitent à la causerie agréable dans ces endroits enchanteurs. Elle s'enorgueillit sur les autres pays. Elle est fière de la vie de félicité qu'elle offre et des fruits toujours mûrs qu'elle contient.

S'il est une ville où l'on peut trouver une vie heureuse ; s'il est des jardins aimés et chéris, c'est au Caire en vérité.
Ailleurs ce n'est qu'une imitation.

Je me mis ensuite à circuler à travers les rues et les boulevards et à regarder au dessus de moi les cieux des palais, dans lesquels brillaient les lunes (les femmes). Je tirai l'horoscope et je constatai que l'étoile de la félicité de cette ville était très brillante et que le protecteur de sa gloire resplendissait au zénith de tout son éclat.

Grâce à la fierté et aux sentiments d'honneur qui animent ses émirs et à la force de ses armées, le Caire triomphe de ses ennemis et confond

[1] Chez les orientaux, on noue les petits doigts pour indiquer que l'accord existe sur une question quelconque.

ses rivaux. Les villes maritimes, les contrées et les villages sont, par sa protection, à l'abri de toute surprise, et les voyageurs sont en parfaite sécurité pendant la nuit. Au jour du combat, les émirs sur leurs chevaux sont les héros de la bataille ; ils ne redoutent aucun adversaire ; ils sont les lunes qui éclairent les armées. Ils ont trouvé indigne d'obéir à leurs ennemis et leurs caractères se sont formés, par suite, aux principes de la fierté. Ils se sont habitués à s'attacher aux piques et aux armes et ils en ont fait des ceintures, tandis que les cottes de maille leur servent de tuniques. Combien de fois leurs bannières n'ont-elles pas flotté victorieuses et conquérantes, et combien de fois les versets de leurs éloges n'ont-ils pas été récités dans les assemblées ou l'on parlait de leurs entreprises glorieuses ?

Le Caire, entre les autres villes, est fière de posséder des personnes dont les étendards flottent au ciel de la gloire.
Ce sont des seigneurs fiers et chéris ; on se plaît à en parler, leurs discours sont parfumés et on nous récite les versets de leurs éloges.

Quand je pris pied dans sa vallée charmante et brillante et quand je descendis sur ses terres verdoyantes et fleuries, je me fixai à l'est, sur un endroit élevé. La ville étendait sous mes pieds des coussins faits avec l'amitié et les réjouissances, et élevait au dessus de moi des tentes faites avec la familiarité et le plaisir.

Je vis venir à moi des amis intelligents, frères de la sincérité, et je fus pris en amitié par des personnes chères, pieuses et aimant la loyauté. Les jardins des belles-lettres et de la gentillesse étaient le rendez-vous de nos plaisirs, et les prairies de la science et des connaissances étaient la promenade de nos esprits. Nous buvions le vin des réjouissances dans les coupes de la félicité et satisfaisions nos désirs au son harmonieux du luth. L'étoile de la félicité brillait à l'horizon du bonheur et la lune de la bienfaisance éclairait un horizon de secours qui se déroulait pour moi.

Telle était notre situation ; l'eau des fontaines auxquelles nous nous désaltérions était devenue claire et limpide, quand le sort, me regardant d'un air moqueur, me décocha le plus grand des malheurs contenus dans son carquois. Ce coup tarit les sources de ma subsistance et arrêta mon épanouissement. Il me priva de la part à laquelle j'avais droit et ne me laissa rien, ce qui est le comble des privations. Dans cette situation, je ne trouvai aucune aide pour me sortir de ce pas difficile et les portes des secours se fermèrent devant moi. Les sources auxquelles je me désaltérais, si limpides jusqu'alors, se troublèrent et les buts bien déterminés devinrent vagues et indécis. Les semblables et les contraires m'étaient également refusés, et, malgré mon infirmité, je fus astreint à

toutes sortes de courses. Il me devint très-difficile de sortir de cette situation ; le destin fatal répétait : « Il n'est plus temps de te sauver. Comment veux-tu conjurer ce malheur dans lequel personne ne peut te porter secours? Il ne te sert plus à rien de te raidir contre mes coups. »

J'errais dans les vastes déserts de la consternation, au gré du hasard qui me promenait dans les steppes arides et rudes de la perplexité, quand, du ciel de la réflexion, une voix qui dissipa mes craintes et mes appréhensions me dit : « O toi qui nages dans les ondes profondes du chagrin et qui des soucis et de la tristesse traverse les ravins ; pourquoi t'écartes-tu des chemins du séjour de la sagesse et ne cherches tu pas sérieusement celui qui ne peut que secourir et sauver? Que ne recours-tu à celui que ne refuse jamais son aide et qui donne le bonheur ; à celui dont le voisin est en sûreté, et qui sait défendre ceux qui s'attachent à lui. L'enceinte sacrée du refuge et de la sécurité, la Kâaba de ceux qui recourent à lui, la pierre noire de la félicité et du salut, le puits de Zamzam des visiteurs, la Jérusalem de ceux qui invoquent sa protection, la promenade réjouissante de qui cherche la beauté, le mont Sinaï de ceux qui se réfugient sous son aile, la station de ceux qui courent après les faveurs, le Médine des espérances, le Madian des désirs, la retraite de la prospérité et le Sanâa des vœux. Celui dont la gloire se place au dessus des étoiles, et dont l'astre de la grandeur brille au ciel du bonheur.

Un émir qui a rendu la tranquilité à l'œil soucieux des honneurs et dont l'astre éblouissant dédaigne la pleine lune.
Attache-toi à lui et tu trouveras la considération et le bien-être, car il est en Egypte la Kaaba des espérances et de la sécurité.
Son caractère dépasse en grandeur tout ce qu'on peut dire et la moindre de ses préoccupations est plus grave que le sort. »

— Mais quel est, dis-je à la voix, cet émir qui réunit en lui toutes ces qualités? Parle-moi encore de lui, ô Saad, mais sois vrai.

— C'est, me dit la voix, celui qui, en fait de générosité, a dépassé Hatim et dont les libéralités ne peuvent être dépeintes. Le superflu de ses dons a relégué dans l'oubli les largesses de El Fadle et de Djaffar et c'est commettre une injustice à son égard que de mettre ces deux hommes au même rang que lui. Pour la valeur, il est plus audacieux qu'Antar et plus hardi que le lion. Il enseigne l'éloquence à El Mamoun, et pour la sagacité Ayass n'est rien auprès de lui. L'habileté dans la direction des affaires n'a plus de secrets pour lui, et c'est lui qui remporte les palmes de la victoire au jour de la course. Honneur au poète habile qui sans doute pensait à lui quand il a dit :

Ses mains n'ont été créées que dans quatre buts honorables, et on ne peut leur en ajouter un cinquième :
Etre baisées, faire des dons, manier un glaive et diriger un coursier. »

— Je le jure, dis-je alors, par Celui qui a doté l'homme dont tu parles de ces hautes et glorieuses qualités, qui lui a mis sur la tête une couronne de dons nobles et doux, qui a élevé sa réputation plus haut que Kiwane (Saturne) ; je jure que ces belles qualités et ces nobles sentiments ne peuvent se rencontrer que dans la personne de celui dont la générosité commande à la rosée, de l'unique qui n'a pas d'égal, du Katkhoda Radouan.

— Très-bien, me répondit alors la voix, tu connais bien son image sublime et tu puises à grands traits dans la source délicieuse de sa description.

D'ailleurs le seigneur intelligent qui marche sur les traces du sage (par sage l'auteur veut désigner Ibn Sina), m'a fait part des vers captivants par la forme et par le fond, improvisés par lui en l'honneur de ce grand émir. Je leur ai fait subir la meilleure des césures ; en voici quelques uns :

J'en jure par ton père, Radouan est une merveille dont Dieu nous a fait don dans sa générosité.
Son mérite, ses vertus et sa perfection sont indéniables ; la noblesse de ses actions le prouve.

Après ces paroles, je me suis immédiatement mis en marche, obéissant ainsi à la voix conseillère. C'est Dieu qui facilite les choses. Je me dirigeai vers l'endroit défendu par lui confiant dans le succès. La bannière de la joie flottait sur le chemin qui m'y conduisait. Lorsque j'arrivai dans son cercle vaste et réjouissant, lorsque je parvins au jardin fleuri et parfumé de son vallon luxuriant, lorsque brilla à mes yeux l'éclat éblouissant des lumières de cette habitation spacieuse, je m'arrêtai troublé par l'émotion de la joie. Je vis la porte ouverte et ce fut pour moi un heureux augure. Je dis alors : Cette porte mérite qu'on y fasse, avec l'or et l'argent fondus, l'inscription suivante :

La fortune récite le verset d'ouverture de cette porte et celui qui annonce le bonheur a cité l'autorité sur laquelle s'appuie la tradition relative à sa prospérité.
L'âme se dilate de joie dans les commentaires du texte charmant de ce verset,
Et la gloire a dit à Radouan, en le félicitant : *La prospérité est assurée à l'habitation dont tu as eu la faveur d'ouvrir la porte.* [1]

Lorsque les apparences eurent été confirmées, lorsque la permission d'entrer vint leur donner une consistance, je promenai mon regard dans les magnifiques allées qui conduisaient à cette habitation et je reposai

[1] Ce dernier vers est un chronogramme qui contient la date de 1162.

mes sens dans la contemplation de sa charmante disposition. Je l'ai trouvée une demeure réunissant la solidité et l'élégance. La force et l'harmonie y présidaient. Ses piliers élevés transportaient la pensée dans les régions célestes qui se dessinaient sur les plafonds azurés avec leurs étoiles d'or brillantes. L'éclat de ces étoiles était rehaussé par des lumières ressemblant à autant d'astres. Cette demeure somptueuse était entourée de royaumes : elle est servie par les plus beaux domestiques et gardée par les meilleurs soldats. Que sont auprès d'elle les hauteurs élevées de Samarkand et la vallée fertile de Bawane. El Khawarnak et El Sadir et le fameux Iwane ne supportent aucune comparaison avec cette demeure délicieuse. Ses pièces éblouissantes et brillantes forment une suite de vues charmantes ; elles sont le rendez-vous magnifique de toutes les perfections.

Que Dieu te fasse jouir longtemps d'une maison charmante, habitée par la gloire et faite avec tant de soin qu'elle nous fait oublier Iwane.
Elle contient des beautés rares que ni les Chosroès, ni les Césars, ni les Nôman n'ont jamais possédées.
La gloire et le bonheur chantent sur les arbres de ces jardins *que les honneurs et la satisfaction de Dieu te soient données de préférence* (chronogramme 1162).

De riches étoffes de brocart émaillées de pierres précieuses en tapissent les pièces. Les jardins entourent cette demeure comme une ceinture ; la beauté en est rehaussée par la vue charmante de la giroflée. Le narcisse touffu et la rose odoriférante y fleurissent. L'anémone pourprée et le lys altier s'y épanouissent à vue d'œil. Le zéphyr y sourit de joie en voyant pleurer les nuages humides et la violette soupire de chagrin en voyant s'entr'ouvrir dans un sourire les lèvres de la camomille. Les fleurs exhalent de leurs calices l'odeur de l'encens, et tous les autres parfums. Les oiseaux qui peuplent ce jardin charmant chantent les louanges du séjour et l'objet de leurs amours. Les branches s'inclinent noblement au souffle du doux zéphyr et le rossignol chante des poésies.

C'est un jardin paré, les fleurs les plus belles s'y épanouissent et leurs parfums embaument l'univers.
Le rossignol y gazouille sur les arbres et le zéphyr y sourit.
Un kiosque habité par les plaisirs s'y dresse hardiment. Il inspire le respect avec ses dômes élevés aux dessins variés. C'est un vrai chef-d'œuvre d'architecture.
Qu'il est ravissant ce kiosque honoré, qui offre de tous côtés un spectacle vraiment merveilleux.

Ses dessins splendides nous récitent des traditions brillantes et claires appuyées sur l'autorité de l'or [1].
Les dons précieux de la félicité y sont complétés par la satisfaction ; les stimulants de la joie et des plaisirs y abondent.
Ceux que nous aimons y circulent comme des étoiles dans un firmament toujours éclairé par une pleine lune.
Si un souci apparraissait à l'horizon du jardin qui l'entoure, les plaisirs lui décocheraient des flèches de flammes.
Dans ce jardin naissent les belles et grandes qualités des gens parfaits. Que la félicité s'y épanouisse toujours!
Que ce kiosque reçoive cette bonne nouvelle, car celui qui le chaûte lui dit :
O kiosque, tu brilles de gloire et d'élégance (année 1162).

Les gazelles errent joyeuses dans les parages de ce séjour du printemps ; les vaches sauvages [2] bondissent en se balançant dans ses lieux d'abondance; les biches vivent en paix dans ces pâturages et, derrière ses voiles de nuage, le soleil jette sur elles des regards d'envie. Leurs paupières rappellent les yeux dont parle Ibnel Djahm, et en temps de paix leurs yeux allument la guerre de El Bassous. L'ondulation gracieuse de leur taille rend confuses les branches, et le rose de leur joues fait pâlir la pourpre anémone. Pour la timidité, elles ont fait oublier Izat el Souâd et leur beauté inspire aux solitaires l'amour pour les Houris et éloigne le sommeil de leurs paupières.

Ce sont des gazelles à la taille dégagée et svelte dont la beauté éclipse la pleine lune,
Leurs lèvres sont douces, leur salive est du miel ; tout en jouant, elles nous attaquent avec leurs regards.
Leurs tailles sont aussi minces que les amants tendres sont soumis ; jugez donc ce que cela doit être

A la vue de ces objets réjouissants et éblouissants, je faillis mourir d'émotion et mon cœur, séduit, fut sur le point de s'embarquer sur la mer de l'amour. Mais la honte me fit baisser les yeux et un sentiment de respect et d'humilité me fit contenir l'élan de mon cœur. Je m'approchai ensuite de la place d'honneur de ce kiosque glorieux qui contenait toutes les beautés les plus rares et j'aperçus un *ivan* dont les décors éblouissants

[1] Le mot *zahab* veut dire or : il est en même temps le nom d'un célèbre traditionniste.
[2] Les poètes arabes comparent quelquefois la femme à une vache sauvage. Car les vaches sauvages ont de beaux yeux.

enchantèrent mon esprit et me rendirent muet d'admiration. Une senteur parfumée vint me rappeler les jardins fleuris du printemps et les odeurs musquées des fleurs.

Hâte-toi vers les plaisirs et jouis pleinement de la vue des beautés d'un kiosque dont les dessins te semblent des merveilles.
Il ressemble à un jardin pendant la saison du printemps ; son parfum rappelle celui du mandal humide.
Les oiseaux de la félicité chantent dans le jardin qui l'entoure : « Que la gloire de Radouan soit mêlée à la joie ! »
La voûte de ce kiosque est ornée d'or fondu, les ornements sont d'une fraîcheur de coloris inaltérable.
Ecoute les traditions dont les parties si belles et si éblouissante s'appuient de l'autorité de l'or (chronogramme 1162).

Et je vis le soleil de la fortune qui brillait sur l'horizon de cet *ivan* dont les alentours étaient revêtus des robes de la sérénité et de la satisfaction. A la place d'honneur se tenait le grand seigneur, l'émir victorieux et soutenu par Dieu, celui dont la gloire est très grande, la fortune épanouie et le bonheur éternel. Que Dieu le garde toujours et les beautés du Caire de El Moez dureront éternellement. Tant que l'étoile de son existence brillera, cette ville verra les plaisirs se succéder sans cesse. C'est pour celui à qui la faveur de le voir a été accordée, un devoir de répéter ces vers :

Il sied bien au Caire de s'enorgueillir et de se glorifier de son Radouan, car il personnifie ses charmes.
Il est le croissant de ses soirs et la prunelle de son œil, la pleine lune de ses nuits et le soleil de son matin.
Il est son émir victorieux, généreux et assisté de Dieu. Il a réuni son illustration et sa gloire.

Et je vis en sa présence une foule de gens de sa suite qui passaient leurs soirées à s'entretenir avec lui. Ils sont ses commensaux et ses compagnons dans ses causeries nocturnes ; c'est un causeur spirituel à la parole douce, ou un chef habile, ou un savant poli, ou un confident discret, ou un calligraphe habile. Le causeur intelligent, par son entretien agréable et sa parole douce, enchante l'auditeur à l'esprit cultivé ; il débite avec toute la grâce et la politesse voulues les merveilleuses curiosités qu'il sait. Il est couvert des plus beaux ornements et orné des parures les plus magnifiques des connaissances ; il jouit de l'estime des principaux émirs et occupe une place à part, supérieure à toutes les autres.

Le chef habile, de son côté, est intelligent. Il a une constitution délicate; il connait à fond les différences qui existent entre les tempéraments ainsi que les divers genres de traitement. Son naturel sincère est conforme aux règles de la loyauté, et les paroles qu'il prononce causent à son interlocuteur une impression aussi douce que celle de la guérison.

Le savant poli est éloquent et cette éloquence se voit dans ses écrits et ses improvisations. Les sous-entendus et les figures embellissent ses compositions et en rehaussent la valeur. Personne ne peut courir avec lui dans le cirque de l'habileté et sa plume emporte les palmes de la lutte dans l'hippodrome de l'éloquence.

Quant au confident délicat et à l'esprit cultivé, ses paroles sont délicieuses et ses qualités aimables. Des brillantes perles de ses merveilleuses paroles, il couronne les têtes des réunions et il est reconnu pour être trés intelligent ainsi que pour être d'une société agréable et charmante. Il n'est pas sans occuper une place respectable dans les belles-lettres.

Quant au calligraphe habile, il possède une écriture aussi jolie que la jacinthe et son coup d'œil sûr rehausse la valeur de ses connaissances en ce qui regarde les signes et les liaisons des lettres. Il connait les théories des gens de plume et combien de fois ses bannières n'ont-elles pas flotté avec celles des gens d'esprit!

En somme, chacune des personnes qui font partie de l'entourage de l'émir est unique dans son genre. La causerie charmante et la société agréable de ces personnes fait de leur réunion la promenade des beaux esprits. « Par ma vie! me suis-je dit alors, voilà une compagnie digne des khalifes et ce salon est bien le jardin des éloquents, des érudits et des personnes intelligentes. Ses beautés sont infinies et les variétés de ses ornements sont innombrables. Il est bien supérieur à ce qu'en ont dit les voyageurs. Entendre et voir sont deux choses différentes. »

Je suis allé à ses glorieuses réunions pour me rendre compte par moi-même de la vérité des éloges qui en ont été faits par les voyageurs,
Et j'ai vu un homme dont la magnanimité dépasse celle de El Ahnaf et dont la bravoure fait trembler les braves.
Sa force seule est le bouclier de son voisinage et il le défend comme le Nâman garde les anémones de son jardin.
A lui le bonheur, la souveraineté et les louanges; à lui la gloire, la félicité et la satisfaction de Dieu,
Tant qu'il se trouvera quelqu'un qui récitera des éloges justifiés par des preuves.

Je ressentis un mouvement de stupéfaction et je fus saisi d'une vénération mêlée de crainte, lorsque je fus admis à voir cet émir si haut placé et que mes yeux eurent contemplé toutes ses beautés et toutes ses perfections.

Je le vis en face et je fus rempli de ce respect mêlé de crainte qui plonge l'homme dans la stupéfaction.

Mais la voix de la tranquilité s'empressa de faire entendre le verset de la sécurité. « Calme ton agitation, me dit-elle, et débarrasse-toi de la honte de la surprise, et, par la familiarité, rejette la peur provoquée par l'effarouchement. Le seigneur de cette demeure et de ce séjour, bien que les lions le redoutent, que les plus grands héros le craignent et que les rois les plus fiers souhaitent de figurer parmi ses esclaves, a néanmoins su s'attirer, par ses grâces charmantes et son affabilité exquise, les éloges des auteurs et les louanges des belles-lettres. Ceux-là ont écrit son panégyrique, celles-ci ne cessent de chanter sa gentillesse. C'est d'un air gracieux et en souriant qu'il accueille ceux qui se présentent à lui et le saluent. »

Je m'approchai alors de lui avec dignité et le saluai par des paroles dignes de sa haute et grande personnalité. Il se réjouit et me dit : « Sois le bienvenu dans ce refuge assuré ; et dans ce jardin fécond, jouis de la sécurité et de l'ombre. » Je lui présentai alors ma poésie relatant mon affaire et contenant les preuves de la vérité. Voici cette poésie :

Ta puissance me fait espérer la réussite de mes projets, et pour ce que je désire je ne veux recourir qu'à toi.

Mes souhaits se sont rendus dans ton séjour, sur les nobles coursiers de l'espoir et je ne réclamerai jamais l'aide d'un autre.

Quand mes souhaits s'arrêtèrent à la porte des grandeurs et de la considération, celle-ci leur dit : « C'est ici l'asile où les désirs sont satisfaits.

C'est ici le séjour brillant qui sert d'abri à la gloire. C'est ici que les souhaits sont exaucés.

C'est un séjour dans lequel se trouvent des sources exquises comme le miel et dont l'eau rappelle par sa douceur celle du Khanthar.

C'est un séjour honoré des charmes de Radouan ; celui qui en défend les sommets est secourable par nature.

C'est ici que les réfugiés n'ont rien à craindre ; la sécurité qui y règne crie : O vous qui cherchez un refuge, reposez-vous :

Entrez dans ce séjour et exposez vos souffrances. » Je répondis : « La gorge s'est rétrécie, car le nœud de la patience s'est dénoué. »

Jusqu'à quand le sort rebelle me maltraitera-t-il ; pendant ma lutte avec lui ma pensée est enchaînée.

Au dessus de celui qui nage dans les malheurs, il fait passer une armée nombreuse brandissant les sabres et lançant des flèches

Voilà en peu de mots le résumé de mon affaire, qu'il serait trop long de détailler.

La langue a dévoilé ce que le cœur cachait ; ma patience s'est lassée et les illusions l'ont tuée.

Ma situation misérable porte en elle ses causes. Il n'y a pour moi ni pitiée ni miséricorde.

J'ai été privé par force de la part qui m'est due : l'accomplissement d'un acte illicite fait-il disparaître son illégalité?

C'est une proposition négative qui a été rendue affirmative à mon égard ; c'est contraire à la règle. Cette conséquence ne peut-elle être changée?

Pour trouver un heureux dénouement à cette affaire, je m'entendis souvent avec ceux qui étaient habiles dans l'art de faire briller aux yeux des espoirs variés.

Chacun d'eux ajournait l'accomplissement de mon désir et leurs promesses étaient toujours trompeuses.

Tes promesses à toi sont toujours complétées par le secours et elles ne tardent pas à se réaliser.

Tu es le plus grand de ceux à qui on peut recourir et c'est pour ta générosité et tes nobles actions que je m'adresse à toi en suppliant.

Celui qui intercède pour moi auprès de toi est votre fils à l'étoile heureuse, à la haute fortune, le croissant qui commence à se montrer dans le ciel de la gloire.

Le basilic de l'époque, le rejeton issu de deux brillants (le soleil et la lune) sur qui l'œil des honneurs c'est reposé après s'être teint de Kohl.

Que Dieu, le Très-Haut, le garde, et que le Prophète et le Coran le préservent des malheurs.

Que Dieu t'accorde tout ce que tu désires. Viens à mon aide, et, dans ta générosité, dis-moi : Vous avez obtenu ce que vous désirez.

Que tes glorieuses actions soient écrites toujours, que continuellement on en parle et qu'on les mêle aux prières.

Dieu fasse que tu jouisses toujours du bonheur, du bien-être et de la félicité, complétés par une puissance et des honneurs éternels.

Que Dieu te garde toujours dans ta position où les soleils des grandeurs se montrent à tes regards sans voiles et où la félicité est garantie pour toi.

Que Dieu te garde dans cette puissance qui est parée des bijoux de la fortune et sur la tête de laquelle ton autorité a mis une couronne et un diadème.

Tant que Moustapha Assad se rendra dans ce séjour, espérant puiser dans la source de ta bienveillance, ô toi qui es si affable,

Qu'il reçoive la bonne nouvelle, car son cœur lui a dit : Ta puissance nous fait espérer la réussite de nos projets.

L'Emir jeta sur cette poésie un regard d'homme intelligent et réfléchi et la parcourut avec l'assurance d'un esprit éclairé et judicieux. Puis,

jetant sur moi un regard affable, doux et bienveillant, il me dit : «Je t'annonce la réalisation de tes espérances. Si Dieu le veut tu auras ce que tu désires. » Je fis alors des vœux pour la continuité éternelle de son bonheur et de sa prospérité et pour la réalisation de mes désirs et je me retirai en me louant du résultat de ma démarche, en répétant les éloges que l'émir mérite et en exprimant ma reconnaissance. Mon cœur était tranquille et j'augurai bien de sa promesse bienveillante, car je sais que la promesse faite par l'homme généreux se réalise toujours.

On peut être tranquille lorsque l'homme généreux promet, car l'homme généreux tient sa promesse.
Je félicite Assad de sa réussite, car vous lui avez annoncé la bonne nouvelle. Votre promesse sera tenue.

Et je voulus citer à cet émir généreux la charmante tradition qui pousse l'homme à faire le bien et à obliger. Voici cette tradition :

Nous rapportons, en nous appuyant sur une très-haute autorité qu'on ne saurait ni réfuter ni contester, que parmi des captifs appartenant à la tribu de Hamazan amenés devant le Prophète, que Dieu le bénisse et lui accorde le salut ! se trouvait la fille de Hatim el Taïi. Quand elle fut en sa présence, elle lui dit: « Prophète envoyé de Dieu, je suis la fille de celui qui prenait soin des orphelins, qui venait en aide aux indigents et qui réparait les injustices du sort ; je suis la fille de Hatim el Taïi. » Le Prophète, que Dieu le bénisse et le salue, lui répondit : Si ton père avait été musulman, nous appellerions sur lui la miséricorde divine. Il lui rendit ensuite la liberté et ses biens et dit à ses hommes : « Honorez le chef que le sort terrasse, le riche qui tombe dans la pauvreté. »

— Et mes compagnes ? ô Prophète, lui dit la fille de Hatim.

— Et tes compagnes aussi sont libres, répondit-il ; tu es la fille généreuse et noble d'un homme généreux et noble.

— Me permettez-vous, ô Prophète, répliqua-t-elle, de faire des vœux pour votre bonheur ?

Le Prophète lui permit de le faire et, se tournant vers ses compagnons, il leur dit : « Ecoutez et retenez. »

La jeune fille fit alors les vœux suivants : « Que Dieu accorde à vos pieuses actions la place qu'elles méritent ; que chaque fois qu'un homme élevé dans la fortune et le bien-être perdra ses biens, vous les lui fassiez recouvrer. »

Lorsque El Rabi, fils de Rachid, eut fini de parler, Béchir Ibn Sard lui dit : « Je t'annonce la bonne nouvelle ; tu as atteint le but, fais courir en conséquence ta plume dans le cirque des louanges. »

El Rabi lui répondit : « Tu as bien fait de m'avertir et je t'en suis reconnaissant ; toutefois mon bras est court et je suis sûr que ma plume s'arrêtera avant d'arriver à célébrer les éloges de toutes ses grandes et hautes qualités, de ses mœurs si belles et de ses sentiments si nobles et si élevés.

J'arrangerais les étoiles brillantes en collier que ce ne serait pas suffisant pour louer convenablement ses qualités.

Pourtant je dis ce que ma faible muse m'a inspiré, bien que je ne sois pas digne de célébrer les éloges d'un si grand émir.

Le jardin du bonheur exhale des parfums et la voix des honneurs y célèbre Radouan.

Il est le fidèle dont les qualités sont parfaites et dont les louanges ont orné la plume de l'écrivain.

Dans les régions des grandeurs, il est s'élevé si haut au dessus du reste des humains qu'il leur est apparu comme une lune planant sur l'univers.

Il est l'appui de la félicité, qui, par lui, est devenue parfaite et sûre, tandis que la sécurité règne dans les prairies.

Les piliers des forts des grandeurs reposent sur lui et c'est l'armée victorieuse de sa sagesse qui en a fait la conquête.

Son séjour est paré des bijoux de la félicité.

Celui qui s'y rend, soit le matin, soit le soir, y trouve la joie.

Celui qui, maltraité par le sort, a recours à lui, en reçoit des secours.

Ce qu'on dit de lui est beau. Ecoute, si tu veux le retenir. Je veux te le rapporter et je suis sûr de son authenticité.

Le voici, appuyé de l'autorité de tous ceux qui l'ont rapporté. Ses parties s'enchaînent par les anneaux de la beauté ;

Ses belles qualités touchent les cinq sens et chacun des sens en jouit à sa manière ;

Son parfum embaume les alentours et l'ouïe est charmée par les éloges qu'en font ceux qui le louent.

La vue se repose tranquille en contemplant ses charmes et la fortune est dans la main qui serre la sienne.

Le récit de ses qualités est doux au goût et les dons coulent de ses mains pareilles à une mer.

Voici d'une manière générale son portrait, portrait que je retrace exactement.

Qu'il jouisse des honneurs tant que le merle gazouillera et que les parfums du jardin du bonheur embaumeront.

En somme, on a beau exagérer ses louanges, on reste toujours au dessous de la vérité. Il vaut donc mieux avouer sa faiblesse et son impuissance

à célébrer d'une façon digne les éloges de cet émir. Il est né pour les grandeurs, il est digne des honneurs, il a des qualités que personne ne possède, belles et uniques, dignes d'être répandues parmi les humains.

Seigneur, vous êtes unique, vous régnez dans le pays des honneurs et vous possédez seul un caractère louable.
Les rimes ne peuvent rendre vos louanges et il n'est pas un poète, si habile qu'il soit, qui puisse faire de vous une peinture achevée.
Les bonheurs, les grandeurs vous ont créé comme ils ont voulu que vous fussiez. Et celui qui recourt à vous, vous trouve tel qu'il le désire.

Quand la plume eut écrit une partie de ce que mérite cet émir et qu'elle eut couvert d'encre la surface du papier, elle se tint debout dans la posture du respect et de la soumission, et, avouant sa faiblesse, elle demanda à son seigneur de lui permettre de se retirer. Elle fit des vœux à son adresse pour la succession des faveurs aux résultats louables et la constance des grandes actions, au souvenir et au caractère estimable. Que l'œil de la Providence veille sur lui, que la vertu suffisamment préservatrice de Dieu lui donne la force suffisante de triompher de ses ennemis, qu'elle le garde tant que les auteurs écriront de choses magnifiques en vers et en prose!

A celui qui est si haut placé, je dédie une séance brillante comme la lune au milieu de l'obscurité de la nuit.
Lorsqu'elle s'est élevée si haut en beauté, j'ai dit : *Voilà une séance qui a décrit des charmes éblouissants* (chronogramme 1162).

On doit également au cheikh Moustapha Assâd el Lakimi, la poésie suivante, dans laquelle il rappelle sa promesse à Radouan Katkhoda.

Pitié! la porte de l'espoir n'a pas été ouverte par le succès et le texte de mon désir n'a pas été commenté par la fortune ;
Le soleil n'a pas encore éclairé le globe des espérances et l'éclair de l'horizon de la félicité n'a pas encore brillé à l'œil.
Mes pensées errent dans les profonds ravins de la crainte et mon cœur nage dans les ondes du chagrin.
Mon repos s'est envolé, ma joie l'a suivi et mes yeux versent des torrents de larmes.
Dois-je attribuer cela à la mauvaise chance qui me poursuit ou bien à ce que mon seigneur s'est détourné de moi.

Un seigneur que ses grandes qualités placent au zénith du ciel des honneurs et qui n'a jamais abandonné les beaux parages des grandeurs.
Les voyageurs mentionnent ses nobles actions et rapportent de lui des traits de générosité dont le parfum embaume l'atmosphère.
Les sources du fleuve de ta générosité ont jailli abondantes, et les flots de ta libéralité roulent des largesses.
Les fleurs du jardin de ta gloire exhalent leurs parfums et la voix du bonheur s'y fait entendre.
Accorde à celui qui a recours à toi un regard bienveillant et satisfait.
Dieu fasses que tu jouisses toujours de la fortune et que les honneurs et la puissance te servent de manteau.

On lui doit également les vers suivants, dans lesquels il célèbre les louanges de Radouan et le félicite à l'occasion des fêtes du Ramadan.

La fête de la félicité est arrivée avec la fortune et le visage du temps sourit d'allégresse.
Elle est arrivée sur un coursier noble et ayant une marque blanche au front et une marque au pied.
Elle nous rapporte des traditions joyeuses s'appuyant sur un bonheur suivi.
Les collines et les hauteurs en ont été parfumées et exhalent le musc et le santal.
Qu'elle te soit heureuse, seigneur, cette fête dont le retour et la célébration sont également délicieux.
Puisses-tu rester dans un jardin de bonheur embelli par les fleurs des avantages de toutes sortes.
Sois sûr que Dieu te donnera la victoire et qu'il confondra tes ennemis.
La voix du sort répète tes louanges et célèbre tes éloges : elle les célèbre dans leur ensemble et en détail.
Vis tant que tu le voudras, haut et droit de taille ;
Vis tant que reviendront le mois du jeûne et la fête de la félicité.

On doit également au même poète, la *Mouzdawidjah* suivante, composée en l'honneur du même émir. C'est un chef d'œuvre qui confond toute autre poésie. Elle porte le titre suivant : *Mouzdawidjah élogieuse, odoriférante et joyeuse adressée à l'occasion de la petite fête*. Voici cette poésie :

O Sâad, détourne-toi de ton chemin pour visiter nos quartiers et nos prairies.

Fais le tour des plateaux du Nedjd.
Descends dans le campement habité par les personnes que je chéris,
Ils ont tout ce que mon œil souhaite et tout ce que mon cœur désire.
L'amour que je leur porte a attisé le feu de ma passion.

Fais-leur l'exposé de ma situation, des souffrances
Que me font endurer mon amour violent et mes désirs brûlants.
Dépeins-leur l'abondance des larmes qui ont coulé de mes yeux
Et parle d'un malade que l'amour consume
Et qui se plaint des souffrances que l'amour et l'insomnie lui font endurer.

J'ai fait alliance avec des désirs ardents ; mon corps s'est amaigri.
Je suis familiarisé avec les penchants violents ; la passion ardente m'a consumé.
Il m'est impossible d'oublier et de prendre patience.
Je me demande s'il y a quelque moyen de rencontrer ceux que j'aime.
Afin que je cesse d'être tourmenté par la passion et le chagrin.

Je suis poussé par mes violents désirs dès avant l'aube,
Quand le matin ne s'est pas encore montré aux yeux,
Quand des éclairs se font encore voir dans l'obscurité de la nuit,
A la voix des oiseaux qui gazouillent
Chantant dans les prairies les souvenirs du Nedjd.

O zéphyr qui avez passé sur ces prairies
Et qui en avez parfumé les environs,
Tranquillisez mon cœur par quelque récit ou par quelque nouvelle,
Se rapportant à ceux que je chéris toujours.
Parler d'eux est mon occupation continuelle, c'est la prière que j'ai pris à tâche de réciter chaque jour.

Dites-moi la vérité et parlez d'un séjour éblouissant
Dont le jardin brille par sa beauté,
Tout en respirant son odeur parfumée.
Peut-être, en parlant de lui, apaiserez-vous le feu qui me consume.
Qu'ils étaient beaux les jours que j'y ai passés !

Alors la branche de la jeunesse était encore verte,
Le jardin des plaisirs était fécond,
La félicité était prompte à répondre à mon appel,
Celui que j'aimais était mon gardien
Et je n'avais à souffrir ni de son abandon ni de son éloignement.

C'était une gazelle à la voix charmante,
Elle avait de belles dents et des yeux langoureux.

Sa beauté ravissante débauche le moraliste
Et pousse les gens à l'amour.
Elle appelle à l'amour au moyen d'une épée tranchante.

Très douces et séduisantes sont ses manières dégagées,
Et ses belles formes engendrent le désir.
Sur sa joue se dessine la pomme et la coquelicot ;
Dans ses lèvres et entre ses dents se trouvent la camomille et le vin.
Quand ses lèvres sourient, elles découvrent des dents de perle et sa salive est aussi douce que le miel.

Mais sa salive si délicieuse ne peut être goûtée
Et la rose parfumée de ses joues ne peut être cueillie.
Elles sont défendues par le sabre effilé de ses yeux
Qui éblouit les regards et transporte la raison
Quand il est tiré du fourreau.

Qu'il était beau lorsqu'il avançait avec orgueil,
Vêtu d'une robe brodée par les grâces.
Sa beauté est parfaite
Et sa taille, semblable à une pique, se balance avec fierté.
La souplesse de sa taille confond les branches ondoyantes des arbres.

Son visage, d'une beauté ravissante, est aussi beau que le croissant,
Et sa chevelure égale, en noirceur, l'obscurité de la nuit la plus sombre.
Son grain de beauté rappelle les dires de Ibn Misk.
Toute ma piété et toute ma dévotion se sont évanouies devant la beauté de sa bouche,
Et l'amour déraisonnable que je lui porte est devenu la raison même.

Dieu ! que les gazelles du séjour dont je parle sont belles,
Et qu'il est délicieux d'atteindre ces parages !
O zéphir, tu as excité mes désirs au souvenir de ces objets si chers.
Prête donc le secours de tes consolations à un amoureux
Excité par les souvenirs des temps passés.

Parle-moi de l'Ezbékiah.
Et de ce que contiennent ses jardins odorants.
Ses environs, ses alentours sublimes ont brillé de beauté
Depuis qu'à leur tête se voient
Les palais de Radouan, le grand, le glorieux.

Qu'ils sont beaux ces endroits charmants !
Quand tu les auras vus, il sera inutile que je t'en fasse la description.

Les Houris et les beaux garçons s'y sont établis,
Et les pierres de ces palais sont de corail et de rubis.
En les regardant, tu les prendrais pour le Paradis.

Que de grands arbres y causent l'admiration !
Que de jardins ornés de branches verdoyantes !
Que de collines aux ruisseaux abondants !
Que de prairies aux fleurs parfumées !
Que de narcisses, de lys et de roses !

Les jardins des fleurs y brillent de beauté !
Les ruisseaux, aux contours sinueux, y coulent continuellement.
Les principes les plus charmants y répandent
Leur odeur parfumée,
Que tantôt ils retiennent et tantôt ils répandent.

Que le vent du nord salue un séjour qui s'est élevé très haut par sa perfection,
Et qui à pris le pas sur le Iwan par le fini de l'art.
La réalisation des souhaits habite ces lieux enchantés.
Et la félicité y secoue des branches
Sur lesquelles chantent les oiseaux du bonheur.

Ce sont des endroits brillants de beauté.
Ils sont fiers et orgueilleux de cette beauté
Dont il jouissent, depuis qu'il ont possédé un astre qui brille d'un éclat parfait,
Dans l'horizon des grandeurs et de la perfection,
Et dont les honneurs et les louanges répandent un parfum exquis.

Un roi heureux s'est élevé au dessus de tous ses contemporains.
Dans son pays, il est respecté et honoré
Et de son palais il domine comme Joseph.
Le drapeau de la victoire flotte au-dessus de lui,
Et il est accompagné du cortège des honneurs et de la fortune.

C'est un seigneur fier et noble,
Brave sur le champ de bataille, magnanime durant la paix ;
Au combat c'est une flamme, pendant la paix c'est un ange.
Il adresse des reproches à celui qui s'absente le jour du butin,
Et il pardonne à celui qui s'absente le jour de la bataille.

Ses dons devancent les demandes
Ses armes suivent ses ennemis,

Son ambition regarde les grandeurs,
Ses conseils sont bons et sages,
Et combien de fois n'ont-il pas donné les meilleures solutions aux affaires ?

Sincère et loyal, sa promesse n'a jamais été reniée,
La considération dont il jouit est très-haute.
Il défend ce qui lui appartient et les personnes loyales sont seules admises dans son intimité.
Il est honoré, respecté. Il est secourable dans les malheurs.
Celui qui a recours à lui est sûr du succès de sa démarche.

Les récits de ses œuvres glorieuses et nobles
Appuyés de la haute autorité de ses grandes qualités,
Rapportés par tous, citadins et nomades,
Sont connus de l'habitant des plateaux élevés comme de celui des vallées.
Et ces récits sont nombreux, authentiques et incontestables.

J'ai foi en sa bienveillance, en son pardon,
Car je suis loin d'avoir fait de lui l'éloge qu'il mérite.
Et je ne suis pas à même d'en célébrer dignement la moindre partie.
Que le Très-Haut verse sur lui ses dons nombreux,
Qu'il lui donne la félicité et les honneurs, et qu'il fasse triompher ses armes.

A lui la bonne nouvelle : la fête est arrivée,
Montée sur le noble coursier de la félicité et de l'allégresse.
Portant orgueilleusement la robe de la gloire,
Et embaumant les alentours de ses parfums,
Pour lui annoncer une vie heureuse et prospère et pour le féliciter.

Pour lui annoncer que la victoire lui sera toujours fidèle.
Que l'assistance divine ne lui fera jamais défaut,
Et qu'une longue vie est destinée à son fils fortuné,
Aly, le noble, l'unique, qui jouit d'une grande considération. Je demande au Dieu glorieux
De le défendre contre ses envieux et ses adversaires.

Que les faveurs les plus grandes lui soient apportées
Par les coursiers de la considération,
Entourées des honneurs et des grandeurs
Et à l'abri des vicissitudes du sort.
Que dans sa bonté le Dieu généreux, l'unique, le fasse durer éternellement !

Qu'il lui accorde une puissance inébranlable,
Une force et une élévation illimitées.
Qu'il en jouisse éternellement.
Tels sont les vœux, telles sont les félicitations adressés à l'occasion
De cette fête dans laquelle ont brillé les soleils de la fortune (chronogramme).

On doit encore à cheikh Moustapha, en l'honneur de son héros, la poésie suivante :

Les collines du jardin des plaisirs sont fleuries et belles; la société qu'il renferme est brillante et ses sources sont pures et limpides.
Des fleurs épanouies au sommet des arbres de la félicité exhalent des parfums, et la tourterelle y répète le chant du bonheur
Les beaux séjours du plaisir sont devenus frais et verdoyants, grâce à Radouan, dont je demande à Dieu de perpétuer les actions louables.
L'astre fortuné de cet émir brille par les honneurs. A la gloire léguée par ses aïeux, Radouan a joint une gloire personnelle pure et sans tache.
Les âmes se dilatent de joie en entendant parler de ses actes glorieux et sa louange est une parure pour l'époque.
Ses solliciteurs s'attachent à lui, et pour ceux qui se réfugient en lui, c'est un asile sûr. Ceux qui ont recours à lui sont joyeux matin et soir.
J'ai invoqué sa protection, lorsque le sort m'est devenu contraire; ses secours et ses générosités habituels ont remis la sérénité dans mon cœur.
Il a été bienveillant pour moi, il a satisfait mes désirs, les plus petits comme les plus grands.
Il a fait voir le jour à mes espérances, qui avaient cédé la place au désespoir, et la félicité est venue, conduite par le succès.
Il a paré mon cou d'un collier de faveurs ; chacune d'elles m'est plus précieuse que toutes les perles réunies.
Sa bonté s'est étendue à l'homme qui a chanté ses louanges; les amis de celui-ci s'en réjouirent et ses envieux en conçurent du dépit.
Quel seigneur généreux ! sa munificence confond la pluie, et quel grand caractère que le sien ! celui qui a recours à lui obtient ce qu'il désire.
Que ne puis-je, ma vie durant, chanter ses éloges et célébrer ses bienfaits, en des poésies qui dépassent en beauté tout ce qui a été fait !
A toi, seigneur qui réunis la valeur, la bravoure et la générosité, à toi dont la grandeur est sublime et les bienfaits répandus, à toi je m'adresse.
Tu suis une voie qu'avant toi personne n'avait suivie : un chemin d'assistance tracé par la libéralité.
A combien de sources remplies de l'eau suave des vertus et des mérites ne t'es-tu pas désaltéré, monté sur le noble coursier de la souveraineté?

Ta gloire est incomparable, car tu as réuni en toi toutes les grandeurs et toute la noblesse, et ce que je dis peut être justifié par des preuves nombreuses.

Tu as revêtu cette époque d'une robe de considération, tu as couronné sa tête d'honneurs et embelli son visage.

Par ta générosité et ta sagesse tu domines souverainement, et ta puissance a rangé sous tes lois tous tes contemporains.

Chaque âge a produit un modèle de force et de grandeur, de noblesse et de loyauté, et tu es, sans contredit, le modèle de l'âge présent.

Demeure éternellement dans les sphères les plus élevées du ciel des honneurs et contemple toujours le jardin des plaisirs.

On doit également au même poète la poésie suivante en l'honneur du même émir :

Le souffle du zéphyr repose les âmes et agite un corps que de son côté l'amour agite.

Il attise les feux de l'amour dans un cœur qui, par l'excès de chagrin, a perdu le repos.

Et il dévoile les mystères de l'amour aux sens d'un amant qui a déjà souffert d'un amour violent,

D'un amant dont l'âme se fend aux feux des désirs, et dont la paupière a oublié le sommeil.

Avec quelle violence ne s'est-il pas adonné jadis à l'amour et avec quelles délices n'a-t-il pas savouré les coupes pleines du vin de cette passion.

Il luttait alors de vitesse dans le cirque de l'amour, monté sur les coursiers ardents de la passion, coursiers à tel point emportés qu'il ne parvenait pas à les maîtriser.

Ah ! la jeunesse, par sa fougue, couvre les esprits d'un voile d'incertitude et d'erreur !

Mon cœur fut épris d'une gazelle, aux mouvements gracieux, au corps délicat, aux formes séduisantes qui a pris le cœur de ses amants pour gîte.

Il a réuni en sa personne tous les genres de beauté ; il s'est trouvé ainsi l'objet du culte de ses amants.

Toutes les fois que je contemple ses belles joues, mon regard s'arrête sur une rose et aperçoit le myrthe.

Le feu de son visage et le vin de sa salive forment un ensemble d'une douceur ravissante.

Qu'est la lance brune, qu'est la branche, comparées à sa taille gracieuse, semblable à une pique ?

C'est une lune, et, quand sa bouche s'entr'ouvre dans un sourire, comme un éclair elle fait jaillir des yeux des larmes semblables à la pluie et l'obscurité fait place à la lumière.

Dans l'attente de la réalisation de ses promesses de rapprochement, que de nuits n'ai-je pas passées à gémir, en voyant que ces promesses étaient vaines !

Que de nuits sans sommeil ai-je passées ! J'étais comme un malade que l'on traite avec des illusions.

Toute ma vie a été remplie de l'amour de cette gazelle, et, à force de la regretter, j'ai perdu l'usage de mes sens.

Ma passion augmente, ma patience est lassée, et mes soucis sont toujours excités par l'amour qu'il m'inspire.

Il semble que ses paroles enivrent les esprits et que le charme magique de ses regards les enchante.

Les âmes se sont éprises de lui, comme elles s'éprennent de celui qui réunit en lui la générosité et la bravoure.

Je veux parler de Radouan, le glorieux, la prunelle de l'époque, l'unique pour la fierté et les manières exquises.

Qui inspire aux lions la crainte et l'obéissance, que les hommes montrent avec orgueil comme un modèle.

Les émirs de son temps se glorifient d'avoir à leur tête cet émir qui porte très haut leur prestige.

Puissé-je sacrifier ma vie pour cet homme intelligent, dont la fermeté et la sagesse sont parfaites, pour cet homme qui dirige les affaires avec tant d'habileté !

Jamais une de ses opinions n'est fausse, jamais un de ses conseils n'est erroné.

Si sa bravoure rappelle le lion, sa magnanimité et son intelligence rappellent aussi Ahnaf et Ayasse.

Quand il parle, ce sont des perles qu'il sème ; elles viennent dans un ordre admirable et forcent les plus éloquents à baisser la tête.

Les dires des critiques n'ont à ses yeux aucune valeur quand ils visent sa libéralité, qui est aussi abondante que la mer.

Ses grandes actions, brillantes de beauté, sont marquées au coin du tact le plus parfait.

Il hérite des meilleures qualités d'ancêtres qui furent la gloire de leur temps.

Ces ancêtres arrosent ce qu'ils plantent et ne sapent pas les fondements de ce qu'ils édifient.

Ils revêtent leurs bienfaits et leurs bontés de la robe de la durée.

Leurs louanges avaient fait pendant longtemps le thème unique des conversations, mais l'apparition de cet illustre émir les a fait oublier.

Sous lui, les jours ne sont qu'une chaine ininterrompue de réjouissance et de prospérité.
Repose mon âme, en me parlant de lui, et réjouis-nous en nous dépeignant ses qualités.
Les louanges rafraîchissent l'âme enflammée ; on dirait que c'est le souffle du zéphir qui repose les âmes.

31. — L'illustre poète, le grand savant, Chams-el-Dine cheikh Mohammed Sayed, fils de Mohammed el Hanafi el Demechki (le Damascène), connu sous le nom de El Samman. Il était venu au Caire en 1144 et y avait eu de remarquables discussions scientifiques avec les savants et les gens d'esprit. Il retourna ensuite dans sa patrie, qu'il quitta de nouveau en 1172 pour revenir en Égypte. Il avait une vaste mémoire, de l'habileté, et il était d'une agréable société. Des discussions empreintes de la politesse la plus exquise s'engagèrent entre lui et le cheikh Abdallah el Edkaoui, dont il fit un joli portrait dans son recueil biographique.

Chams-el-Dine est l'auteur de plusieurs poésies ; j'en rapporterai ici quelques-unes :

Tranquillisés par le long abandon dans lequel j'était laissé,
Les yeux des surveillants dans le sommeil se délassaient,
Quand, sans aucune promesse préalable, le chéri vint me voir.
Je ne m'attendais pas à son arrivée.
Je me levai alors, troublé par l'émotion,
Et impatient de serrer sa taille.
Mais mon regard ne rencontra qu'une ceinture qui ne serrait aucune taille. [1]

Et ces vers :

Je n'oublierai jamais que l'obscurité avait dressé ses tentes,
Quand celui que j'aime, affrontant les dangers, vint me trouver.
Que nous avons passé notre nuit sans être importunés

[1] Pour dire que la taille était d'une finesse extraordinaire.

Et qu'il m'enivra, avant le sourire de l'aurore,
Du vin de ses paroles, du vin de sa salive
Et du vin de ses yeux ! Ceci m'a trompé
Sur la cause qui a ravi ma raison.
Et je ne sais plus quel est celui de ces vins qui m'a enlevé le discernement.

Et les vers suivants qui contiennent une allusion magnifique, à laquelle personne n'avait songé avant lui :

A l'aspect de la barbe qui commençait à pousser, et qui
Altérait la rose fraîche de ses joues, mes amis m'ont dit:
Tu deviens silencieux et pourtant
Tes paroles charmantes ressemblaient aux perles.
Ont-ils ignoré que, passé la saison des roses,
Les rossignols se taisent et ne chantent plus.

Et les quelques vers suivants :

Qu'elle fut charmante cette nuit, où à l'improviste,
Et malgré l'insouciant, j'ai été comblé de faveurs
Par une jeune femme qui, suivant les lois de l'amour,
M'a enchaîné par ses yeux, toujours désireux de conquêtes !
Jusqu'à ce que l'aurore se montra à l'est,
Brillant à l'horizon comme une lame,
Elle couvrit alors sa belle taille de sa noire chevelure
Et la nuit recommença pour moi.

On doit également à Chams-el-Dine les vers suivants :

Je chante une nuit passée à savourer les plaisirs de la rencontre.
Pendant que les ténèbres nous couvraient de leur immense voile,
Mon flanc touchait un flanc lisse et tendre
Et dans l'excès de l'amour nos lèvres se rencontraient.
Nous étions à l'abri des calomnies des critiques,
Les étoiles seules nous lançaient des regards jaloux.
J'exténuais l'objet de mon amour à force de baisers,
Mes mains ceignaient sa taille et la serraient
Jusqu'au moment où une tache blanche se montra au front de l'Est,
Et força le corbeau noir de la nuit à quitter son nid
Il dégagea alors de mon étreinte sa taille pareille à un jonc.

Et il s'en alla chancelant sous l'action de l'ivresse.
Je le suivais de mon regard affligé et je portais
La main sur sa poitrine en signe d'adieu, quand il me dit :
Que jamais ne brille le matin qui effarouche les amants !
Que jamais ne finisse la nuit qui garde leurs secrets !
Je ne connais rien comme la nuit pour cacher les secrets de l'amour
Et il n'y a rien de plus médisant que l'aurore.

On lui doit également ces vers que nous détachons d'une de ses poésies :

Puis-je me plaindre de l'amour et de ses tortures, à vous
Qui avez un cœur dur, qui me faites languir dans l'abandon ?
Dans les replis de mon cœur brûle le feu de la passion,
Et ce feu me dévore, soit que je me souvienne ou que je cherche à oublier.
Saules de ces parages, que les larmes de mes yeux
Vous arrosent abondamment !
Combien de fois ne me suis-je pas abrité sous vos ombres ?
Puissé-je sacrifier mes cinq sens pour vos visiteurs !
Je me suis trouvé sous ces ombres, pendant que dans les vallons
Se jouaient les vaches sauvages et les gazelles.
Pourquoi l'œil ne voit-il ni campement
Ni trace d'aucune habitation ?
Ce séjour n'est-il pas celui qu'a habité Souhda.
Et ne sont-ce pas là les mêmes monticules que j'ai connus ?
Est-ce un rêve ou bien ce que je vois est-il la réalité ?
Et les tentes ont-elles été vraiment enlevées ?
Oui, ce sont bien les mêmes endroits dont j'évoque le souvenir.
Mais où sont donc les lunes gracieuses qui les peuplaient,
Et, si elles ont émigré, y a t-il un moyen pour moi
De me consoler et de me bercer d'illusions ?
Qu'elles oublient, si elles le veulent, la foi qu'elles m'ont jurée.
Pour moi de ma vie je ne l'oublierai.
Dois-je pleurer et accompagner de mes gémissements
Les plaintes que dans les nuits les colombes font entendre ?
J'échange avec elles les plaintes occasionnées par nos mutuelles tortures,
Mais, comparées aux miennes, les plaintes des colombes ne sont pas vraies.
Peux-tu t'étonner que je meure d'amour et de tristesse,
Que je fuie et celui qui me console et celui qui me vient en aide ?

On doit également au cheikh Mohammed la poésie suivante, qu'il a composée en l'honneur de Sayed Aly effendi el Mouradi, moufti de Damas :

Le voile est levé : le jaloux ne saurait plus te cacher à nos yeux
Et les sabres ne peuvent plus te protéger.
Le sabre que tes yeux langoureux brandissent
Et que tu plonges dans mon sein, seul, peut te défendre.
Renonçant à tout espoir de me voir t'oublier,
L'amour irrité te pousse contre moi.
Dispose à ton gré de mon cœur et moque-toi
De celui qui, pour te racheter, sacrifierait ses yeux,
Si tu connaissais ce que ton éloignement produit sur lui,
Cela te suffirait.
Quand l'obscurité étend son voile, cet amant
Fait suivre ses gémissements de plaintes qui attendrissent
Le brillant du glaive de l'éclair.
Attise sa passion en lui rappelant ton sourire limpide.
Si les échos du roucoulement plaintif de la colombe se faisaient entendre
Tu pleurerais de ses malheurs.
L'amour l'a revêtu, mais l'ardeur de la passion l'a usé
Et son état inspire de la passion, même à son calomniateur.
Jusqu'à quand devra-t-il cacher des tortures qui trahissent
Une flamme toujours attisée par ses larmes ?
Il trouve plus facile de souffrir les maux de l'amour
Que de détourner ses regards de ton séjour.
Demande à son cœur, que tu habites,
Si ses dires peuvent être mis en doute.
Que de fois ne s'est-il pas arrêté devant le monticule,
Le regard longtemps errant et la pensée tournée vers toi,
Perplexe, se mordant les doigts de regrets
Et craignant pour toi les médisances.
Ce qui l'a empêché de baiser tes lèvres
C'est son désir de détourner les soupçons de tes parents.
Ces parents t'ont caché à mes yeux, mais s'ils savaient
Que tu habites mon cœur, ils ne l'auraient pas fait.
J'en jure par ton père, je payerai ta possession
De ma jeunesse et de ma vie si cela pouvait se faire.
Comment peut-on se défendre d'écouter la douce symphonie de ta voix,
A moins que l'accès du campement ne soit interdit ?
Les sabres défendent tes jours ;
Tu es entouré de gens qui t'appartiennent.
A l'aspect de tes joues mon âme s'est envolée,
Et le soleil s'est humilié devant ta beauté.
O toi qui ne connais pas les atteintes de l'amour,
Ne t'occupes pas de celui qui en es consumé.
Ceux que j'aime se sont rapprochés, et mon cœur

Les a suivis dans leur chemin.,
Guidé par les parfums et les suaves odeurs
Que conservent les vallons dans lesquels ils ont passé.
Ces vallons embaumés des éloges de El Mouradi
Semblent solliciter son attention.....
Etc., etc., etc.

On doit au même poète les vers suivants, dans lesquels il loue l'illustre maître Mohammed, fils de Salem El Hefni:

Dirige ta monture vers ces calmes séjours.
Essaye de te guider sur les traces que tu y trouveras
Et arrête-toi sur ces vestiges dans l'espoir
De calmer tes transports que rien ne saurait refroidir.
Verse ces perles de larmes dont tes yeux sont avares
Et qu'ils ne prodiguent que lorsqu'il s'agit d'en faire un collier pour celle que tu pleures.
Pendant bien longtemps, je n'ai écouté que la voix de la passion,
Méprisant les paroles des envieux.
Je me suis arrêté sur les ruines de ce séjour,
Songeant tendrement à ses gazelles dispersées,
Et j'y ai détourné les regards d'un amoureux que les souffrances
De l'éloignement torturent d'une façon inouie.
Des larmes ont jailli de nos yeux pareilles à celles
Que laisse tomber un amant éperdu.
J'ai baisé l'empreinte des pas des montures,
Et éteint quelque peu ma passion ardente.
Je me suis mis à marcher pendant la nuit obscure tandis que l'amour
Me conduisait vers la cause de mes souffrances.
Je n'ai pu me résoudre à m'en éloigner, et cette faiblesse
Je l'ai cachée dans la crainte des censeurs.
Je vous en conjure, ô vous qui avez excité leurs montures,[1]
Vous qui avez conduit ces gazelles, dites-moi,
Comment, me voyant dans cet état,
Avez-vous pu vous éloigner
Et tuer une affection que tous ont connue
Comme n'ayant pas d'égale?
Que n'avez-vous eu pitié de moi, et, avant le départ,

[1] Dans chaque caravane il y a un conducteur de chameaux qui, par ses chants, excite les montures à la marche.

Ne m'avez-vous tendu des bras secourables ?
Vous ai-je revus après qu'elles se sont établies
Dans l'endroit qu'elles ont choisi après avoir passé par des lieux encore inexplorés ?
Elles ont planté leurs tentes dans le col de Daredj,
Et elles se sont contentées de ce séjour.
J'ai attendu, et lorsque la terre, en cet endroit, fut parfumée,
Je m'en servis comme d'un *khol* pour m'en guérir les yeux.
N'est-il pas curieux que je m'informe
De la résidence de celles qui habitent le fond de mon cœur ?
Voudraient-elles me cacher leur retraite, elles ne le pourraient pas
Leurs parfums me les dévoileraient et me dispenseraient de recherches.
O toi qui par tes blâmes attises le feu de mon cœur,
Cesse tes critiques, ou, si tu le veux, augmente-les.
Je suis celui que tu as connu, celui qui dans l'amour
Est fidèle et constant.
Informe-toi de mon cœur auprès des yeux des femmes
Dont les sabres (sourcils) n'ont voulu que lui pour fourreau
Depuis le jour de la séparation où j'ai suivi leurs traces,
Pendant que stupéfait je ne savais plus que faire.
Peut-il prendre patience et continuer à vivre, l'amant
Déjà en proie aux convulsions de l'agonie ?
Je ne savais pas, ô colombe ! que j'allais sacrifier
Ma tranquillité et mon sommeil.
Je te vois pleurer sur les branches et te plaindre
Des souffrances de l'éloignement. Si tu es dans mon cas, sois heureuse.
Peux-tu pleurer l'abandon lorsque ton amant est présent ?
Tu te plains à tort.
Non, ton cœur n'a pas été tourmenté par l'abandon
Et le doux sommeil n'a pas fui tes yeux.
Où est ta maigreur, où sont les larmes rouges
Qui coulent et le feu qui toujours brûle dans tes entrailles ?
Laisse-moi ; ne suis-je pas le premier amant
Que l'amour a tué sans payer le prix du sang ?
La pitié que m'inspire ton état augmente les tristesses
De mon cœur passionné.
Agite tes ailes, ô la plus noble des femmes libres !
De même que je suis le plus humble esclave de l'amour,
Laisse-là l'amour et plais-toi à entendre parler de
Celui que j'aime et à conter les éloges de Mohammed,
L'illustre et l'éloquent savant, dont les qualités,
Par leurs parfums, font l'effet d'un jardin odoriférant,
Qui s'est enveloppé d'une robe de belles qualités ;

Qui, encore jeune, a réuni tout ce qui est beau, louable et suave,
Qui a marché dans le droit chemin sans en dévier,
Et qui a fini par se désaltérer de l'eau suave des grandeurs.
Les esprits les plus sublimes, les langues les plus éloquentes
N'ont pu célébrer dignement ses éloges.
Ses mœurs rivalisent avec les fleurs des honneurs,
Et elles se sont élevées plus haut que les astres.
Il marche à la tête des plus illustres de ceux qui sont dans le droit chemin.
Par ses actions éblouissantes et ses manières exquises,
Que de difficultés n'a-t-il pas tranchées d'un seul coup coup d'œil,
Plus sûr que la lame effilée d'un sabre indien !
Et combien de fois ses explications sur un point obscur
N'ont-elles pas ravi l'auditeur qui les écoutait ?
Ses connaissances sont incomparables et parfaites,
Dans les sciences les plus élevées comme dans les plus abstraites.
Ses paroles se déroulent aux yeux des critiques
Comme des perles immaculées.
Jouir de sa conversation est une vraie fortune
Et les sujets qu'il traite font oublier la parole du Sayed.
Quand il nous présente le vin de sa parole,
Il nous dispense du vin rafraichi au vent du dehors.
Il a tourné ses regards vers la piété ;
Il a réglé sa conduite sur les prescriptions de la loi.
Il a marché dans le chemin de la vérité, guidant
Par des moyens faciles ceux qui s'adressaient à lui.
Son visage remplace le soleil du matin,
Et ses libéralités surpassent les pluies,
Il a réuni en lui tous les mérites. Le mérite des autres
N'est qu'une imitation du sien.
Grâce à ses dons, il personnifie la générosité ;
Il personnifie aussi, sans contredit, la piété et la ferveur.
Admire cet homme en qui la gloire s'est incarnée !
Regarde de quelle considération il jouit et quelle magnanimité il a.
O toi qui domines les hommes par ta gentillesse,
Par le charme de ta parole et ta beauté rare,
Que le sort comble tes désirs au delà de tes vœux,
Et puisses-tu jouir d'une vie heureuse sous tous les rapports !
Il n'y a rien en toi qui ne satisfasse nos cœurs,
Repose nos yeux et nous réjouisse.
Je te dédie cette poésie, moi dont les facultés intellectuelles
Sont troublées par l'abandon et la mauvaise fortune.
Elle se présente devant toi en trébuchant de honte

Et en baissant les yeux comme quelqu'un qui implore du secours.
Elle ne demande qu'à être acceptée par toi. Cette faveur
Et cette condescendance lui suffisent.
Tu ne peux détourner d'elle tes regards, car tes qualités
Représentent la perfection la plus pure.
J'en jure par ton père, oui, si tu étais mis dans la balance,
Toi d'un côté et le monde de l'autre, à mes yeux tu l'emporterais.

On lui doit également les vers suivants :

Ne regarde pas à plusieurs reprises un visage,
Beau, charmant et attrayant,
Mais détourne ton regard, c'est Dieu qui l'ordonne.
Les regards fréquents sont la moitié de l'adultère.

Chams-el-Dine partit pour Damas où il mourut en l'an 1173. Il fut enterré à El Slahyah.

32. — Le cheikh vénérable et bon, le poète habile, le prosateur éminent, cheikh Amer El Ambouty El Chaffei. C'était un poète de première force et sa satire mordante faisait trembler ceux auxquels il s'attaquait. Il quittait souvent son pays natal pour venir visiter les savants et les notabilités, et chaque fois qu'il avait connaissance qu'une poésie nouvelle était prisée et estimée, il en renversait le mètre et la lettre finale et l'appliquait à un sujet soit comique, soit du domaine de la cuisine. Pour sauver leurs compositions d'un tel ridicule, les poètes et les savants ménageaient le cheikh Amer. Le fameux cheikh El Choubraoui le traitait très bien et ne le laissait jamais à court d'habits : « Cheikh Amer, lui disait-il, ne parodie pas telle de mes poésies, et en échange voilà pour ta récompense. » Le cheikh El Hefni avait aussi pour cheikh Amer beaucoup d'égards et aimait à subvenir à ses besoins et à causer avec lui.

Le cheikh Amer était avancé en âge, il avait une conduite édifiante, ses yeux étaient toujours teints de *kohl* et son aspect soulevait l'admiration. On lui doit une poésie rimée en mille vers qui traite des différents mets. Cette poésie a le même mètre

que la fameuse poésie de Ibn Malek, l'illustre savant arabe. La *Alfiah* de cheikh Amer commence ainsi :

Moi, Amer El-Ambouti,
Je loue Dieu et je ne désespère pas.

. . . . . .

Je demande à Dieu de me venir en aide dans la composition
De ce *Alfiah,* qui contient tout ce qui regarde la nourriture.
Il indique les mets les plus divers
Qui font les délices de l'affamé et de celui qui erre dans les déserts.

. . . . . .

La viande de mouton est exquise, le gourmand la chérit,
Prends d'abord de la viande, du beurre et puis du pain.

. . . . . .

En principe, il faut que le pain soit cuit jusqu'à ce qu'il soit roussi ;
Il est également permis de le faire griller.

. . . . . .

On lui doit encore les vers suivants qui ont le mètre de la *Lamiet ibn el Wardi* :

Evite le soir de manger des lentilles et des oignons,
Car ces mets endorment l'intelligence.
Evite également de manger des fèves,
Ainsi tu sera à l'abri des infirmités.
Si tu es brave, fais fête à la viande de mouton,
Tu feras preuve d'esprit. Secoue ta paresse
Et reçois dignement le rôti et les côtelettes
Dont le parfum exquis chasse les soucis.

. . . . . .

33. — Le grand émir Omar bey, fils de Hassan bey Radouan. Nous avons dit qu'en 1167, les pèlerins qui revenaient des Lieux Saints avaient été surpris à Zahr Homar par une pluie torrentielle qui leur fit perdre les plus grande partie de leurs bagages. Parmi les pèlerins, peu d'hommes purent se sauver, de sorte qu'il n'en rentra en Égypte qu'un très petit nombre. Le commandant de la caravane était alors Aly bey el Kebir, qui avait été nommé à ce poste par son patron Ibra-

him Katkhoda. Lorsque les débris de la caravane furent rentrés au Caire, les émirs délibérèrent entre eux sur le choix de celui qui devait prendre le commandement de la caravane l'année suivante. Ibrahim Katkhoda voulut que ce fut Omar bey, quoique cet émir fût déjà d'un âge avancé.

Omar bey refusa cette mission, mais Ibrahim Katkhoda le mit en demeure, ou de conduire la caravane ou de payer la somme de deux cents bourses à titre de subvention. Voyant que la chose était sérieuse, l'émir Omar dit : « Plutôt que de payer cette somme pour rien, je ferai le pèlerinage, dût ce voyage me coûter mille bourses. » Il se rendit ensuite à la Mecque en demandant à Dieu de ne plus lui faire voir la figure d'Ibrahim Katkhoda ; « Que l'un de nous deux meure, ô mon Dieu ! disait-il. » Dieu exauça sa prière, car Ibrahim mourut au mois de Saffar, cinq jours avant la rentrée des pèlerins au Caire.

Omar bey mourut en 1171.

34. — Le méritant, l'intelligent, le perspicace, l'artiste aux grandes connaissances et d'un esprit inventif et unique, Ibrahim el Sakakini. C'était un homme d'une bonne conduite ; il fabriquait des sabres et des poignards d'une trempe excellente, des fourreaux et des étuis incrustés d'or et d'argent. Il faisait des couteaux magnifiques, des compas très justes, des instruments d'astronomie et des objets ciselés.

Il avait en outre une très belle calligraphie d'un genre qui lui était propre. Il écrivit de sa main plusieurs ouvrages de littérature et des traités divers, entre autres l'ouvrage intitulé *les Séances de Hariri*.

En somme, Ibrahim n'avait pas d'égal pour les travaux qu'il faisait et il n'eut pas de successeur qui put l'égaler. Son atelier était situé en face de la mosquée El Merdani, dans le voisinage de Darb el Sabbagh.

Il mourut vers cette date.

ANNÉES
MIL CENT SOIXANTE ET ONZE A MIL CENT QUATRE-VINGT-UN.

En l'an 1171 survint une pluie torrentielle qui fut suivie de la peste connue sous le nom de « Karib Chiha ». Beaucoup de personnes de toutes les classes de la société, les beaux hommes et les belles femmes succombèrent au fléau. La terrible maladie perdit de sa force, ce qui ne l'empêcha pas de reparaître en 1172. Ses effets ne furent pas, il est vrai, aussi funestes que l'année précédente ; la maladie marchait pour ainsi dire d'un pas hésitant, mais au mois de Radjab et de Châban, elle redoubla d'intensité.

Cette année-là, le sultan Moustapha eut un enfant, et le Caire, ainsi que le reste de l'Egypte, furent invités à célébrer par des illuminations et des réjouissances publiques la venue au monde de ce nouveau-né. Mais la peste sévissait et les fêtes qui furent célébrées furent des plus tristes. Cet enfant était le sultan Selim, qui règne actuellement.

Nous avons dit qu'à la suite de l'assassinat de Hussein bey el Kasdogli, dit el Saboundji, Aly bey el Kébir avait succédé à la victime et avait rappelé de l'exil ceux de ses collègues que son prédécesseur avait relégués dans leurs pays d'origine. En 1173, Aly bey conduisit la caravane du pèlerinage, mais avant de se mettre en route, il s'entendit avec Soliman bey el Chabouri, Hassan katkhoda el Châraoui, Khalil Chawiche, dit Hidan Moussalla et Ahmed Chawiche dit « le fou ». Il convint avec eux que, pendant son absence, ils devaient assassiner Abd-el-Rahman Katkhoda, après quoi il désigna Khalil bey el Defterdar pour remplir l'intérim des fonctions de Cheikh el balad pendant son absence, et il partit. Après le départ de Aly bey, Abd-el-Rahman apprit quel sort on lui réservait, et aussitôt ses mesures furent prises en conséquence. Il réussit à indispo-

ser contre ses ennemis Aly bey Ballout Kaban, qui exila au Hedjaz Khalil Chawiche, Hidan Moussalla et Ahmed Chawiche. Ceux-ci s'y rendirent par mer par la voie de Suez. Hassan Katkhoda el Charaoui et Soliman bey el Chaboury, le mamelouk de son collègue, furent exilés à Farascour. Quant à Aly bey, le pèlerinage accompli, il avait repris avec la caravane le chemin de l'Egypte. A son arrivée à El Akaba, il apprit ce qui venait de se passer. Il cacha la nouvelle, et, pour donner à sa suite le change sur la nature des nouvelles qu'il venait de recevoir, il commanda des réjouissances dans lesquelles les feux d'artifice entrèrent pour une grande part. Il se mit ensuite en marche et poursuivit sa route jusqu'à ce qu'il arrivât au fort de Nakhle. Il se retira dans le fort; il réunit ensuite en sa présence le lieutenant de la caravane, les commandants et autres, il leur confia les pèlerins et, montant ensuite à cheval avec sa suite, il se dirigea du côté de Ghazza. La caravane, de son côté se rendit en Egypte, n'ayant plus d'émir à sa tête pour la conduire. A son arrivée à Adjroud, elle rencontra Hussein bey Kachkache, qui s'y tenait avec une forte suite, dans l'intention de tuer Aly bey; mais ne l'ayant pas recontré, Hussein bey rentra en Egypte avec la caravane. Aly bey demeura à Ghazza pendant plus de trois mois, et, par l'intermédiaire du Waly de Syrie, des pourparlers furent entamés entre lui et la Sublime-Porte. Un aga lui fut envoyé. Il lui fit les promesses les plus brillantes et lui fit espérer que toutes ses demandes seraient satisfaites. Ce qu'il y eut de certain, c'est qu'on réussit, par ces promesses, à lui extorquer tous ses biens. Il rentra ensuite en Egypte, grâce aux démarches de son gendre, Aly katkhoda el Kharboutly et de ses partisans. Il mourut huit jours après son entrée au Caire et on croit qu'il fut empoisonné par un de ses collègues.

Cette même année arriva au Caire Moustapha pacha, qui venait d'être nommé Waly d'Egypte. Il gouverna cette pro-

vince jusqu'aux derniers jours de 1174. Il descendit alors à El Kobbah, d'où il comptait se rendre à Djedda, mais il s'établit à El Kobbah.

Son successeur, Ahmed pacha Kamel, dit Sebtlan, arriva au Caire vers les derniers jours de 1174. C'était un homme doué d'une grande énergie et d'une grande fierté. Il apporta aux affaires du Gouvernement tout le soin qu'elles méritaient. Il allait lui-même inspecter les magasins de l'Etat pour s'assurer que les céréales s'y trouvaient. Cette vigilance déplut aux émirs; ils se liguèrent, déposèrent Ahmed pacha et nommèrent à sa place Moustapha pacha, l'ex-Waly. Ils adressèrent ensuite une requête à la Sublime-Porte. Le cheikh Abd-el-Basset el Sendiouni fut chargé de la porter à Constantinople. Moustapha pacha, de son côté, envoya son trésorier à Djedda. Lorsque la requête fut lue à la Sublime-Porte, les avis se partagèrent. Mohammed pacha Ragheb, qui était alors Grand Vizir, prit le parti suivant : il envoya dans l'île de Candie Ahmed pacha, le waly déposé, avec le titre de Gouverneur. Moustapha pacha fut nommé au même poste à Alep, et Bakir pacha, waly d'Alep, fut nommé waly d'Egypte. Bakir pacha vint en Egypte, mais deux mois après il mourut. Il fut enterré à El Karafa en 1175.

Son successeur fut Hassan pacha, qui arriva en Egypte vers la fin de 1176, et qui fut ensuite révoqué.

Hamzah pacha, qui succéda à Hassan pacha, arriva en Egypte en 1176 ; nous donnerons plus tard des détails sur son arrivée. Jetons maintenant un regard sur le passé et voyons ce qui survint après la mort de Aly bey el Kébir.

Le commandement de la caravane du pèlerinage avait été confié à Hussein bey Kachkache, qui conduisit la caravane en 1174. Les bédouins s'étaient embusqués sur sa route, et, lorsque, ne soupçonnant rien, Hussein bey pénétra dans une gorge étroite qui se trouvait sur son chemin, les bédouins lui barrèrent la route. Leurs chefs se présentèrent devant lui et réclamèrent les présents d'usage. Hussein bey fit alors venir cheikh

Khalil, le comptable du trésor de la Mecque, ainsi que le caissier; il leur ordonna de payer aux bédouins les sommes qu'ils réclamaient. Bientôt le caissier, à la grande satisfaction des bédouins, se mit à préparer l'argent qu'ils demandaient. Mais un coup de canon se fit entendre, c'était le signal convenu pour se remettre en marche. On invita les bédouins à se présenter à la prochaine station pour toucher leur argent. La caravane se mit ensuite en marche, mais dès qu'on fut sorti de la gorge étroite, Hussein bey fit aligner ses gens dans un endroit spacieux, et lorsque les bédouins et leur chef Hazzah se présentèrent, Hussein bey les reçut à coups de sabre. Par son ordre, ses gens tombèrent sur eux et les exterminèrent jusqu'au dernier. Plus de vingt chefs bédouins furent tués, ainsi que Hazzah. Hussein bey ordonna ensuite à la caravane de se mettre en marche ; le canon du départ se fit entendre, la caravane s'ébranla et les femmes des bédouins qui venaient d'être tués se dispersèrent en criant vengeance. Les tribus bédouines affluèrent de toutes parts et barrèrent la route à la caravane. Elles dressèrent des embuscades aux détours des chemins et dans les gorges. Hussein bey eut à soutenir des combats acharnés, tantôt à l'avant-garde et tantôt à l'arrière-garde de la caravane. Il se multipliait et chargeait à la tête de ses mamlouks. Il fit ainsi éprouver aux ennemis de très grandes pertes. Il arriva enfin au Caire sain et sauf avec les pèlerins. Il rapportait sur des chameaux les têtes des bédouins mis à mort. La caravane et son commandant firent une entrée triomphale dans la ville du Caire. Les émirs trouvèrent pourtant à redire sur la conduite de Hussein bey, et Aly bey Ballout Kabban lui dit : « Vous avez indisposé contre nous les bédouins et barré ainsi la route à la caravane. Qui donc pourra la conduire l'année prochaine aux Lieux Saints? — Moi, répondit Hussein bey, je m'entendrai avec ces bédouins. Pour vous, ne vous inquiétez de rien. »

Hussein bey commanda en effet la caravane l'année suivante. Il fit preuve dans cette nouvelle expédition d'un courage surpre-

nant. Les bédouins avaient réuni toutes leurs forces ; ils étaient résolus à se battre jusqu'à la dernière extremité ; les cols, les gorges, les ravins et les hauteurs étaient occupés par leurs tribus. Hussein bey ne fut pas effrayé pour cela, son courage grandissait avec les dangers. La lutte s'engagea entre lui et les Arabes, acharnée et terrible. Il n'y avait pas plus de pitié à attendre que de quartier à faire. Il était aussi terrible dans ses attaques que dans sa retraite. S'il quittait la tête de la caravane pour se porter au secours de l'arrière garde, il revenait ensuite à la tête que sa courte absence avait affaiblie. Son sabre faisait dans les rangs des ennemis des vides terribles comblés et renouvelés à chaque instant. Sa confiance en sa bravoure et son mépris pour la mort lui faisaient dédaigner le nombre considérable des Arabes. Il n'avait avec lui que trois cents de ses mamlouks et une poignée de soldats moghrabins, et c'est avec des forces si restreintes qu'il engageait la lutte contre un ennemi plusieurs fois supérieur en nombre, et qui de plus avait sur lui l'avantage des positions. Mais Hussein bey était bien loin de faire ces réflexions ; la tête nue et le sabre en main, il fondait sur les ennemis avec le courage d'un lion, et, à chacune de ses charges, plusieurs de ses ennemis tombaient pour ne plus se relever. En présence d'un adversaire aussi redoutable, les Arabes se débandèrent et se dispersèrent dans toutes les directions, cherchant leur salut dans la fuite. Ils ne songèrent plus à attaquer la caravane commandée par lui et il leur avait inspiré une telle crainte que, pendant son trajet, la caravane ne fut plus inquiétée. Hussein bey dirigea quatre pèlerinages successifs. La dernière caravane qu'il conduisit fut celle de 1176. On ne vit aucun bédouin ni à l'aller ni au retour. En 1177 également, on ne vit aucun Arabe sur la route.

Mais il y avait dans le voisinage de l'Egypte des bédouins qui ne laissaient jamais échapper l'occasion de dévaliser les voyageurs et les fellahs. Hussein bey résolut de les mettre à la raison ; quelques expéditions commandées par lui terrifièrent

ces pillards. La prise de leurs troupeaux, la mort de leurs guerriers, dont les têtes étaient portées au Caire, les représailles terribles exécutées par Hussein bey eurent d'excellents résultats. Les bédouins renoncèrent à leurs entreprises criminelles. Les routes devinrent très sûres, tout danger et toute crainte disparurent et la renommée de Hussein bey se répandit au loin.

Dans cet intervalle, la puissance et la force de Aly bey Ballout Kabban avaient grandi; il avait élevé Ismaïl bey à la dignité de sandjak ; il l'avait nommé son affranchi et avait fini par le marier à Hanem, la fille de son patron. Les noces furent célébrées dignement et avec une très grande pompe à Birket el Fil. Ceci se passait à l'époque de la crue du Nil en 1174. Une grande partie du Birket (bassin) était couverte de planches qui flottaient sur les eaux et portaient les promeneurs venus pour jouir du coup d'œil charmant des décorations, pour admirer toutes les merveilles réalisées à l'occasion de ces noces et pour se distraire en assistant aux tours des prestidigitateurs et des équilibristes. Des lumières suspendues aux façades des maisons voisines, habitées pour la plupart par des émirs et des notables, projetaient leurs feux qui, se réfléchissant dans la nappe d'eau du bassin, offraient un coup d'œil vraiment ravissant. Dans chacune de ces maisons, des concerts joyeux se faisaient entendre et charmaient l'ouïe. Des tables somptueuses, chargées des mets les plus divers et les plus délicieux, étaient servies aux invités.

Ces réjouissances durèrent un mois entier, et pendant toute cette période de temps les portes de la ville du Caire restèrent ouvertes jour et nuit, afin de permettre à tous d'assister à ces fêtes grandioses et charmantes et à ces plaisirs qui se succédaient comme par enchantement. Les émirs, les notables, les anciens, les commandants des odjaks, les négociants, les Coptes, les Européens, les Grecs, les Juifs, etc., offrirent à Aly bey de nombreux présents.

En ce temps là, le bien être était répandu sur toute la ville, la sécurité y régnait, la prospérité y avait pris demeure, les denrées étaient vendues à des prix dérisoires et les provinces étaient peuplées et riches. Les cheikhs des village et les chefs des tribus bédouines, les gouverneurs des provinces, venaient au Caire avec des buffles, des moutons, du beurre, du miel qu'ils offraient en cadeaux. Chacun des émirs crés par Ibrahim Katkhoda se considérait comme le principal intéressé dans ces noces, car la mariée était la fille de leur patron décédé. L'allégresse rayonnait sur leurs visages ; ils étaient heureux et au milieu d'eux se distinguait Aly bey, qui avait ordonné ce mariage.

A l'expiration du mois, la fiancée fut mariée, elle fut conduite dans la maison de son fiancé, au milieu d'un cortége imposant qui traversa le centre de la ville. Les jeux les plus variés, les courses des chevaux agiles comme des gazelles, les feux d'artifice qui fendaient les nues pareils à des éclairs et les tambours au roulement pareil à celui du tonnère, tout cela impressionnait le cœur, enivrait l'âme et inspirait la grandeur. Plusieurs notables, des chaouiches, des lieutenants, des agas et des courriers marchaient devant les femmes qui portaient des costumes riches et éblouissants. La fiancée était dans une voiture près de laquelle marchait avec une crosse à la main, Mohammed bey Aboul Zahab, alors trésorier de Aly bey. Derrière la voiture venaient les mamlouks des émirs, revêtus de cottes de maille, portant des arcs et des carquois et brandissant de longues piques. La musique turque et les clairons fermaient la marche.

Depuis ces fêtes, la renommée de Aly bey ne fit que grandir et sa réputation alla toujours croissant. Il éleva à la dignité de Sandjak son mamlouk, Aly bey, dit El Seroudjiah. Mais Abd-el-Rahman Katkhoda était le fils du patron de tous ces émirs et le principal soutien de leur puissance. Aly bey Ballout comprit que l'appui et l'amitié de cet émir lui étaient nécessaires, et, de son côté, Abd-el-Rahman Katkhoda ne pouvait qu'accueillir favorablement les ouvertures de Aly bey Bal-

lout. L'aide de ce dernier lui était indispensable pour dominer les commandants des odjaks et les autres hauts personnages. Chacun d'eux comptait se servir de l'autre comme d'un instrument pour son élévation. Lorsque Abd-el-Rahman Katkhoda avait voulu faire exiler El Chabouri et d'autres, il s'était entendu avec quelques-uns des personnages les plus en vue qui prêtèrent à Ahmed Chaouiche el Madjnoun des propos de nature à déterminer son exil. Le lendemain, ils soumirent ce qu'ils venaient de faire à Abd el-Rahman ; celui-ci feignit une grande colère et affecta de s'opposer à l'exil de Ahmed. Lorsque, le second jour, les émirs et les anciens se réunirent chez lui, conformément à leur habitude, Abd-el-Rahman prit la parole et s'adressant à tous ceux qui étaient là, il leur dit : « Aly bey est parti pour le Hedjaz, il faut que nous ayons un chef reconnu par tous et dont la parole soit écoutée. — Nous sommes tous de cet avis, lui répondirent-ils, désigne celui que tu juges digne d'être notre chef. — Je propose Aly Bey Ballout, ici présent, dit alors Abd-el-Rahman, je serai le premier à lui obéir et le dernier à lui désobéir. — Nous l'acceptons, répondirent-ils. » Le lendemain, Abd-el-Rahman se rendit de bon matin chez Aly Bey Ballout, où les autres émirs et les anciens le rejoignirent. Aly bey fut revêtu par le Pacha d'une robe d'honneur, insigne de son commandement, et depuis, le conseil fut toujours tenu dans sa maison. Le jour suivant, les émirs se réunirent à la caserne des janissaires, et là, ils rédigèrent une requête pour demander l'exil de Ahmed Chaouiche el Madjnoun, de Khalil Chawiche et de Soliman bey el Chabourv. Abd-el-Rahman leur dit d'ajouter à la liste le nom de Hassan Katkhoda el Châraoui. Son ordre fut exécuté et bientôt parut le firman condamnant à l'exil Chabouri et les autres. Ahmed Chawiche se rendit à Médine et s'attacha au tombeau du Prophète pour entretenir les lampes. Khalil Chawiche s'établit également à Médine. Quant à Chabouri et à Hassan Katkhoda, ils établirent leur résidence dans les environs de Farascour, de El Serou et de Ras el Khalig.

Aly bey travaillait toujours à l'accomplissement de ses projets et préparait son élévation. Il acheta un nombre considérable de mamlouks; il eut recours à des moyens illicites pour amasser des richesses considérables ; aux uns, il extorquait de l'argent en les menaçant de l'exil et de la confiscation de leurs propriétés, tandis qu'avec d'autres il employait la persuasion.

Le samedi 19 Djamad Awel, un terrible ouragan venu de l'Ouest s'abattit sur Alexandrie ; trente-trois bateaux coulèrent dans le port des musulmans et trois dans le port des chrétiens. L'agitation terrible de la mer n'avait d'égale que l'émotion des habitants ; quelques bateaux qui naviguaient sur le Nil coulèrent aussi et plusieurs arbres furent déracinés par le vent.

Aly bey conduisit la caravane du pèlerinage en 1177 et revint en 1178 ; il fit son entrée au Caire dans un très grand apparat. Son mamlouk Mohammed el Khazendar avait laissé croître sa barbe à la Mecque[1] ; au retour de son patron au Caire, il fut élevé par lui à la dignité de sandjak. Il fut connu dans la suite sous le nom de Mohammed bey Aboul Zahab. Aly bey éleva également à la dignité de Sandjak ses mamlouks, Ayoub Aga, Radouan Karabtah, Ibrahim Chelak Boulghiah, Zulfikar et Aly bey el Habachi.

L'année 1178 se termina et entra dans le domaine du passé sans que l'autorité de Aly bey eût suspendu un seul instant sa marche croissante. Les préparatifs nécessaires pour le pèlerinage furent faits ; comme d'ordinaire, les impôts furent perçus, les rations et les appointements servis, les céréales allouées aux Villes Saintes chargées sur les chameaux et la caravane se mit enfin en route, commandée par Hassan bey Radouan. Aly bey

[1] Lorsqu'un émir voulait affranchir un de ses mamlouks et l'élever en grade, il l'autorisait à laisser pousser sa barbe.

et ses collègues avaient accompagné la caravane jusqu'à El Berkah.

A leur retour, ils montèrent à la citadelle, se rendirent maîtres des forts et firent rendre par le pacha un firman ordonnant l'exil de Abd-el-Rahman Katkhoda, de Aly Katkhoda el Kharboutly, de Omar Chawiche el Daoudieh, de Radouan Chorbadji el Razzaz et autres. Abd-el-Rahman Katkhoda fut envoyé à Suez pour être conduit de là au Hedjaz. Il fut escorté jusqu'à Suez par Saleh bey ; quant aux autres, ils furent exilés dans différentes localités de la Basse-Égypte. Le Caire fut en émoi ce jour là, à cause surtout de l'exil de Abd-el-Rahman Katkhoda. C'était le plus grand d'entre les émirs, il était leur chef et le fils de leur patron. Il jouissait d'une autorité et d'une considération très grandes, et c'était grâce à lui que l'odjak des janissaires avait pris le pas sur le corps des Azab. Il avait de nombreux partisans, des mamlouks, des suivants et des soldats moghrabins. Pour ces raisons, on redoutait une émeute terrible le jour de son exil, mais tout se passa tranquillement et les habitants du Caire en furent quittes pour la stupéfaction que le coup porté à Abd-el-Rahman leur avait causée. Saleh bey qui avait escorté Abd-el-Rahman, reçut peu de temps après l'ordre de partir en exil pour Ghazza. Le sergent porteur de l'arrêt le lui communiqua, à Suez, le jour même de l'embarquement de Abd-el-Rahman Katkhoda. Saleh bey partit pour Ghazza. Mais peu de temps après son arrivée dans cette ville, il fut reconduit dans la Basse-Égypte et relégué à Rosette. Aly bey lui servit, pour subvenir à ses besoins, une rente annuelle de dix bourses.

Saleh bey était depuis quelque temps à Rosette lorsqu'on apprit l'arrivée à Alexandrie de Hamzah pacha, le nouveau Waly. Dans la crainte que Saleh bey ne s'abouchât avec le pacha, Aly bey expédia à Rosette des individus qui devaient transférer Saleh bey à Damiette. Ce dernier eut connaissance du projet de Aly bey à son égard, et, sans plus tarder,

il partit à la tombée de la nuit avec toute sa suite dans la direction du Béhérah. Il tourna ensuite les montagnes du Fayoum, se dirigea vers la Haute-Égypte et ne s'arrêta qu'à Miniet Ibn Khassib. Là, il fut rejoint par plusieurs personnages qui avaient été également exilés par Aly bey et qui s'attachèrent à lui. Il fit bâtir des forts et des retranchements, et, comme il était l'ami du chef des bédouins, Houmam, des chefs des Hawaras et d'autres personnages influents, ceux-ci vinrent à lui et lui fournirent toutes les munitions et toutes les provisions dont il avait besoin.

Dans cet intervalle arriva au Caire le cadi Hafid effendi, dit Taroun effendi. C'était un savant et un homme de mérite. Il était fort avancé en âge. Il prit place sur un fauteuil, à la mosquée d'El Hussein, pour y donner des leçons, mais les jurisconsultes de la mosquée de l'Azhar, ayant à leur tête le cheikh Ahmed Ibn Younes et le cheikh Abd-el-Rahman el Barade, vinrent troubler sa conférence. Le cadi les invita à discuter avec lui, sans hostilité ni aigreur, les questions qu'il leur plairait. Mais ils refusèrent de répondre à ses paroles et ne cessèrent de l'accabler de leurs railleries. Il dut enfin se retirer et les cheikhs d'El Azhar s'en retournèrent en disant : « Nous l'avons mis en défaut. »

En Châban de la même année, le cadi voulut célébrer par des réjouissances la circoncision de son enfant. Aly bey lui fit à cette occasion un présent magnifique, et l'exemple de cet émir fut suivi par tous les sandjaks, les anciens, les négociants et les savants. Les magasins du Mahkamah regorgeaient de beurre, de riz, de miel et de sucre et le salon ne suffit plus à contenir les balles de café. La cour du tribunal ne présentait plus qu'un tas immense de bois de chauffage venant des provinces turques. Bientôt le Mahkamah fut occupé par les prestidigitateurs, les équilibristes et autres. Tous les émirs, les notables

les savants et les négociants répondirent à l'invitation du cadi. Au jour fixé pour la cérémonie, Aly bey lui envoya son propre cheval et tout ce que la cérémonie exigeait en fait de chevaux, de mamlouks, de bijoux, de pierreries et autres. Il lui envoya également les agas, les chawiches et les courriers attachés au service spécial du Waly ainsi que la musique turque. Le jeune enfant fut conduit en grande pompe à la maison de Aly bey, qui le revêtit d'une pelisse doublée de martre, après quoi l'enfant revint au Mahkamah, accompagné du même cortège. Aly bey avait fait circoncire, à cette occasion, avec le fils du Cadi, plusieurs garçons, et la cérémonie fut grandiose sous tous les rapports.

Le Cadi se lia d'amitié peu de temps après avec mon père et ils se firent de fréquentes visites. Un jour, le Cadi arriva chez mon père sans être attendu. Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante. Lorsqu'il eut atteint le haut de l'escalier, ses forces l'abandonnèrent et, accablé par la fatigue, il tomba à la renverse. Quand il eut pris quelque repos, le cheikh mon père le gronda de s'être donné la peine de venir le voir et lui dit que cela ne le gênerait nullement de répondre à son appel, toutes les fois qu'il voudrait le faire demander. « Chacun de nous connaît la valeur de l'autre, » lui répondit le Cadi.

A l'arrivée de Hamza pacha en Égypte, en 1179, et lorsqu'il se fut établi à la citadelle, les émirs se plaignirent à lui de Saleh bey. Ils lui dirent qu'il s'opposait à la rentrée des céréales et des impôts. Ils lui demandèrent l'ordre d'entreprendre une expédition contre lui. Ils firent ensuite leurs préparatifs, et, lorsque toutes les dispositions furent prises, le corps expéditionnaire se mit en marche, commandé par Hussein bey Kachkache, qui était nommé en même temps gouverneur de Djerdja. Avec Hussein bey Kachkache, partirent Mohammed bey Aboul Zahab et Hassan bey el Ezbekaoui. Ils rencontrèrent

Saleh bey; un combat de peu d'importance s'engagea, puis Saleh bey se retira à l'est de Awlad Yehia.

Un ancien mamlouk de Hussein bey Kachkache, nommé Hussein bey Chabakah, qui avait été exilé dans la Haute-Égypte par Aly bey, s'y trouvait au moment de l'arrivée de Saleh bey. Hussein bey s'était uni à lui et avait combattu à ses côtés. Mais lorsque Saleh bey eut gagné l'est de Awlad Yehia, Hussein bey Chabakah revint vers son ancien patron, Hussein bey Kachkache. Mohammed bey Aboul Zahab et Hassan bey el Ezbekaoui rentrèrent ensuite au Caire; quant à Hussein bey Kachkache, il attendit à Minieh le moment de se rendre à Djerdja pour prendre possession de son poste. Aly bey lui fit parvenir un ordre d'exil, mais au lieu de s'incliner devant le coup qui lui était porté, Hussein bey se rendit au Caire avec toute sa suite, accompagné de ses émirs, de ses mamlouks et de ses suivants. Il arriva pendant la nuit devant la ville; il frappa à la porte qui conduisait à Kanater el Sebâh, mais comme on refusait de l'ouvrir il l'enfonça, pénétra dans la ville et se rendit dans sa maison.

La situation resta la même pendant plusieurs jours; Aly bey voulut enfin faire empoisonner son rival. Il s'adressa à cet effet à un médecin nommé Abdallah, auquel Hussein bey avait commandé un remède contre l'impuissance. Abdallah mêla du poison à la pâte aphrodisiaque et la présenta à Hussein bey. Celui-ci lui ordonna d'en prendre le premier et devant lui. Le médecin s'excusa; alors Hussein bey ordonna sa mort. Abdallah était un chrétien grec, il était éloquent, beau parleur, beau de figure et portait sur la tête une toque en peau de martre. Il savait le turc, l'arabe, le grec et l'italien.

Hussein bey ne se trompa pas un instant sur la main qui avait dirigé le coup et devina sans peine que la tentative d'empoisonnement avait été faite à la demande de Aly bey. L'inimitié des deux émirs s'accrut de ce nouveau grief et chacun d'eux ne songea plus qu'à se débarrasser de son ennemi. Aly

bey s'ouvrit de ses projets à ses partisans et leur demanda leur concours pour exiler Hussein bey. Ils le flattèrent par de belles promesses. De son côté, Hussein bey travaillait avec une ardeur égale, mais avec plus de succès, à exiler Aly bey. Il réussit à mettre ses collègues dans son parti et les canons furent dirigés contre Aly bey. Celui-ci s'enferma dans sa maison et attendit l'arrivée de ses partisans, mais voyant que personne ne songeait à venir se joindre à lui, il comprit qu'il était trahi. Il envoya, dans cette situation, demander à ses ennemis ce qu'ils lui voulaient. Ils lui firent répondre qu'il devait se résigner à partir en exil. Vers les derniers jours du mois de Ramadan, Aly bey monta à cheval et partit en exil pour la Syrie, avec ses mamlouks et ses suivants. Avant de quitter définitivement l'Égypte, il dut attendre à El Adliah qu'on eût fini d'établir son compte et celui des siens. C'était l'habitude. Toutes les fois qu'un des émirs de l'Égypte était condamné à l'exil, il devait, avant de partir, liquider tous ses comptes. Ses maisons, ses propriétés étaient vendues et s'il ne pouvait acquitter ce qu'il devait, on n'épargnait ni ses chevaux, ni le mobilier de sa maison. Or, Aly bey attendit pendant trois jours, à Adliah, l'établissement de ses comptes ; il était cerné de tous les côtés par des soldats et des canons. Au bout de trois jours, les comptes étaient faits. Aly bey et les siens payèrent ce qu'on leur réclamait et partirent ensuite dans la direction de Ghazza.

Avec Aly bey partirent les émirs créés par lui, savoir : Mohammed bey, Ayoub bey, Radouan bey, Zulfikar bey, Abdallah Aga el Waly, Ahmed Chawiche, Soliman Chawiche, Kitas Katkhoda et le reste de ses suivants. Les deux premiers chefs du Caire furent alors : Khalil bey et Hussein bey Kachkache qui élevèrent aux dignités leurs partisans et Hassan bey Djoudjou. Ils révoquèrent Abd-el-Rahman Aga et nommèrent à sa place Kassim Aga, comme Aga des Moustahfezan.

Sur ces entrefaites, les émirs apprirent que Saleh bey avait quitté Awlad Yehia et était arrivé à Minieh ; qu'il s'y était re-

tranché, et qu'il avait fortifié la ville. Ils organisèrent aussitôt une expédition et se rendirent à El Bassatine. Mais un événement auquel ils ne s'attendaient pas le moins du monde vint suspendre leurs mouvements : Aly bey avec sa suite revint à l'improviste et entra au Caire. Il s'établit dans la maison de Hussein bey Kachkache, Mohammed bey descendit dans la maison de Osman bey el Djerdjaoui et Ayoub bey dans celle de Ibrahim Aga el Saïi. Lorsque cette nouvelle parvint aux émirs, ceux-ci tinrent un conseil à El Athar et délibérèrent. Ils furent pour la plupart d'avis d'envoyer Aly bey à Djeddah, mais quelques-uns d'entre eux demandèrent sa mort et l'un de ces derniers dit : « Je vous conseille de nous en débarrasser par la mort, car, tant qu'il sera en vie, il nous causera des ennuis et peut-être, il ne laissera pas échapper l'occasion de nous exterminer jusqu'au dernier, si jamais elle se présente. » Malgré ces appréhensions pessimistes, l'avis de ce conseiller fut rejeté : « Il est notre frère et il a franchi le seuil de nos maisons, nous ne pouvons le tuer, dirent-ils. » Il firent ensuite savoir à Aly qu'il devait partir pour Djeddah : « Je ne sortirai de cette maison, dit-il, que pour aller m'établir dans la Basse-Égypte. » Devant cette réponse, les émirs délibérèrent de nouveau et tombèrent enfin d'accord qu'ils lui donneraient le village de El Noussat. Aly bey accepta et se rendit à El Noussat où il s'établit. Ses émirs, Mohammed bey, Ayoub bey et Radouan bey furent relégués dans la Haute-Égypte dans les environs de Siout, où se trouvait Khalil bey el Siouti. Ayoub bey et les autres se joignirent à cet émir et devinrent ses amis.

Quand Hussein bey Kachkache et ses collègues en eurent fini avec Aly bey, ils reportèrent leur attention sur Saleh bey. Une première expédition dirigée contre ce dernier ayant échoué, une autre fut organisée et fut commandée par Hassan bey Djoudjou, mais ce dernier était un perfide et un traître ; après quelques escarmouches, il ramena ses soldats au Caire, comme s'ils avaient éprouvé une défaite complète. Après une troisième

expédition, qui ne fut ni plus heureuse ni plus malheureuse que les deux premières, la paix fut conclue avec Saleh bey. Elle portait que Saleh bey irait s'établir à Djerdja avec sa suite et ses gens, qu'il prélèverait tout ce qui lui était nécessaire et qu'il acquitterait les impôts et verserait les céréales qui seraient dues par lui dans sa nouvelle résidence. Cet arrangement eut lieu dans le courant de Djamad Awel de l'an 1180.

Le 2 Chaban de la même année, les émirs accusèrent Hassan bey El Ezbekaoui d'entretenir des relations avec Aly bey. Ils le tuèrent le jour même à Kasr el Aïni. Ils ordonnèrent ensuite l'exil de Hassan bey Abou Kerch, de Mohammed bey el Mawardi, collègues du défunt, et l'exil de Soliman Aga, katkhoda des chawiches, leur patron et de la mère de Abd-el-Rahman Katkhoda. Soliman Aga était déjà avancé en âge et avait son habitation au vieux Caire.

Les émirs condamnés à l'exil furent conduits dans la Basse-Egypte, mais la présence de Aly bey à El Noussat donna à réfléchir aux émirs qui lui avaient donné le village. Ils lui expédièrent en conséquence Khalil bey el Sakran avec ordre de le conduire à Suez et de l'y embarquer pour Djeddah ; à son arrivée à Suez, Khalil bey amena à Aly bey le bateau qui devait le conduire au lieu de son exil.

Le 2 Chawal, les émirs montèrent à cheval et se rendirent à Karamidan dans le but de complimenter et de féliciter le Pacha à l'occasion de la petite fête. Car, d'après une habitude ancienne, les principaux émirs devaient se rendre à la citadelle, le jour de la fête après le lever du soleil, en compagnie des officiers à verge, et marcher devant le Pacha depuis la porte du palais jusqu'à la mosquée de El Nasser, fils de Kalaoun. Là, ils devaient faire la prière de la fête, après quoi ils devaient reconduire dans le même ordre le Pacha chez lui. A l'arrivée au palais, les émirs baisaient les pans de l'habit du waly, ils le

félicitaient et s'en retournaient chez eux où ils se faisaient les visites habituelles de félicitations.

Le lendemain de la fête, le Pacha devait, conformément aux usage, descendre à Karamidan et, dans un kiosque richement meublé, il recevait ceux qui devaient venir le féliciter. Les officiers et les fonctionnaires du Gouvernement se présentaient avant les autres ; après eux venaient : le Defterdar, l'émir el Hag, les émirs, les sandjaks, les anciens, les katkhodas des janissaires et des Azab, les chefs du guet, les chambellans, les *yamakat* et les chorbadjis. Ils formulaient leurs félicitations sans se départir un seul instant de la plus scrupuleuse étiquette et se retiraient.

Ce jour là, 2 chawal, le Pacha avait pris place dans le kiosque et recevait les félicitations. Les Sandjaks l'avaient félicité et avaient pénétré, en se retirant, dans le corridor du palais par où ils devaient passer pour descendre, quand tout à coup un feu bien nourri les accueillit. Osman bey el Djerdjaoui, dans la mêlée qui s'engagea après la première décharge, reçut un coup de sabre qui lui laboura le visage et la bouche. Hussein bey Kachkache fut atteint d'une balle, et, sans leurs mamlouks, qui leur firent un rempart de leurs corps, plusieurs émirs auraient été tués. Mais grâce au dévouement de leurs mamlouks, ils purent, après des peines inouïes, arriver à l'endroit où se trouvaient leurs chevaux. Ils se mirent en selle avec une joie indescriptible, car ils n'osaient pas croire à leur salut. Osman bey el Djerdjaoui fut hissé sur son cheval ; il ne cessait de répéter ces mots : « Bab el Azab, Bab el Azab. » Il fut conduit dans cette caserne et il y mourut quelques instants après. Son corps fut ramené dans sa maison ; il fut lavé, et ensuite inhumé. Ismaïl bey Abou Madfah, Mohamed bey et Kassim Aga avaient également été blessés, mais Osman bey fut le seul qui mourut.

Le lendemain, les émirs se rendirent aux différentes casernes et envoyèrent dire au Pacha de quitter le palais. Celui-ci descendit de la citadelle et se retira dans la maison de Ahmed bey

Kouchouk, sise à Koussoun. Lorsque, dans sa route, il arriva à la caserne des Azab, Hussein bey Kachkache, qui s'y trouvait, se leva et lui adressa des paroles assez dures. Khalil bey Bulghiah fut ensuite nommé kaïmakam et Abd-el-Rahman Aga, mamlouk de Osman bey el Djerdjaoui fut élevé à la dignité de sandjak à la place de son maître décédé.

Les avis sont partagés en ce qui regarde l'auteur de cet attentat. D'aucuns l'imputent au waly Hamza pacha, et d'autres à Hassan bey Djoudjou, qui aurait agi sur la demande de Aly bey, qui se trouvait alors à El Noussat. Hassan bey aurait caché chez lui, pendant quelques jours, des individus attachés à la fortune des Djelfis. Ils se seraient entendus pour aller ce jour-là au kiosque de Karamidan dans le but de mettre à exécution leur projet. Mais un désaccord survenu entre eux les aurait obligés à ajourner au lendemain, 2 Chawal, la réalisation de leur projet. Ils auraient choisi, comme l'endroit le plus favorable, le corridor qui mène au Tribunal du Cadi. Mais au jour fixé, ils se seraient dispersés et il n'en serait resté que quatre qui, agissant en vertu de l'accord, auraient accompli les faits que nous venons de raconter.

Quoiqu'il en soit, depuis ce jour-là, la cérémonie dont nous avons parlé fut supprimée et ne se fit plus à Karamidan ; le kiosque tomba en ruines et le jardin fut abandonné. A la suite de cette affaire, les émirs dépêchèrent Hamzah bey à Aly bey. Hamza bey trouva ce dernier sur un bateau attendant, pour se mettre en route, un vent favorable. Hamzah bey fit descendre Aly bey à terre et le ramena en Egypte avec ses mamlouks et ses gens. Il traversèrent la montagne et se dirigèrent vers le village de Chark Ettfiche, d'où il se rendirent à Siout, dans la Haute-Egypte. De là Hamzah bey rentra au Caire.

Aly bey fut rejoint à Siout par les exilés, les Hawaras et autres personnes et il essaya de se joindre à Saleh bey. Celui-ci rejeta ses ouvertures, mais Aly bey persévéra dans ses démarches et il lui envoya, en qualité d'ambassadeur, Aly katk-

hoda el Kharboutly que lui-même avait exilé lorsqu'il était au pouvoir, Khalil bey el Assiouty et Osman katkhoda el Saboundji. Ceux-ci firent tant que Saleh bey se rendit à leurs désirs. Aly bey envoya alors Mohammed bey Aboul Zahab à Saleh bey et celui-ci, trompé par l'ambassadeur, consentit à une entrevue avec Aly bey. Le cheikh Houmam, chef des bédouins Hawaras, garantit à Saleh bey la sécurité de Aly bey et ces deux émirs s'abouchèrent ensemble. Ils se jurèrent une fidélité éternelle et un appui réciproque. Un contrat fut rédigé. Aly bey et Saleh bey jurèrent sur le Coran et sur le sabre d'en observer les dispositions. Ils convinrent entre eux que si jamais Aly bey arrivait au pouvoir, il cèderait la Haute-Egypte à Saleh bey. Cet accord reçut de part et d'autre les assurances les plus formelles et fut communiqué ensuite à Houmam, le fameux chef bédouin. Celui-ci en fut réjoui et l'approuva parce qu'il aimait Saleh bey. Il fit ensuite parvenir à Aly bey et à Saleh bey des secours en hommes et en argent. Aly bey et Saleh bey furent bientôt rejoints par tout ce qu'il y avait de soldats licenciés, de bédouins Ghaz et Hawaras qui, n'ayant rien à faire, saisissaient l'occasion qui leur était offerte de se battre afin de ne pas trop laisser endormir leur bravoure.

Les deux émirs se trouvèrent bientôt à la tête de troupes considérables, avec lesquelles ils se présentèrent devant Miniah. Le gouverneur de cette province, Khalil bey el Sakran, s'enfuit à leur approche et rentra au Caire. Aly bey, Saleh bey et leurs troupes s'établirent dans la ville de Miniah qu'ils fortifièrent au moyen de tours, de forts et de canons. Ils interceptèrent les communications et arrêtèrent les voyageurs qui se rendaient dans la Haute-Egypte, aussi bien que ceux qui se rendaient dans la Basse-Egypte. Puis, Aly bey envoya des gens de sa suite à Zulfikar bey qui se trouvait à Mansourah, et cet émir se rendit à Miniah pendant la nuit.

De leur côté, les émirs tinrent conseil au Caire et parlèrent d'organiser une expédition contre Aly bey, Saleh bey et leurs

gens. Le cheikh El Hefnaoui s'opposa à ce projet et, prenant la parole, leur dit : « Par vos discordes et vos querelles, vous avez ruiné le pays ; ce ne sont à tout instant que des expéditions et des luttes. Aly bey est votre frère et votre collègue, quel mal y aurait-il à faire la paix avec lui et à souffrir que cet homme rentrât dans ses foyers ? Ce serait bien des ennuis que vous vous épargneriez, ainsi qu'à toute la population. » Le cheikh jura ensuite qu'il n'y aurait pas d'expédition et que si, malgré son opposition, on se mettait en marche, l'entreprise ne serait pas couronnée de succès. Les émirs répondirent que Aly bey était lui-même la cause et le promoteur de tous ces désordres, qu'il ne visait qu'à concentrer entre ses mains tout le pouvoir et que si on ne s'y opposait, Aly bey viendrait chercher les émirs jusque chez eux pour les exterminer. En conséquence, ils devaient prendre les devants et faire marcher contre lui une expédition qui aurait bientôt fait de le mettre à la raison. Le cheikh El Hefnaoui dit qu'il allait écrire à Aly bey. Il invita les émirs à patienter jusqu'au moment où il recevrait une réponse. Les émirs durent accéder à sa demande et le cheikh envoya à Aly bey une lettre pleine de reproches et de conseils. Mais, quelques jours après cette réunion, le cheikh El Hefnaoui tomba malade et mourut. On croit qu'il fut empoisonné par les émirs dont il gênait les desseins.

Dans cet intervalle, on reçut la nouvelle de l'arrivée à Alexandrie de Mohammed pacha Rakem. Les émirs envoyèrent des gens à sa rencontre, selon les formalités usitées. Il arriva au Caire et monta à la citadelle le 1er Rabi el Thani de l'an 1181.

Le 11 du mois de Djamad-Awel, le conseil se réunit et Hassan bey Radonan fut investi des fonctions de defterdar.

Le 15 du même mois, Khalil bey Bulghiah fut nommé commandant de la caravane du pèlerinage et Kassim aga fut élevé à la dignité de sandjak.

Un firman ordonnant à l'expédition de se mettre en route pour la Haute-Egypte fut ensuite rendu. Hassan bey Kachkache fut nommé commandant en chef de cette expédition. Aussitôt la promulgation de cet ordre, les émirs hâtèrent leurs préparatifs et ils durent, à cette occasion, extorquer de l'argent aux négociants. Khalil bey fit venir les principaux d'entre eux et les obligea à lui payer par anticipation les sommes moyennant lesquelles ils avaient obtenu du gouvernement le monopole des épices. C'étaient Moula Moustapha, Ahmed aga El Maltyly, Kara Ibrahim et le comptable des droits sur les épices. Ces négociants voulurent discuter et se soustraire à ces réclamations, mais Khalil bey coupa court à leurs allégations par des menaces et des injures. Ils se retirèrent alors et cherchèrent à réunir les sommes qui leur étaient demandées. Khalil bey reçut bientôt les sommes qu'il avait exigées et Hussein bey se mit en route le 15 Djamad Awel. Il était accompagné de six sandjaks : Hassan bey Djoudjou, Khalil bey el Sakran, Hassan bey Chabakah, Ismaïl bey abou Madfah, Hamzah bey et Kassem bey.

L'expédition ainsi composée se mit en marche ; elle se dirigea à grands pas vers la Haute-Egypte et cinq jours après, c'est-à-dire le 20 du mois de Djamad Awel, elle fut suivie d'une autre expédition. Jugeant que cette seconde expédition pouvait être utile, Khalil bey l'avait organisée pour renforcer la première ; elle était commandée par trois sandjaks et composée de soldats pris dans les odjaks et de soldats moghrabins.

Trois jours après, on apprit qu'un engagement avait eu lieu à Baïdah, vis-à-vis de Béni-Souef, entre Hussein bey et Aly bey. Dans cette bataille, le sort des armes n'avait pas été favorable à Hussein bey qui avait été mis en déroute. Aly aga el Midji et autres perdirent la vie ce jour-là. Parmi ceux qui furent tués du côté de Aly bey, il faut citer Zulfikar bey. Les fuyards arrivèrent au Caire dans le plus piteux état, le lendemain de leur défaite, c'est-à-dire le samedi 24 du mois. Le dimanche,

25, ils se rendirent à la citadelle et demandèrent au Pacha l'ordre de préparer une nouvelle expédition. Ils demandèrent en outre que le trésor leur payât une subvention de 200 bourses, mais le Pacha refusa.

Pendant cet intervalle, Aly bey, Saleh bey et leurs troupes s'étaient mis en marche vers le Caire, et le lundi on reçut dans cette ville la nouvelle de leur arrivée à Ghamazah. Les commandants des odjaks et Hassan bey Djoudjou avaient leurs tentes dressées à El Bassatine. A la nouvelle de l'arrivée de Aly bey et des siens, la frayeur s'empara des émirs et ils prirent la fuite à la faveur de la nuit. Les projets de Khalil bey et de Hussein bey Kachkache se trouvèrent réduits à néant. Ils comprirent que leur puissance était tombée et qu'ils n'avaient plus rien à espérer. De son côté, le Pacha avait intimé l'ordre aux odjaks de rester dans leurs casernes respectives.

Le 27, Aly bey, Saleh bey et leurs troupes arrivèrent à El Bassatine, ce qui accrut la perplexité de Hussein bey et de ses partisans. Ils se rendirent à la citadelle, puis aux casernes, mais, ayant trouvé toutes les portes fermées, ils revinrent à Karamidan où ils attendirent.

Cette nuit là, plusieurs émirs et soldats quittèrent la ville et passèrent au camp de Aly bey. Hassan bey Djoudjou trompait les deux partis ; il entretenait une correspondance secrète avec Aly et Saleh bey. Il s'était adjoint quelques émirs, comme Kassem bey, son collègue et Ismail bey, le mari de Hanem, fille de Ibrahim katkhoda, patron de Aly bey et d'autres émirs ses collègues. Aly bey el Seroudji, Djin Aly, collègue de Ibrahim bey Boulghiah et plusieurs officiers supérieurs des odjaks. Ils faisaient parvenir à Aly bey et aux siens les renseignements sur des papiers roulés et introduits dans des tuyaux de pipes.

La veille de jeudi 29 Djamad Awel, les émirs qui se trouvaient au Caire prirent la fuite. C'étaient Khalil bey, cheikh el beled, et ses partisans, Hussein bey Kachkache et ses gens, en tout environ dix sandjaks. Ils s'échappèrent avec

leurs mamlouks et leurs gens, ce qui faisait un parti considérable.

Le lendemain jeudi, au matin, les notables du Caire sortirent à la rencontre de Aly bey et de Saleh bey. Ceux-ci entrèrent dans la ville avec tous ceux qui, depuis longtemps, étaient exilés dans la Haute-Egypte, el parmi lesquels nous pouvons citer : Aly katkhoda et Kharboutly, Khalil bey el Siouti. Aly bey éleva de nouveau ce dernier à la dignité de sandjak ; la musique joua dans sa maison, à cette occasion, et Aly bey lui donna ensuite le gouvernement de la province de Charkiah.

Le dimanche, 2 Djamad el Thani, Aly bey, Saleh bey et les émirs qui les avaient suivis, ainsi que ceux qui avaient refusé de fuir avec Hussein bey Kachkache, comme Hassan bey Djoudjan, Ismaïl bey, mari de Hanem, Djinn Aly, Aly bey el Seroudji, Kassem bey, les anciens et les officiers supérieurs des odjaks se rendirent au Conseil, à la citadelle. Le Pacha nomma Aly bey aux fonctions de chef de la ville du Caire et le revêtit de la robe de cette dignité. Il confirma ses émirs dans les dignités et grades qu'ils possédaient avant leur exil.

Dès lors, Aly bey se conduisit en véritable souverain et son autorité atteignit son apogée ; il domina en Egypte, en Syrie et au Hedjaz, tua ceux qui laissaient séduire par des idées de rébellion et dispersa les perfides et les méchants. Il abolit des usages, annula des traditions, fit tomber des familles anciennes et porta un coup mortel à des pratiques religieuses, civiles et autres auxquelles on ne pouvait reprocher que leur pureté.

Aly bey voulut ensuite exiler quelques-uns des notables, mais il vit qu'à moins de se débarrasser de Hassan bey Djoudjou, il ne pourrait mettre son projet à exécution. D'ailleurs Hassan bey était pour lui une source continuelle d'ennuis et de mécontentements et il résolut de s'en défaire. Il s'entendit à cet effet avec quelques-uns de ses mamlouks qui lui promirent de le débarrasser de Hassan bey. Peu de jours après, Hassan bey et Aly bey Djinn vinrent passer la soirée chez

Aly bey. Lorsqu'ils voulurent s'en aller, Mohammed bey Aboul Zahab et Ayoub bey se levèrent aussi et firent semblant de vouloir regagner leurs maisons, eux aussi. Tous les quatre montèrent à cheval et se mirent en marche, tout en causant. Arrivés derrière la mosquée de Koussoun, dans cette rue qui longe la maison d'El Chaboury, Mohammed bey et Ayoub bey tombèrent à l'improviste sur Hassan bey et Aly bey Djinn et les massacrèrent. Ils revinrent ensuite annoncer la nouvelle à leur patron. Ceci se passait la veille du mardi 8 Radjab de l'an 1181.

Le lendmain, Aly bey se rendit maître de toutes les casernes et ordonna l'exil de Kassem bey, d'Ismaïl bey abou Madfâ, d'Abd-el-Rahman bey, d'Ismaïl bey, katkhoda des azab, de Mohamed katkhoda Zanour, de Moustapha Chawiche, suivant de Moustapha chawiche el Kébir, mamlouk de Ibrahim katkhoda et enfin de Khalil Chawiche, dit Darb el Hadjar. Le 11 Chawal, il condamna aussi à l'exil environ trente des notables, dont dix-huit émirs qui avaient été attachés à El Fallah dont nous avons parlé plus haut. Parmi ceux qui furent frappés de cette peine, citons Aly katkhoda et Ahmed katkhoda el Fallah, Ibrahim katkhoda Mina, Soliman aga el Kébir, katkhoda des chawiches, qui était entré au Caire et ses émirs, Hassan bey abou Kerche, Mohammed bey el Mawardi et d'autres maréchaux-de-logis et officiers du guet. Tous, à l'exception de Soliman aga, furent exilés dans la Haute-Egypte. Quant à ce dernier, il fut conduit à Suez pour être, de là, dirigé sur le Hedjaz. Il y resta jusqu'à sa mort.

Le jour même, c'est-à-dire le 11 Chawal, Aly bey se saisit du cheikh Yousouf Ibn Wadijhe et lui fit administrer une forte bastonnade. Il l'exila ensuite dans son village de Djemadji, où il resta jusqu'à sa mort. C'était un hypocrite hors ligne ; il avait été écrivain d'Abd-el-Rahman katkkoda et il n'avait pas son égal pour tourner les mensonges et les insinuations trompeuses.

Dans le courant du mois de Zilhodjeh, on apprit qu'à leur arrivée à Ghazah, Hussein bey Kachkache et Khalil bey avaient fait une levée de boucliers et qu'ils marchaient sur l'Egypte. Aly bey s'occupa immédiatement de lever une armée considérable qui se mit bientôt en route. Trois jours après, on apprit que Hussein bey et ses gens s'étaient arrêtés à Damiette et qu'ils avaient fait dans cette ville un butin considérable, qu'en quittant Damiette, ils s'étaient présentés devant Mansourah qui avait eu le même sort. Aly bey transmit alors l'ordre à l'armée qu'il avait mise sur pied de marcher contre les envahisseurs. En même temps, il envoya une autre armée qui se porta par le Nil à leur rencontre.

Les deux armées se rencontrèrent avec Hussein bey à El Dirès et El Djarah, près de Samanoud, dans la province de Mansourah. Uns grande bataille s'engagea. Hussein bey eut le dessus; ses ennemis furent entièrement battus, et, tournant bride, ils reprirent le chemin du Caire. Parmi ceux qui perdirent la vie ce jour-là, citons : Soliman Chorbadji, chef des anciens du corps des djamaliah; Ahmed Chorbadji, qui occupait une haute position dans les troupes circassiennes, et Omar aga chawiche, intendant des magasins du corps des janissaires. Tous les trois étaient très considérés dans les odjaks en raison des hautes fonctions qu'ils exerçaient.

L'armée en fuite était arrivée à Dedjiwa lorsque la nouvelle de sa déroute parvint à Aly bey. Le victoire de Hussein bey produisit une très grande émotion au Caire. Aly bey en fut très fâché et le Pacha lui-même se montra soucieux. Il descendit de la citadelle et se retira à Kobbet Bab el Nasre, en dehors du Caire. Là, il réunit les commandants des odjaks, les ulémas, les chefs des sectes religieuses et rendit un ordre prescrivant à tout soldat appartenant à un des odjaks ou jouissant d'une solde de se préparer à faire partie de l'armée qu'on levait. Ceux qui ne pouvaient partir en personne devaient, aux termes de cet ordre, se faire remplacer à leurs frais. En

même temps, Aly bey s'occupait de mettre sur pied une grande armée, qui se mit en marche dans les premiers jours de Moharram. Elle opéra sa jonction avec la première, et toutes deux relancèrent Hussein bey et ses troupes qui, après avoir battu la première armée, était entré sur le littoral de Gharbiah. Il n'y a pas de doute que, si au lieu d'agir ainsi, Hussein avait, après sa victoire, marché sur le Caire, il y serait entré sans aucune difficulté. Aly bey et Saleh bey avaient tenté cette manœuvre avant lui et avaient réussi, mais Dieu ne voulut pas que Hussein bey le fit.

Tels sont, en résumé, les événements accomplis dans ces quelques années, je les ai cités dans l'ordre qu'ils occupaient dans mon esprit ; mais la mémoire est trompeuse.

NÉCROLOGIE.

I. — L'illustre juriconsulte, le traditionniste émérite, l'imam, le cheikh, le noble, El Sayed Mohammed ibn Mohammed el Boledi el Maleki El Achari el Andaloussi. Il avait suivi, en 1110, les cours de cheikh Chams-el-Dine Mohammed, fils de Kassim el Bakari el Mokri el Chafei. Il assista ensuite aux leçons données par les savants de l'époque, tels que le cheikh El Azizi, le cheikh El Mallaoui et le cheikh El Nafraoui et il y excella. Il enseigna ensuite la jurisprudence et le Hadith dans la mosquée de Hussein. Sa renommé allait en grandissant et le monde lui accordait chaque jour sa confiance. Bientôt le cercle dans lequel il enseignait se développa et les visiteurs se succédaient sans cesse pour venir lui baiser les mains. La majeure partie de ces visiteurs se composait de moghrabins qu'attirait vers lui la communauté de nationalité. Ils lui faisaient des cadeaux et avaient pour lui beaucoup d'égards ; ils firent plus : ils achetèrent une maison à Darb el Chichini et la lui donnèrent en toute propriété.

El Sayed Mohammed persévéra dans la carrière de l'enseignement et ne cessa jusqu'à sa mort de donner des leçons de Hadih et de dicter les ouvrages écrits sur cette science, tels que *El Mowata*, *Sahih el Bokhari*, *Moslem*, *El Chefa*, *El Chamayel etc.* Il mourut le 28 Ramadan de l'année 1176.

2. — L'illustre maître, l'homme aux grandes qualités, aux mœurs louables, El Sayed Madjd-el-Dine Mohammed Abou Hadi, fils de Wafa. Il était né en 1151. Orphelin de bonne heure, il fut recueilli par son oncle auquel il devait succéder plus tard et dans sa dignité et dans sa chaire. Il s'adonna à la théologie et à la lecture des ouvrages écrits par les grands savants. Il ne cessait de tenir des réunions où l'on prononçait le nom de Dieu et où l'on récitait des prières. Il fut, dans l'intervalle, nommé *Nakib el Achraf* du Caire ; il s'acquitta des devoirs de cette charge de la façon la plus satisfaisante. Il était blanc de teint et bien fait ; il avait un air imposant : il ne cachait pas sa piété et son attachement à Dieu. Il recommandait sans cesse les bonnes actions et il joignait l'exemple au précepte. Il mourut le jeudi 5 Rabi el Awal de l'an 1176. Les prières mortuaires furent dites sur son corps à la mosquée d'El Azhar, en présence d'une foule considérable, composée de toutes les classes de la société. Il fut ensuite inhumé auprès de son oncle, dans le tombeau élevé par sa famille. Son successeur fut El Sayed Chehab-el-Dine Ahmed Abou el Amdade.

3. — L'illustre homme d'état, le grand vizir, Mohammed Ragheb pacha. C'était un savant illustre et un homme de grand sens. On lui doit des écrits sur la métaphysique, la jurisprudence et d'autres sciences. Il avait été waly d'Egypte en 1179 et nous avons déjà parlé de ce qui lui arriva alors avec Hussein bey el Khachab et El Demiati. Il quitta ensuite l'Egypte et il rentra à Constantinople où il devint grand vizir. Il mourut le 24 Ramadan de l'an 1176. Son cachet portait l'inscription suivante :

« Mohammed se réfugie en Mohammed pour ce qu'il craint et il est désireux d'obtenir tes dons. »

Ragheb pacha est l'auteur d'un traité remarquable de versification qui a été commenté par cheikh Abou Hassan el Kolaï el Moghrabi et de trois recueils de poésies, l'un en turc, l'autre en persan et le troisième en arabe. Il avait un goût sain, une intelligence supérieure, des égards pour les savants et les visiteurs et il engageait souvent des causeries très intéressantes avec les érudits :

On lui doit les vers suivants, par lesquels il célèbre la beauté d'un mamlouk appartenant à un émir du Caire :

Par la beauté, il est l'égal de Joseph.
Mon cœur et mes yeux confirment ce que je dis.
Mais s'il est faux que Joseph ait été dévoré par un loup.
Il est vrai que ce mamlouk est possédé par un chien.

Parmi les écrits les plus remarquables de Ragheb pacha figure en première ligne l'ouvrage intitulé *Safinat el Ragheb*. Dans cet ouvrage, il réunit un grand nombre de questions et de recherches extraordinaires. Il y parle des attributs de Dieu, des dix divisions de toutes les choses qui constituent l'univers, des dix divisions de l'esprit, de la question de savoir si au jour du jugement dernier les hommes ressusciteront avec leurs corps, des villes imaginaires de Djaberka et de Djabersa, etc., etc.

4 — Le cheikh mystique, Aly el Hawary. Originaire du Saïd, (Haute-Égypte), il avait été pendant quelque temps très passionné pour l'équitation et il parvint à être très habile dans cet exercice. C'est pourquoi on lui donna le surnom de El Hawary. Tout à coup, et sans préparation aucune, il abandonna l'équitation et un mysticisme des plus purs s'empara de lui. On eut en lui une grande confiance et quelques-uns rapportèrent qu'il avait dévoilé les mystères de l'avenir. Lorsqu'il se montrait dans les rues, ce qui lui arrivait souvent,

car il faisait des tournées fréquentes dans les marchés, les gens se portaient au-devant de lui pour obtenir sa bénédiction. Il mourut en 1176 à El Roumeilah, atteint d'une balle tirée par un Turc; les prières furent dites sur son corps à la mosquée d'El Azhar et ses funérailles furent célébrées en grande pompe.

5. — Le cheikh Omar, fils de Ahmed, fils de Akil, El Husseini, el Macki el Chafeï, connu sous le nom de El Sakkaf. Il était le neveu de Abdallah, fils de Salem el Bossari, et le nom de El Sakkaf, qu'il portait, avait été celui de son bisaïeul, Abd-el-Rahman, un des descendants de Ali.

Cheikh Omar naquit à la Mecque en 1102; il enseigna les théories de son oncle, du cheikh El Adjami, du cheikh el Nakhly, de cheikh Tady-el-Dine el Moufty, de Hussein, fils de Abd-el-Rahman el Khatib, de Mohammed Akilah, de Edrisse, fils de Ahmed el Yamani, des cheikhs Id et Abd-el-Wahab el Tantedaï et de Moustapha, fils de Fathallah el Hanafi.

Grâce à l'appui de son oncle, El Chehab Ahmed el Banna lui enseigna le *Awaliah* en l'an 1118, c'est-à-dire quand il était à peine âgé de dix ans. Il fit preuve d'une intelligence rare et d'une habileté incomparable ; sa renommée se répandit au loin ; les grands savants assistèrent à ses leçons et il les autorisa à enseigner ses théories. Au nombre de ceux qui furent autorisés par lui se trouvent mon père et le cheikh Ahmed el Djohari et je possède l'autorisation écrite de sa main qu'il donna à mon père. Il autorisa également, à la Mecque, en 1153, Abdallah, fils de Salem el Bossri, cheikh Mohammed Akila et Mohammed Haïat el Sendi. C'est sur son autorité que notre chef, El Sayed Mohammed Mortada, s'appuie dans ses citations. J'ai entendu le Sayed Mohammed dire qu'il s'était trouvé une fois avec lui à Médine devant la porte de El Rahmah, l'une des portes de la mosquée qui renferme le tombeau du Prophète, et qu'alors le cheikh Omar l'avait autorisé à enseigner toutes

ses théories et toutes ses doctrines sans exception. « Ceci se passait, me dit El Sayed Mortada, en 1163. Je fus assidu auprès de lui, à la Mecque, en 1164. J'ai étudié chez lui les commencements des six ouvrages du Hadith et il a mis à ma disposition pour les consulter, les livres de son oncle. Je l'ai entendu prêcher à la Mecque, le jour de le grande fête ; j'avais avec moi le descendant des pieux, le cheikh Abd-el-Rahman el Moucharri, et il nous autorisa tous les deux à enseigner. »

Cheikh Omar mourut en 1174.

6. — Le grand savant, l'illustre et intelligent jurisconsulte, le cheikh Mohammed El Edoui el Hanafi. Il avait étudié la loi auprès du cheikh el Eskati, El Sayed Aly dit El Darir, le cheikh el Ziadi et autres. Pour la métaphysique, il assista aux leçons des savants de l'époque, tels que El Malaoui et El Amaoui. Il s'adonna ensuite à la carrière de l'enseignement. Il était fier, d'un caractère hardi et courageux ; la générosité était une de ses qualités les plus saillantes. Il mourut le 3 Zilhodjet 1175.

7. — Le savant éminent, le jurisconsulte consommé, cheikh Mohammed, fils de Abd-el-Wahab El Doladji El Hanafi, cousin maternel de mon père. Il avait étudié sous la direction des maitres les plus renommés de l'époque, et, à son tour, il enseigna et donna des consultations. Il réunit chez lui des ouvrages précieux de jurisprudence, tous écrits en caractères admirables. Il les collationna, les rectifia et les annota de sa belle écriture. Les ouvrages de jurisprudence qu'il possédait étaient très exacts et sont encore aujourd'hui très estimés et consultés. Il enseignait continuellement et donnait sans cesse des consultations ; son caractère était affable et sa société était agréable. Il mourut dans le mois de Radjab de l'an 1171.

8. — Le jurisconsulte, le bon, le vertueux, Hassan fils de Salamah El Tibi el Maleki qui habitait Rosette. Il avait

étudié la loi sous la direction de Mohammed, fils de Abdallah el Zoheiri et il s'appuyait sur son autorité. Il fut initié aux mystères de la secte *Berhamiah* par Mohammed, fils d'Osman, qui l'autorisa à initier des adeptes. A son arrivée à Rosette, Sidi Ahmed, fils de Kassem el Bayouti, l'autorisa à enseigner le Hadith. Il donna des leçons et des consultations dans la mosquée de Zaghloul; ses leçons étaient très recherchées. Le nombre de ses élèves était plus considérable que le nombre de ceux qui suivaient les leçons des autres professeurs. Il mourut en 1177.

9. — Le jurisconsulte, le méritant, le vertueux, Zein-el-Dine Abou el Mâati, Hassan fils de Aly, fils de Aly, fils de Mansour, fils d'Amer, fils de Ziab Chamah El Macki, de naissance, el Fouy d'origine. Par son père, il descend du mystique parfait, Sidi Mohammed, fils de Zein-el-Nahraouy, et par sa mère de Sidi Ibrahim el Bassiouny. Il naquit à la Mecque en 1142 et il y grandit. Ses professeurs en théologie furent le cheikh Ata, fils de Ahmed el Massri, cheikh Mohammed El Achbouly et autres. Il s'instruisit aussi auprès des savants qui se rendaient à la Mecque et à Médine. Il vint ensuite au Caire où il assista aux leçons du cheikh el Hefni. Son compatriote, cheikh Mansour, l'autorisa à initier les adeptes à la secte *Berḥamiah*.

Zein-el-Dine avait un esprit pénétrant, une faconde riche, une éloquence et une profondeur d'idées étonnantes. Il était très versé dans les sciences peu cultivées d'ordinaire et il improvisait de délicieuses poésies, lesquelles sont consignées dans un recueil montrant bien sa valeur et son mérite. Parmi les écrits qu'on lui doit, citons :

Le commentaire de la formule du chef des Mystiques, Sidi Ibrahim el Dessouki. Ce commentaire constitue un fonds inépuisable de renseignement utiles ;

Un ouvrage dans lequel il énumère les vertus et les mérites de son professeur, cheikh El Hefni. Il écrivit cet ouvrage à son

retour en Egypte, après un ouvrage qu'il avait fait à Constantinople ;

Une étude sur le commentaire de *Bordah* fait par le cheikh el Islam ;

Une étude sur le commentaire de *El Djazariah* fait par le même auteur ;

Une étude ayant pour objet une tradition attribuée par cheikh el Soussi à Yehia el Yazidi, qui, à son tour, l'attribue à Abou Amre. Il mit plus tard ce traité en vers ;

Un ouvrage sur le mysticisme ;

El Holal el Sondossiah, ouvrage de théologie ;

Kachf el Remouz, ouvrage de linguistique ;

Wiss' el Etilàh, commentaire de l'ouvrage de Abou Choudjah. C'est un ouvrage important en quatre volumes.

Messarrat el Aïnein, ouvrage de religion ;

Une relation de la naissance du Prophète ;

El Azhariah, traité de linguistique écrit en vers ;

Une pièce de vers, traitant de l'histoire du Caire intitulé *Hodjadj el Kahira ;*

Et enfin un grand guide des formalités à accomplir pendant le pèlerinage.

Il y a beaucoup d'autres traités, brochures ou écrits que nous passons sous silence.

Sur la fin de sa vie, Zein-el-Dine habita Boulak et c'est là que la mort vint le surprendre la veille du vendredi 24 Ramadan de l'an 1176.

10. — Le cheikh, l'imam, le jurisconsulte, le traditionniste, cheikh Khalil, fils de Mohammed el Maléki. Il était d'origine marocaine, mais il naquit au Caire, où son père était établi depuis longtemps. Il y fut élevé dans les principes de la piété et de la religion. Quand il fut à l'âge de raison, il s'adonna à l'étude et y excella. Il assista aux leçons du cheikh el Malaoui, de Sayed el Beleidi et d'autres et il fréquenta les cours

de ces savants jusqu'à ce que ses études fussent complètes. Sa méthode d'enseignement était excellente ; il avait la prononciation agréable, l'intonation douce et il était éloquent. Il n'avait pas d'égal pour expliquer les questions les plus ardues et les plus embrouillées de la métaphysique.

Nommé bibliothécaire de la mosquée de El Moayad, fonction qu'il exerça pendant quelque temps, il remit en ordre toute la bibliothèque, qui jusque-là avait été négligée. Beaucoup de nos contemporains profitèrent de son enseignement et de ses travaux. Parmi les écrits qu'il a laissés, nous citerons :

Le commentaire des *El Makalat el Achr* (logique). C'est un ouvrage qui abonde en renseignements utiles.

Le cheikh Khalil mourut en 1177, le jeudi 25 Moharram, à El Raï, au retour du pèlerinage.

11. — Le seigneur habile et courtois, le poète intarissable, Omar, fils de Aly el Fattouchi el Tounessi, connu sous le nom de Ibn el Wakil. Il arriva au Caire en 1154 ; il étudia le *Sahih el Bokhari* sous la direction de cheikh el Hefni, qui l'autorisa le 2 Moharram de la même année à enseigner cet ouvrage. Il se rendit ensuite à Alexandrie, qu'il habita pendant un certain temps, et il revint au Caire en 1174. Il faisait beaucoup de poésies et pour lui et pour ceux qui lui en demandaient. On lui doit un traité magnifique sur les bénédictions dont Dieu comble le Prophète — que Dieu le bénisse et lui accorde le salut! Il fut, en fin de compte, désigné pour remplir par intérim les fonctions de juge à El Kameliah. C'était un homme d'une bonne conduite, d'une société agréable, constant dans ses amitiés, d'un abord séduisant et toujours disposé à servir ses amis. Il mourut le 3 Zilhodjet 1175.

12. — Le maître, le cheikh Mahfouz el Foui, disciple de Sidi Mohammed, fils de Youssouf. Il mourut des suites d'une enflure des pieds le 1er Djamad el Thani de l'an 1178. Il fut enterré le jour même dans le voisinage de El Sayedah Nafissah.

13. — Le savant, le jurisconsulte, le traditionniste, cheikh Mohammed, fils de Youssouf, fils de Issa el Dandjihi el Chafêi. Il mourut à Damiette le 6 Chaban 1178.

14. — Le vénérable, le respectable, le bon Abd-el-Rahman Aga, ancien cheikh de la mosquée du Prophète à Médine. Il mourut le 8 Chawal de l'an 1179 et fut enterré dans le voisinage du tombeau de El Sayedah Nafissah.

15. — Le respectable, l'honorable, le charitable, l'émir Ibrahim Odabacha Ganem. Il mourut subitement le 8 Djamad Awel 1179 et il fut inhumé dans le caveau de sa famille près du tombeau des Sayeds Malekites.

16. — L'omdah, le cheikh Abd-el-Fattah el Marhoumi. Il mourut à l'Ezbékiah, le 9 Chawal de l'an 1178.

17. — Le vénérable El Hadji Hassan Fakhr-el-Dine El Naplousi. Il mourut à un âge avancé, le 24 Djamad Awal de l'an 1178. Il laissa une fortune considérable.

18. — L'émir respecté, célèbre par ses générosités et ses bonnes actions, Aly fils de Abdallah, aga de la Sublime Porte. Il avait été nommé représentant de la Sublime-Porte et il exerça ses fonctions avec une grande habileté, une intégrité parfaite et une honorabilité complète. C'est de lui que le cheikh Abdallah el Edkaoui a dit :

La fortune et la félicité sont venues
Et le sort qui nous était contraire nous est devenu propice.
La joie a jeté les bases de son empire.
Sois la bien venue, puissance favorisée du ciel ;
Jouis de la joie, toi qui t'élèves par ta position, tes actions,
Ton nom et ton intelligence supérieure,
Par ta grande valeur et ta générosité,
Et par ta renommée glorieuse.

Je t'annonce une puissance,
Et tout ce qu'un chef peut désirer.
Votre grand Sultan, le descendant d'Othman,
T'a couvert des bijoux de cette puissance.
Je souhaite que tu en jouisses toujours
Tranquille et gardé par Dieu et son prophète,
En terminant je te dis. grand seigneur,
Tu es le meilleur des représentants ; sois heureux.
(Ce dernier vers contient la date de l'année).

La maison de Aly Ibn Abdallah était le rendez-vous des visiteurs qui venaient des pays les plus éloignés. Là se discutaient des questions variées et le maître de la maison prenait part à la discussion. Il était, en outre, très habile à tirer de l'arc et très bon cavalier ; c'était aussi un excellent calligraphe ; les poètes écrivirent en son honneur ; les savants lui témoignèrent leur affection ; les honneurs lui sourirent, et il sut, par ses actions, mettre un terme aux abus et réparer une partie du mal fait par ses prédécesseurs. Ses mœurs, son honorabilité et son amabilité furent toujours les mêmes après sa révocation, et il ne changea absolument rien à sa conduite. Il possédait des ouvrages superbes, entre autres *El Borhan el Katêh*, *Safinat el Ragheb* et *Kachf el Zenoun*, le fameux traité dû à Moustapha Khalifa, et jamais il ne refusait de les prêter. Il mourut le lundi 18 Saffar 1176 ; les prières mortuaires furent dites sur son corps à Sebil el Moumenin, et il fut enterré à El Karafah, dans la voisinage de l'Imam el Chafeï. Il n'y eut plus après lui un homme aussi serviable et aussi généreux et les poètes pleurèrent sa mort dans de nombreuses élégies.

19. — L'illustre savant, le grand professeur, cheikh Youssouf, frère de Chams-el-Dine el Hefni. Il avait étudié sous la direction des savants de l'époque, ainsi que sous celle de son frère, qu'il fréquenta continuellement. Il donna des leçons et des consultations, écrivit des ouvrages et fit des poésies harmonieuses et délicieuses. On a de lui un recueil de poésies célèbre et très estimé. On lui doit de nombreux écrits, entre autres :

Des annotations sur *El Achmouny*. C'est un ouvrage très remarquable dont les gens de mérite sont fiers ;

Un commentaire de l'ouvrage intitulé *Moukhtassar el Saad ;*

Un commentaire du commentaire de l'ouvrage intitulé *El Khazradjiah*, dû au cheikh el Islam ;

Un commentaire demeuré inachevé de *Djamh el Djaouameh ;*

Un commentaire de *El Nasser ;*

Un commentaire de *Ibn Kassim ;*

Un commentaire du commentaire de *El Azhariah ;*

Un commentaire du commentaire de *El Saad*, qui traita des pratiques et des idées religieuses de El Nasfi ;

Un commentaire de *El Khiali.*

Deux séances et des poésies magnifiques composées en l'honneur de l'émir Radouan et consignées dans le recueil intitulé *Les éloges de Radouan*, dont nous avons parlé.

Et enfin d'autres écrits.

Il mourut en Saffar de l'année 1178.

20. — L'Imam éloquent, le poète achevé, le prosateur consommé, cheikh Aly fils de Abou-el-Kheir, fils de Aly el Marhoumy el Chafei, imam de la mosquée de El Habchaly. On lui doit une césure des trois vers composés par Aly Djebril en l'honneur de l'émir Radouan.

J'en jure par ton père, Radouan est une merveille.
Celui qui a recours à lui est immédiatement satisfait.
Par sa puissance et sa générosité, il règne sur les hommes ;
La noblesse de ses actions prouve ce que j'avance.
Ses dons sont faits avec une grande libéralité
Sans qu'on les lui demande.
Par sa générosité, il enrichit le solliciteur.
Rien ne l'importune, rien ne l'enorgueillit.
Il continue ses libéralités jusqu'à ce qu'elles mettent
Ceux qui en sont l'objet
A même de faire des libéralités aux autres,

Et jusqu'à ce qu'ils s'élèvent
Au-dessus des plus riches.

Il mourut la veille de vendredi 6 Zilkadeh de l'an 1178.

21. — L'ilustre savant El Sayed Ibrahim, fils de Mohammed Abou-el-Seoud, fils de Aly, fils de Aly, El Husseini el Hanafi. Il naquit au Caire et étudia beaucoup sous la direction de son père, qui l'initia aux secrets des sciences. Il excella dans l'étude de la loi et il posséda des connaissances très étendues sur les principes et les divisions de la doctrine Hanéfite. Du vivant même de son père, ses consultations faisaient autorité et étaient très estimées ; son habileté à débrouiller les questions les plus obscures était légendaire. Il se rendit avec son père à Mansourah, où leurs éloges furent chantés par le cadi Abdallah, fils de Marei el Macki, en des vers que l'on trouve dans la biographie de ce cadi. Une nouvelle gloire serait venue s'ajouter aux célébrités de la doctrine Hanéfite si Sayed Ibrahim avait vécu longtemps ; mais la mort le surprit le dimanche 17 Djamad Akhar de l'an 1179.

22. — Le jurisconsulte pieux, le savant qui s'était désintéressé des choses d'ici-bas, cheikh Mohammed fils de Issa, fils de Youssouf el Demiati El Chafei. Il avait étudié la métaphysique sous la direction de Sayed Aly el Darir, de cheikh el Azizi et de cheikh Ibrahim el Fayoumi.

Ces deux derniers, ainsi que cheikh El Aïachi, cheikh El Mallaoui et cheikh El Hefni, lui enseignèrent aussi le droit. Il se rencontra avec le sayed Moustapha el Bakri, qui l'initia aux mystères de la secte *Khalwatiah*.

Parmi les ouvrages qu'on lui doit, nous citons :

Un commentaire de *El Manhadj*, qu'il attribua à son professeur, le cheikh El Sayed Moustapha el Azizi ;

Un commentaire de l'ouvrage de logique intitulé : *El Akhdari ;*

Un commentaire de *El Senoussiah*, et d'autres ouvrages.

Il mourut en 1178, le 8 Ramadan ; ses funérailles furent célébrées en grande pompe ; les prières mortuaires furent dites sur son corps à la mosquée de El Azhar et il fut inhumé au cimetière de El Moudjawerine. Sa tombe fut placée dans une chambre où ses élèves se réunissaient tous les vendredis, le matin, pour lire le Coran et invoquer le nom de Dieu. Cette habitude subsista pendant plusieurs années.

23. — Le grand savant, l'ermite, cheikh Ahmed, fils de Mohammed el Chimi el Chafei qui habitait la citadelle. Il avait assisté aux leçons des savants et s'était attaché spécialement au cheikh Issa el Baraoui. Il fit à son tour des cours dans la mosquée de Sidi Sariah ; il rendit l'animation au quartier où était située cette mosquée, et, pendant de longues années, on profita de ses leçons. Il fit construire près de sa maison un hospice et creuser une sakiah dont, à son invitation, un des émirs paya les frais, qui furent considérables. L'eau jaillit abondamment : elle causa une grande joie, attendu que les hommes souffraient énormément de l'insuffisance de l'eau dans ces parages. Ce fait fut considéré comme un miracle. Par sa conduite, il amena les hommes à s'occuper des sciences et de Dieu. Il écrivit de nombreux ouvrages utiles traitant de la jurisprudence et de l'unité de Dieu. Ces ouvrages sont goûtés du public. Entre autres écrits, on lui doit des annotations sur le commentaire de *El Djohrah* par cheikh Abd-el-Salam. Il avait des relations avec Dieu et il faisait des miracles, qu'un de ses amis s'est plu noter. Il eut parmi ses amis la réputation de connaître Dieu. En somme, il n'avait pas son égal pour la piété et la bonne conduite. Il mourut le 8 Chaban de l'an 1178. Il fut enterré à Bab el Wazir.

24. — Le grand savant Chams-el-Dine Abou Abdallah Mohammed, fils de Ahmed, fils de Saleh, fils de Aly, fils du professeur Abou-el-Seoud el Djarhi el Chafei.

Chams-el-Dine était surnommé el Seoudi, à cause de son ancêtre Abou-el-Seoud. Il avait assisté au leçons données par le cheikh Moustapha el Azizi et autres. Il était très versé dans les sciences religieuses, dans lesquelles il excella. Il assista également aux cours que le Sayed el Beleidi faisait sur *El Beidaoui* et il avait pour ce professeur un très grand respect.

Chams-el-Dine habitait une maison à Bab el Hadid. Il mourut au mois de Châban de l'an 1179.

25. — Le respecté, le vénéré, le grand seigneur, le plus noble des grands personnages Sayed Mohammed, fils de Hussein el Husseini El Adeli El Demerdachi. Il naquit au Caire peu de temps avant le commencement de notre siècle et il vécut jusqu'à un âge avancé. Il se fit une grande fortune, un grand nom et sa renommée s'étendit au loin. Sa maison, sise à l'Ezbekiah, était le rendez-vous des savants et des gens de mérite. Il était très respecté, les émirs avaient pour ses paroles une grande considération et ne rejetaient presque jamais aucune de ses demandes.

Sayed Mohammed faisait de fréquentes visites au cheikh Abou Hadi El Wafaï, surtout depuis que ce dernier fut élevé à la dignité de chef de la famille de Wafa.

Il mourut en 1178.

26. — Le cheikh vertueux et bon, l'écrivain éloquent et habile Soliman fils de Abdallah. Egyptien de naissance, turc d'origine, Soliman avait été esclave de feu Aly bey el Demiati. Il avait eu pour professeur de calligraphie Hassan effendi El Diaï; il excella dans cet art et son professeur l'autorisa à l'enseigner. Il écrivit de sa belle écriture bon nombre de traités, des *Hezb* et des *Werd* et il avait, à l'école de El Solimaniah, une pièce retirée où il recevait ses amis. C'était un homme d'une société agréable, de mœurs charmantes; ses causeries étaient pleines d'esprit et il savait nombre d'anecdotes et de poésies. Il mourut en 1179.

27. — Le savant, le prosateur habile, Mohammed, fils de Radouan el Siouty, connu sous le nom de Ibn el Salahy. Il naquit à Siout au commencement de l'an 1140 et il y passa ses premières années.

Il appartenait par sa mère à une des familles nobles de cette ville. Il quitta ensuite Siout et vint au Caire où il s'adonna à l'étude; il suivit les cours du cheikh Mohammed el Hefni, s'attacha spécialement à ce savant et se dit son élève. De son côte, le cheikh ne négligea rien pour inculquer à son élève toute la science. Mohammed cultiva les belles-lettres avec un grand succès et il parvint aussi au bout de quelque temps à être un excellent calligraphe. Il écrivit de sa main un exemplaire du *Kamous*. C'est un chef d'œuvre de calligraphie et d'exactitude. On lui doit des poésies très belles, empreintes d'images hardies, quelquefois neuves, toujours séduisantes et saisissantes. Le cheikh El Hefni l'autorisa à enseigner ses théories; voici le texte du diplôme qu'il lui délivra:

Louanges à toi, qui connais les secrets les plus cachés, qui distribue les chances, qui inculque la science et la piété. Salut et bénédiction au plus fort des appuis, aux membres de sa famille et à ses compagnons, les sources du mérite et de la bienveillance!

Considérant que la grande habilité, les connaissances étendues, le grand mérite et la rare intelligence du savant illustre, de l'écrivain célèbre, notre seigneur, le cheikh Mohammed el Salahy el Siouty, le rendent digne d'être classé parmi les sommités scientifiques, moyennant le diplôme en usage parmi les savants de l'Islamisme, je lui ai délivré le présent diplôme, par lequel il est autorisé à enseigner la métaphysique, le Hadith et autres sciences dans lesquelles je reconnais son mérite et que je puis l'autoriser à enseigner. Je lui recommande en même temps la piété; c'est la voie la plus sûre pour arriver au salut. Je lui demande de me comprendre dans ses vœux au moment de ses prières. Que Dieu lui soit favorable, le mette à même d'être utile aux autres et le comprenne parmi ceux qu'il rapprochera un jour de son trône. Que les saluts les plus beaux et les bénédictions les plus complètes soient l'apanage du plus parfait des apôtres du salut, des membres de sa famille, les imams de la vérité, et de ses disciples, les étoiles qui nous guident et nous permettent d'imiter leurs actions.

Fait le huitième jour de Djamad Thani de l'an mil cent soixante-dix-huit.

(Signé) Mohammed Ibn Salem el Hafnaoui el Chaféi.

On doit à Cheikh Mohammed une séance magnifique, en l'honneur du Prophète — que Dieu le bénisse et le salue !

Cette séance est complétée par une poésie de plus de quatre-vingts vers, intitulée : *La perle maritime et le collier du cou.*

Parmi les plus belles compositions du cheikh Mohammed, on remarque les vers suivants :

Offre-moi de tes lèvres le café de la guérison
Et fais-le moi boire à la santé de ta haute position.
Présente-le moi, ô unique pour la gentillesse,
Qui brille parmi tes semblables.
Si la lune avait une forme humaine
Elle ne pourrait rivaliser de beauté avec toi.
Présente-moi publiquement ce breuvage de tes lèvres, et dédaigne
Les critiques, car mes plaisirs, sont attachés à tes lèvres.
Présente-le moi, tu m'as étourdi et abattu
Et je ne puis plus lutter contre ta vigilance.

On doit à cheikh Kassem une césure de ces vers, qu'on trouvera dans sa biographie.

On doit également à cheikh Mohammed et Siouti les vers suivants :

Fais-moi apporter des coupes avant le matin,
Et de tes mains présente-moi le vin pur.
Chante-moi la poésie de ces coupes
De bon matin, ainsi qu'au coucher du soleil,
Et ne me prive pas de boire, car les soucis
Que tu m'occasionnes me poursuivent matin et soir.
Délicieuse boisson, aliment des âmes,
Elle passionne les cœurs indifférents.
Présente-la moi entre le sureau et le jonc, l'anémone, le narcisse et le violier.
Présente-la moi entre des amis sincères
Qui se sont recommandés la piété ;
Présente-la moi par la main d'une pleine lune
Qui obéit à ses ordres et méprise les censeurs ;
Par la main d'un beau aux grandes qualités, mais dont les flancs
Sont avares de ce que les sens désirent,
Qui pousse contre les cœurs le coursier de l'amour
Chaque fois que le vin fait balancer sa taille.
Ami, laisse là ceux qui ne sont pas ivres et dis-moi :

Allons au séjour des vins, car je suis ivre
Adresse-moi l'appel que l'on fait à celui qui s'impatiente,
Car déjà la voix de la raison m'a appelé
A l'occasion de la naissance du seigneur accompli,
Du refuge de l'humanité, du père des plaisirs,
A l'occasion de la foire des libéralités et du mérite,
Des noces de la générosité et de la fête de la magnificence,
De la naissance du seigneur qui symbolise
Les succès des espérances,
Le membre le plus noble de la famille du Prophète
Et le plus généreux des hommes.
A son appel, je me rendis avec empressement
Et j'aurais affronté pour ce faire, les pointes des piques.
A son appel, je me suis fait tout oreilles,
Malgré les vents des appréhensions diverses ;
J'étais obligé de le faire, et mon retard
Ne pouvait me dispenser de ce devoir pieux.
Mes désirs me disaient de voler à son appel,
Mais la gêne avait coupé mes ailes ;
Pas de chamelle qui me transporte et les coursiers
De mes désirs se sont enfuis,
« Va donc chez son vicaire, me dit la raison,
Ne crains pas le blâme et rends-toi auprès de El Hefni.
— Tu m'as sauvé, lui répondis-je alors. Aurais-je pu,
Ailleurs que chez lui, trouver ce que je désire ?
Dans sa demeure, les difficultés sont aplanies
Et le séjour y est permis et libre.
Que de fois ses libéralités grandes et pures
M'ont-elles comblé de dons! »
En me dirigeant vers sa demeure, j'étais sûr
Que pour obtenir, il était inutile d'insister.
Ses dons sont comme les coupes, et il n'est pas besoin
De solliciter beaucoup pour en avoir une part.
J'espère que lorsqu'il voudra se rendre
Dans ces parages et ces environs,
Accompagné de sa suite, il voudra bien prendre
Avec lui Mohammed Ibn el Salahy.
Seigneur, excuse cette prière
D'un homme consumé par les désirs.
Tu nous a invités à formuler nos souhaits,
Ne trouve donc pas le mien trop hardi.
Dieu fasse que tu jouisses de la félicité,
Tant que les jours succèderont aux nuits.

Les premiers vers de cette poésie sont empruntés à une composition sur le vin due au chérif Ahmed Ibn Massoud el Husseini, un des chérifs de la Mecque. Le poète y a fait pourtant quelques changements, en renversant l'ordre primitif des vers.

Parmi les compositions dues à Mohammed Ibn el Salahy, nous citerons également la poésie suivante qui est une de ses plus belles improvisations :

Ils ont été dire à celle qui m'a abandonné
Un mensonge. Ils ont dit que je l'avais oubliée.
Ah ! s'ils avaient su les secrets qu'au jour de la séparation
J'ai enfouis au fond de mon cœur !
Qu'elle fut ravissante notre entrevue à la fontaine du campement !
Où, le sommeil loin de nous, nous observions les astres du firmament
Pendant que notre entretien amoureux
Réjouissait nos oreilles et épanouissait nos âmes !
Que les coupes des adieux que nous buvions à longs traits
Déchiraient nos cœurs !
Les larmes qui coulaient de mes yeux et mes vers plaintifs
Etaient pareils ; celles-là à des colliers de perles, et ceux-ci à une chaine de pierres précieuses.
J'appelais les amies qui partaient ;
Mais, c'était comme si je voulais appeler à moi des gazelles effarouchées.
Les amies étaient autant de lunes brillantes et de branches flexibles,
Elles avaient la fierté des lions et l'œil modeste des vaches sauvages.
La beauté de leurs regards et la douceur de leurs paroles
Faisaient l'effet du nectar enivrant des âmes.
Qu'ils furent beaux les jours passés en compagnie de l'amie de mon âme.
Le sort était alors docile à nos ordres ;
Mais si ce beau temps n'est plus, il me reste la consolation
De jouir de la causerie charmante de Abd-el-Kader[1].
Le seigneur que nous respectons et vénérons
Pour ses belles actions et ses nobles œuvres.
Ses qualités et ses mœurs charment,
Comme un jardin de belles lettres est un trésor de grandeur.
Ses vertus sont rehaussées par les secours qu'il prodigue,
Et ses beautés diverses enchantent les regards.
Dieu est grand ! la gloire de ce seigneur est incomparable.

[1] C'est le nom de la personne en l'honneur de qui la poésie a été faite.

Elle lui est transmise de seigneur en seigneur.
Seigneur! je n'ai chanté ton éloge
Que parce que tu es toujours dans mon cœur.
Accepte, Dieu te guide! ce cadeau spontané d'un poète.
On n'est plus poète quand on travaille sur commande.

On lui doit aussi les vers suivants :

L'Achrafiah[1] abrite un beau,
Pour lequel je sacrifie la gazelle.
Son front éclaire les voyageurs pendant la nuit.
Son front est donc l'aurore qui éclaire et guide.
Sa taille possède la sève et la flexibilité de la jeunesse
Et ses yeux contiennent la mort.
N'était-ce la honte et, d'un autre côté,
Le besoin d'éviter la censure des ennemis,
Mes baisers tomberaient sur sa joue,
Successifs comme la rosée.

Et ces vers :

Celui que j'aime m'a envoyé dire de me rendre
Près de lui, dans un endroit où les oiseaux chantent sur les eaux.
De joie, je trébuchais et lorsque j'arrivais,
Il était parti, laissant après lui un sillon lumineux.

Et ces vers :

Le printemps qui règne dans ce jardin a excité nos désirs,
Par un aspect charmant et une odeur pénétrante.
Aux rayons du soleil, il a offert à notre vue
Des émeraudes dorées.

Et ces vers :

A peine ce jardin a-t-il perdu son eau,
Et s'est-il vu forcé de s'adresser à la rosée,
Que vos générosités y ont fait pousser
Un printemps dont les fruits sont la libéralité.

Je trouvai une fois, écrits de sa main, les mots suivants :

J'ai composé les vers suivants pour rendre l'image dont je crois être l'inventeur et qui est contenue dans ces quelques vers.

[1] Quartier du Caire.

Voici ces quelques vers :

Que Dieu récompense le souffle de la brise !
Il devine les secrets délicats du cœur.
A notre approche, il a soufflé aux oreilles des branches
Des paroles, et celles-ci nous ont tendu la main pour nous saluer.
Dans leur joie, elles se sont balancées
Et nous ont fait présent de parfums et de fruits.

Un de ses amis lui avait fait cadeau d'un mouchoir. Le poète lui adressa à cette occasion les vers suivants :

O parfait, dont les générosités ont ressuscité la libéralité,
Et qui es le remède pour les maux des cœurs!
J'ai reçu ton cadeau qui a fait sur moi l'effet
De la chemise de Joseph, lorsqu'on la porta à Jacob.
En venant annoncer ton amitié pour moi,
Ce mouchoir a réjoui mon cœur et mon âme.
Les larmes que je versais par suite de ton éloignement se perdaient :
Je les ai recueillies dans ce mouchoir.
Je lui ai confié des perles,
Et il n'est pas étonnant de conserver les perles ;
Mais j'ai appris la générosité, et à mes amis
Je fis cadeau d'une partie de ce que tu m'as donné[1].
Que ton séjour soit toujours peuplé de générosités
Et que le printemps de ta main demeure fécond de libéralités !

On lui doit également les vers suivants :

Grâce ! l'éloignement nous fait du mal,
Et tes regards ont fait ce qu'ils ont voulu.
Les amoureux trouvent doux de brûler pour toi.
Et ton amour dans leur cœur n'a pas de fin.
Leurs rois se font soldats, prêts à obéir à tes ordres,
Et tu es le soleil qui éclaire leur empire.
Ils ont laissé couler leurs larmes afin qu'il s'en dégage des vapeurs
Que ces vapeurs forment des nuages qui t'abritent !

Une des plus brillantes compositions du poète est la suivante :

Rapporte les récits merveilleux.
De l'étranger qui se trouve dans l'isolement ;

[1] On a l'habitude, en Orient, d'envelopper les cadeaux dans un mouchoir. C'est pourquoi le poète dit qu'il en a donné une partie.

Fais arrêter les voyageurs
Entre El Araka et El Khatib,
Et provoque les pleurs pour le cœur,
Qui, entre tous les cœurs, s'est perdu ;
Qui a été volé, le jour de l'entrevue, sous les deux arbres,
Par l'avant-garde de la gazelle gracieuse ;
Que les brises de l'est et du sud
Ont enlevé et emporté vers le campement,
Alors que les litières étaient caressées
Par le soleil couchant,
Et qu'à travers les rideaux, la lune
Apparaissait dans un aspect merveilleux.
Les petits tambours, les autres instruments de musique,
Et mon cœur battaient tous à la fois.
O toi qui excites la marche des chameaux
Qui foulaient mon cœur sous leurs pieds,
Soigne un malade d'amour ;
Toi qui, récemment encore, étais entre les mains du médecin
Un malade dont les soupirs brûlants ne peuvent
Etre apaisés par les larmes qu'il verse,
Semblable au grain de beauté qui se plaint du feu,
Pendant qu'il habite le paradis (la belle joue),
Il soupire après les douces brises
Et le souffle du vent le calme.
L'éloignement a beau nous séparer,
Je me considérerai toujours esclave de son amour.
J'ai beaucoup souffert, et bien des fois
Mes entrailles ont été déchirées.
J'ai appris comment s'engagent
Les combats et les luttes,
Et pour l'amour, j'ai plus d'une fois
Présenté ma poitrine aux coups de lance
Qui m'étaient portés par des belles,
Fières de leurs beautés ravissantes,
Pareilles au soleil par leur éclat
Et aux gazelles par leur agilité.
Leurs regards vous récitent
Les poésies martiales de Habib.
Leurs flèches ont couvert
Tout mon corps de blessures.
La maladie est le partage des mortels,
Et mon cœur en a pris la plus grande partie.
Je regrette ma jeunesse, quand je songe

A la vie heureuse que j'ai menée
Alors que les plaisirs, à la portée de ma main,
Tenaient les chagrins à distance.
Alors que la sève de la jeunesse
N'était pas séparée par la blancheur de la vieillesse.
Alors le sort, contrairement à son habitude,
Était sincère, lui, toujours perfide.
Que de nuits ai-je passé les bras entrelacés
Autour d'une taille souple comme la branche,
Dans un séjour où la joie n'était mêlée que de parfums,
Où les fleurs souriaient de leurs lèvres blanches
Aux pleurs de la rosée,
Où la brise traçait sur la face du lac
Les secrets de l'inconnu,
Que les oiseaux chantaient
Pendant que de joie les branches dansaient ;
Que les colombes faisaient entendre
Leurs mélodies plaintives sur les arbres,
Et que le chanteur mêlait sa note aiguë
Au gazouillement de la grive et du rossignol ;
Alors que la nuit, au sommet de l'arbre
Pareil à un talisman, déployait ses ailes.
Je m'approchais et mon cœur n'était pas rassuré
Au sujet de la sincérité du sort.
N'était la présence du gardien,
J'aurais profité de la rencontre pour me soulager,
Et par mon rapprochement de celui que j'aime,
J'aurais guéri mes tourments.
Je préfère l'éloignement de celui que je chéris
A la présence de celui qui me hait,
Et je ne saurais désirer la présence de celui que j'aime
Dans une maison où se trouve mon ennemi.
D'ailleurs, l'éloignement est une des peines
Qu'on inflige aux gens de mérite.
Celui qui aspire aux grandeurs
Doit mépriser les malheurs et ne pas s'en soucier.
O sort ! comment as-tu pu te décider
A être l'ennemi des belles qualités,
A élever ceux qui doivent être abaissés,
Et à abaisser celui qui est de noble caractère.
Je me contente de posséder les vertus et la noblesse du caractère.
Le mérite n'est pas un défaut.
Les bonnes actions de mes pareils te parent ;

Mais tes crimes, tu les dois à toi seul.
Rien ne charme les oreilles comme
Les paroles d'un homme intelligent et habile.

Et ces vers :

Mon cœur t'aime, mais
Mon âme m'empêche de me laisser aller à mon amour.
On étouffe quelquefois des difficultés
En prenant l'eau qu'on s'est disputée.

Et les suivants :

La poésie était docile à mes ordres,
Mais la vieillesse vint et les rimes se révoltèrent.
Veux-tu, seigneur, faire cesser ton abandon ?
Peut-être les rimes reviendront-elles ?

On lui doit également les vers suivants, qui sont très beaux :

Ce n'est pas du vin que je prends,
Mais ce sont mes larmes qui lui ressemblent.
Mes entrailles se sont fondues et ont jailli de ma bouche,
Et je bois ainsi mes propres pleurs.

Et ceux qui suivent :

Je n'ai pas oublié le jour où elle me fit ses adieux,
Pendant que ses larmes interprétaient ses sentiments cachés.
Peux-tu, lui dis-je, donner quelque chose à celui qui s'en va ?
Tu es tout ce que mon âme et mes sens désirent.
Oui, j'en jure par Dieu, elle faillit, n'était le guetteur envieux,
Me donner le noir de ses yeux.

Et les vers suivants :

L'amie de mon cœur est venue, de nuit, me visiter sur mon lit de maladie.
Elle m'a fait présent d'une fleur jaune.
« Tu me fais cadeau, lui ai-je dit, de la couleur de ma maladie.
Si tu m'avais présenté la rose de tes lèvres, elle m'aurait guéri.
La beauté est un bien, sa dime sont les faveurs,
Et celui qui paie cette dime voit son bien fructifier.
Accorde-moi donc tes faveurs, ô lune qui luis dans les ténèbres,

La beauté est la chose qui passe le plus vite.
Si bonne action il y a, c'est le temps de la faire
Et ne rebute pas l'homme généreux. »

Et les vers suivants :

Que faire contre des yeux
Enchanteurs, ainsi que leurs cils?
Non contents de leur noirceur de jais, ces yeux
Se sont teints de kohl,
Et leurs flèches ont porté le trouble dans les esprits.
Yeux portés par une gazelle fière de sa beauté,
Qui s'enorgueillit à mesure que ses traits exercent des ravages.
Qui peut se mettre à l'abri de leurs coups
Quand ces yeux attirent les cœurs à eux et les tiennent ainsi à découvert?
Voilà mon témoignage; témoigne de même
Et n'écoute pas le censeur; il se trompe toujours.

On lui doit aussi les vers suivants, qui sont très réussis :

L'amoureux dont les larmes ont arrosé la vallée de Akik
S'est rappelé le campement, et son cœur fut embrasé.
Sans l'amour et l'éloignement qui l'écrasent,
Les vicissitudes du sort ne l'effrayeraient pas.
Il ne méritait pas l'abandon, et son œil malade
D'insomnie pleure ceux qui se sont éloignés.
L'amour a partagé mon cœur ; il m'a laissé les chagrins,
Et le reste est parti avec les voyageurs.
Mon cœur est travaillé par les souffrances ;
Il est morcelé comme un vers dont on mesure les syllabes.
Hélas ! Je soupire après le temps passé,
Mais qui donc peut m'écouter : le passé peut-il jamais revenir?
L'amant voudrait bien que le temps écoulé
Pût être racheté au prix de sa vie.
Alors ses désirs étaient exaucés, le sort lui obéissait
Et les beautés fières écoutaient ses ordres.
S'il servait à quelque chose de pleurer ces temps,
Ses larmes et son sang auraient coulé.
Que les nuées saluent ce séjour et ce campement
Dont les collines et les plaines sont l'objet de mes désirs.
J'y ai aimé un beau auquel les vaches sauvages ont emprunté leur doux regard ;
Ravissant, à la salive mielleuse, ma vie est toute à lui.
Ah! s'il donnait du contre-poison à celui que l'amour a empoisonné!

J'assouvis en lui les désirs dont la flamme
Avait voué mon cœur aux souffrances;
Puis tout s'est passé comme un songe.
Le bonheur pouvait-il durer à l'abri des coups du sort?
Je me contente aujourd'hui d'entretenir mon cœur de son souvenir,
Mais cette résignation peut-elle suffire à l'amoureux?
J'entretiens aussi mon cœur de l'amour de la famille du Prophète,
La souche des grandeurs,
Les descendants de la plus sublime des origines.
Dans cette famille se trouve l'arbrisseau
Aux nobles racines surmontées de ses branches;
Sa figure est belle; quiconque s'adresse à sa gloire
La trouve éclatante au plus haut degré:
El Sayed Hassan, le glorieux, fils du glorieux (Aly, fils de Aly),
A qui rien ne manque en fait de grandeur.
O descendant du Prophète, je te soumets ma passion
Et je me plais à citer ton nom dans cette plainte
Qu'exhale un captif d'amour dont les larmes jaillissent
Et qui près de toi fait intercéder son humble soumission.
Je t'en conjure par ton ancêtre, ne punis pas mon amour
Si ma soumission à tes ordres est de quelque prix,
Et daigne jeter un regard sur un cœur évanoui
Qui ne reviendra pas à la vie si tu ne lui jettes pas un regard compatissant.
Aie pitié d'une âme que les souffrances déchirent
Et qui, si elle n'avait pas été heureuse, ne serait pas éprouvée.
Sois bienveillant pour moi, mon cœur est en lambeaux.
Je compte sur vous pour le récompenser.
Fais circuler le vin des réjouissances.
Le printemps sourit et les fleurs se sont épanouies
Etc., etc., etc.

Parmi ses meilleures compositions est la suivante, dans laquelle il chante les éloges de son professeur El Chams el Hefni:

Devant une telle figure, le soleil se prosterne
Et lorsqu'on prononce son nom, la branche des éloges se balance
De l'orient à l'occident. Pareilles à des oiseaux,
Les langues des humains chantent ses éloges.
Sa figure ouverte et sympathique est rehaussée
Par la gloire et la magnanimité.

Une figure d'imam, que Dieu la blanchisse[1]!
Tandis que les visages de ses ennemis sont noirs de honte,
L'imam de la vérité qui s'est élevé jusqu'aux sommets de la gloire,
Et qui s'est mis plus haut que les planètes fixes,
L'imam dont la gloire est ancienne et pure
Et dont les honneurs et la considération sont éternels.
Dieu l'a placé loin de la portée des mains qui veulent le toucher.
Pareil aux gémeaux que les mains ne peuvent atteindre,
Nul ne peut s'élever jusqu'à lui.
Le vrai seigneur est au-dessus de ceux que les hommes peuvent élever.
Fais de lui tous les éloges que tu voudras, tu seras cru.
Ses qualités jugent et ses beautés témoignent,
Ses qualités font que la branche s'agite ;
Elles provoquent l'admiration et les louanges de l'univers.
Ses mains luttent de libéralité avec les nuages
Et les humains se pressent autour d'elles comme autour d'une fontaine.
Pour ce qui concerne le mérite et la vertu, le monde a avoué
Qu'il n'a pas d'égal.
Combien d'études, disparues avant lui,
N'a-t-il pas ressuscitées?
Etudes dans lesquelles Ibn Edrisse se serait complu
Et qui auraient fait pâlir les jaloux et les ennemis.
En dehors de lui, la mère de El Chafei n'a pas de parent,
Et l'Imam n'aura pas d'autre neveu.
O toi qui, d'un œil frappé de cécité, essaye de voir
Des défauts, abaisse ton regard, tu as les yeux malades.
Et toi qui nie le zèle de l'imam et le progrès dont il est cause,
Peux-tu continuer à nier une vérité qui a acquis la force d'un acte de foi,
Après les éloges faits par l'univers, qui a reconnu
Ses nobles qualités et ses actes louables, persistes-tu à les nier?
Et toi qui imputes la lâcheté aux lions, renonce
A tes impostures. Aujourd'hui ou demain tu mourras.
Jusqu'à quand médiras-tu de ce seigneur
Et souhaiteras-tu la réussite des autres, en leur donnant votre appui,
Pendant que de toutes parts, les visiteurs affluent
Dans sa maison, comme dans une mosquée ;
Maison au centre de laquelle les gémeaux brillent, fixes,
Au-dessus de la place de la vérité, où brille une étoile.
Bichre rapporte la bienveillance et l'affabilité de sa figure,
Et Moussaded cite la sagesse de ses opinions.
Je te conseille, ne t'arrête qu'auprès de lui.

[1] Pour dire qu'il ne puisse faire que des actes honorables.

C'est à lui seul qu'on recourt lorsque les malheurs arrivent.
O toi, qui soutiens la secte Hanéfite,
Poursuis ton œuvre, Dieu t'appuie ;
Travaille énergiquement à faire triompher notre religion
Et donne-moi un bon conseil. Ce serait chose louable.
Seigneur, les hommes te haïssent ou t'aiment.
Les premiers sont malheureux et les autres fortunés.
Un musulman qui croit à l'unité de Dieu peut-il être
Sincère, pieux, attaché à la Foi et te haïr ?
A toi, seigneur, je me plains ; les temps sont changés,
Et ne sont plus tels que je les ai connus.
L'ancien séjour des sciences, pourquoi est-il en ruines
Et pourquoi le soleil de la joie est-il éclipsé ?
Je vois s'amonceler les nuages de l'ignorance ;
Je vois les éclairs mensongers et j'entends le tonnerre.
Je vois Bakel [1] se moquer de Sehban [2] l'éloquent.
Et Kiss[3] est menacé d'une paralysie à la langue.
O angoisses qui torturez mon âme !
O soucis qui me consumez !
O tristesse ; qui, en s'emparant de mon cœur
M'a jeté dans des inquiétudes continuelles !
Mes jours et mes nuits sont tristes et se ressemblent ;
Ma vie est sombre et mon œil veille.
Celui qui ajoute à la gloire de ses ancêtres une gloire conquise par lui,
Ne peut rester indifférent vis-à-vis de cette situation, comme le serait un porteur d'eau.
Seigneur, c'est la loi de Dieu et sans cesse
Elle est répétée et citée par les gens de mérite.
Si la justice et l'équité pouvaient être trouvées,
Ou avaient un emplacement où on irait les chercher,
Mon cœur saurait ce qu'il aurait à faire
Pour conjurer les infortunes du sort.
Mais les arrêts du destin viennent entraver
Ses calculs et le dérouter.
Seigneur, je te félicite des honneurs auxquels tu atteins
Malgré les injustices ; je te félicite de la gloire éternelle.
Pourquoi, Seigneur, les alliés lâches qui t'avaient juré fidélité
Ont-ils abandonné ta cause ?
S'ils se fâchent, Dieu est satisfait.
Et il ne cessera de te donner son appui et la victoire.

[1] Nom d'un fameux stupide.
[2-3] Deux orateurs célèbres.

Leur défaite a démasqué leurs sentiments cachés
Et prouvé qu'ils étaient indignes de ton affection.
Tu n'as jamais trahi la justice,
Tu as toujours dit: « C'est Toi, que nous adorons. »
Tu as continué à être clément, mais Dieu
T'a vengé dignement par un feu éternel.
Ils ont été humiliés ;
Leurs cœurs et leurs âmes ont été brisés ;
S'ils avaient écouté la voix de la justice,
Ils auraient d'eux-mêmes reconnu la vérité.
Accepte donc notre attachement. Nos âmes ont été
Elevées dans ton affection, et pour rien au monde elles n'y renonceraient.
Nous sacrifierons notre passion pour Toi,
Tout ce qui nous est cher, et nos yeux et notre vue.
Vos compagnons, les brillants seigneurs,
Sont tous nobles et glorieux.
Que ta vie soit aussi longue que celle du monde ;
Dans notre souvenir, par tes nobles actions, tu vivras éternellement.
Etc., etc., etc.

Une de ses plus brillantes compositions est la poésie suivante, composée par lui en l'honneur de son professeur E Chams el Hefni :

Fais arrêter ma monture, la chaleur devient brûlante.
Je veux me réfugier sous ton ombre.
Et toi, mon confident, fais reposer tes montures ;
La marche les a exténuées.
Voilà le sejour, épie le moment
Où la gazelle heureuse sera tranquille.
Et quand son gardien vigilant dormira,
Frappe au gîte de cette belle.
Et quand les gynécées seront ouverts,
Ecarte les rideaux
Et demande aux gazelles des nouvelles
D'une alliance dont les cœurs font un mystère,
Evite que leurs yeux frappent ton cœur.
Ces gazelles ont les yeux grands et noirs,
Le visage de chacune de ces belles ravissantes
Rappelle la lune resplendissante.
Quand l'une d'elles se balance,
Elle fait honte à la branche tendre et verte.
Lorsqu'elle marche, le poids de ses lourdes cuisses

La force à se rasseoir ; mais bientôt ses hanches la relèvent.
Elle a tant vu les cœurs se briser sous ses regards.
Que ses propres yeux en furent pris de langueur.
Le charme de ses paupières a une action
Que ne possède pas le vin.
Les contours de sa taille sont efféminés,
Mais ses regards sont mâles (des sabres).
Dieu est grand ! Que les paupières de cette gazelle
Sont fortes, bien qu'elles soient languissantes !
Ami, si tu passes au milieu des tentes
Au moment où les gazelles se montrent.
Dis à celle qui est avare de sa visite :
« Pourquoi n'envoies-tu pas ton ombre ? »
Je n'ai pas oublié le moment où le messager
Vint avec la joie suspendue aux lèvres,
Et où il fut bientôt suivi
De l'arrivée de ma bien-aimée.
Je l'embrassais, pendant que dans mon âme,
Les feux des désirs projetaient leurs flammes ;
Elle invoqua quand elle sentit l'ardeur de mon souffle
La protection du jardin :
Jardin immense, n'ayant d'autres limites que l'horizon,
Et côtoyé par des fleuves.
Des étoiles de fleurs y brillaient
Et en faisaient un véritable firmament.
En entr'ouvrant leurs lèvres dans un sourire, ces fleurs
Provoquaient des pleurs de la part des nuages.
Dans ce jardin, les roues hydrauliques, gémissant
De colère et d'impuissance,
Laissaient couler leurs larmes
Au souvenir de leurs amours passées.
Qu'ils sont doux les souffles du printemps !
En les respirant, on absorbe leur parfum.
L'atmosphère est un encensoir
Et le brouillard en est l'encens.
Ce brouillard était amené par un souffle doux qui connaissait
Mes secrets et mes sentiments intimes.
Il suivit le courant des ruisseaux,
Ayant le zéphir pour ambassadeur.
Au milieu de ce paradis, les tresses des cheveux de ma bien-aimée
Semblaient être des lignes écrites sur sa taille par l'amour.
Que ces lignes étaient belles,
Et comme elles ont été bien reflétées par l'eau limpide du lac !

Les pigeons chantaient et roucoulaient;
En faisant des confidences
Étrangères à notre langue ; ils expliquaient pourtant
Nos propres sentiments, eux qui n'ont pas de conscience.
Dans ce jardin, les vents embrassent les branches
Et les fleurs exhalent leurs parfums.
Le vin dans les coupes, brillant comme un soleil,
Etait porté par des astres et des lunes.
J'ai passé avec ma bien-aimée un moment de plaisir,
Et chacun de nous contribua à rendre ce moment plus doux,
Et les belles paroles qui forment cette poésie,
Je les ai dérobées par mes baisers à ses belles lèvres.
Mes larmes coulaient et mon haleine était brûlante.
A la vue des mes pleurs,
Les nuages y joignirent les leurs.
Mes larmes firent à ma bien aimée un collier de perles,
Et la pluie en fit autant aux branches des arbres.
Elle s'en alla ensuite pendant la nuit.
J'avais souffert de quoi étourdir l'homme le plus patient,
Ma patience ainsi que mes souffrances
Ne sont rien à mes yeux, pourvu qu'elle soit heureuse.
Que la bienveillance divine veille sur ce séjour,
Où l'on était tranquille et joyeux !
C'est un endroit dont les cailloux
Sont des perles et la poussière un collyre pour les yeux.
J'ai souffert de la déception,
L'erreur a agi sur mon esprit,
Des regards enchanteurs,
De la perte de ma jeunesse,
Et cette souffrance est plus amère que la vie misérable.
Comment la vie peut-elle avoir un prix,
Tandis que les jours et les mois sont pillés par le temps?
Qui peut me secourir contre le sort inexorable?
Avec lui il est difficile d'obtenir les choses les plus faciles.
Je demande justice contre le sort
Qui a rendu injustes les hommes les plus équitables,
Et contre les événements dont les traits
M'ont blessé au cœur.
Il me reste pourtant un appui
C'est l'imam de cette époque,
C'est le seigneur qui détient la gloire et la puissance
Et que nos doigts indiquent.
Les yeux sont éblouis de sa grandeur,

Et il n'a pas d'égal.
Sa protection rend la liberté aux captifs
Et enrichit le pauvre.
Sa générosité est notoire ;
Ses moindres dons sont magnifiques ;
Ses libéralités font courber les têtes,
Et on ne saurait en être suffisamment reconnaissant.
O toi, dont l'éclat guide
Les voyageurs pendant la nuit,
Pour te servir, les rimes se sont allongées.
Vers ton séjour mes espérances
Se sont dirigées; tu en es digne.

On lui doit également les vers suivants :

J'ai cité ton nom, mais sans le prononcer
A d'autres qu'à mon âme. Tu es donc le confident de mon âme.
J'ai invoqué ton souvenir dans un jardin parfumé
Dont les fleurs étaient épanouies par le souffle du zéphyr.
J'ai invoqué ton souvenir au milieu des coupes remplies,
Et mon âme souhaitait que ce fut toi qui les offrit,
J'ai invoqué ton souvenir au moment où les oiseaux chantaient l'amour,
Comme s'ils te portaient dans leurs cœurs.
A quoi peut être bon le pays qui ne te possède pas,
Et le jardin que tu n'as pas visité ?

Les vers ci-après ont été adressés par lui à la merveille de l'époque, Kassem el Adib :

O lettré qui nous as réjoui de sa présence,
Qui as fait de nos jours des jours de fêtes !
Dieu est grand ! que tu as de qualités,
Belles comme des fleurs épanouies.
Quand tu daignes écrire,
Tes écrits sont respectés à l'égal de décrets.
Et quand tu veux comprendre un sens quelconque,
Les talismans n'ont plus de secrets pour toi.
Et quand tu écris des morceaux littéraires,
Tu y mets tant de goût que tous les humains y trouvent leur profit.

Voici la réponse de Kassem :

Ma vie est à toi ! Que tu es éloquent, seigneur,
Tes paroles ont guéri mes blessures.

Tu as pénétré dans une mer d'idées
Qui suffirait à la formation du *Sahah*.
Si je m'attarde à les saisir,
Daigne me pardonner, ô magnanime !
Et si je les interprète à tort,
Tu es, seigneur, le redresseur des torts.

Une de ses meilleures compositions est le totogramme suivant, par lequel il chante les louanges du Prophète — que Dieu le bénisse et le salue ! Chacun des mots de cette poésie commence par la lettre *Aleph* qui est la première de l'alphabet arabe.

Le beau aux joues lisses a fondu mon âme
Par ses yeux noirs, comme s'ils étaient teints de Kohl.
Ce beau à rendu jalouses les belles femmes nonchalantes,
Et les a forcées à se parer le cou de perles précieuses.
Il a prolongé son abandon, attisé les souffrances et réduit les médecins à l'impuissance ;
Il a fait reléguer dans l'oubli les belles femmes ; il exhiba les flèches meurtrières de son regard et il s'est familiarisé avec l'ajournement.
Il a attaqué, il a remporté la victoire ; il s'est épris des combats, il fit des proies et il dédaigna la peur et la crainte.
Il a atteint son but ; il s'est tout permis ; il a exterminé et il s'est conduit en maitre absolu.
Je me plains à lui du feu de mon amour, dans l'espoir d'obtenir un adoucissement,
Mais je ne trouve auprès de lui que le ravivement du feu qui brûle mes entrailles.
Je le trompe sur la nature de mon malheur, dans la crainte de le voir soupçonné.
Dois-je me plaindre à lui de mon amour ou demander ses faveurs ?
Je me plains à lui quand il lève les flèches de son regard.
Il est vraiment le plus cruel des humains.
Oui, j'ai fait le sacrifice de mon cœur blessé.
Ne sont-ce pas ses regards qui ont porté le coup ?
Quand il agit, il trouble l'intelligence et s'empare du cœur.
Et quand il brandit la pique, il enlève la raison.
Mon cœur me défend d'abandonner son amour,
Soit que le censeur me critique ou m'approuve.
Si nous ne pouvons lire dans le duvet de ses joues les écrits que la beauté a tracés,

Notre vue gardera au moins l'image de ses écrits.
C'est après lui que soupire l'amoureux passionné.
Cet amoureux est le jouet des vents, quand ils sont faibles, il tombe lui-même dans la faiblesse.
Quand l'éclair sourit du côté du Hedjaz, mes pleurs sont tellement abondants
Qu'il me semble que je prête mes larmes aux noirs nuages.
Je m'adresse aux vestiges du campement et je les excite
A pleurer avec moi la séparation, mais c'est comme si je les priais de rester muettes.
Le sort me refuse toujours ce que je lui demande, fût-ce la chose la plus facile;
Comment pourrai-je alors arriver à obtenir les choses les plus difficiles?
J'affronte les dangers de mort pour arriver à ce que je désire,
Car celui qui veut recueillir l'honneur et la gloire doit dédaigner les flèches.
J'expose mon cœur aux coups des lances
Au moment où l'on fait usage des armes.
A toi, homme, je m'adresse, toi dont les paupières
Languissantes méprisent les lions des déserts.
O toi qui m'abandonnes, mes requêtes sont mes larmes!
N'est-ce pas toi qui fais que je me sers de mes larmes pour écrire?
Celui que le désir enchaine, l'amour le transporte vers toi,
Car le vase de ma patience a fini par être vidé.
Tu as livré mon cœur aux flèches et il est devenu malade,
Et tu as fait couler mes paupières, comme des nuages pluvieux.
La flamme de la passion a fondu mon corps,
Car l'amour affaiblit l'amoureux ou l'anéantit.
Ami, sois prudent. Prends garde de périr:
Les yeux noirs des belles font périr les amoureux.
Dieu a voulu que je ne puisse rencontrer ces belles sans craindre les dards de leurs yeux
Au moment où cependant je cherche à éviter l'humilité et à conserver ma fierté.
Je marche à la tête des amants et je leur montre
Les divers sentiers de l'amour: quant à moi, j'en prends le meilleur.
Je rivalise d'habileté avec les poètes qui chantent la beauté,
Car je désire atteindre la place la plus élevée.
Je veux chanter les louanges du choisi, du plus noble des hommes.
Si chaque poète avait son héros, mon héros serait lui.
L'Imam de la vérité, le seigneur qui, pendant sa vie, est monté au ciel,
Le plus illustre mortel par son origine et par ses parents,
Le gardien des hommes, le plus noble des prophètes, celui

Qui occupe la place la plus élevée et qui a renseigné les autres prophètes.[1]
Il a montré la vérité, il a ressuscité la générosité, et il a appelé les humains à suivre la bonne voie.
Il a exterminé ses ennemis, il a déraciné les vices et il a fécondé le sol stérile.
Sa magnanimité fut tellement grande que ses ennemis le reconnurent à l'occasion du pardon qu'il accorda à Abou el Hakam.
Il a anéanti la gloire des Arabes qui l'ont précédé,
Car ils avaient obéi à leurs penchants et irrité Dieu.
Il a livré la Mecque, la mère des villes, à la destruction.
Et en cela, il a fait ressembler cette terre sacrée aux autres terres.
Il a rendu ensuite sacrées les deux saintes villes, il les a choisies
Pour être le meilleur refuge et il a mis son peuple à l'abri des malheurs.
Les infidèles voulurent l'outrager en lui faisant du mal,
Mais il furent eux-mêmes outragés, lorsqu'il levèrent sur lui leurs bras paralysés.
Il leur fit goûter la captivité et les força à quitter leurs pays;
Il s'appropria leurs biens, lorsqu'ils s'adonnèrent à l'avarice;
Il leur inspira la crainte et il les fit trembler devant lui;
Lorsqu'il s'empara des hauteurs, ils s'enfuirent vers les basses plaines.
Ses ennemis persistèrent à vouloir lui faire du mal,
Mais chacun d'eux fut revêtu par lui d'un collier de fer.
Le Coran n'a-t-il pas étonné le monde?
N'a-t-il pas éclipsé l'éloquence des Arabes?
Et ses versets n'ont-ils pas abrogé toutes les religions existantes,
Pareil à la lumière qui dissipe les ténèbres?
De tous côtés, on vint à lui et tous entrèrent sous sa protection.
Il les inonda de sa générosité; ils en furent tous contents, et ils se reposèrent sur lui de leurs peines.
O le meilleur des humains, ta gloire a rendu fiers tes ancêtres.
Tu as l'origine la plus pure.
N'es-tu pas le plus généreux des hommes?
Et la moindre de tes libéralités n'a-t-elle pas fait honte à la pluie?
Tes mains ont prêté la générosité aux nuées.
Est-il étonnant que la pluie soit plus féconde que la rosée?
O le plus noble des hommes! C'est à toi que la vérité
Est venue, et c'est toi qui en as indiqué le chemin.

[1] On dit que le soir où le Prophète Mohammed monta au Paradis, il y rencontra les prophètes qui l'avaient devancé sur la terre. Il avança seul vers Dieu, et, après une conversation qu'il eut avec Lui, il revint vers eux et leur fit part de cette conversation.

Tu possèdes les qualités les plus brillantes,
Et c'est toi qui as réuni les hommes épars.
Le pauvre Ibn el Salahi, espérant, vient à toi,
Secours-le, sauve-le, enrichis-le et comble ses vœux.
Il se plaint à toi des péchés qui l'écrasent
Pardonne-lui, pardonne-lui, car il trouve son fardeau très lourd.
O mon maître, tu es le secourable!
Pardonne-moi, si j'ai péché d'avoir attendu jusqu'aujourd'hui pour faire tes éloges.
Je t'appelle et réclame ta générosité et ta satisfaction
Et je te prie de dénouer les nœuds de ma situation difficile.
Secours-moi, viens à mon aide, ô le plus généreux des hommes!
Je suis ton hôte et je recherche la richesse. Honore tes hôtes.
Je me réfugie dans ton enceinte sacrée et prie Dieu de me pardonner.
Car je garde mes chaussures. Il faut que je les ôte[1].
Dieu! accepte mes louanges et pardonne mes légèretés,
Car je commets des légèretés au moment où je dois être sérieux.
Dieu! rends-moi heureux, exauce mes vœux!
Fais-moi remise de mes fautes, délivre-moi et chasse le grand malheur dans lequel je suis tombé.
Verse ta meilleure miséricorde et ta paix la plus pure, toutes les deux si exquises,
Sur le choisi qui indique le chemin de la vérité, sur les astres qui éclairent ce chemin,
Sur les membres de sa famille qui possèdent les meilleures qualités, sur sa postérité,
Sur les khalifes Rachidites[2], qui suivirent
La noble voie tracée par lui, et qui s'attachèrent avant tout à la justice,
Sur tous ceux qui suivirent les compagnons du Prophète et sur ceux qui vinrent après eux,
Jusqu'à nos imams qui ont conservé les traditions de leurs devanciers,
Sur tous les croyants pieux et fidèles à leur foi,
Et sur tous les seigneurs dont les bénédictions profitent aux humains.
Dieu de l'Univers, donne-moi une bonne fin!
Et je termine en disant : Je désire obtenir les meilleurs et les plus purs des honneurs (*chronogramme* 1178).

[1] C'est une habitude chez les Arabes de n'entrer jamais dans un endroit respectable sans se déchausser. Il est dit dans le Coran que Dieu, parlant à Moïse, lui dit : Je suis ton Dieu, ôte tes chaussures, car tu es dans la ville sainte.

[2] C'est-à-dire orthodoxes. On indique par ce titre les quatre premiers khalifes.

On doit également à Ibn el Salahi les vers suivants, qu'il adressa à son ami, El Sayed Hassan el Badri, à l'occasion du mois de Ramadan :

Seigneur qui, par ses belles actions, s'est élevé un monument de gloire !
Seigneur dont le visage et les mains sont pour moi
La lumière et la source de la libéralité !
Je garde ton amour dans mon cœur,
Et tu es une de mes côtes.
Si, parmi les mortels, j'ai un maître,
Ce maître est toi et je suis ton esclave.
Je te félicite à l'occasion du mois de jeûne,
Que je nomme *Ramadan des félicités*[1].
O beau qui chasses la gêne et procures l'aisance
Tu es le sourire du temps.
Ramadan est arrivé, et ce mois
Donne au délaissé droit à des égards.
Au lieu de cela, tu préfères délaisser.
Pourquoi abandonnes-tu l'amoureux qui ne mérite pas cet abandon ?
Si tu invoques le jeûne pour excuse (*chronogramme*).
Je te déclare qu'elle ne peut être admise (*chronogramme*).
Envoie donc une réponse qui me tranquillise
Et fais vite : les feux du désir dévorent mon cœur.

Il lui adressa également les vers suivants, en réponse à une lettre :

Ta lettre m'est parvenue. Elle éclipse
La lettre charmante que je t'avais écrite,
Elle est venue parée des plus beaux bijoux,
Faisant des promesses et exprimant la réjouissance.
Par ses paroles, je me suis laissé bercer par l'espoir d'une rencontre,
Et par son vin étourdissant, je me suis enivré.
Mais je te fais remarquer qu'elle était incomplète,
Et ceux qui sont comme toi ne peuvent être excusés.
Si donc tu ne remplis mes vœux,
Je dirai : Ta réponse restera dans l'oubli (*chronogramme*).

Et les vers qui suivent :

J'ai reçu ta lettre évasive et dilatoire ;
Tes arguments, aux termes de la loi de l'amour, sont inadmissibles,

[1] Les deux mots et la particule contiennent la date de 1178.

La crainte des censeurs n'est pas un motif plausible,
Et les moyens de nous rencontrer ne font pas défaut.
La voie du rapprochement n'inspire pas de crainte,
Et il sied mieux à l'homme libre de paraître recherché.
Laisse donc là les piques et les lances
Et réponds-moi, en faisant une action louable.

On lui doit les vers suivants, qu'il adressa à son ami Hussein, fils de Ahmed el Macqui :

O Hussein, mon cœur t'a aimé et te demande,
Une affection et un attachement sincères,
De grâce, ne dis pas *non* dans ta réponse,
C'est un mot qui me fait peur.

Voici la réponse de Hussein :

Seigneur, mon cœur est travaillé par les désirs.
Puissiez-vous m'accepter pour votre esclave.
J'aspire à cet esclavage,
Car il me placera au-dessus de tous.
Voilà mon excuse, veuillez donc, seigneur,
Agréer la demande d'un esclave qui tremble à l'idée d'un refus :
Ne vous imaginez pas que je vous dirai *non*
Non, j'en jure par le prophète envoyé !

On doit, en dehors de cela, plusieurs poésies à Ibn el Salahy, mais je me contente de ce que j'ai rapporté. Ibn El Salahy avait une voix forte et sonore ; sur la fin de sa vie, il se transporta en son pays natal, où il mourut en 1180. Que Dieu lui soit miséricordieux !

28. — L'imam soufite, l'anachorète, Cheikh Mohammed Sayed, fils d'Abou Bakre, fils de Abd-el-Rahim, fils de Mehanna el Husseini el Bogdadi. Il naquit à Mehallet Abou el Nedjib (une des dépendances du vilayet de Bagdad) et y fut élevé. Il y étudia sous la direction de Cheikh Abd-el-Aziz, fils de Ahmed el Rahaby et de Hassan, fils de Moustapha el Kaderi. Il accomplit ensuite le pèlerinage. Il habita quelque temps à Médine, où il

fut autorisé à enseigner par le Cheikh Hassan el Kourani. El 1171, il vint au Caire et s'établit à Kasr el Chok, près du mausolée de El Hussein. Il connaissait à fond les théories du soufisme et il les exposait d'une façon originale qui charmait les auditeurs. Ceux-ci sentaient ses paroles pénétrer facilement dans leurs cœurs et s'y graver. Les principaux cheikhs, tels que notre maître, Sayed Aly el Mokadessi, Sayed Mohammed Mourtada et Cheikh el Afifi lui faisaient des visites fréquentes.

En somme, Cheikh Mohammed était un homme merveilleux; le Cheikh el Afifi disait en parlant de lui que « cet homme avait des visions » et qu'il « voyait le Prophète face à face ». Il fit un voyage à Constantinople, où il passa quelque temps, et il se rendit de là à Médine. Il revint ensuite au Caire et il habita une maison dans le voisinage de la mosquée d'El Azhar. Après quelques années passées dans cette ville, il partit pour Constantinople, où il fit des miracles. Sa réputation s'était étendue partout et sa parole était prise en très grande considération. Il eut plusieurs disciples et il vécut le reste de ses jours considéré et dans l'aisance. Il mourut vers les derniers jours de l'an 1180, laissant un enfant. Que Dieu lui soit miséricordieux et lui pardonne ses péchés !

29. — Le jurisconsulte, le bon, le grand savant, le cheikh Ahmed, fils de Ahmed el Senbellaoui, el Chafei el Azhari, célèbre sous le surnom de « Razza ». C'était un savant de première force, adonné à l'enseignement de la jurisprudence et de la métaphysique, qu'il professait à la mosquée de El Azhar. Il avait, au marché des libraires, une boutique où il vendait des livres, ce qui n'affaiblissait en rien sa piété et sa dévotion. Chaque jour, dans l'après-midi, il enseignait Ibn Kassim, dans la mosquée, aux étudiants que suivaient ses cours. Il avait étudié sous la direction des principaux cheikhs et les élèves qui suivirent ses cours profitèrent de ses leçons. C'était un homme d'une belle mine, sa barbe était grande et blanche et sa mise soignée.

Il mourut en 1180.

30. — Le respectacle, le vénéré, le perspicace, le jurisconsulte habile, Hassan effendi, fils de Hassan el Diaii el Massri, le calligraphe éminent. Une pièce écrite de sa main porte qu'il naquit dans le milieu du mois de Djamad el Thani de l'an 1092. Il étudia les sciences sous la direction des principaux savants de son époque et apprit aussi la calligraphie sous ses deux formes ; El Hamdiah et el Saieghiah. La forme dite « Hamdiah » lui fut enseignée par Soliman el Chakeri, par el Djazaieri et par Saleh el Hammami. Quant à la forme « Saieghiah », elle lui fut enseignée par cheikh Mohammed, fils de Abd-el-Moti el Semellaoui. El Chakeri et el Hammamy avaient eu pour maître Omar effendi, qui avait étudié la calligraphie sous la direction de Derviche Aly, qui avait eu pour professeur Khaled effendi, qui, à son tour, avait été l'élève de Derviche Mohammed Hamdullah Ibn Bir, le cheikh des cheikhs, autrement dit : Ibn el cheikh el Amassi. El Semellaoui avait été, de son côté, l'élève de Mohammed, fils de Mohammed, fils de Omar, qui avait été élève de son père, qui avait eu pour professeur Yehia el Marsifi, qui avait été formé par Ismail el Moukattib, l'élève de Mohammed el Wassimi, l'élève de Aly Abou el Fadle El Aradje, qui avait appris cette forme de son inventeur même, Ibn Sayegh.

Hassan effendi, dont nous traçons la biographie, était un vieillard à l'aspect imposant et beau. Il ne fréquentait que très rarement les hommes. Il avait des notions de musique et de poésie. Il était cependant très attaché au cheikh Mohammed et Taii dont il recherchait la compagnie. Il causait avec lui des sciences et des connaissances générales.

Hassan effendi autorisa bon nombre d'individus à enseigner la calligraphie. Il assistait quelquefois à des réunions d'écrivains et de lettrés, mais tout dans ses manières dénotait la fierté et la noblesse des sentiments. Il fut invité une fois à se rendre à une réunion tenue pour délivrer un diplôme, mais il refusa de répondre à l'invitation, et son refus affecta ceux qui

l'avaient convié. Le cheikh Abdallah el Edkaoui improvisa, à cette occasion, ces vers qu'il prononça dans la réunion même :

Notre réunion contient des pleines lunes,
Que représentent des écrivains illustres.
Leur présence a complété la splendeur et la clarté
De cette réunion, qui n'a pas besoin de la lumière [1].

Mais quelques instants après, le cheikh Abdallah el Edkaoui prononça les vers suivants, qui sont pour ainsi dire une rétractation :

Si à notre réunion manque le seigneur
El Diaii, dont l'écriture éblouit,
N'oublions pas que le soleil, bien que loin de nous,
Eclaire le monde de sa lumière,
Qu'il soit absent ou présent,
Ce seigneur est un soleil.

Hassan effendi mourut au milieu de Zilhodjeh de l'an 1180.

31. — L'imam, le savant illustre, l'un des rares génies de l'époque, cheikh Abd-el-Kérim, fils de Aly el Messiri el Chaféi, dit el Zayat, à cause de son assiduité auprès de son professeur, cheikh Soliman el Zayat. Il suivit les cours des savants de l'époque et s'attacha spécialement à Cheikh Soliman el Zayat, dont il devint le répétiteur. Il excella et posséda à fond les sciences, notamment la métaphysique : pour cette dernière science, il n'avait pas d'égal. Il suivit en dernier lieu les cours de Cheikh el Hefni, qui l'initia à sa doctrine. Il partit ensuite, sur les ordres de ce cheikh, au pays des Hawaras, dans la Haute-Egypte. Un des chefs des Hawaras qui avait confiance dans le Cheikh el Hefni, lui avait adressé une lettre par laquelle il le priait de lui envoyer quelqu'un de ses disciples pour montrer à ses hommes la vérité. Le Cheikh el Hefni désigna Cheikh Abd-el-Kerim pour cette mission et, ainsi que nous l'avons dit, ce dernier se

[1] El Diaii veut dire l'homme lumineux. On comprend l'allusion.

rendit parmi les Hawaras, après avoir été revêtu, par son chef, d'une robe d'honneur et après avoir reçu l'autorisation d'initier des adeptes. A son arrivée à Bahdjourah, la foule immense qui l'attendait fut transportée de joie, et, quand il descendit à terre, on lui fit un charmant accueil. Une maison spacieuse fut mise à sa disposition, et des domestiques nombreux furent attachés à son service. En dehors de cela, on lui assigna un vaste terrain pour l'exploiter comme il l'entendrait. Il se fixa à Bahdjourah où l'émir de cette ville, le chef des Hawaras, Ismaïl ibn Abdallah, le combla d'égards. Il donna des leçons et des consultations et établit des zikres. Sa réputation s'étendit et se répandit. Ses affaires prospérèrent, et, au bout de quelque temps, il eut une très grande fortune qui lui permit d'acheter des terrains, des bestiaux et des esclaves. Mais cette situation enviable ne devait pas durer. A la suite des événements qui arrivèrent dans le Saïd, le cheikh perdit tout ce qu'il possédait et il dut rentrer au Caire dans un état de dénûment complet. N'ayant pu obtenir au Caire le secours et l'appui qu'il espérait, car Cheikh el Hefni était mort, il revint au Said, où il ne put réussir à refaire sa situation. Il mourut à Bahjourah vers la fin de l'an 1181.

32. — L'Imam, le savant, le tradionniste de l'époque, le cheikh des cheikhs, Ahmed ibn Abd-el-Fattah ibn Youssouf, ibn Omar el Moudjiri el Mallaoui el Chafei el Azhari. Il disait lui-même qu'il était né le jeudi 2 Ramadan de l'an 1088, à l'aube. Sa mère était Amnah, fille de Amer, fils de Hassan, fils de Aly, fils de Seif-el-Dine, fils de Soliman, fils de Saleh, fils du Grand Saint, Aly el Maghraoui El Hassany.

Cheikh Ahmed apporta, depuis son enfance, une grande ardeur dans l'étude et il travailla sous la direction des traditionnistes les plus célèbres. Parmi ceux qui furent ses professeurs, nous citons : El Chehab Ahmed ibn el Fakih, le cheikh Mansour el Menoufi ; cheikh Abd-el-Raouf el Bachbichi ; cheikh

Mohammed, fils de Mansour el Etfihi ; El Chehab el Khalifi ; cheikh el Nemroussi ; cheikh Abd-el-Wahab el Tantaoui, Abou el Ez Mohammed ibn el Adjami, cheikh Abd-Rabbou el Diwi, cheikh Radouan el Toukhi ; cheikh Abd-el-Djawad el Mehally ; son oncle maternel, Abou Djaber Aly ibn Tamer el Eytaoui ; Abou-el-Feiz Aly ibn Ibrahim el Boutiji el Abou-el-Ens Mohammed, fils de Abd-el-Rahman el Melidji, tous chaféites. Parmi les Malékites qui furent ses professeurs sont : Mohammed ibn Abd-el-Rahman, ibn Ahmed el Werzazi ; Cheikh Mohammed el Zerkaoui ; Cheikh Omar, ibn Abd-el-Salam el Tetouany ; Cheikh Ahmed el Hachtouky, Cheikh Mohammed ibn Abdallah el Sedjelmassi, Cheikh Ahmed el Nefraoui ; Cheikh Abdallah el Kenkessy ; Ibn Abou Zékry ; Soliman el Hosseini et El Chobrakhity. Parmi les Hanéfites, il eut pour professeur El Sayed Aly, fils de Aly el Hassany el Darir, connu sous le nom de Scandar.

Le cheikh el Mallaoui partit en 1122 pour les Lieux-Saints ; là, il étudia sous la direction de El Bosri et de El Nakhly, qui l'autorisèrent à enseigner *El Awaliah* et les premières parties des six recueils du Hadith. Il suivit également les cours de cheikh Mohammed Taher el Kourany et de Cheikh Edriss el Yamâni qui lui délivra un diplôme, ceux de Molla Elias el Kourany et du cheikh Ibrahim el Kourany, qui lui délivra un diplôme général. Il revint ensuite au Caire précédé d'une réputation de savoir immense. On recourait à ses lumières pour résoudre les questions les plus difficiles, tant en métaphysique qu'en Hadith. Il enseigna à plusieurs reprises le *Manhadje*, ainsi que la plupart des ouvrages, et plusieurs générations d'étudiants profitèrent de son enseignement. Il écrivait mieux qu'il ne parlait. On lui doit de nombreux écrits, entre autres :

Deux commentaires, d'une grandeur différente, sur le texte de *El Soullam*,

Deux commentaires sur *El Samarkandiah*,

Un commentaire sur *El Yasseminiah*,

Un commentaire de *El Adjroumiah*,

Un ouvrage en vers intitulé : *El Nassab* (la généalogie).

Un commentaire de *El Nassab*,

Un commentaire sur l'ouvrage intitulé : *Akidet el Ghamri*.

Un commentaire sur *Dibadjat el Moukhtassar*. Ce commentaire a pour nom *Okoud el Dorar* (les colliers de perles). Il mit la dernière main à cet ouvrage au mausolée de El Hussein en 1123. Cheikh Ahmed mit en vers *El Mouadjdhat* et le commenta.

Il fit une traduction de l'ouvrage de Moula Issam, qui a pour objet les figures de rhétorique, et enfin un recueil de formules de bénédictions à appeler sur le Prophète ; que Dieu le bénisse et le salue !

Les écrits de Cheikh Ahmed sont très estimés et très répandus. Les élèves les lisent aussi bien que les professeurs.

Le cheikh el Mallaoui fut malade pendant quelque temps et forcé de garder le lit, et pourtant, dans cet état, il donnait chaque jour des leçons dans diverses sciences. Les hommes venaient chez lui des divers pays, étudiaient sous sa direction et lui demandaient l'autorisation d'enseigner. Il leur donnait des leçons et les autorisait ; d'autres personnes venaient chez lui pour obtenir sa bénédiction, il la leur donnait et faisait des vœux pour eux.

Il resta dans cet état pendant trente ans environ, durant lesquels il jouit sans interruption de la plénitude de ses facultés. Il mourut dans le milieu du mois de Rabi el Awal de l'an 1181.

Notre cheikh Mohammed el Maléki, dit Ibn el Sitt, m'a dit qu'avant de mourir le cheik Ahmed avait exercé, pendant un an, la dignité de chef des élus. Le cheikh Ahmed fut enterré dans une place préparée exprès pour lui, au mausolée de El Hussein. Le cheikh Abdallah el Elkaoui composa à l'occasion de sa mort, une élégie dont voici le vers final qui contient la date de l'année de sa mort.

Dieu, aie pitié de celui qui possède la science divine !
Ahmed el Mallaoui était un homme qui doit être pris pour exemple.

33. — Le cheikh, l'Imam pieux et bon, Abd-el-Haï, ibn el Hassan ib Zein-el-Abedine, el Hussein, el Bahnassy el Maléki. Il habitait Boulak et était né à El Bahnassa en 1083. Il était venu dans la suite au Caire, où il eut pour professeurs Cheikh Khalil el Lakkani, Cheikh Mohammed el Nacharty, Cheikh Mohammed el Zerkani ; le Cheikh Mohammed el Etfihi ; Cheikh Mohammed el Ghamry, Cheikh Abdallah el Kenkessy ; Cheikh Mohammed ibn Seif, Cheikh Mohammed el Khorachy. Il fit en 1113 le pèlerinage de la Mecque et assista aux cours de El Bosri et de El Nakhly. Le Sayed Mohammed el Tohamy et Sayed Mohammed ibn Aly Alaoui l'autorisèrent à initier des adeptes, le premier aux mystères de la secte Chazeliahs et le dernier à ceux de la secte Ahmadiah. Le cheikh Mohammed Choueik lui donna également la même autorisation, en ce qui regarde la secte Chennawiah.

Cheikh Abd-el-Haï assista aux leçons que donnait le traditionniste Cheikh Aly el Toulouny, et à son tour il fit des cours dans la mosquée de El Khatyry.

Le cheikh était un homme réservé dans ses relations avec le monde et très désintéressé. Il menait une vie frugale. Il mourut la veille du lundi 11 Châban de l'an 1181, dans sa maison de Boulak. Les prières mortuaires furent dites sur son corps à la grande mosquée, au milieu d'une foule imposante. Il fut ensuite porté au cimetière des khalifes, près de Saïdah Nefissah, où il fut enterré.

34. — Le cheikh, l'imam de la Sounnah Abd-el-Khalek ibn Abou Bakre, ibn Zeïn, ibn el Saddik, ibn El Zeïn, ibn Mohammed, ibn Mohammed, ibn Abd-el-Rahman, ibn Mohammed, ibn Mohammed, ibn Aboul-Kassim el Nemri el Achâri el Mezdjadji el Zoubeidi el Hanafi, le descendant des théologiens et des soufis.

L'arrière bisaïeul de Abd-el-Khalek était Mohammed ibn Mohammed ibn Aboul-Kassim, l'ami de cheikh Ismaïl el

Djabarti, le chef des Walis dans le Yemen. Son petit-fils Abd-el-Rahman ibn Mohammed fut son successeur dans les fonctions de chef des Walis et c'est ce même Abd-el-Rahman qui, à un moment donné, quitta El Mezdjadja, village aujourd'hui en ruines, où il habitait, pour Zoubeid où il habita avec sa famille.

Abd-el-Khalek naquit en 1100 à Zoubeid; il y apprit, encore tout petit, le Coran et quelques textes de commentaires. Quand il fut arrivé à l'âge de la force, il étudia sous la direction de l'imam tradionniste cheikh Elâ-el-Dine El Mezdjadji, de Sayed ibn Omar El Ahdal, de Abd-el-Fattah ibn Ismaïl el Khass et de Cheikh Aly el Marhoumy qui habitait Mokha. Le cheikh Hassan el Ajami, qui habitait la Mecque, lui délivra le diplôme grâce à l'influence de son père et de son parent, cheikh Aly fils de Aly el Mezdjadji qui habitait la Mecque également.

Le cheikh Abd-el-Khalek partit ensuite pour les Lieux-Saints et il assista, à la Mecque, aux leçons de Cheikh Mohammed Akilah, sous lequel il étudia les six ouvrages de Hadith et qui le revêtit de la robe des initiés et lui donna le pouvoir d'exorciser. Il suivit les cours de jurisprudence donnés par cheikh Abd-el-Kerim el Lahouri qui lui recommandait sans cesse de lire *El Akhskiy*, « livre indispensable à tout étudiant », lui disait-il. Il étudia également sous la direction du cheikh Abd-el-Monèm, fils de Tadj-el-Dine el Kolaii, de Mohammed ibn Hassan el Adjamy, de Mohammed, fils de Sayed el Tombakty et à Médine, sous la direction de Cheikh Mohammed Taher el Kourdy qui fut son professeur pour les premiers chapitres des six recueils de Hadith, et de cheikh Mohammed Hayat El Sindy, qui lui apprit également les six recueils.

Abd-el-Khalek revint ensuite à Zoubeid où il s'adonna à la carrière de l'enseignement. Notre cheikh El Sayed Mohammed Mortada étudia sous sa direction les deux livres véridiques et les *Sounan* de El Nessaï en entier, *El Kanz* et *El Manar*, ouvrages dus à El Nasfi, Les *Mousalsalat*, au nombre de quarante-cinq, de ibn Akilah, *El Mousalsal*, et beaucoup d'autres

ouvrages. Ils faisaient ces études dans un endroit nommé « Aïn el Rida » situé à une certaine distance de Zoubeid, où le cheikh se retirait à l'époque de la pousse des palmiers. Sur la fin de sa vie, il partit pour les Lieux-Saints et mourut à la Mecque dans le courant du mois de Zilhodjeh de l'an 1180. Il avait reconnu le Sayed Mortada pour philosophe consommé, il lui avait donné le titre de maître et l'avait revêtu de la Khorkah[1].

35. — Le cheikh, l'imam, le grand savant, le traditionniste véridique, Omar fils de Aly, fils de Yehia, fils de Moustapha el Tahlaoui el Maleki el Azhari. Il avait étudié sous la direction de Cheikh Salem El Nafaraoui, de Cheikh Mansour el Menoufi, de El Chehab Ibn el Fakih, de Cheikh Mohammed el Saghir el Werzazi, de Cheikh Ahmed el Mallaoui, de Cheikh el Chabraoui et de Cheikh el Beleidi. Il eut également pour professeurs de Hadith Ahmed el Babeli et Cheikh Ahmed el Amaoui, dits les deux Chehabs, Abou el Hassan el Aly, fils de Ahmed el Khoreichi el Fassi. Il devint d'une très grande habileté dans les sciences ; il donna des leçons à la mosquée de El Azhar et au mausolée El Husseini, et il acquit une grande renommée de savoir et d'habileté. Il partit ensuite pour Constantinople, pour une affaire importante qui intéressait les émirs égyptiens et qu'il réussit à mener à bonne fin. Il donna à la mosquée de Sainte-Sophie des leçons auxquelles assistèrent les principaux savants de la capitale de l'Empire turc. Il quitta ensuite Constantinople et revint au Caire en 1147.

Lorsque la construction de la mosquée que Osman Katkhoda faisait élever à l'Esbékiah eut été terminée, Cheikh Omar fut désigné par l'émir Osman pour y faire des cours. Il s'était rendu célèbre par le charme de son intonation et la douceur de sa prononciation. Il enseigna au mausolée de El Hussein *El Mowatta* et autres ouvrages et plusieurs profitèrent de son

[1] Manteau en étoffe de laine porté par les soufis et qu'un maître transmet souvent à son disciple de prédilection.

enseignement. Il autorisa des cheikhs, enseigna le Hadith à feu Hamzah pacha, auprès duquel il se rendait une fois par semaine, le vendredi. Sa parole impressionnait ses auditeurs et le public avait en lui une grande confiance. Il mourut la veille du jeudi 11 Saffer de l'an 1181 ; les prières mortuaires furent récitées sur son corps, dans la matinée, à la mosquée de El Azhar, au milieu d'une assistance nombreuse, et il fut ensuite inhumé au cimetière de El Moudjawerine.

36. — Le vénéré, le bon, le cheikh Abd-el-Wahab fils de Zein-el-Dine, fils de Abd-el-Wahab, fils de Nour-el-Dine, fils de Bajazet, fils de Ahmed, fils du chef des Walis, Chams-el-Dine, fils de Abou-el-Mafakher Mohammed, fils de Daoud el Cherbini El Chaffeï. Il était l'aîné de trois frères et ce fut lui qui succéda à son père dans la dignité de cheikh du mausolée élevé en l'honneur de son grand-père. Il s'acquitta d'une façon satisfaisante des charges de cette dignité ; il rétablit les bonnnes œuvres qui étaient tombées en désuétude, il fit réparer l'hospice, établit un zikre, qui se réunissait deux fois par jour à la mosquée. Il récompensa dignement les chanteurs. Il vint au Caire plusieurs fois, d'abord en compagnie de son père et quelquefois après la mort de celui-ci. Notre cheikh Sayed Mortada composa en son honneur une brochure sur la secte *Aïssiah*, à laquelle il donna le nom de *Akilat el Atrab*. Sur la fin de sa vie, le cheikh Abd-el-Wahab vint au Caire pour une affaire qui réclamait sa présence. Il y tomba malade, quelque temps après son arrivée, et trois jours après la mort l'emporta. Il mourut, la veille de dimanche 1er Zilkadeh de l'an 1181 et son corps fut transporté dans son pays. C'est là qu'il repose parmi ses ancêtres.

37. — Le cheikh, l'imam, le grand, le plus grand savant de l'époque, celui qui est arrivé à posséder ce que les autres ne purent obtenir, celui qui est reconnu pour n'avoir pas d'égal et

auquel la première place a été décernée d'un commun accord, le soleil de la religion, Mohammed ibn Salem el Hefnaoui el Chaffei el Khalwaty. Par la mère de son père, Sayeda Tork, fille de El Sayed Salem, fils de Mohammed, fils de Aly, fils de Abd-el-Kérim, fils de El Sayed Barta dont la dépouille mortelle repose à Birket el Hadj et qui descend de l'imam El Hussein par son aïeule paternelle, le cheikh el Hefnaoui, disions-nous, descendait de El Hussein et était par conséquent Chérif. Son père avait été percepteur au service d'un des émirs du Caire, et s'était acquitté de cette charge avec une rare honnêteté. Le cheikh Mohammed dont nous traçons la biographie naquit au commencement de l'an 1100, au village de Hefna, une des dépendances de Belbeis, et y fut élevé. C'est de là qu'il tire son titre, el Hefnaoui, qui est devenu pour lui un véritable nom propre, à force de lui être appliqué. Il étudia à Hefna jusqu'au verset *Poètes* du Coran. Il fut ensuite amené au Caire, sur l'ordre donné à son père par cheikh Abd-el-Raouf el Bachbichi. Il avait quatorze ans quand il arriva, et c'est dans cette ville qu'il apprit le reste du Coran. Il étudia ensuite les textes, apprit *l'Alfiah* de Ibn Malek, *le Sullam*, *le Djoharah*, *el Rahabiah*, *Abou Chodjah* et autres, et fréquenta les cours des savants de son époque. Il apportait dans l'étude une ardeur que rien ne rebutait. Il s'appliqua tant, qu'il devint d'une habileté incontestable. Ses professeurs l'autorisèrent à donner des consultations et des leçons ; il donna des leçons de leur vivant et il enseigna les ouvrages les plus abstraits, tels que: *El Achmouny*, *Djamh el Djawameh*, *el Manhadji Moukhtassar*, *el Saad* et autres ouvrages de jurisprudence, de logique, de hadith, de théologie et quelques ouvrages traitant des bases de la Loi. Il enseignait ces choses en l'an 1122.

Les professeurs de Cheikh Mohammed furent cheikh Ahmed el Khalifi, Cheikh Mohammed el Deirebi, Cheikh Abd-el-Raouf el Bachbichi, Cheikh Ahmed el Mellaoui, Cheikh Mohammed Segaï, Cheikh Youssouf el Mallaoui, Cheikh Abdan el Diwi,

Cheikh Mohammed el Saghir et le grand tradionniste Cheikh Mohammed el Bediri. Sous la direction de ce dernier, il étudia *El Tafsir*, le *Hadith*, les traditions qui remontent appuyées sur des autorités jusqu'au Prophète, l'ouvrage intitulé : *El Ehia*, dû à l'imam el Ghazali, les livres véridiques de Bokhari *Mosslem*, les *Sounan* de Abou Daoud, les *Sounan el Nessaï*, les *Sounan* de ibn Madjah, *El Mouatta*, *Mousnad*, ouvrage dû à l'imam el Chaffei, *El Môdjam El Kébir*, *El Môdjam El Aoçat* et *El Môdjam El Saghir*, trois traités dus au Tabarani, le livre véridique de ibn Hâyan, le *Moustadrak* de El Nissaboury, *El Heliah* de El Hafiz Abou Naïm et autres ouvrages.

Les contemporains de cheikh Mohammed reconnurent sa supériorité, et ses cours furent suivis par les meilleurs étudiants. Il était alors dans une très grande gêne ; ceci se passait quand il était encore à ses débuts dans la carrière de l'enseignement. Il acheta un encrier, des plumes et du papier, et se mit à copier des livres, mais cela l'attristait et lui causait de la peine, car il craignait d'être distrait de l'enseignement. Telle était sa situation, quand un jour un homme vint entendre son cours. Aussitôt que le cheikh eut fini sa leçon, cet homme s'approcha de lui et lui dit : « Seigneur, j'ai deux mots à vous dire » et en même temps, il lui fit signe de le suivre dans un endroit peu éloigné. Le cheikh s'y rendit avec lui et après quelques instants de marche ils arrivèrent à l'école dite El Aïniah, où ils pénétrèrent. Ils y étaient assis depuis très peu de temps, quand l'inconnu sortit de sa poche un mouchoir rempli d'argent et le présenta au cheikh en lui disant : « Seigneur, un tel vous salue et vous prie de lui faire le plaisir d'accepter cet argent qu'il m'a chargé de vous faire parvenir. » Le cheikh prit le mouchoir, l'ouvrit, en prit une grande poignée d'argent et voulut en gratifier le porteur. Mais celui-ci jura qu'il n'en prendrait rien, après quoi ils se séparèrent. Le cheikh revint à sa maison et son premier soin, en entrant, fut

de briser ses plumes et son encrier. Depuis lors, ses affaires ne firent que prospérer et sa situation alla toujours en s'améliorant. Il allait souvent dans l'hospice de Sidi Chahine el Khalwaty, situé au pied de la montagne et il y passait les nuits en prières. Il porta toute son attention sur l'enseignement et les sciences, il enseigna *El Manhadj*, *Djamh el Djawameh*, *El Achmouny*, *Mouktassar el Saad*, et les notes du petit-fils de l'auteur sur ce dernier ouvrage. L'illustre savant cheikh Moustapha el Azizi lui communiquait toutes les questions dont on lui demandait la solution. Il étudia aussi la versification, et après quelque temps il y devint d'une grande habileté. Il fit des poésies et des morceaux de prose achevés. Ses contemporains en grande partie, du moins ceux qui étaient de son rang, ou lui étaient inférieurs, furent formés par lui et s'appuyèrent sur son autorité. Parmi eux, nous trouvons son frère, le grand savant, cheikh Youssouf, le cheikh Ismaïl el Ghoneimi, à qui l'on doit des écrits magnifiques, et qui mourut en 1161, le cheikh des cheikhs, Cheikh Aly el Edoui, Cheikh Mohammed el Ghilany; Cheikh Mohammed el Zohar, qui habitait à El Mehalla el Koubra et autres.

Les réunions dans lesquelles se trouvait Cheikh Mohammed étaient toujours présidées par le respect et la politesse et on le tenait en si grande considération que personne ne lui adressait aucune question. La carrière de l'enseignement, à laquelle il s'était consacré, lui laissait à peine le temps d'écrire, et pourtant on lui doit entre autres ouvrages célèbres :

Des notes sur le commentaire du traité intitulé : *El Aded Les'saad* ;

Des notes sur *El Chanchoury*, ouvrage qui traite des successions.

Des notes sur le commentaire du *El Hamziah*, ouvrage dû à Ibn Hedjr ;

Des notes sur *Mokhtassar el Saad* ;

Des notes sur *El Yassminiah* et son commentaire par El Samarkandi, ouvrage d'algèbre, et autres écrits tous célèbres.

Cheikh Mohammed était un homme d'un grand caractère et de sentiments nobles ; les richesses n'avaient pas de valeur à ses yeux. A ses belles qualités, il joignait un air imposant ; son teint était brun, sa barbe était blanche et son visage avait l'air d'un foyer de lumière. Un de ses yeux avait la prunelle endommagée par une tache, mais le cheikh était si respecté et si considéré que cette infirmité n'était connue que de peu de personnes. Il était d'une longanimité et d'une magnanimité rares : sa bonté le portait à écouter en souriant et d'un air affable tous les discours de ceux qui s'entretenaient avec lui, fussent-ils pleins de mensonges et de fourberies. Quand il rencontrait un individu ayant des prétentions sur tel ou tel sujet, ou des idées à lui sur telle ou telle question, le cheikh ne le contredisait jamais. Quant à ce qui est de sa générosité, il suffit de dire qu'il n'a jamais refusé de donner à quelqu'un un objet quelconque demandé par celui-ci, si cher que fût au cheikh l'objet en question. Et qui plus est, il le donnait de gaieté de cœur et avec contentement. Ses yeux avaient un regard de mépris pour ce monde, dont son âme s'était détournée ; il faisait des largesses et des aumônes, les unes aux yeux du monde et les autres en secret. Il dépensait chaque jour dans sa maison environ un ardeb de blé. Son moulin ne discontinuait pas un moment de tourner. Sa dépense était grande aussi pour le café et les sirops. Les visiteurs affluaient chez lui et il n'était pas rare de voir à sa table de quarante à soixante convives. De plus il subvenait aux besoins des maisons de ses suivants et de ceux qui se disaient ses gens. Sa renommée se répandit dans l'univers; des visiteurs lui vinrent de tous les coins du monde. Les rois lui faisaient des présents, et les émirs, aussi bien que les indigents, recouraient à lui. Tous s'en retournaient satisfaits. Dieu, de son côté, lui envoya la prospérité.

Le cheikh el Hefni a fait des miracles, des actes extraordinaires qu'il serait trop long d'énumérer. Le cheikh Hassan el Molki les a relatés dans son ouvrage contenant tout ce qui re-

garde le maître. Le grand savant, cheikh Mohammed el Damanhouri, dit El Helbaoui, est également l'auteur d'un ouvrage qui parle des qualités du maître et qui en fait des éloges.

SECTE KHALWATYAH.

MANIÈRE DE PRENDRE L'ENGAGEMENT.

Cette secte tire son nom de Sidi Mohammed el Khalwaty, l'un des descendants du Prophète. Elle s'appelle aussi El Karabachlyah, de Sidi Aly effendi Karabache, qui faisait partie de cette secte ; mais ce nom ne doit s'appliquer qu'à une des divisions de la secte Khalwatyah. Le Sayed el Bakri a fait mention de cette division dans son *Alfieh*, et voici ce qu'il dit à ce sujet :

> Les nobles Khelwatyahs se divisent en groupes
> Qui, par leurs actions, ont tous atteint la grandeur.
> Le meilleur de ces groupes est le nôtre :
> C'est celui de El Karabachlyah.

C'est une secte appuyée par la Loi pure et elle n'impose pas à ses partisans plus qu'ils ne peuvent faire. Elle est la meilleure des sectes, car sa formule propre et spéciale est celle-ci : « Il n'y a de Dieu que Dieu », et le Prophète a dit : « L'homme ne peut pas dire quelque chose de mieux que cette formule. » Le cheikh El Hefni l'avait embrassée passé l'âge de trente ans ; il avait fait ses débuts sous la direction de cheikh Ahmed El Chazeli el Moghrabi, dit el Mokri, qui lui enseigna quelques Hezbs et quelques Werds.

Lorsqu'en 1136, le Sayed el Bakri arriva de Syrie, le cheikh lui fut présenté par l'un de ses élèves, le nommé Sayed Abdallah el Selfiti. Lorsqu'il fut admis en sa présence, le cheikh el Hefni le salua et s'assit. Le Sayed el Bakri le regardait et

le cheikh regardait également Sayed el Bakri ; il y eut alors entre eux une liaison de cœur, et le cheikh el Hefni, après en avoir demandé l'autorisation, se leva de sa place et s'assit devant le Sayed. Il était dans l'habitude de celui-ci, lorsqu'un aspirant venait chez lui, de l'inviter à choisir ; il dérogea à cette règle avec cheikh el Hefni et cela prouve la force de la liaison de cœur qui s'était établie entre eux. Le Sayed reçut de lui, séance tenante, l'engagement[1] et le cheikh el Hefni se mit depuis à travailler et à militer. Il rêva une fois que le Sayed el Bakri et le cheikh Ahmed el Chazeli étaient assis et que ce dernier lui faisait des reproches amicaux au sujet de son affiliation, reproches dont il adressait une partie au Sayed. Le Sayed aurait dit alors au cheikh Ahmed : « Y a-t-il quelque chose entre vous et lui ? — Oui, dit alors le cheikh Ahmed, il me doit un dépôt ». Le cheikh Ahmed avait à peine prononcé ces paroles qu'une petite canne verte se montra dans la main du Sayed et celui-ci s'adressant au cheikh Ahmed lui dit : « Est-ce là ton dépôt ? — Oui », répondit le cheikh Ahmed. Le Sayed prit alors la canne, la brisa en deux morceaux et en jeta les tronçons à Chazeli. Le cheikh el Hefni se réveilla à ce moment et conta son rêve au Sayed ; celui-ci lui dit : « Ce rêve veut dire que la liaison entre vous et moi est faite et que vous êtes séparé de cheikh Ahmed. C'est ce qu'on appelle la parenté intérieure qui a mis au nombre des descendants du Prophète Salmon le Persan et Soheib. » C'est de cette parenté que Ibn el Fared a dit :

Aux termes de la loi de l'amour, cette parenté
Nous unit plus que la fraternité.

Dans la fameuse poésie « El Tayeh » le cheikh fait dire au Prophète — que Dieu le bénisse et le salue ! :

[1] D'habitude, l'engagement n'était reçu de l'aspirant qu'après un temps d'essai qui devait durer deux ou trois mois.

Bien que par ma forme je fasse partie des descendants d'Adam,
Je n'en suis pas moins son père en réalité.

Il veut dire par là qu'Adam est son père pour la parenté extérieure et qu'il est lui-même le père d'Adam pour la parenté intérieure, attendu qu'Adam est son représentant dans sa mission et qu'il est venu comme prophète après lui. En outre, Adam dut recourir à son intervention pour communiquer avec Dieu et c'est pourquoi, lorsqu'Adam implora le Prophète, son repentir fut exaucé par Dieu, qui n'exigea de lui à titre de dot pour Ève que les salutations et les bénédictions sur le Prophète. Il en résulte donc que la parenté intérieure est plus noble et plus importante que la parenté extérieure, car c'est d'elle que dépend le succès.

Le cheikh el Hefni suivit de la façon la plus satisfaisante les prescriptions de la secte, et quelque temps après son affiliation, le Sayed lui apprit le deuxième et le troisième des noms de Dieu. Depuis son engagement, le cheikh el Hefni fut d'une politesse extrême et d'une sincérité inaltérable avec son initiateur; il fut élevé par lui et par lui il domina ses contemporains. Le cheikh el Hefni ne parlait en présence du Sayed que lorsque celui-ci lui adressait la parole, et sa réponse ne dépassait jamais les limites du nécessaire. Telle fut sa conduite pendant un certains temps; enfin le Sayed l'autorisa à parler en sa présence. C'était lors d'un voyage au Caire. Dans ce voyage, le Sayed, ayant vu le respect et la considération dont le peuple entourait le cheikh el Hefni et l'affluence considérable des visiteurs qui venaient chez son élève, lui permit de les recevoir et de leur prêcher. « Guider un seul homme, lui dit-il, dans le chemin de la vérité, vous sera plus profitable que tout l'or du monde». Une fois, le Sayed avait dit au cheikh El Hefni : « Venez ce soir avec les autres affiliés tenir une séance d'invocation dans notre maison ». A la tombée de la nuit, il survint une pluie torrentielle, ce qui n'empêcha pas le cheikh el Hefni de se rendre chez son maître à pied. Lorsqu'il arriva, trempé

d'eau et souillé de boue, le Sayed lui dit : « Pourquoi t'es-tu mis dans un pareil état? — Seigneur, répondit le cheikh, vous nous avez donné l'ordre de venir, sans le soumettre à une restriction quelconque, et d'ailleurs il n'est pas impossible de venir. — Tu as bien fait, lui repondit le Sayed, c'est un premier pas vers la perfection ». Devant sa sincérité, le Sayed lui donna la préférence sur tous ses autres vicaires ; il lui donna le surnom du « frère sincère ». Il lui fit connaître des secrets et lui fit voir des vérités. Il lui enseigna la façon d'enseigner la citation du nom divin et la manière de prendre l'engagement, ainsi que le certifient les lignes écrites par le cheikh el Hefni au dos de l'acte d'engagement donné par Abdallah, fils de Salem el Bosri, et dont voici la teneur :

« Voici la manière de recevoir l'engagement enseignée par le Sayed el Bakri el Saddiki au cheikh el Hefni, au moment où il lui eut permis de recevoir des engagements dans la secte Khalwatyah. La façon de reconnaître l'âme docile se pratique ainsi : l'aspirant se place devant le maître de façon à ce que leurs genoux se touchent. Pendant ce temps, le maître qui a le visage tourné vers le sud lit le Fatiha (premier verset du Coran), la main dans celle de l'aspirant qui lui confie son âme et puise dans ses lumières et sa sainteté. Le maître dit à l'aspirant à trois reprises : « Dis avec moi : je demande pardon à Dieu le grand. » Il lira ensuite les deux chapitres du Coran, qui préservent, le verset de la prohibition, puis celui de la reconnaissance. « Ceux qui te reconnaîtront pour leur chef, reconnaîtront Dieu à l'exemple du Prophète, etc. » Il lira ensuite la Fatiha, demandera à Dieu de l'aider, de le favoriser et recommandera à l'adepte de remplir les devoirs qui lui incomberont par le fait de son affiliation, d'être toujours dans le chemin de la vérité. Lorsque viendra le temps de lui enseigner le deuxième nom, il le lui enseignera afin qu'il arrive à ses fins et il lui ouvrira la porte qui fait connaître que tous les actes émanent d'un seul. Au troisième nom, il lui enseignera

que tous les noms n'indiquent qu'un seul ; au quatrième, il lui apprendra que toutes les qualités sont les attributs d'un seul, afin qu'il le fasse arriver graduellement aux qualités les plus sublimes ; au cinquième nom, il lui apprendra l'unité de Dieu, afin qu'il jouisse des meilleurs plaisirs ; enfin, au sixième et au septième noms, il lui enseignera toutes les secrets qui le perfectionneront dans la secte. Nous demandons à Dieu d'être dans le chemin de la vérité, d'être observés par lui et d'être l'objet de sa bienveillance ; louanges à Dieu, le Créateur de l'univers !

Ces lignes étaient écrites de la main même du cheikh, au dos de l'acte qui portait en outre ces lignes : « J'ai lu dans l'ouvrage intitulé *El Fetouhat el ilahiah* », dû au Cheikh el Islam Zakharia el Ansari, ce qui suit : « Quand le maître veut recevoir de quelqu'un l'engagement, il est tenu, ainsi que l'aspirant, de se purifier de toute impureté afin qu'il soit digne d'être initié aux mystères de la secte. Le maître élèvera son âme vers Dieu et le priera d'accepter le nouveau venu ; il l'en conjurera par Mohammed, qui est l'intermédiaire entre lui et ses créatures. Il mettra la main droite sur la main droite de l'aspirant de façon à ce que les paumes de leurs mains se touchent et que le pouce de l'aspirant soit tenu par les doigts du maître. Celui-ci lira alors les deux chapitres du Coran qui préservent, il citera *el basmalah* et dira ensuite ces paroles :

« Louanges à Dieu, le maître de l'univers ! Je demande pardon à Dieu le grand, le seul et l'unique, Dieu le vivant. Je me repens de tous mes péchés. Que Dieu bénisse et salue notre seigneur Mohammed, les membres de sa famille et ses disciples ! » L'aspirant doit répéter cette formule après lui, et il doit ajouter ces mots : « Dieu, je vous prends à témoin, et vos anges et vos envoyés, et vos prophètes et vos élus, que j'ai reconnu ce maître pour cheikh ; il m'indiquera la route à suivre pour arriver à vous. » Le maître dira alors : « Dieu, je vous prends à témoin, et vos anges et vos envoyés, et vos prophètes et vos élus, que

je l'ai accepté pour enfant en vous. Dieu, recevez-le et soyez-lui bienveillant. Dieu soyez avec lui et non contre lui. » Il fera ensuite la prière suivante :

« Dieu, redressez-nous et permettez-nous de redresser ; guidez-nous dans le chemin de la vérité et permettez-nous d'y guider ; Dieu, montrez-nous la vérité et le mensonge sous leurs véritables formes et aidez-nous à nous rapprocher de celle-là et à éviter celui-ci. Dieu, enlevez de notre route tout obstacle à même de nous empêcher d'arriver à vous ; ne nous écartez pas de vous et ne nous permettez pas de vous oublier ».

Quant aux sept degrés indiqués par le Sayed, ils sont les degrés des sept noms ; l'âme a dans chacun de ces degrés une condition, qui a son nom propre. Or, le premier nom est : « Il n'y a de Dieu que Dieu », dans ce degré qui est le premier, l'âme est qualifiée de « encline » ; le deuxième nom est « Dieu », et l'âme est qualifiée dans ce degré de « blâmeuse » ; le troisième nom est « est » et alors l'âme est qualifiée de « inspirée » ; le quatrième est « vérité », et l'âme est dans ce degré qualifiée de « tranquille », le cinquième est « vivant », et l'âme est alors qualifiée de « satisfaite » ; le sixième est « ressusciteur », et dans ce degré l'âme est « satisfaisante » ; enfin le septième nom est « dompteur », et l'âme est qualifiée de « parfaite ». C'est le dernier degré de l'enseignement ; les six noms sont soufflés dans l'oreille droite de l'affilié, seul, le septième est soufflé dans son oreille gauche. Leur enseignement dépend de la conduite et du mérite de l'adepte et du jugement que le maître porte sur lui.

Sachez, lecteur, que cette façon de recevoir l'engagement de quelqu'un remonte au Prophète, qui l'a apprise de l'ange Gabriel, qui, à son tour, la fait remonter à Dieu. D'aucuns disent que le Prophète l'a apprise des quatre archanges. Le Prophète a initié Aly ; voici comment Sidi Youssouf el Adjami rapporte cette initiation, dans son ouvrage intitulé *Rihan el Kouloub* (Le Parfum des cœurs). Aly, dit Sidi Youssouf, dit un jour au Prophète : « Envoyé de Dieu, indique-moi le chemin le plus court

pour arriver à Dieu. » Le Prophète lui répondit : « Aly, répète toujours le nom de Dieu dans les endroits solitaires — Voilà la vertu attachée à l'invocation du nom de Dieu, dit alors Aly, mais tout le monde le fait, ô envoyé de Dieu.» Le prophète lui répondit : « Aly, lorsque sonnera l'heure, la terre ne contiendra plus un seul homme qui prononce le nom de Dieu — Comment, et dans quelle posture dois-je faire cette invocation, Prophète de Dieu ? dit Aly — Ferme tes yeux, répondit le Prophète, et écoute à trois reprises ce que je vais dire; tu répéteras ensuite à trois reprises mes paroles, pendant que j'aurai les yeux fermés.» Le Prophète dit ensuite à trois reprises, les yeux fermés et à voix haute, pendant que Aly retenait ses paroles : « Il n'y a de Dieu que Dieu. » Aly répéta ces paroles après lui autant de fois; il avait les yeux fermés et le Prophète retenait ses paroles. Aly initia ensuite el Hassan el Bosri, quoiqu'en disent les contradicteurs. Hassan el Bosri initia Habib el Adjami, l'initiateur de Daoud el Taï, l'initiateur de Marouf el Khorkhi, qui initia à son tour Soraya el Sakoty, l'initiateur de Abou el Kassim el Djeneid el Baghdady, le fondateur de toutes les autres principales sectes islamiques. El Djeneid initia Menchad el Dinoury, qui initia Mohammed el Dinoury qui, à son tour, initia le Cadi Wadjih-el-Dine, l'initiateur de Omar el Bakri, l'initiateur de Aboul Nedjib el Sahrouardy, qui initia le chef des mystiques El Abhary, ce dernier initia Mohammed el Nadjachi; El Najachi initia Chehab-el-Dine el Chirazi; El Chirazi initia Djelal-el-Dine el Tabrizi ; El Tabrizi initia Ibrahim el Kilani, qui initia Mohammed el Khalwaty, qui donna son nom à la secte; Mohammed el Khalwaty initia Bir Omar el Khalwaty, qui enitia Baïram el Khalwaty, qui à son tour initia Ez-el-Dine el Khalwaty, qui initia Badre-el-Dine el Khaïali. El Khaïali initia à son tour Yehia El Charawany, l'auteur de *Werd el Sitar* qui initia Bir Mohammed el Arzindjawi, qui à son tour initia Chalabi Soultan, qui fut l'initiateur de Kheir el Toukady, l'initiateur de Chaban el Castamouny, ce dernier initia Ismaïl

el Djourouni, dont la dépouille mortelle repose à Jérusalem; Ismaïl, dont il s'agit, initia Sidi Aly effendi Kanabache (tête noire, en langue turque) qui donna son nom à notre groupe. Sidi Aly initia son enfant Moustapha effendi, et ses successeurs atteignirent, au dire de El Sayed el Saddiki, le nombre de quatre cent quarante et quelques vicaires. Moustapha effendi initia Abd-el-Latif, fils de Hissam-el-Dine el Halaby, qui initia le soleil de la secte et la preuve de la vérité, le Sayed Moustapha, fils de Kamal-el-Dine el Bakri el Saddiki, qui initia notre maître le cheikh Mohammed el Hefnaoui, qui initia bon nombre de cheikhs, entre autres le pieux, le vénérable, le bon, le soufi, le cheikh Mohammed el Samanoudy, dit El Mounir, le chef des lecteurs, des traditionnistes et des jurisconsultes. Il jeûnait continuellement sans y être forcé et sans y mettre de l'affectation; il se levait pendant la nuit pour prier, et à chaque génuflexion, il lisait une partie du Coran, le tiers ou la moitié, et quelquefois il lisait le Coran en entier dans le courant d'une seule génuflexion. Ce fut son habitude, et il la pratiqua hiver et été dans son adolescence, dans sa jeunesse et dans l'âge de la vieillesse. Il était d'une modestie inouïe et se trouvait gêné lorsqu'on lui attribuait un mérite quelconque. Nous compléterons sa biographie lorsque nous parlerons de sa mort.

Parmi les membres de la secte Khalwatyah qui se distinguèrent, nous citerons:

Le savant de son temps, le mystique, le soufi, le cheikh Hassan el Chibini el Foui. Il s'était consacré à la théologie et y était arrivé à une habileté que personne de ses contemporains n'atteignit. La Providence le mit en contact avec le Cheikh el Hefni, qui reçut de lui l'engagement réglementaire et lui enseigna les sept noms. Il lui ceignit ensuite le front d'une couronne et l'autorisa à recevoir des engagements, à initier et à enseigner les noms. Le cheikh Hassan devint ainsi un véritable vicaire; aussi généralisa-t-il les séances d'invocation et ces séances réunissaient des individus venus de tous côtés.

Dieu lui accorda une si grande science qu'il connut les mystères du Coran ;

Le grand savant soufite, le bon, le pieux, cheikh Mohammed el Sahraouardy El Foui. Il avait étudié la théologie, et il devint un des principaux maîtres de cette science, sur laquelle il donna des leçons. Il fut initié ensuite par le Cheikh el Hefni, qui lui enseigna les sept noms et lui ceignit la tête d'une couronne. Il devint ainsi un vicaire. Le Cheikh l'autorisa alors à rentrer dans son pays natal. Il s'y rendit, fit des adeptes et établit des séances d'invocation;

La mer houleuse, celui qui a atteint tous les honneurs, le soufi, le savant, le cheikh Mohammed el Zéeiri. Après être arrivé en théologie à une très grande habileté, il fut initié par le Cheikh el Hefni, qui lui enseigna les noms, lui fit porter une couronne et l'autorisa à faire des adeptes et à enseigner les noms ;

Le très grand savant, le Cheikh Khadre Raslan. Il avait étudié pendant très longtemps sous la direction du Cheikh el Hefni qui, en fin de compte, lui ceignit la tête d'une couronne et l'autorisa à faire des adeptes et à prendre des engagements ;

Le soufi, le mystique, le Cheikh aux actions miraculeuses et aux actes généreux, notre maitre, le cheikh Mohammed el Kordi. Le cheikh el Hefni avait reçu son engagement et lui avait enseigné les noms. Ses actes étaient louables et il était par sa conduite à l'abri de tout reproche. Le Cheikh el Hefni lui fit porter une couronne et l'autorisa à faire des adeptes et à enseigner les noms. Il s'acquitta des devoirs de cette dignité d'une façon qui satisfaisait Dieu. Le peuple, sans distinction de classe, avait une grande confiance en lui ; il voyait souvent le Prophète et pouvait le voir toutes les fois qu'il le désirait. Après la mort de son maître, le cheikh el Hefni, il prit sa place en ce qui regardait l'initiation et fit de nombreux adeptes entres autres:

Le bon, le soufi, le cheikh Mohammed el Sakkat ;

Le grand savant, le Cheikh el Islam, notre maitre, le cheikh

Abdallah el Charkaoui, actuellement cheikh de la mosquée d'El Azhar ;

L'Imam incomparable Cheikh Mohammed Badir, actuelle- à Jérusalem où il fait des adeptes ;

Le bon, le cheikh Ibrahim el Halaby el Hanafi ;

Le grand savant, le grand voyageur, le Sayed Abd-el-Kader el Taraboulsi el Hanafi ;

Le Cheikh habile, Omar el Babli et autres.

Parmi ceux qui s'illustrèrent, nous citerons encore :

Le grand savant, le digne rejeton d'une souche illustre, le Cheikh Mohammed, de la descendance du Maître dont nous citons la biographie ;

Le grand savant, le lettré, l'habile, Cheikh Mohammed el Helbaoui dit el Damanhouri el Chafëi ;

Le soufi vénérable, le modèle de piété, Cheikh Ahmed el Ghazali. Le maître lui avait enseigné les noms, lui avait ceint la tête d'une couronne et l'avait autorisé à initier ;

Le grand savant, Cheikh Ahmed el Kahafy el Ensary. Il avait pris l'engagement de fidélité et appris les noms. Il devint vicaire, mais pour la forme seulement. Il établit des séances d'invocation, mais il ne put faire des adeptes, attendu qu'il n'était pas reconnu vicaire ;

La couronne de la religion musulmane, la prunelle de l'œil de la gloire, l'illustre, le glorieux, le seigneur Aly el Kenaoui : Il avait appris les noms de Dieu et il porta la couronne. Devenu vicaire authentique, il fit des adeptes et enseigna les noms ;

Le grand savant, le vertueux, le méritant, le cheikh Soliman el Menoufi, qui habitait Tantah et qui enfin devint vicaire, initia et enseigna ;

Le soufi vénérable et bon, le cheikh Hassan el Sakhaoui, qui habitait, lui aussi, Tantah. A l'égal du précédent, il devint vicaire ;

Le très grand savant, Cheikh Mohammed el Rachidi, dit Chéïr, qui devint vicaire, comme les précédents ;

Le grand savant, celui dont le mérite a porté les petits doigts à se nouer (manière de dire que son mérite a été universellement reconnu), le Cheikh Youssouf el Rachidi, dit el Chayal. Il avait quitté Rosette pour venir visiter le maître ; il fut initié, le maître lui enseigna les noms et le fit vicaire. Il revint alors dans son pays où il fit des adeptes et établit des séances d'invocation ;

Le pieux, le vénérable, le Cheikh Mohammed, dit el Sakka ; il fut autorisé par le maître à faire de adeptes et à enseigner les noms ;

L'unique, l'incomparable savant de son temps, la personne même du mérite et de la perfection, le pôle de la beauté et de la Majesté, le cheikh Bakir effendi. Il devint vicaire ;

La lune de la secte, le soleil de l'horizon des connaissances, le savant, le soufi, le cheikh Mohammed el Fachni ; le maître le nomma vicaire et il déploya dans cette fonction un zèle inoui ;

Le grand savant, l'habile, le parfait, le cheikh Abd-el-Kérim el Messiri, dit El Zahat. Il fut autorisé à faire des adeptes et à enseigner les noms ;

Le très grand métaphysicien, le tradionniste consommé, le savant de l'époque, le porte-étendard des connaissances spiritualistes, le cheikh Ahmed el Edoui, dit el Dardir. Il fut conduit par la Providence vers le maître qui, au bout d'un certain temps, l'éleva à la dignité de vicaire ;

Le savant célèbre, le mystique, le soufi, le cheikh Mohammed el Rachidi, dit el Massaraoui ;

L'imam, le mystique, le soufi, notre maître Ahmed el Sakly el Moghrabi. Il devint vicaire et fut autorisé à prendre des engagements, à faire des adeptes et à enseigner les noms ;

Le glorieux, dont l'intelligence se moque de la magie, le cheikh Soliman el Batraoui El Ensary ;

Le pieux, le bon, le croyant, le désintéressé cheikh Ismaïl el Yamani. Sa conduite chaste et conforme aux règles de la piété et du zèle lui attiraient les regards ;

Le savant parfait, l'habile, le vertueux, le Cheikh Hassan, fils de Aly el Macqui, dit Chamouh. Il est l'auteur d'un recueil dans lequel il cita tout ce qui, de près ou de loin, regarde le Maître.

En dehors de ceux-là, il y en a plusieurs qui méritent d'être cités, mais mon ignorance de leurs noms ne me permet pas de le faire.

RELATION DU VOYAGE

QUE LE MAÎTRE FIT A JÉRUSALEM.

Le seigneur (Sayed) el Bakri avait autorisé le cheikh el Hefnaoui à faire des initiations et à enseigner les noms, mais malgré cette autorisation, le cheikh ne parvenait pas à faire un adepte, car l'enseignement occupait tout son temps. Il est vrai que la science n'occupait que son corps; son cœur était sans cesse chez son maître El Sayed el Saddiki. Ce fut sa situation jusqu'en 1149, date à laquelle il fut possédé d'un grand désir de le voir. Il répétait souvent ce vers :

> Vous avez pris mon cœur, c'est une partie de moi.
> Que perdriez-vous à me prendre en entier?

Il était dans cette situation lorsqu'il reçut du Sayed une invitation de venir le voir à Jérusalem. A la réception de cette invitation, il abandonna les cours et les leçons qu'il donnait et se mit en route, impatient d'arriver. Lorsqu'il fut à une petite distance de la Ville Sainte, des individus lui dirent : « Pénètre dans la ville par telle porte, et, lorsque tu y seras, fais une prière à deux génuflexions, et visite tel endroit. — Je ne suis pas venu pour voir Jérusalem, leur répondit-il, mais pour voir mon maître. En conséquence, je ne pénétrerai que par sa porte et je ne prierai que dans sa maison. » Ces paroles

furent rapportées au Sayed, qui lui en sut gré. Le cheikh El Hefni pénétra donc dans la Ville Sainte et se rendit tout droit à la maison du Sayed el Bakri. Celui-ci l'accueillit avec beaucoup d'affabilité et mit à sa disposition un appartement spécial.

Le cheikh pratiqua le jeûne et les prières, et s'enferma dans une retraite où il invoquait continuellement le nom de Dieu. Laissons-lui maintenant la parole :

Je me trouvais une fois dans ma retraite, dit-il, lorsque je m'entendis appeler. Je me dirigeai vers celui qui m'invitait à venir chez lui et je trouvai devant lui une table servie. « Es-tu à jeun ? me dit-il — Oui, répondis-je. — Mange, fit-il. » J'obéis. Maintenant, retiens, me dit-il, ce que je vais te dire. Si tu cours après le jeûne et les prières, que ces occupations soient les tiennes dans ton pays. Mais ici, il ne faut pas que quelque chose te détourne de nous. N'affecte pas tout ton temps à ces œuvres, mais pratique-les dans la mesure de tes forces. Mange, bois et amuse-toi. » J'obéis à son injonction et je restai chez lui quatre mois, qui passèrent aussi rapidement qu'une heure. Mais je ne le quittais pas un moment et j'étais toujours avec lui dans sa retraite et présent à ses transfigurations.

Pendant ce temps, le cheikh apprit de son hôte les mystères cachés aux profanes ; il fut revêtu par lui des robes de l'acceptation divine (pour dire que Dieu l'accepta comme un homme pieux) et son front fut ceint du diadème de la connaissance (de Dieu). Il lui fut en outre donné de contempler les saints et d'apprendre les mystères les plus cachés. A l'expiration de ce temps, le Cheikh voulut revenir au Caire ; il prit congé de son hôte et se mit en route. A son arrivée à Ghazza, l'émir de cette localité, qui n'ignorait pas son mérite, profita de sa présence sur son territoire pour faire partir en sa compagnie une caravane renforcée de quelques soldats, car la route n'était pas sûre. Le cheikh se remit en marche. Arrivée à un certain endroit, la caravane fut rencontrée par des bédouins qui lui causèrent une grande frayeur. « Ne craignez rien, dirent alors les Arabes aux hommes de la caravane, nous ne sommes pas des brigands, et si nous l'étions nous ne pourrions vous faire aucun mal, à cause de

celui-ci » et ils désignèrent le Cheikh El Hefni. La caravane reprit sa marche sans être entièrement inquiétée ; elle avait dépassé El Arich depuis deux jours, lorsqu'elle reçut avis que la route qu'elle devait parcourir était peu sûre. Les hommes de la caravane tinrent alors conseil et délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire. Les bédouins qui habitaient la localité où ils se trouvaient se proposèrent pour les conduire par un autre chemin, moyennant une somme d'argent payable à Belbeis. Les voyageurs se turent : ils hésitèrent à souscrire à leur demande. Le Cheikh El Hefni s'adressa alors aux bédouins et leur dit : « A Belbeis, je vous payerai la somme que vous exigez. » Les bédouins refusèrent d'accepter sa proposition. « Cela ne se peut pas, lui dirent-ils : comment voulez-vous payer pour la caravane quand vous ne possédez aucune marchandise ? Par Dieu, nous ne prendrons rien de vous, à moins toutefois que vous ne nous garantissiez le payement de cette somme par la caravane. » Le Cheikh se porta garant de la caravane et il fut entendu que les propriétaires des marchandises payeraient aux bédouins la somme que ceux-ci demandaient. La caravane atteignit Belbeis, et de là le Cheikh se rendit au Caire. Il y fut reçu avec joie ; le peuple affluait vers lui : il établit des zikrs qui fonctionnaient jour et nuit, il ressuscita les pratiques de la secte tombées dans l'oubli. La renommée de sa sainteté se répandit, il eut dans plusieurs villages de l'Égypte des vicaires, des disciples et des suivants qui ne cessaient d'invoquer le nom de Dieu. Il devint enfin le Grand-Maître reconnu de l'époque et le chef des mystiques de son temps ; tous les mystiques, sans exception, lui jurèrent obéissance. Lorsqu'il voulut faire des adeptes, un nombre immense d'aspirants vint à lui. Or, dans les débuts, il usait de son droit de choisir l'aspirant, d'exiger de celui-ci qu'il écrivit son nom, etc. Mais voyant que le nombre des aspirants allait sans cesse en grandissant, il en avisa son maître, le Sayed el Saddiki. Celui-ci lui envoya dire de n'empêcher aucun individu, fût-il chrétien, de s'instruire auprès de lui. Plusieurs

chrétiens se convertirent à la religion musulmane, grâce à lui, et le premier qui fut initié par lui est le Cheikh el Soufi, le grand savant, puis Cheikh Ahmed el Banna el Fouy, et après lui ceux dont nous avons cité les noms et d'autres. Son maître, le Sayed el Bakri, se répandait en éloges sur son compte. Dans les lettres qu'il lui adressait, il l'appelait un frère. Le Cheikh el Hefni lui dit un jour : « Je crains les résultats de la dénomination de frère que vous me donnez ; c'est contraire à la manière d'agir des maîtres envers leurs disciples. — Ne crains rien, lui répondit le Sayed. »

Les professeurs, les contemporains et les disciples du Cheikh el Hefni composèrent des poèmes en son honneur. Son frère, le grand, savant Sidi Youssouf el Hefnaoui, célébra ses éloges en deux poèmes qui se trouvent dans un recueil.

On rapporte que le Waly, Mohammed pacha Ragheb, dit un jour à l'un des descendants de El Sakkaf : « Le nom de Sakkaf (en arabe, celui qui fait les toits) a été donné à votre ancêtre, parce qu'il était un toit qui préservait le Yemen des malheurs. Eh bien ! le Cheikh el Hefnaoui est le toit de l'Egypte, il la préserva des calamités. » On disait un jour devant un émir : « Le Maître el Hefnaoui est une des merveilles de l'Égypte. — Dites plutôt du monde », dit l'émir.

Le savant poète, Cheikh Moustapha el Lakimi, a composé en l'honneur du Cheikh et du Sayed el Bakri une poésie remarquable.

Bien d'autres poètes écrivirent aussi en l'honneur du Cheikh el Hefnaoui ; et quelques-unes de leurs poésies ont été citées dans leurs biographies.

Le Cheikh el Hefni mourut dans la matinée de samedi, 17 Rabi el Awel de l'an 1181. Il fut enterré le dimanche, après que les prières mortuaires eurent été dites sur son corps à la mosquée d'El Azhar. Une foule innombrable assistait à cette cérémonie, qui impressionna les esprits au-delà de toute imagination. Treize jours s'écoulèrent entre la mort de Cheikh el Hefnaoui et le décès de Cheikh el Mallaoui.

La mort de Cheikh el Hefnaoui permit à la confusion de se glisser dans les affaires de l'Égypte et fit voir la réalité de ces paroles attribuées à Ragheb pacha : « L'existence de Cheikh el Hefni préserve l'Égypte des malheurs. » Il est indiscutable et évident que l'anarchie et la discorde sont les seules habitantes d'un pays où il ne se trouve pas un homme pour prêcher la bonne conduite et les relations empreintes de cordialité et de loyauté. Il est aussi évident que l'anarchie et la discorde engendrent des malheurs. La bonne conduite d'une nation et sa prospérité dépendent des rois et des savants et les bonnes mœurs des rois sont soumises à la conduite et aux exemples des savants ; que ceux-ci dévient du chemin de la morale, les rois les y suivront, car les savants sont ici la cause agissante. La meule ne tourne pas si elle a perdu son axe, le Cheikh el Hefnaoui était l'axe de la meule de l'Égypte et rien des affaires du gouvernement ne recevait une solution quelconque si elle n'était préalablement acceptée par lui.

Lorsque les émirs voulurent envoyer des armées contre Aly bey et Saleh bey, ils demandèrent à Cheikh el Hefnaoui l'autorisation de le faire. Celui-ci, non-seulement leur refusa cette autorisation, mais leur fit des reproches concernant leur conduite. Voyant que le cheikh les empêchait de mettre à exécution leurs projets, ils l'empoisonnèrent et purent ainsi agir à leur guise.

Ils envoyèrent l'expédition, ils furent battus et disparurent, et leur malheur servit d'exemple au monde. Aly bey devint tout puissant ; il tyrannisa l'Égypte sans trouver quelqu'un pour l'arrêter dans cette voie. Les malheurs fondirent sur l'Égypte, la Syrie et le Hedjaz, et se répandirent ensuite sur toute la terre Tout cela prouve la sainteté du Cheikh el Hefnaoui. Il faut donc toujours suivre en ce monde les conseils des personnes qui représentent les prophètes, qui indiquent la voie du bien, des gens pieux qui sont les drapeaux de l'Islam. Ces gens possèdent en effet la confiance de Dieu et sont les meilleurs des

fils d'Adam. Ils hériteront du ciel et ils y séjourneront éternellement.

38. — Le soleil de la perfection, Abou Mohammed Cheikh Abd-el-Wahab, fils de Zein-el-Dine, fils de Abd-el-Wahab, fils de Cheikh Nour. fils de Bajazet, fils de Chehab-el-Dine Ahmed, fils du chef des mystiques, Sidi Mohammed, fils de Abou-el-Mafakher Daoud el Cherbini. Il mourut au Caire et son corps, transporté à Cherbine, fut inhumé près de son aïeul ! Dieu lui pardonne et lui remette ses péchés, Son frère, cheikh Mohammed, lui succéda comme chef de la famille. Il avait un troisième frère qui s'appelait Aly. La mort de Abou Mohammed survint la veille de dimanche, 1er Zilkadeh de l'an 1181.

39. — Le cheikh célèbre, l'illustre savant, le jurisconsulte consommé, le linguiste achevé, Mohammed, fils de Mohammed, fils de Moussa el Ebeidi el Faressi el Chafei, originaire de Farascour. Il avait étudié sous la direction du Cheikh Aly Kaït bay, du Cheikh El Defri, du Cheikh El Bachbichi et du Cheikh El Nafraoui. Il était merveilleux par ses vastes connaissances, sa piété, son mysticisme et son désintéressement. Il donnait des leçons à la mosquée de Kossoun, d'après les principes du Cheikh El Azizi et du Cheikh El Demiati. Sur la fin de sa vie, il se rendit à la Mecque, s'attacha à la Kaaba pendant une année. Là, il donna des leçons qui profitèrent à plusieurs personnes. Il mourut dans cette ville ; ses funérailles furent célébrées en grande pompe et il fut enterré près de Sayedah Khadidjah.

40. — L'imam, le savant Cheikh Ahmed Abou Amer el Nafraoui el Maleki. Il avait étudié la jurisprudence sous la direction du Cheikh Salem el Nafraoui, du Cheikh El Beleidi et du Cheikh El Tahlaoui. En métaphysique, il eut pour professeurs les mêmes cheikhs, ainsi que Cheikh El Mallaoui, Cheikh El Hefni et Cheikh Issa el Baraoui. Il excella dans la métaphy-

sique et les autres sciences, il donna des leçons et ses élèves profitèrent de son enseignement. Ses cours étaient prisés et suivis par beaucoup d'étudiants. Il mourut en 1181.

41. — L'émir Hassan bey Djoudjou et Djen Aly bey, tous deux anciens mamlouks d'Ibrahim Katkhoda. Les qualités morales de Hassan bey ne sont pas à l'abri de tout reproche ; il était perfide et trompait une partie de ses collègues qu'il appuyait en apparence, pour s'entendre secrètement avec les autres qu'il ne servait à leur tour que pour les tromper au moment favorable. Il s'était ligué avec Hussein bey et Khalil bey pour amener l'exil de Aly bey, et lorsque celui-ci fut relégué à El Noussat, Hassan bey entama avec lui une correspondance secrète. Il lui faisait parvenir tous les renseignements sur les intrigues de ses adversaires et lui rendait compte de tous leurs actes.

Lorsque Aly bey se fut rendu dans la Haute-Égypte, Hassan bey fit tant qu'il réussit à décider les officiers supérieurs des Odjaks à transmettre à leurs partisans de la Haute-Égypte tous les renseignements de quelque importance. Pour être sûrs que leurs communications ne seraient pas interceptées, ils les enfermaient dans des tuyaux de pipes. Pendant ce temps, Hassan bey veillait sans cesse au Caire, et lorsqu'enfin Aly bey et Saleh bey arrivèrent à El Bassatine, au lieu de fuir comme ses autres collègues, Hassan se joignit aux arrivants et resta au Caire avec Aly bey. Il jouissait d'une très grande considération et il était très respecté de la population cairote. De son côté, il ne cachait pas que c'était à lui que Aly bey devait son retour et ses succès ; il le faisait sentir à Aly bey lui-même et il ne serait pas téméraire de dire que son ambition lui fit rêver d'exclure du pouvoir Aly bey pour en jouir tout seul. Quoiqu'il en fût, ce dernier était convaincu que Hassan bey était une entrave à ses dessein et que pour arriver à ses fins, il devait le supprimer. Mais Aly bey cacha ces dispositions au fond de son cœur et travailla à se débarrasser, par la mort, de Hassan bey.

En fin de compte, il s'ouvrit de son projet à quelques-uns de ses partisans, Mohammed bey, Ayoub bey et leurs collègues. Ils décidèrent qu'il fallait le surprendre. Hassan bey vint après cet accord avec son collègue, Djen Aly, faire visite à Aly bey, et tous deux passèrent la soirée chez lui. Lorsqu'ils s'en allèrent, Mohammed bey Ayoub bey et leurs mamlouks les accompagnèrent et les tuèrent en route, ainsi que cela a déjà été dit. Ceci se passait la veille du mardi 8 Radjab.

42. — L'émir Radouan Chorbadji el Razzaz. Il avait été dans sa jeunesse mamlouk de Hassan Katkhoda, fils de l'émir Khalil Aga. Voici maintenant quelques mots sur Khalil Aga et ce qu'il avait été dans l'origine :

Khalil Aga est de nationalité turque ; dans sa jeunesse il avait été mercier. Un jour, pour aller d'un côté à l'autre de Soueket Lachine, il avait voulut profiter de l'issue que la maison de Lachine bey, aujourd'hui maison en ruines de Abd-el-Rahman Aga, présentait par ses deux entrées, qui donnaient sur deux côtés. Mais le propriétaire de la maison l'aperçut. L'intelligence qui se voyait sur la figure du mercier et une sympathie qui attira vers lui Lachine bey, portèrent celui-ci à lui proposer de faire partie du personnel de sa maison. Le jeune Turc accepta la proposition qui lui était faite et entra au service de Lachine bey, chez lequel il prospéra. Quelque temps après, son patron le désigna pour réparer la digue de Chermessah, qui s'était rompue, et il lui promit de le récompenser dignement, s'il parvenait à le faire. Khalil accepta cette mission et avec l'aide de la Providence, il parvint à boucher l'ouverture avec tout le soin voulu. Son patron le désigna plus tard pour percevoir les échéances. Jusqu'alors, elles ne rentraient qu'avec des peines inouïes, etencore une partie s'en allait chaque année grossir le total des arriérés dus de ce chef pour les exercices écoulés. Khalil partit ; il commença, comme c'était l'époque de la moisson du riz, par prendre aux

cultivateurs la récolte du riz en payement des échéances de l'année même et il employa le reste à l'amortissement des arriérés qui disparurent au fur et à mesure. Tous les arriérés furent rayés des comptes sans qu'aucun préjudice fût causé aux cultivateurs. Il emmagasina le riz qu'il avait perçu, et le prix de cet article ayant haussé cette année-là plus que d'habitude, Khalil vendit son riz à des prix énormes et revint chez son maître avec des caisses pleines d'argent « Qu'est-ce que cela ?» lui dit son patron à la vue des caisses qui regorgeaint de pièces de monnaie. C'est votre argent, celui que vous m'avez envoyé percevoir », répondit Khalil, et il lui fit part de ce qui s'était passé. « Je n'en prendrai que ce qui m'est strictement dû, répondit Lachine bey, quant aux bénéfices, je vous les laisse. » Et en effet, il lui fit abandon des bénéfices réalisés. Avec cet argent, Khalil alla acheter une très jolie esclave et en fit présent à son patron; mais celui-ci refusa de l'accepter. Il la rendit à son intendant, auquel il fit don en même temps de la maison sise à El Tabbana, des concessions de Tasfa, de Kafr Tasfa et de Miniet Tamamah. Khalil, grâce aux bienfaits de son patron, fut considéré et il fut compté parmi les émirs les plus respectés.

Les enfants de Khalil Aga étaient Hassan katkhoda et Moustapha katkhoda, qui furent tous deux de grands émirs. Parmi ceux qui furent ses mamlouks, citons: Saleh Katkhoda, Abdallah Chorbadji, Ibrahim Chorbadji, Hassan Hussein Chorbadji, dit el Fahl, Radouan Chorbadji dont nous faisons la biographie, et autres ; en tout plus de cent émirs.

Radouan Chourbadji était un homme d'une bonne conduite, pieux et aimant à faire le bien. Il a accompli des actions qui témoignent de ses bonnes qualités et de sa générosité. Il avait été exilé de l'Égypte par Aly bey, en même temps que Abd-el-Rahman katkhoda. Quelque temps après son exil, Aly bey, étant venu faire une visite à Soliman Aga, katkhoda des chawiches, celui-ci le blâma au sujet de la mesure qu'il avait prise contre Radouan Chorbadji et lui montra qu'il en était fâché.

« Comment, dit Aly bey, tu m'en veux pour avoir exilé Radouan et tu ne me dis pas un mot au sujet de l'exil de ton fils Abd-el-Rahman ? — Mon fils méritait cette peine, répondit le Katkhoda, car il travaillait à susciter des troubles entre les émirs. Mais tel n'est pas le cas de l'émir Radouan, et jamais il n'a commis un acte qui pût souiller sa dignité ou porter atteinte à sa piété. C'était un homme de bien. — Qu'à cela ne tienne, répondit Aly, et je vais le rappeler pour te faire plaisir. » Il le rappela en effet de l'exil. Radouan vécut le reste de ses jours considéré et respecté. Il mourut de mort naturelle le 6 Djamad Awel de l'an 1181.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

CONCORDANCE

DU

CALENDRIER GRÉGORIEN AVEC LE CALENDRIER DE L'HÉGIRE

POUR LES ANNÉES DONT IL EST FAIT MENTION DANS CE TOME

L'année	1143	de l'hégire	a commencé le	17	juillet	1730
Id.	1144	id.	id.	6	id.	1731
Id.	1145	id.	id.	24	juin	1732
Id.	1146	id.	id.	14	id.	1733
Id.	1147	id.	id.	3	id.	1734
Id.	1148	id.	id.	24	mai	1735
Id.	1149	id.	id.	12	id.	1736
Id.	1150	id.	id.	1	id.	1737
Id.	1151	id.	id.	21	avril	1738
Id.	1152	id.	id.	10	id.	1739
Id.	1153	id.	id.	29	mars	1740
Id.	1154	id.	id.	19	id.	1741
Id.	1155	id.	id.	8	id.	1742
Id.	1156	id.	id.	25	février	1743
Id.	1157	id.	id.	15	id.	1744
Id.	1158	id.	id.	3	id.	1745
Id.	1159	id.	id.	24	janvier	1746
Id.	1160	id.	id.	13	id.	1747
Id.	1161	id.	id.	2	id.	1748
Id.	1162	id.	id.	22	décembre	1748
Id.	1163	id.	id.	11	id.	1749
Id.	1164	id.	id.	3	id.	1750
Id.	1165	id.	id.	20	novembre	1751

L'année	1166	de l'hégire	a commencé	le	8 novembre	1752
Id.	1167	id.	id.		29 octobre	1753
Id.	1168	id.	id.		18 id.	1754
Id.	1169	id.	id.		7 id.	1755
Id.	1170	id.	id.		26 septembre	1756
Id.	1171	id.	id.		15 id.	1757
Id.	1172	id.	id.		4 id.	1758
Id.	1173	id.	id.		25 août	1759
Id.	1174	id.	id.		13 id.	1760
Id.	1175	id.	id.		2 id.	1761
Id.	1176	id.	id.		23 juillet	1762
Id.	1177	id.	id.		12 id.	1763
Id.	1178	id.	id.		1 id.	1764
Id.	1179	id.	id.		20 juin	1765
Id.	1180	id.	id.		9 id.	1766
Id.	1181	id.	id.		30 mai	1767

DT
100
J324
t.2
cop.2

al-Jabarti
Merveilles

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 24 02 08 020 7